ACCADEMIA DI MEDICINA DI TORINO

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de Clermont, Prince du Sang.

Par M. Vandermonde, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, Profeſſeur en Chirurgie Françoiſe, Cenſeur Royal, & Membre de l'Inſtitut de Bologne.

. . . . Artem experientia fecit,
Exemplo monſtrante viam. . . . . . .

Marc. Manil. Aſtronom. lib. 1. v. 63. 64.

JUILLET 1758.

TOME IX.

A PARIS,
Chez Vincent, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin, à l'Ange.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

E-V-7-

A V I S.

On prie les Perſonnes qui auront à écrire à l'Auteur de ce Journal, ou qui voudront y faire inſérer leurs obſervations, d'adreſſer leurs paquets à Vincent, *Imprimeur-Libraire, rue S. Severin, après en avoir affranchi le port, autrement ils reſteront au rebut.*

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JUILLET 1758.

TRAITÉ-PRATIQUE de la cure des Fievres ; Traduit de l'Anglois de THEOPHILE LOBB, *Docteur en Médecine, Membre de la Société Royale de Londres ; deux Volumes* in-12. *A Paris,* chez Prault, *Pere, quai de Geſvres. Prix relié, 5 liv.*

QUOIQUE les fiévres ſoient des maladies très-communes, & qu'elles ayent été traitées par pluſieurs ſçavans Médecins, on ne peut s'empêcher d'avouer qu'il reſte encore beaucoup d'obſervations à faire & des connoiſſances à acquérir, avant d'avoir des notions juſtes & préciſes ſur ces ſortes

de maladies. Il n'eſt point d'ouvrage qui ait jetté un plus grand jour ſur cet objet, que le Traité des fiévres de M. Queſnay ; c'eſt celui dont les idées nous ont parues les plus exactes & les mieux appropriées au génie & au caractere de cette maladie.

Celui dont nous allons rendre compte contient des définitions claires, des diviſions exactes & des obſervations utiles, & l'éloge le plus complet qu'on peut en faire, c'eſt de dire qu'il a eu pour Mécene & pour approbateur le grand Boerhaave.

Ce Livre ſuppoſe la connoiſſance d'un Ouvrage du même Auteur, imprimé antérieurement, qui eſt intitulé : *Méthode raiſonnée de guérir les fiévres, déduites de la ſtructure & de l'œconomie du corps humain, & des différens états où ſe trouvent reſpectivement les ſolides & les liquides dans chaque eſpece de fiévre ; avec un examen particulier des effets des évacuations artificielles, par la ſaignée, par le vomiſſement, par les ſelles, les ſueurs, les véſicatoires.* On y trouve auſſi des regles de pratique déduites de ces effets, pour indiquer quand il eſt à propos de recourir à ces ſortes d'évacuations & quand on doit s'en abſtenir, quand elles peuvent être ſalutaires ou nuiſibles.

Comme on le voit, il auroit été à propos de faire précéder cette Traduction par

celle du premier Ouvrage de M. Lobb, afin de donner aux lecteurs une connoiſſance plus parfaite de cet objet, & afin de tirer un plus grand avantage de cette derniere production de l'Auteur, qui nous paroît être une ſuite du premier. Nous tâcherons de ſuppléer à ce défaut, en exprimant auſſi clairement qu'il nous ſera poſſible, les idées & le deſſein du Médecin Anglois.

M. Lobb remplit dans cet Ouvrage ce qu'il avoit promis dans ſon premier ſur les fiévres. Pour cet effet, il a cru devoir entrer dans la deſcription des différens ſymptômes qui peuvent ſurvenir dans les fiévres, & détailler leurs cauſes, leur caractere, & les différentes indications curatives que l'on en peut tirer. Il a diſtribué les fiévres qui appartiennent à chaque claſſe en général, en eſpeces particulieres. Il a examiné ſéparément la nature, les qualités & les indications curatives de chacune d'elles. Enfin il s'eſt attaché à prouver par une ſuite d'obſervations ſur les différentes ſortes de fiévres qu'il a guéries, que l'on peut guérir de même toutes ſortes de fiévres, ſoit intermittentes, ſoit rémittentes, ou continues, en ſuivant la méthode qu'il a recommandée.

Parmi les obſervations qu'il a rapportées, on en trouve quelques-unes faites ſur des enfans de tout âge, accompagnées de quelques réflexions ſur la maniere de propor-

tionner la doſe & le choix des remédes, à leur âge & à leur tempérament.

M. Lobb prétend ſe diſculper de ce qu'il n'a point rapporté dans cet Ouvrage des exemples de fiévres éruptives, parce qu'il en a déja traité dans ſon Eſſai ſur la petite vérole.

L'Auteur paroît avoir inſiſté davantage ſur les fiévres intermittentes quotidiennes, que ſur toute autre eſpece de fiévre ; ſans doute qu'il a obſervé qu'elles ſont plus communes, & qu'il a voulu faire voir par la maniere de les traiter, l'abus que l'on fait tous les jours du quinquina dans ces ſortes de fiévres ; car c'eſt un préjugé très-grand de s'imaginer que quand une fiévre de cette nature a réſiſté au quinquina elle ſoit incurable ; au contraire M. Lobb a obſervé que quand on guérit ces ſortes de fiévres avec d'autres remédes, comme avec des apéritifs & des altérans appropriés, les malades ſont beaucoup moins ſujets aux rechutes. Il prétend même que dans les fiévres intermittentes quotidiennes, on ne doit preſque jamais faire uſage de cette écorce, parce que les intermiſſions ſont ſi courtes, qu'il eſt preſque ſouvent impoſſible de placer ce remède comme il faut.

L'auteur fait voir entr'autres choſes dans le cours de cet Ouvrage, la confirmation d'une vérité qu'il avoit déja miſe au jour

dans ſon premier Eſſai, c'eſt que la ſaignée, les émétiques, les purgatifs, ne conviennent point dans la plûpart de ces maladies; il a même prouvé par pluſieurs faits autentiques, que l'on peut guérir les fiévres intermittentes fort heureuſement ſans avoir beſoin de toutes ces évacuations préliminaires.

Les fiévres ſelon M. Lobb, ſont de tant d'eſpeces différentes, les ſignes qui les accompagnent, les précédent ou les ſuivent, ſont ſi multipliés, elles ſont elles-mêmes ſouvent les compagnes d'un ſi grand nombre de maladies, qu'il ſemble que leur connoiſſance exacte entraîne néceſſairement celle de preſque toutes les autres.

L'Ouvrage de M. Lobb eſt diviſé en vingt-cinq Chapitres; il traite dans le premier du pouls, comme de la premiere choſe qu'on doit obſerver dans les fébricitans: ſes différens états naiſſent de différentes cauſes; s'il eſt vif, les liqueurs ſont atténuées, ou le reſſort des fibres eſt plus tendu; s'il eſt lent, le ſang a perdu ſa conſiſtance naturelle; eſt-il plein, il y a engorgement dans les vaiſſeaux capillaires; quand il eſt dur, fort, inégal, vuide, mol, foible, ce ſont autant de ſuites des altérations du liquide qui coule dans les arteres, & des fibres elles-mêmes qui les compoſent. Ces altérations ſont auſſi des points de vue différens, ſous

leſquels un Praticien doit obſerver la fiévre, & qui doivent lui ſervir pour juger de ſon caractere, & pour preſcrire les médicamens convenables, qui ne doivent être tirés ſelon l'Auteur que de la claſſe des délayans, des évacuans & des altérans.

La reſpiration du malade, dit M. Lobb, peut être douloureuſe, petite, précipitée, ou laborieuſe : elle peut être inégale, aiſée, mais avec la langue ſéche & noire. Dans tous les cas le ſymptome de la reſpiration eſt de grande conſéquence, & doit influer beaucoup ſur le diagnoſtic & ſur le pronoſtic de la maladie.

La langue eſt encore une des parties ſur leſquelles on doit faire le plus d'obſervations dans le traitement des fiévres, quoique les ſignes qu'on y apperçoit ſoient aſſez équivoques en général, ſelon ce qu'en penſe M. Lobb; ſa blancheur, ſa noirceur, ſa ſécheresſe, ſon aſpérité, ſa ſaburre, n'apprennent rien de particulier ſur l'état actuel du malade; tout ce qu'on en peut conclurre, dit l'Auteur Anglois, eſt qu'elle eſt mauvaiſe, & l'on n'en peut inférer rien de plus qu'en réuniſſant ce ſigne avec les autres.

Les ſymptomes de douleurs ſont moins équivoques que les précédens, & plus embarraſſans pour le traitement; le malade ne reſſent pas les premiers, au lieu qu'il ſouffre de ceux-ci; l'impatience s'y joint, qui tra-

verſe l'état préſent de la maladie, & maſque le dégré & quelquefois même le lieu de la douleur ; ce qui fait qu'il ne peut preſque point en déterminer la nature au juſte, ni le Médecin la reconnoitre, ce qui ſeroit pourtant bien eſſentiel à déterminer, comme de s'aſſurer ſi elle eſt fixe ou ambulante, obſcure ou piquante, lancinante ou cuiſante, continuelle ou périodique. C'eſt dans l'Ouvrage même de l'Auteur qu'il faut voir combien ces diſtinctions ſont eſſentielles.

Quiconque voudroit connoître les maladies par la ſimple inſpection des urines & des ſelles, donneroit dans un empiriſme à peine tolérable dans ces Charlatans que la crédulité rend fameux, que l'ignorance ſoutient, & que la raiſon & le tems releguent enfin dans la claſſe obſcure des hommes ſans talens & dans l'indigence, qui eſt leur véritable partage. Mais un Médecin profond n'a recours à l'inſpection des urines des fébricitans, dont il examine l'abondance, la couleur, l'odeur, la conſiſtance, que pour en faire la comparaiſon avec celle que rendent ceux qui ſont dans l'état de ſanté, & pour s'en ſervir de concert avec les autres ſignes qui concourent à former un diagnoſtic certain.

L'Auteur paſſe enſuite à l'examen des cauſes & du caractere des excrétions accidentelles auxquelles les malades ſont ſujets

pendant le cours des fiévres, ſoit par le vomiſſement, par les ſueurs, par la ſalivation, par les éruptions cutanées, par les hémorragies, & il fait voir les indications curatives qu'on en peut tirer. Il ſuit également le caractere de quelques autres ſymptomes ordinaires aux fiévres, tels ſont le friſſon, le tremblement, la ſoif, le délire, l'inſomnie, le ſommeil immodéré, l'inquiétude, la foibleſſe & les convulſions.

M. Lobb établit pour cauſes générales des fiévres l'épaiſſiſſement des humeurs, leurs diſſolutions & le concours de ces deux cauſes. Il range parmi les premieres, les fiévres intermittentes, quartes, tierces, quotidiennes, anomales & remittentes, les fiévres ardentes, les fiévres inflammatoires. Dans la ſeconde claſſe, l'Auteur place les fiévres putrides, qu'il dit être occaſionnées par la diſſolution des humeurs. Enfin dans la troiſieme on trouve les fiévres produites par la diſſolution & l'épaiſſiſſement des humeurs, ce qui forme un genre de fiévres que l'Auteur appelle mixtes.

Le ſecond volume de cet Ouvrage eſt rempli de faits de pratique obſervés par l'Auteur lui-même. Dans la premiere partie il a tracé une méthode claire, ſimple & facile pour traiter les fiévres; dans celle-ci il fait voir de combien de modifications eſt ſuſceptible cette ſimplicité.

On trouve auſſi dans ce ſecond volume

beaucoup de formules, la plûpart fort ſimples, bien imaginées & bien aſſemblées; elles ſont conformes à la pratique Angloiſe, & en cela different un peu de la nôtre; ce ſont des vins médicamenteux, des bierres préparées, des mixtures & des elixirs, qui ſont totalement éloignés de notre maniere de formuler. Nous obſerverons ſeulement que nous ne concevons pas pourquoi l'éditeur de cet Ouvrage n'a pas conſervé le texte latin dans toutes les formules, ou pourquoi il ne les a pas toutes traduites; le défaut d'uniformité qui en réſulte peut déplaire à quelques lecteurs, & ne plaira ſûrement pas aux plus indulgens, qui ſe trouveront quelquefois hors d'état d'en faire l'application faute de les entendre.

Enfin, M. Lobb termine ſon Ouvrage par douze Aphoriſmes, dans le gout de ceux que Boerhaave a publiés; ils nous paroiſſent en général porter un caractere de vérité: au reſte c'eſt à l'expérience à en décider.

C'eſt donc un ſervice réel que l'on a rendu au Public François en lui communiquant cet Ouvrage, qui eſt la production d'un Médecin célebre, un des plus fameux diſciples de Boerhaave, qu'une étude réfléchie de ſon Art, une juſte application des préceptes de ſon Maître, un diſcernement ſingulier dans les Obſervations, rendent ſans doute encore plus utile Citoyen que ſçavant Mé-

decin. La gloire d'être ſçavant eſt ſans contredit très-flateuſe ; mais le bonheur d'être utile eſt le ſeul but auquel doit aſpirer l'homme de bien.

TRAITÉ des Maladies des Os, par feu M. PETIT, de l'Académie Royale des Sciences, de la Société Royale de Londres, & Directeur de l'Académie Royale de Chirurgie ; nouvelle édition, revue & augmentée d'un Diſcours hiſtorique & critique ſur cet Ouvrage, par M. LOUIS, Cenſeur Royal, Chirurgien-Major-Adjoint de l'Hôpital de la Charité de Paris. A Paris, chez Cavelier, *rue Saint Jacques ; deux vol. in-12. Prix relié, 6 liv. 4 ſols.*

Le nom de M. Petit, à la tête d'un Ouvrage de Chirurgie, ſuffiroit pour lui donner la plus grande célébrité, ſi celui que nous annonçons aujourd'hui n'avoit déja fait ſa réputation, & n'avoit réuni tous les ſuffrages. Cette nouvelle édition ne differe en rien des précédentes, & M. Louis qui en eſt l'Editeur, l'a trouvée ſi parfaite, qu'il n'a pas cru devoir y faire aucune addition, ni aucun changement ; il a ſeulement mis à la tête un Diſcours hiſtorique & critique,

dans lequel il fait voir les différentes révolutions que l'Ouvrage de M. Petit a éprouvées, & les altercations auxquelles l'Auteur a été expoſé, & les écrits polémiques qu'il a excités.

M. Louis a prouvé d'abord que les conteſtations auxquelles ce Livre a donné lieu ont beaucoup contribué à ſa perfection, que loin de porter le découragement dans l'eſprit de ſon Auteur, elles n'avoient ſervi qu'à piquer ſon émulation. Il fait voir en même tems que M. Petit a ſçu profiter des avis qu'on a pu lui donner, qu'il a corrigé des fautes qu'il avoit faites, & qu'il a jetté un nouveau jour ſur certains objets qu'il n'auroit jamais penſé à éclaircir.

Quoique M. Louis témoigne pour la mémoire de M. Petit toute l'eſtime qu'elle mérite, il croit cependant ne devoir point diſſimuler quelques fautes qu'on peut relever avec utilité. C'eſt ainſi que ſe conduiſent ceux qui ne ſont point animés par la partialité, & qui n'ont en vue que le bien & l'intérêt publiques.

La premiere édition de cet Ouvrage parut en 1705. Il ne formoit alors qu'un vol. in-12; il fut annoncé ſous les auſpices de M. Mareſchal, alors premier Chirurgien du Roi. On l'imprima à Leyde en 1709 & à Dreſde en 1711. Ce ſont aſſurément des preuves bien complettes de la bonté de cet

Ouvrage, qui dans ce tems-là, pour ainſi dire, ne faiſoit que de naître, & qui n'étoit que le réſultat preſqu'informe de quelques cahiers que M. Petit avoit composés pour ſes leçons. Dès qu'il parut, il éclipſa ſur le champ & fit tomber dans l'oubli ce qu'il y avoit de mieux alors ſur la même matiere.

La ſeconde édition du Traité des Os que M. Petit publia en 1723 étoit déja bien perfectionnée ; c'étoit le fruit de dix-huit années d'étude, de réflexions & d'expériences ; M. Petit pour lors avoit une réputation plus étendue, auſſi éprouva-t-il des traverſes plus grandes. M. Louis paſſe ici en revue les différens reproches que l'on a faits à M. Petit ſur ce ſujet ; il prend partout la défenſe de ſes mânes, & cherche à le juſtifier des accuſations injuſtes qu'on lui avoit intentées. Ce détail nous a paru auſſi curieux & intéreſſant, qu'impartial & inſtructif. La diſpute ſurtout qu'a eu M. Petit au ſujet de la rupture du tendon d'Achille, & du bandage qu'il a inventé & perfectionné pour remédier à cet inconvénient, eſt très-bien diſcutée par M. Louis, qui a cru devoir même pour l'intelligence de la queſtion, faire graver une planche qui nous a paru mieux exécutée & plus utile que toutes celles qui ont été faites à ce ſujet. M. Louis rapporte dans cet article pluſieurs exemples de

la rupture du tendon d'Achille, parmi leſquelles on trouve celui de M. Monro, Profeſſeur d'Anatomie à Edimbourg, dont nous avons donné la traduction d'aprés l'original Anglois dans le Journal de Février 1758.

On trouve dans le Diſcours préliminaire de M. Louis, une deſcription de la boëte que M. Petit a imaginée pour le panſement des fractures compliquées de la jambe, qui eſt une des plus ingénieuſes que l'on ait pu exécuter juſqu'à préſent; mais comme cette machine eſt défectueuſe dans les différentes planches où elle eſt gravée, tant dans la Chirurgie de M. Heiſter, que dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, M. Louis nous en donne ici une figure plus correcte ſous deux aſpects différens.

M. Louis finit ſon Diſcours par faire voir que les étrangers les plus célébres ont rendu à l'Ouvrage de M. Petit toute la juſtice qui lui étoit due; Boerhaave dit que cet Ouvrage excellent paroît n'avoir été compoſé que pour les Sçavans, & les gens conſommés dans la Chirurgie. MM. Heiſter, Van-Swieten, Platner & Manget en ont fait des éloges qui ne ſont point équivoques.

M. Louis fait une eſpece de parallele du Traité des Maladies des Os de M. Petit, avec celui qui a paru il y a quelques années chez *Debure*, Libraire, ſur le quai des Auguſtins, Ouvrage poſthume du

grand Duverney, ou du moins qui a été publié ſous ſon nom. Notre Auteur ne balance point à donner la ſupériorité à celui du Chirurgien François. Nous croyons cependant que l'un & l'autre de ces Ouvrages peuvent avoir des avantages réels qui ſe contrebalancent mutuellement, & qui les rendent, à certains égards, préférables ou inférieurs l'un à l'autre.

Quoi qu'il en ſoit, M. Petit eſt un de ces flambeaux faits pour éclairer les Arts, & pour y porter un jour nouveau; c'eſt depuis Ambroiſe Paré, celui dont la réputation a été le plus juſtement méritée; c'eſt auſſi celui dont les Ouvrages ont été le plus favorablement accueillis du Public, & dont les productions ſerviront toujours de modeles aux plus grands Maîtres de l'Art.

SUITE de l'Hiſtoire Naturelle des Animaux; par MM. ARNAULT DE NOBLEVILLE & SALERNE, *Médecins à Orleans.*

Les poiſſons en général ſont les plus voraces & les plus carnaciers de tous les animaux: il y en a même qui ſont tellement redoutables que ceux qui vont à leur pêche courrent de très-grands riſques. La chair de quelques

quelques-uns ne paroiſſent être propres qu'à nous ſervir d'alimens ; d'autres ſervent plus directement aux Arts, qu'ils n'enrichiſſent la matiere médicale ; d'autres enfin nous ſervent de reſſources dans les maladies, & nous ſont d'une utilité plus réelle relativement aux effets qu'un Médecin en peut eſpérer.

Le Requin eſt un de ceux dont les hommes doivent le plus ſe garantir ; on l'appelle *Chien de mer*, ou *Requiem*. L'étimologie de ce dernier nom vient, ſi l'on en croit le vulgaire, de ce que les matelots Normands diſent que ce poiſſon fait chanter des *requiem*. Willoughby eſt de tous les Icthiographes celui qui, ſuivant nos Auteurs, a le mieux décrit ce poiſſon ; auſſi cet article eſt-il très-intéreſſant. Le Chien de mer eſt ſurtout terrible par ſa gueule, qui eſt garnie de cinq ou ſix rangs de dents, les unes triangulaires & en ſcie, les autres recourbées & pointues. Cette eſpece d'animal a la mâchoire ſi forte & ſi bien armée, que ſi l'on en croit les voyageurs, il coupe en deux d'un ſeul coup un cadavre qu'on jette en mer. On trouve dans cet article ce qu'Hernander, Stenon, Rondelet, Boſman, M. l'Abbé Prévoſt & M. Anderſon, ont dit de plus curieux ſur cet animal. Nous obſervons que c'eſt après avoir dépeint la mâchoire formidable du Requin, que nos

Auteurs placent un paſſage de Rondelet, qui dit, que le ſéjour de Jonas dans le ventre d'un poiſſon cétacé, s'étoit vraiſemblablement fait dans celui d'un Requin. Nous ignorons ſur quel fondement on peut appuyer cette conjecture, il ſemble même que la voracité de l'animal, & la ſtructure terrible de ſa mâchoire, rendent cette propoſition bien peu vraiſemblable. Au reſte la peau du Chien de mer eſt la ſeule choſe qui ſoit de quelqu'utilité ; comme elle eſt grenue & d'une dureté ſinguliere, elle ſert à polir les Ouvrages des Ebéniſtes & des Menuiſiers.

M. Charas ayant composé un Traité exprès ſur la vipere, & ayant eu occaſion d'examiner ce que ſes prédéceſſeurs en avoient dit, & M. James en ayant fait un article intéreſſant dans ſon Dictionnaire de Médecine ; nos Auteurs ont cru ne pouvoir rien faire de mieux, que de puiſer leurs deſcriptions dans ces deux Ouvrages. On ſçait que la morſure de ces animaux eſt très-venimeuſe, & qu'on en a cherché pendant longtems la guériſon avant d'avoir trouvé le vrai reméde propre à la combatrre. La méthode que M. Bernard de Juſſieu mit en uſage il y a quelques années pour guérir un jeune homme qui fut mordu d'une vipere en le ſuivant à ſes herboriſations, eſt ſans contredit préférable à celles qu'on avoit découvertes

juſqu'à ce jour. Les morſures réitérées qu'il reçut ; le ſuccès auſſi durable que rapide dont cette cure a été couronnée, ſont des preuves de plus des talens ſupérieurs de celui qui en eſt l'Auteur, & une obligation nouvelle que le Public a contractée avec lui. La vipere eſt aiſée à diſtinguer des autres ſerpens, en ce qu'elle a le muſeau retrouſſé, la tête triangulaire, & la mâchoire ſupérieure garnie de deux dents en crochets, fort longues, qui ſe plient naturellement le long de ces mêmes mâchoires ; de maniere que l'animal ne les allonge que quand il veut mordre. L'examen microſcopique des dents de la vipere, a montré que leur extrémité toute fine qu'elle paroît, eſt cependant garnie d'un petit trou, par lequel coule quelques gouttes d'une liqueur jaune, dont ſe trouvent remplies des eſpeces de poche placées contre les dents. Les vertus de la vipere ſont incomparables ſi l'on en croit ceux qui en ont parlée ; on la regarde comme un alexipharmaque ſouverain ; on en prépare des bouillons, des trochiſques, & même des amulettes ; on donne à ſon foie réduit en poudre le titre pompeux de Bezoard animal.

Les oiſeaux ſont deſtinés plutôt au délice de nos tables qu'à nous procurer la ſanté ; le grand nombre d'eſpeces que fourniſſent les volatilles, a ouvert à nos Auteurs

un champ vaſte qu'ils ont parcouru avec aſſez d'étendue & de conſtance. Ils ont eu l'attention de faire précéder leurs obſervations particulieres par celles des Auteurs qui ont traité de cette matiere. Nous aurions déſiré qu'ils euſſent mis un peu plus de variété dans leurs deſcriptions, & qu'ils ne ſe fuſſent pas contentés de ſuivre toujours le même ordre, & pour ainſi dire les mêmes termes. Nous nous arrêtons peu ſur ce genre d'animaux, parce qu'il eſt d'une très-petite utilité en Médecine.

MM. de Nobleville & Salerne traitent enſuite des quadrupédes en bons Phyſiciens, Naturaliſtes & Médecins. Dans les premiers tems de l'Académie des Sciences, les Anatomiſtes dont elle étoit en partie compoſée, s'appliquoient à diſſéquer des animaux, & Louis XIV leur accorda pour les mêmes uſages ceux de ſa ménagerie qui périſſoient. Les autres Puiſſances de l'Europe qui pouvoient poſſéder quelque choſe de rare dans ce genre, eurent la même généroſité pour les ſçavans Anatomiſtes de leur Etat. Tous publierent les Obſervations Anatomiques qu'ils avoient faites, & on les trouva toutes à-peu-près ſemblables à pluſieurs égards. Nos Auteurs ont eu ſoin de nous faire part de toutes ces deſcriptions, & d'y joindre le récit curieux, ou amuſant, que d'autres Ecrivains ont pu faire ſur les mœurs des

animaux dont ils traitent. On voit, par exemple, aprés pluſieurs deſcriptions Anatomiques de l'éléphant qu'ils ont publiées, différens moyens de prendre, ou d'apprivoiſer cet animal ; & ils ont cherché à donner des preuves complettes de ſa force, de ſa ruſe & de ſa ſagacité.

L'article qui termine cet Ouvrage, eſt un des plus intéreſſans; il y eſt queſtion de l'homme : auſſi nos Auteurs ſe ſont-ils beaucoup étendus ſur cet article : mais comme tout ce qu'ils en ont dit eſt tiré de l'Hiſtoire naturelle de M. de Buffon, nous y renvoyons le Lecteur, perſuadés, pour nous ſervir des expreſſions de MM. de Nobleville & Salerne, *que les graces, l'éloquence & la dignité que ce célebre Naturaliſte ſçait mettre dans tout ce qui paſſe par ſa plume, ne laiſſe rien à déſirer.*

Tels ſont en racourci le plan & l'ordre qu'ont ſuivis nos Auteurs pour remplir l'objet qu'ils s'étoient propoſé. Leurs noms célebres par les différens Ouvrages qu'ils ont mis au jour, nous diſpenſent ici de leur donner aucun éloge. Nous nous contenterons ſeulement de faire appercevoir la généroſité avec laquelle ils ſacrifient leurs talens pour le Public, ayant entrepris d'achever un Ouvrage qui avoit été ébauché par un des plus grands Médecins du ſiécle. Ces Meſſieurs ne s'en ſont point rapportés à leurs propres lu-

mieres, & ils ont conſulté MM. *Falconet &* *Bernard de Juſſieu*, auxquels ils rendent la juſtice qui leur eſt dûe, comme à deux Sçavans reſpectables, & dont les noms ſeuls ſuffiſoient pour décorer leur Ouvrage; car on ne doit jamais ſe prévaloir que des noms des grands hommes, & de ceux auxquels les gens de bien accordent leur eſtime.

On trouve à la tête de cet Ouvrage un Diſcours ſur les animaux d'uſage en Médecine : nous ignorons de qui part cette eſpece de Préface; le ſtile en eſt ſi inégal, ſi lâche & ſi peu châtié; les idées ſi obſcures & ſi mal préſentées; le plagiat ſi ſuivi depuis le commencement juſqu'à la fin, que nous ſommes preſque perſuadés que MM. de Nobleville & Salerne n'en ſont point les Auteurs. C'eſt un mêlange indigeſte d'idées mal couſues, priſes dans Stahl, Boerhaave, Van-Swieten, Mead, Nicholls, Langriſh & pluſieurs autres écrits modernes tant Latins, François, qu'Anglois. En parcourant ce Diſcours, auquel il eſt difficile d'accorder une attention ſérieuſe, nous y avons apperçu des contradictions & des choſes qui choquent le bon ſens. L'Auteur dit, par exemple, à la page 11. *En effet quand on recherche quelles ſont les différences qui diſtinguent le regne animal d'avec le végétal, on en voit* une quantité conſidérable. Cette quantité conſidérable ſe réduit, ſelon l'Auteur, à la pro-

priété de ſentir & à celle de ſe mouvoir, c'eſt ce dont aucun Phyſicien juſqu'à préſent n'a douté.

L'Auteur prétend à la page 16, d'après les expériences de M. Hales, que le mouvement de la ſeve & toute la végétation, ſont exactement proportionnés à la chaleur de l'air extérieur; il dit immédiatement après, que c'eſt *tout le contraire* dans les animaux. On voit combien cette propoſition eſt éloignée de la vérité; l'Auteur lui-même qui apparemment ne ſe reſſouvient pas quelques pages après de ce qu'il vient de dire, s'exprime ainſi: « La ſource de la cha-» leur des animaux eſt dans leur intérieur; » *mais* la chaleur occaſionnée par le Soleil, » *mais* les variations de l'atmoſphere *agiſſent* » ſur eux méchaniquement comme elles » *agiſſent* ſur tous les corps. »

A la page 20, notre Phyſicien dit « que » quand les animaux ont perdu la vie, » leurs liqueurs dégénerent en un liquide » étranger, qui frappe nos ſens d'une puan-» teur horrible, ce qui n'arrive pas dans » les plantes. » Il faut que l'odorat de notre Auteur ne ſoit gueres délicat pour avancer une pareille propoſition, ou on doit ſuppoſer qu'il a eu le bonheur de n'avoir jamais ſenti les plantes qu'avec leurs fleurs.

A la page 23. » De-là ſe ſont répandus, » dit toujours notre Phyſicien, dans les

» Ecoles ces termes généraux, trompeurs » & fautifs, &c. que les végétaux ten» doient à *l'aceſcence*, les animaux au » contraire à *l'alcaleſcence.* »

L'Auteur auroit bien dû nous communiquer les principes lumineux de ſa nouvelle Phyſique, qui font voir l'abſurdité de ces deux propoſitions ; en attendant il nous permettra de les croire comme vrajes & comme fondées ſur des principes certains.

On lit au milieu de la page 27 : « Nous » connoiſſons des animaux qui n'ont *rien* de » commun avec les autres êtres animés. » Nous ne pouvons nous empêcher de faire des reproches ſenſibles à l'Auteur, du ſecret qu'il nous fait ſur une matiere auſſi intéreſſante ; une découverte de cette importance, ſeroit capable de l'illuſtrer pour jamais.

Nous ne ſuivrons pas plus loin l'Auteur de ce Diſcours, qui nous jetteroit dans des diſcuſſions inutiles.

EXPÉRIENCES

Faites avec l'Opium ſur des Animaux vivans ; par M. ROBERT WHYTT, Profeſſeur en Médecine à Edimbourg.

Ces Expériences ont été faites pour tâcher de découvrir la maniere dont l'opium produit ſes effets, & en particulier ſon influence ſur les mouvemens du cœur.

Ire Exp. Je commençai par injecter une diſſolution d'opium, faite avec l'eau, dans l'eſtomac & les inteſtins d'une grenouille ; en moins d'une demi-heure, elle parut avoir entiérement perdu la faculté de ſe mouvoir & de ſentir, ne faiſant aucun mouvement lorſqu'on la piquoit. J'ouvris la poitrine de cet animal une heure après l'injection, ſon cœur, au lieu de 60 à 70 battemens par minute n'en faiſoit que 17 ; l'oreillette qui étoit extrêmement diſtendue par le ſang, ſe contractoit toujours avant le ventricule.

II. Une grenouille à laquelle j'arrachai le cœur, ſautoit encore au bout d'une heure ; elle n'étoit pas entiérement morte au bout de deux heures & demie.

J'injectai une diſſolution d'opium dans l'eſtomac & les inteſtins d'une grenouille,

cinq minutes après lui avoir arraché le cœur, en moins de demi-heure elle parut entiérement morte. Lui ayant coupé la tête, j'enfonçai une ſonde dans le canal de l'épine, cela ne produiſit qu'un mouvement très-foible dans ſes pattes de devant.

III. J'injectai une diſſolution d'opium plus forte que la précédente (car elle étoit d'une partie d'opium ſur huit parties d'eau, & c'eſt celle dont je me ſuis ſervi dans le reſte de mes expériences) je l'injectai, dis-je, dans l'eſtomac & les inteſtins d'une grenouille; au bout d'une heure j'ouvris ſa poitrine, je trouvai le cœur & les oreillettes très-diſtendus par le ſang, & ne battant que ſept fois dans une minute; quand on l'irritoit avec la pointe des ciſeaux, ſon mouvement s'accéleroit pendant deux ou trois pulſations, enſuite il reprenoit ſa premiere lenteur.

IV. Immédiatement après avoir coupé la tête à une grenouille, je détruiſis ſa moëlle épiniere en enfonçant une petite ſonde dans le canal de l'épine, ce qui produiſit de très-fortes convulſions, ſurtout dans ſes pattes de derriere: dix minutes après j'ouvris ſa poitrine, & je trouvai que ſon cœur battoit 45 fois dans une minute: ſix minutes après il battoit 40 fois: une demi-heure après l'opération il battoit encore 36 fois, & au bout de cinquante minutes 30 fois; mais

les pulſations étoient très-foibles.

V. Je répétai la même expérience ſur une autre grenouille ; cette fois j'avois fait rougir ma ſonde, ce qui produisît des convulſions encore plus terribles que les précédentes. Je n'ouvris la poitrine que trente-cinq minutes après le décollement, le cœur battoit encore 30 fois par minute ; au bout d'une heure 50 minutes, il ſe contractoit vingt fois ; mais quelques momens après, le ſoleil ayant échauffé la chambre, il battit 25 fois ; la grenouille elle-même ayant été miſe au ſoleil, il battit 31 fois. Je l'en retirai pour la porter à une fenêtre où il faiſoit beaucoup plus froid, ce mouvement ſe rallentit & il ne battit plus que 25 fois : l'ayant reportée au ſoleil, il en battit 30. Six heures un quart après le décollement & la deſtruction de la moëlle épiniere de cette grenouille, ſon oreillette battoit encore 12 fois par minute, le cœur étoit ſans mouvement & très-diſtendu ; l'ayant irrité avec une épingle, il fit deux ou trois pulſations, enſuite il s'arrêta. Il y avoit près de trois heures que le cœur avoit perdu tout mouvement, que l'oreillette battoit encore 10 ou 12 fois par minute, il eſt vrai que ces mouvemens n'étoient pas réguliers ; elle étoit auſſi pleine de ſang que lorſque j'avois ouvert la grenouille.

VI. Ayant mis à nud les muſcles de l'ab-

domen & du thorax d'une grenouille, je plongeai tout ſon corps dans une diſſolution d'opium; au bout de trente-cinq minutes je l'en retirai, & ayant ouvert la poitrine & le péricarde, je trouvai que ſon oreillette ne battoit que quinze fois par minute, & ſon cœur 6 fois ſeulement. Vingt-cinq minutes après que je l'eus retirée de l'opium, ſon cœur parut avoir repris un peu de force, car il battoit huit fois par minute; les pulſations des oreillettes n'étoient guéres plus nombreuſes, elles étoient plus foibles & précédoient toujours ſenſiblement celles du cœur. Au bout de deux heures vingt-huit minutes, ſon cœur ne battoit plus que 3 fois en 75 ſecondes, & ſes contractions étoient très-lentes.

VII. Ayant coupé la tête & détruit la moëlle épiniere d'une grenouille avec un morceau de fil d'archal que j'avois fait rougir, je mis à nud les muſcles de l'abdomen & du thorax, & je la plongeai dans une diſſolution d'opium, comme dans l'expérience précédente. Je l'en retirai au bout de 36 minutes, & ayant ouvert ſa poitrine & ſon péricarde, ſon cœur battoit 26 fois par minutes; les pulſations de l'oreillette précédoient celles du cœur réguliérement. Six minutes après, il battoit 27 fois; il n'en battoit plus que 18 au bout de 54 minutes, & 16 trois quarts d'heure après. Au bout de

3 heures l'oreillette, qui n'étoit plus remplie que d'air, continuoit encore ſon mouvement; mais le cœur étoit immobile: deux heures après, cette oreillette battoit 9 fois dans 64 ſecondes.

VIII. Je mis à nud les muſcles de l'abdomen & du thorax d'une autre grenouille, & je la plongeai dans une diſſolution d'opium; l'y ayant laiſſée une heure, je l'en retirai & je l'ouvris; ſon cœur battoit ſur le pied de 9 fois par minute, ſes oreillettes, qui étoient pleines de ſang, n'avoient de mouvement que celui que leur communiquoit la contraction du cœur; toutes les autres parties étoient inſenſibles à toutes ſortes d'irritations. Au bout d'un quart-d'heure, le cœur ne battoit plus que 7 fois; l'oreillette, qui ne contenoit que de l'air, ſuivoit ſes battemens. Au bout de 33 minutes, l'oreillette conſervoit encore un foible mouvement; le cœur n'en avoit plus aucun.

IX. Ayant coupé la tête, détruit la moëlle épiniere & mis à nud les muſcles abdominaux & pectoraux d'une grenouille, je la mis dans une diſſolution d'opium, & je l'y laiſſai une heure. L'ayant ouverte, après l'en avoir retirée, ſon cœur faiſoit huit vibrations par minute; ſept minutes après, il en faiſoit 15, & au bout de 35 minutes, il en faiſoit entre 13 & 14. Deux heures quarante-deux minutes après l'avoir retirée de

la diſſolution d'opium, les oreillettes, qui n'étoient pleines que d'air, battoient 11 fois par minute : ces oreillettes conſervoient encore quelques mouvemens au bout de cinq heures.

X. J'ouvris le ventre à une grenouille plus groſſe que les précédentes, & je la mis dans une diſſolution d'opium; l'en ayant retirée trente-cinq minutes après, j'ouvris ſa poitrine & ſon péricarde, ſon cœur & ſes oreillettes, qui étoient très-diſtendues par le ſang, étoient ſans aucun mouvement; mais au bout de deux minutes il commença à battre, & fit neuf vibrations par minute : j'obſervai très-conſtamment qu'il pâliſſoit en ſe contractant, & rougiſſoit en ſe dilatant; je vis auſſi très-manifeſtement qu'il étoit plus court dans ſa contraction, & qu'il s'allongeoit en ſe dilatant. Une heure neuf minutes après l'avoir retirée de l'opium, ſon cœur ne battoit plus que ſix fois par minute; cinq minutes après il n'avoit plus aucun mouvement, & il ne fut pas poſſible de le faire contracter en le piquant, ni autrement.

XI. J'ouvris la poitrine & le ventre d'une grenouille, & je la plongeai auſſitôt dans une diſſolution d'opium; au bout de dix minutes je piquai ſes jambes de derriere avec la pointe d'un canif; elle ne fit qu'un léger mouvement; deux minutes après je la mis ſur le dos, & j'obſervai que ſon cœur ne battoit

qu'entre dix & onze fois par minute. L'ayant remiſe ſur le ventre, afin qu'elle fût plus expoſée à l'action de l'opium, je l'y laiſſai encore : au bout de vingt minutes depuis la premiere immerſion, je la mis une ſeconde fois ſur le dos ; voyant que ſon cœur ne faiſoit plus aucun mouvement, j'ouvris le péricarde ; ce qui n'ayant rien produit, je ſéparai le cœur ; l'ayant mis ſur un plat, il fit deux ou trois vibrations, après leſquelles il ne fut plus poſſible de lui faire faire aucun mouvement, quoiqu'on le piquât avec une épingle. Les autres muſcles n'étoient pas plus irritables.

XII. Je coupai la tête & je détruiſis avec un fer rouge la moëlle épiniere d'une grenouille, & lui ayant ouvert le ventre & la poitrine, je la mis dans une diſſolution d'opium : au bout de trente-trois minutes, je m'apperçus que ſon cœur n'avoit qu'un foible mouvement, qui ne dura même que ſix minutes. Lorſqu'il fut ceſſé, je la retirai de la diſſolution ; j'ouvris le péricarde & j'irritai le cœur avec la pointe d'un ſcalpel, ce qui lui fit faire quelques vibrations ; l'ayant laiſſée encore cinq minutes dans la diſſolution, je trouvai ſon cœur entiérement mort.

XIII. Ayant coupé la tête d'une grenouille & ayant détruit la moëlle épiniere, je lui ouvris le ventre & je la mis dans une diſſolution d'opium : au bout de ſeize minutes j'ouvris ſa poitrine & ſon péricarde ; & ayant

trouvé que ſon cœur battoit vingt-une fois par minute, je la remis en cet état dans la diſſolution : je l'en retirai au bout de cinq minutes ; ayant trouvé ſon cœur ſans mouvement, je le piquai avec la pointe d'un canif ; il commença à battre ſur le pied de quatorze fois par minute ; ce qui continua pendant un quart d'heure, non ſans interruption.

XIV. J'arrachai le cœur d'une grenouille & je le mis dans de l'eau de fontaine ; il battoit d'abord vingt-huit fois par minute ; huit minutes après il ne faiſoit plus que ſix vibrations en trente ſecondes. Je le tirai de l'eau au bout de deux minutes, & le mis ſur une table ; j'obſervai que toutes les fois qu'on le touchoit, il faiſoit une forte contraction ſans plus : mais en quatre ou cinq minutes il commença à battre de lui-même, & dix-huit minutes après avoir été mis dans l'eau, il faiſoit dix-neuf vibrations en une minute ; ſept minutes après il en faiſoit encore douze.

XV. Je répétai la même expérience ſur le cœur d'une autre grenouille ; au bout de douze minutes je le retirai de l'eau, il battit vingt fois par minute ; l'ayant remis dans l'eau, il ceſſa de ſe mouvoir au bout de cinq minutes ; & lorſqu'on le piqua après qu'on l'en eut ôté, il ne fit plus qu'une ſeule pulſation.

XVI. Je la répétai encore ſur une troiſieme grenouille : au bout de onze minutes d'immerſion,

d'immerſion, il battoit huit fois par minute; quatre minutes après il fit onze vibrations en trente ſecondes; il eſt vrai que ce mouvement étoit borné à ſa pointe. Tout mouvement ayant ceſſé au bout de ſept minutes, je le mis ſur une table, où il parut quelque tems immobile; cependant bientôt après il commença à battre, & au bout de trois minutes il faiſoit neuf vibrations en ſoixante-trois ſecondes; mais il ceſſa bientôt, & il étoit entiérement mort trente-neuf minutes après la premiere immerſion.

XVII. J'arrachai le cœur à une quatrieme grenouille, & je le mis dans une diſſolution d'opium, dont la température étoit la même que celle de l'eau qui avoit ſervi aux expériences précédentes. L'ayant retiré au bout de dix minutes & l'ayant mis ſur une table, il ne fit pas le plus léger mouvement; je le piquai avec la pointe d'un canif, il reprit ſa forme, mais il ne fit pas de véritables contractions.

XVIII. J'arrachai le cœur d'une grenouille & je le mis dans une diſſolution d'opium; je l'en retirai au bout de ſept minutes & je le mis ſur un plat, où il reſta immobile; quand je le piquois j'obſervois un foible mouvement dans quelques-unes de ſes fibres; mais jamais une pulſation entiere.

XIX. Je répétai cette même expérience ſur le cœur d'une ſixieme grenouille, que je

retirai de la diſſolution au bout de ſix minutes ; l'ayant irrité, il fit une vibration ; mais l'ayant laiſſé encore cinq minutes dans l'opium, je l'en retirai entiérement mort.

XX. Le cœur d'une ſeptieme grenouille que j'avois mis dans une diſſolution d'opium, avoit perdu tout ſon mouvement au bout de cinq minutes que je l'en retirai ; mais lorſqu'on l'irritoit avec quelque choſe de pointu, il ſe contractoit, plus foiblement à la vérité que celui de l'*Expér. XIV*. Au bout de dix minutes il commença à battre de lui-même ; deux minutes après il faiſoit ſix vibrations par minute, plus foibles que celles du cœur de la *XIV. Expér.* Cinq minutes après il ne faiſoit plus que quatre pulſations par minute ; il recommença à battre un peu plus vîte, mais il reprit bientôt ſa premiere lenteur. Vingt-trois minutes après l'immerſion, il fut une minute ſans mouvement ; il reprit enſuite de lui-même, & battit dix-ſept fois par minute, ce qui continua huit ou dix minutes ; les pulſations étoient très-foibles & très-irrégulieres.

XXI. M. Ramſay, Etudiant en Médecine, ayant diſſout deux ſcrupules d'opium dans une once d'eau, & y ayant ajouté un gros de laudanum liquide, il injecta le tout dans le rectum d'un petit chien de ſix mois. En moins d'une minute le chien ne pouvoit plus ſe tenir ſur ſes pattes de derriere, & il

en avoit tellement perdu l'uſage au bout de trois ou quatre minutes, qu'on avoit beau les pincer, il ne les remuoit ni ne donnoit aucun ſigne de ſenſibilité; cependant il ſe traînoit avec ſes pattes de devant, & quand on les lui pinçoit, il crioit très-fort & ſembloit ſentir une très-grande douleur. Au bout de dix minutes il paroiſſoit avoir perdu tout ſentiment; cependant lorſqu'on faiſoit beaucoup de bruit, il ouvroit un peu les yeux & pouſſoit quelques hurlemens; il tomba bientôt dans un profond ſommeil: au bout de quelques minutes il commença à avoir des convulſions; M. Ramſay lui donna alors un lavement avec de l'eau ſalée, ce qui le purgea beaucoup & lui occaſionna une chûte du rectum: bientôt après il ſe réveilla de ſon ſommeil, & recouvra peu à peu l'uſage de ſes jambes; au bout de 3 ou 4 heures il parut entiérement guéri; il fut cependant encore quelque tems ſans vouloir manger. Lorſqu'il étoit le plus affecté il remuoit encore ſes jambes de devant, & crioit quand on lui pinçoit les oreilles.

XXII. La même perſonne injecta à ma priere, par une ouverture faite au ventre du même chien, un gros d'opium diſſous dans 2 onces & demie d'eau; mais avant qu'elle eût pu fermer la plaie, il s'échappa au moins une once de la diſſolution. Le chien perdit l'uſage de ſes jambes de derriere preſque auſſi-

tôt ; au bout de deux minutes il eut des convulſions, deux autres minutes après il ſe leva ſur ſes quatre pattes, & retomba ſoudain ſans aucun ſentiment. Alors M. Ramſay enleva les tégumens qui couvroient la poitrine, le chien ne parut pas le ſentir ; il apperçut au travers de la plévre le mouvement du cœur, il battoit ſoixante & ſeize fois par minute, au lieu de cent cinquante qu'il battoit avant l'injection, encore ce mouvement s'affoibliſſoit-il ſenſiblement. M. Ramſay ayant ouvert la poitrine & mis le cœur à nud, il le trouva très-diſtendu ; il continua encore à battre quatre ou cinq minutes, pendant leſquelles il fit de ſoixante à ſoixante-cinq foibles vibrations, car ce n'étoit pas de véritables contractions. La ſalive, l'eau froide, l'huile de vitriol qui cautériſa les parties, ne purent pas accélérer ce mouvement, qui ſe rallentit juſqu'à ce qu'il ceſsât entiérement.

XXIII. Un petit chien auquel M. Mead avoit fait prendre en quatre fois la diſſolution d'environ deux gros d'opium dans l'eau, vécut une heure trois quarts après avoir pris la premiere doſe. Voyez *Examen venenorum Mechanicum ; vid. De Opio. p. 147. édit. de Paris.*

XXIV. M. Alſton rapporte dans ſon excellente *Diſſertation ſur l'Opium, Eſſais de Médecine, Tom. V. pag. 190*, qu'ayant injecté dans la veine crurale d'un vieux chien

qui peſoit quarante-deux livres, une demi-once d'opium diſſous dans quatre onces d'eau, & cela en trois fois ; la premiere injection qui étoit de quinze gros, ne produiſit aucun effet ; la ſeconde qui fut faite une heure après, & qui étoit de huit gros, le fit entrer en convulſion & écumer ; la troiſieme qui étoit de neuf gros, fut ſuivie preſque immédiatement de la mort de l'animal.

Je crois qu'on peut tirer les concluſions ſuivantes des Expériences que nous venons de rapporter.

1° L'opium appliqué à l'eſtomac, aux inteſtins, aux autres viſceres de l'abdomen & de la poitrine, & à leurs muſcles, affoiblit d'abord, & enſuite détruit entiérement la ſenſibilité & la faculté de ſe mouvoir, non ſeulement dans les parties auxquelles il eſt appliqué, mais encore dans tout le corps. *Expér.* I, II, III, VIII, XI & XXII.

2° Il produit ces effets bien plus promptement dans les animaux qui ont le ſang froid, que dans ceux qui l'ont chaud. *Expér.* I, III, &c. *comparées aux Expér.* XXI, XXII & XXIII.

3° Puiſqu'une diſſolution d'opium injectée dans l'eſtomac & dans les inteſtins d'une grenouille, détruit auſſi rapidement la faculté de ſentir & de ſe mouvoir, lorſqu'on lui a arraché le cœur, que lorſqu'on ne le lui a pas arraché ; il s'enſuit que ce n'eſt point en

paſſant dans le ſang, & en étant porté au cerveau par la voie de la circulation, que l'opium produit ſes effets, mais qu'il agit immédiatement ſur les parties auxquelles il eſt appliqué. *Expér.* I & II. *Voyez les Eſſais de Méd. loc. cit.*

4° Puiſqu'après qu'on a coupé la tête & détruit la moëlle épiniere d'une grenouille, l'opium détruit plus lentement le mouvement du cœur que lorſque cet animal eſt entier. (*Comparez l'Expér.* VI *avec l'Expér.* VII.) Il s'enſuit qu'il produit ſes effets, au moins en partie, en agiſſant ſur le cerveau, la moëlle épiniere & le ſyſtême nerveux.

5° Puiſque l'opium injecté dans les veines produit les mêmes effets que lorſqu'on l'injecte dans l'eſtomac, &c. *Expér.* XXIV, n'eſt-il pas vraiſemblable qu'il produit ces effets en agiſſant ſur les extrémités des nerfs, qui aboutiſſent à la ſurface interne du cœur & du ſyſtême vaſculeux; & peut-être en agiſſant immédiatement ſur la moëlle du cerveau.

6° Puiſque l'opium ne détruit la faculté de ſentir qu'en agiſſant immédiatement ſur les nerfs, §. 3 & 4, nous pouvons en conclure que les nerfs ſont les inſtrumens des ſenſations, au moins que leur concours eſt néceſſaire.

7° Il paroît démontré par les Expériences précédentes, que l'opium agit ſur le cœur,

comme ſur les autres parties, quoique M. Haller ait avancé le contraire dans ſes Mémoires ſur la nature ſenſible & irritable, *Tom. I. pag.* 69, il eſt vrai qu'il n'agit pas auſſi rapidement. *Voyez les Expér.* IV *&* V *comparées avec les Expér.* III, VI, VIII *&* X, *& les Expér.* XIV, XV *&* XVI, *comparées avec les Exper.* XVII, XVIII, XIX *&* XX.

8° *Les Exp.* XXI *&* XXIII, *comparées à l'Exp.* XXII, font voir que l'opium injecté dans l'eſtomac & dans les gros inteſtins d'une grenouille ne produit pas un effet auſſi prompt que lorſqu'on l'injecte dans la cavité de l'abdomen; *& l'Exp.* VI *comparée avec l'Exp.* X, montre que l'opium appliquée aux muſcles abdominaux ſeulement, ne tue pas ſi vite les grenouilles que lorſque tous les viſceres du bas-ventre ſont expoſés à ſon action.

9° Il paroît par les *Exp.* XXI *&* XXII, qu'une injection d'opium dans les gros inteſtins, affecte d'une façon plus marquée la partie inférieure de la moëlle épiniere que la ſupérieure, ou le cerveau.

10° Une diſſolution d'opium injectée dans la cavité de l'abdomen, ou dans les gros inteſtins d'un chien, ne détruit pas le ſentiment & le mouvement des muſcles des parties inférieures en envoyant quelque émanation à ces muſcles, ou à la moëlle

épiniere : car ſi cela étoit, elle n'auroit pas agi ſi rapidement que dans les *Exp.* XXI & XXII ; il paroît donc qu'en affectant les extrémités des nerfs des parties auxquelles il eſt appliqué, l'opium prévient ou détruit dans tout le ſyſtême nerveux, l'action de la puiſſance de laquelle dépendent les ſenſations & le mouvement muſculaire, & cela au moyen de la ſympathie qu'il y a entre ces extrémités nerveuſes & le cerveau, ou la moëlle de l'épine.

11° Nous avons vu que l'opium appliqué aux muſcles abdominaux d'une grenouille qu'on avoit privée de ſon cerveau & de ſa moëlle épiniere, ne détruiſoit pas auſſi promptement les mouvemens du cœur, que lorſqu'il étoit appliqué aux muſcles abdominaux d'une grenouille dont le cerveau & la moëlle épiniere étoient entiers, *Exp.* VI & VII ; par conſéquent le cerveau, la moëlle épiniere & les nerfs influent ſur les mouvemens du cœur plus que toutes les autres parties du ſyſtême animal.

12° L'opium détruit le mouvement muſculaire, non-ſeulement en interceptant l'influence du cerveau & de la moëlle épiniere, mais encore en rendant les fibres muſculaires elles-mêmes, ou la puiſſance nerveuſe qui réſide en elle, incapables d'exercer leurs fonctions : ſans cela l'opium appliqué aux muſcles, ou aux viſceres de l'ab-

domen d'une grenouille, ne détruiroit pas le mouvement du cœur auſſi promptement que le décollement & la deſtruction de la moëlle épiniere (*comparez les Exp.* IV *&* V *avec les Exp.* VIII *&* X). L'opium n'agit donc pas ſeulement en arrêtant l'influence du cerveau & de la moëlle épiniere ; mais ſon action s'étend encore aux fibres muſculaires elles-mêmes, ou aux filamens nerveux qui s'y terminent.

13° Nous pouvons déduire des Expériences précédentes, que non-ſeulement le mouvement volontaire dans les muſcles, mais encore leur irritabilité, c'eſt-à-dire la faculté qu'ils ont de ſe mouvoir quand on les irrite, émanent des nerfs, ou que du moins ils dépendent de leur influence, puiſque l'opium, qui n'agit que ſur le ſyſtême nerveux, 9° & 10°, détruit ces facultés ſi rapidement.

M. *Haller*, dans ſes *Mémoires ſur la nature ſenſible & irritable*, *Tome premier*, *page* 52, a prétendu que l'irritabilité étoit indépendante des nerfs, parce qu'elle ſe conſervoit dans les muſcles après que leur communication avec le cerveau étoit interrompue ; mais puiſque l'opium, appliqué aux muſcles abdominaux d'une grenouille, détruit par ſon action ſur les nerfs l'irritabilité du cœur plus rapidement que la deſtruction du cerveau, ou de la moëlle épiniere,

Exp. IV & V *comparées aux Exp.* III, VI, VIII, X & XI, n'eſt-on pas en droit d'en conclurre que les vibrations que font les fibres muſculaires, quand on les irrite après que leurs nerfs ont été liés ou coupés, dépendent d'une puiſſance qui réſide dans les fibres nerveuſes qui ſe ſont conſervées entieres au-deſſous de la ligature, ou dans les fibres muſculaires elles-mêmes.

La ligature, ou la ſection d'un nerf, empêche bien la dérivation de l'influence du cerveau à la partie à laquelle il appartient; mais elle ne détruit pas la puiſſance ou l'influence qui reſte dans le nerf; au lieu que l'opium, quand on l'applique en aſſez grande quantité, non-ſeulement arrête l'influence du cerveau & de la moëlle épiniere, & produit par conſéquent tous les effets de la ligature des nerfs; mais encore détruit la puiſſance de chaque filament nerveux du corps, 12°, & c'eſt la raiſon pour laquelle il arrête le mouvement du cœur plus promptement que la deſtruction du cerveau & de la moëlle épiniere.

14° La paralyſie preſque ſoudaine que l'opium a produite dans le chien de l'*Exp.* XXII, & dans la grenouille de l'*Exp.* II, dans leſquels il ne paroît pas qu'il ait pu être porté juſqu'aux muſcles paralyſés, ni par conſéquent attaquer leur partie gélatineuſe, démontre que l'irritabilité des muſ-

cles ne réſide pas dans cette partie gelatineuſe, comme M. *Haller* l'a prétendu dans ſes *Mémoires ſur la nature ſenſible & l'irritable, Tom. I, pag.* 79; mais ſi le mouvement des muſcles irrités eſt l'effet d'une ſenſation déſagréable produite dans leurs nerfs, comme je l'ai démontré dans mon *Eſſai ſur les mouvemens vitaux ou involontaires*, il eſt aiſé de voir que l'opium en détruiſant la ſenſibilité des muſcles, a dû néceſſairement abolir leur irritabilité.

15° Puiſque l'opium arrête ſi rapidement les mouvemens vitaux qui ſubſiſtent pendant le ſommeil, ſans que leur force ſoit preſque diminuée; puiſqu'il appaiſe ſouvent les douleurs ſans produire le ſommeil; & puiſque par ſon action immédiate ſur le cœur il en détruit le mouvement, lors même que toute communication entre lui & le principe des nerfs eſt détruite, *Exp.* XII, XIII, XVII, XVIII, XIX & XX; il s'enſuit que les effets de l'opium ne ſont pas dus comme on l'a cru au ſommeil qu'il produit; il paroît au contraire que ce ſommeil n'eſt qu'une ſuite de l'affoibliſſement de la ſenſibilité de tout le ſyſtême nerveux.

16° Enfin ne ſeroit-ce pas parce que l'opium rend les différens organes inſenſibles à l'action des *ſtimulus* qui ſont deſtinés par la nature à les mettre en action, qu'il cauſe la mort? car par-là non-ſeulement le

mouvement périſtaltique des inteſtins, & par conséquent la propulſion du chyle, eſt interrompue; mais encore les fluides commencent à s'arrêter dans les plus petits vaiſſeaux, & même dans les plus gros; le cœur qui devient moins ſenſible à l'irritation que le ſang a coutume de produire en lui, ſe contracte plus foiblement & après de plus grands intervalles, juſqu'à ce qu'il ceſſe entiérement de ſe mouvoir.

OBSERVATION

Sur les vertus du Quinquina dans les diſpoſitions gangréneuſes des parties internes; par M. St DONAT, Docteur en Médecine, à Manoſque en Provence.

Une Dame âgée de quatre-vingt-deux ans, fut attaquée d'un vomiſſement continuel accompagné de fiévre, avec la langue ſeche & aride, des douleurs vives au-deſſus du nombril, & tous les accidens qui pronoſtiquent une mort prochaine. Je tentai inutilement tous les remedes indiqués; ils n'eurent aucun ſuccès; la malade tomba dans des foibleſſes continuelles avec un pouls petit, inégal & intermittent, rendant par les ſelles des matieres noirâtres d'une fétidité extrême. Ses douleurs étant ceſſées tout à coup,

j'augurai par ces accidens que la gangrene avoit gagné l'intérieur de l'eſtomac, & qu'on ne pouvoit raiſonnablement former aucune eſpérance. Je tentai néanmoins le quinquina, ne me fiant que très-médiocrement ſur ſes vertus dans un cas ſi déplorable. La malade en prit trois priſes par jour, d'un gros chaque; j'eus la ſatisfaction de voir ce remede agir avec une efficacité ſinguliere; car le pouls, les forces & l'appétit revinrent par dégré, & tous les ſymptomes ſe diſſiperent dans moins de trois ſemaines que cette Dame fut guérie, quoiqu'elle étoit déja octogénaire.

OBSERVATION

Sur le même ſujet; par M. PELLICOT, *Chirurgien, à Aix en Provence.*

Le fils de M. Arnaud, Négociant de cette Ville, âgé d'environ douze ans, d'un tempérament vif & d'une aſſez bonne complexion, fut attaqué de gangrene au ſcrotum, après une fiévre inflammatoire très-violente, dont il avoit été précédemment traité très-prudemment & très-méthodiquement par M. Joanis, Médecin réſident en cette Ville. Nous trouvames le malade, lui & moi, le 15 Novembre dernier, à l'extrémité, n'ayant

preſque point de pouls, le viſage livide, ſans connoiſſance, avec des mouvemens convulſifs dans tous les muſcles. Nous apperçumes en même tems que le ſcrotum étoit entiérement ſphacelé. Nous nous déterminames ſur le champ à lui faire prendre le quinquina, à la doſe d'un gros en ſubſtance, délayé dans de l'eau de chardon benit. On le continua de cette maniere de quatre heures en quatre heures. Il y eût un changement au pouls qui devint meilleur dans cette même nuit, & nous apperçumes une douce moiteur, & inſenſiblement la diminution de tous ces ſymptomes fâcheux & le rétabliſſement de toutes les fonctions du malade. Le remede fut continué juſqu'au vingt, de la même façon. Nous le réduiſimes à deux & à une priſe par jour juſqu'au trente, & le malade a été parfaitement rétabli. Il s'eſt fait une ſuppuration au ſcrotum, & la plaie a été cicatriſée vers le milieu de Décembre dernier.

OBSERVATION

Sur une Hydropiſie guérie par la ſalivation ; par M. HUON DE MAXEY, Chirurgien, à Vaucouleur.

Le nommé Jacques Varce, réſident à Saint-Germain-ſur-Meuſe, village diſtant d'une lieue de cette ville, âgé d'environ vingt ans, eut une hydropiſie aſcite au mois de Juillet de l'année 1756. On lui fit prendre en vain tous les remedes uſités en pareil cas : enfin rebuté par leur déſagrément & leurs mauvais ſuccès, il avoit une répugnance invincible pour tout ce qui s'appelloit remede.

Sa maladie ayant atteint à ſon dernier période, tous ceux qu'il conſulta s'accorderent à décider que l'unique reſſource étoit la paracenteſe ; il la refuſa, perſuadé que ſi on tiroit ſes eaux, il mourroit. Il s'aviſa de prendre les bains de riviere, mais il ne tarda gueres à ſe repentir de ſon imprudence ; il reſſentit dès ce moment des douleurs très-vives dans le ſcrotum, avec un tremblement & un froid exceſſifs par tout le corps. Ce fut dans ce tems que je commençai à prendre connoiſſance de ſon état. Il me dit que cette maladie lui étoit venue à l'occaſion d'un ef-

fort violent qui lui avoit cauſé des douleurs très-aigues dans le ventre, & qu'enſuite il étoit devenu enflé. Il avoit le viſage pâle & bouffi, une reſpiration laborieuſe, une grande ſoif, peu d'urine, le ventre extraordinairement tendu, avec un bruit formé par la fluctuation des eaux, une enflure édémateuſe aux jambes & aux pieds, &c. Les autres parties étoient dans une eſpece de maraſme.

Voyant qu'il perſiſtoit dans ſon opiniâtreté à refuſer tous les ſecours de l'Art, je le crus déſeſpéré. Je lui conſeillai l'uſage de la pipe, moins dans l'eſpoir de le guérir, que de détourner ſon eſprit de l'affreuſe penſée de ſe voir abandonné au gré de la nature, qui étoit prête à ſuccomber ſans ce ſecours.

En effet le ſuccès ſurpaſſa mon attente; la premiere doſe de tabac qu'il fuma, opéra l'effet qu'il produit ordinairement dans tous ceux qui n'y ſont pas habitués, comme nauſées, vomiſſement, ſalivation abondante, & une eſpece d'yvreſſe. Dès ce moment la reſpiration devint plus libre; le troiſieme jour de cet uſage il commença à avoir une ſalivation ſi abondante, qu'à chaque pipe de tabac qu'il fumoit, il ſalivoit environ une demi chopine d'une eau très-claire. Il mettoit le tuyau de la pipe à un coin de ſa bouche, & l'eau découloit de l'autre comme s'il eût eu une ſalivation cauſée par le mercure. Il en fumoit ordinairement trois ou quatre par jour; cette

ſalivation

ſalivation ſe ſoutint dans la même vigueur l'eſpace d'un mois, pendant lequel tems le ventre ſe vuida preſque entiérement ; après quoi la ſalivation ſe tarit peu-à-peu, à proportion que les eaux ſe trouvoient épuiſées par cette ſeule évacuation, qui rétablit le malade dans ſa ſanté primitive en moins de deux mois & demi de tems, excepté qu'il lui étoit reſté une hernie ombilicale.

OBSERVATION

Sur un endurciſſement général des parties charnues, qui a deſſéché le corps d'une femme pendant ſa vie comme une véritable momie ; par M. MARTEAU DE GRANDVILLIERS, *Médecin de l'Hôpital, à Aumale.*

Le ramolliſſement ſucceſſif des os occupoit, il y a quelques années, la ſagacité des Obſervateurs : un phénomene peut-être auſſi rare, & d'une eſpece toute oppoſée, méritera-t-il moins leur attention ?

Madame Boſquet, d'Aumale, âgée d'environ cinquante-ſix ans, eſſuya il y a une douzaine d'années un rhumatiſme inflammatoire univerſel. Il attaqua ſur-tout les jointures. Elle accuſoit alors la circonſtance de l'âge critique, & la diminution des regles,

qui dans tout le cours de ſa vie n'ont fait que ſe montrer. Elle guérit par la multitude des ſaignées, l'abondance des boiſſons & une diette analeptique.

Le 11 Novembre 1756 elle ſe plaignit d'une grande roideur dans les jambes. Pour lors elle s'en prit au froid. Il geloit aſſez fort depuis quatre jours. Le ſoir on s'apperçut d'une bouffiſſure à la face & aux extrémités. Elle s'en inquiéta peu les premiers jours. Cependant la bouffiſſure ſe convertit bientôt en un ædeme conſidérable, qui s'étendit depuis les orteils juſqu'aux hanches, & depuis les doigts juſqu'à la poitrine. Les parties ædémateuſes commencerent à éprouver des douleurs rhumatiſmales fort aigues, ſur-tout aux jointures. Le mouvement y devint très-difficile & très-douloureux, ſans cependant la moindre apparence de fiévre. Les nuits étoient aſſez tranquilles, l'appétit très-bon, les urines abondantes & citrines. Le ventre faiſoit ſes fonctions avec aſſez de pareſſe, comme en ſanté. Je fis ſaigner la malade pluſieurs fois. Le ſang étoit coéneux. Je mis en uſage une légere tiſane de ſquine avec le pareira brava, le petit lait avec les écreviſſes, les apozemes antiſcorbutiques, les minoratifs de caſſe, la gomme ammoniac, les fumigations de baies de genievre, les douches ſavonneuſes, les fomentations aromatiques. Ces remedes à la ſuite les uns des

autres, furent abſolument ſans effet. Ce ne fut que par la ſuite que les douleurs s'évanouirent avec l'enflure : mais combien grande fut ma ſurpriſe, quand à meſure que l'enflure ſe diſſipoit, je n'apperçus aux bras, aux jambes & aux cuiſſes, que des muſcles atrophiés, roides, durs, ſecs comme ceux d'une momie, des articulations contractées & preſque incapables d'aucun mouvement. Allarmé par ce nouveau ſymptome, j'eus encore recours à la ſaignée, aux bains, aux fomentations émollientes, réſolutives, ſavonneuſes. Tout fut inutile. Les muſcles des extrémités acquirent une conſiſtance comme tendineuſe. C'étoit une rigidité & une dureté qui ne pouvoient ſe comparer qu'à celle des cartilages. Les mouvemens des pieds devinrent de plus en plus difficiles ; ceux des genoux, quoique très-roides, étoient moins gênés. Il reſtoit un peu de mouvement aux doigts de la main, point du tout aux poignets, & fort peu aux coudes. L'avant-bras ne ſouffroit plus la moindre extenſion. La peau qui recouvroit toutes ces parties, étoit âpre & dure comme un cuir, au point d'émouſſer la lancette. Cependant à travers cette dureté cutanée, on démêloit encore très-bien les pulſations des arteres. Peu-à-peu les muſcles cervicaux participerent au vice général des autres muſcles du corps. Elle gagna de pro-

che en proche, & ſur la fin ſes progrès étoient aſſez rapides.

Un état ſi déplorable me faiſoit craindre à chaque inſtant une atteinte d'apoplexie. Que de canaux oblitérés & ſouſtraits au commerce de la circulation ! Quelle ſurcharge pour les vaiſſeaux du tronc & de la tête ! Quels dangers de la part de la pléthore ! Manger beaucoup, tranſpirer peu ; beaucoup de vaiſſeaux effacés. Auſſi la malade ſe plaignoit-elle de vertiges, d'élancemens & de céphalées, ſur-tout du côté gauche. La fréquence de la ſaignée paroiſſoit le ſeul moyen de reculer la mort, & de faire vivre cette malheureuſe femme dans un corps à demi pétrifié ; mais elle étoit abſolument impratiquable aux pieds, & preſque autant impoſſible aux bras. La nature parut vouloir ſe ſuffire à elle-même, en provoquant des hémorroïdes ; mais elle ne fit qu'une tentative impuiſſante. Le 13 Novembre 1757 elle tourna tous ſes efforts vers la membrane pituitaire. L'évacuation d'une grande quantité de ſéroſité rouſſe fut ſuivie d'une hémorragie de deux poilettes par la narine gauche, & le mal de tête s'appaiſa. Pendant l'hémorragie le pouls étoit fort, plein, aſſez vif, même un peu bruſque. Il me ſembloit ſentir dans l'artere gauche un léger tremblement que je ne trouvois pas dans la droite. L'hémor-

ragie s'opiniâtrant, & la malade s'allarmant, je fis ouvrir la veine, mais ſans ſuccès. Le vaiſſeau très-bien atteint, ne fournit pas ſix gouttes d'un ſang noir & épais. L'hémorragie ſe tarit d'elle-même, & dans la nuit le ſang força la compreſſe, & ſortit à la quantité d'une demi-poilette. Ces hémorragies ſe répéterent trois ou quatre fois à cinq ou ſix jours d'intervalle, & toujours au grand ſoulagement de la tête. Dès qu'elles ceſſerent l'appétit ſe perdit, une fiévre anomale ſe mit de la partie. Les gencives ſe gonflerent, devinrent livides, l'haleine exhaloit une puanteur inſupportable. Il ſurvint de tems en tems des vomiſſemens très-fétides; enfin un ptyaliſme de ſéroſité ſanguine. Elle ſuintoit manifeſtement comme une roſée de tout le palais, d'où on la voyoit percer comme une ſueur de ſang. Ce dernier ſymptome termina ſa vie au mois de Décembre dernier.

Nota. Nous ne pouvons nous diſpenſer de témoigner à M. Marteau notre reconnoiſſance par rapport aux Obſervations dont il veut bien nous gratifier; nous ne ſommes ici que l'écho du Public, qui trouve dans toutes ſes Obſervations des caracteres d'intérêt ou de nouveauté, & des preuves complettes qu'elles partent d'un bon Médecin & d'un homme très-inſtruit.

OBSERVATION

Sur une femme qui a rendu par la matrice des hydatides d'une eſpece particuliere ; par M. DARDIGNAC, Docteur en Médecine, à Trie en Gaſcogne.

Une femme âgée de quarante-ſept ans, mere de onze enfans, après des fleurs blanches qui durerent pendant quinze mois, des pertes, un rhume de poitrine conſidérable, des vomiſſemens, de la fiévre, des douleurs d'eſtomac, ſe trouva incommodée d'une tumeur dans le bas-ventre. Je portai ma main ſur la matrice & je trouvai le volume de cette partie fort gros, & la réſiſtance au tact très-conſidérable. En preſſant un peu ſur la tumeur, je cauſois à la malade des douleurs vives. Je tournai dès-lors toutes mes vues de ce côté, en y faiſant appliquer des cataplaſmes émolliens & réſolutifs, en lui faiſant donner des lavemens de même nature. Ces remedes furent aſſez inutiles, car pendant la nuit la malade reſſentit des douleurs aſſez vives, avec des élancemens dans la matrice. Le lendemain il ſe déclara une perte rouge qui ceſſa dans la journée, & appaiſa les douleurs & les élancemens. Il y avoit une fiévre lente qui ſubſiſtoit depuis long-tems, & des

vomiſſemens périodiques ; ce qui me confirma dans l'idée où j'étois, que cette tumeur devoit être regardée comme un ſchirre cancéreux ; je voulus faire prendre à la malade des bouillons altérans, & les autres remedes appropriés ; mais ce fut en vain, car ſa répugnance étoit invincible. Cependant l'inſomnie, les douleurs avec élancemens, la perte rouge, l'enflure aux jambes incommodoient vivement la malade juſqu'au 27 du mois de Janvier dernier, où la fiévre augmenta ſur le ſoir, & les douleurs devinrent auſſi vives que celles de l'enfantement. Je ſoupçonnai pour lors que la malade étoit enceinte, quoiqu'elle m'eut voulu perſuader le contraire. Je me trompai, car elle rendit dans la même nuit par le vagin des eaux avec des maſſes charnues, du ſang grumelé & pluſieurs hydatides ſemblables par leur figure & leur tranſparence aux bayes de gui, & contenant chacune une eſpece de blanc d'œufs, qui flottoient dans l'eau colorée en rouge, & étoient adhérentes au moyen d'une membrane tenue qui formoit le pédicule de chaque hydatide. Ces maſſes charnues paroiſſoient être autant de differens lobes ſemblables à ceux d'un foie de mouton; une membrane liſſe les recouvroit ; cette membrane manquoit vers leurs racines ; c'eſt par ces endroits qu'elles paroiſſoient avoir été adhérentes ; ayant diviſé cette membrane, j'apperçus deſ-

ſous pluſieurs plans de fibres charnues & tendineuſes, qui venant de la racine de chaque maſſe, ſe perdoient vers la pointe; ces fibres formoient différens faiſceaux, qui étoient recouverts d'une membrane particuliere ſemblable à la premiere; ces faiſceaux s'écartoient en différens endroits, pour laiſſer entre eux des eſpaces nombreux & conſidérables, & puis ſe croiſoient; dans ces eſpaces étoit un grumeau de ſang preſque de la longueur d'un pouce ſur quatre à cinq lignes d'épaiſſeur; ſa couleur varioit, tantôt il étoit d'un rouge pâle, tantôt d'un rouge obſcur; quelquefois c'étoit des hydatides de la même eſpece que les précédentes; ces dernieres paroiſſoient venir des eſpaces qui ſe préſentoient vuides dans les endroits par leſquels ces maſſes avoient été adhérentes; je trouvai le lendemain la malade très-foible, avec un pouls fréquent & petit, une ſoif preſque inſatiable; la perte rouge continuoit, les douleurs n'avoient pas encore diſparues, quoiqu'elles euſſent diminué; la tumeur de l'uterus étoit moindre, les jambes & les cuiſſes n'étoient plus ædémateuſes; elle prit pour boiſſon de l'eau de fontaine avec du nitre purifié, & quelque léger cordial, comme le ſirop d'œillets, &c. Je la priai de garder ce qu'elle rendroit de nouveau. Il lui ſurvint pendant la nuit d'après, une maſſe ſemblable par ſa figure & ſa groſſeur à un œuf d'oye;

une membrane tranſparente en formoit l'extérieur, d'autres de la même nature en compoſoient l'intérieur, & laiſſoient entr'elles en ſe croiſant des eſpaces qui ſe trouvoient pleins ou d'hydatides, ou de grumaux de ſang de la même eſpece que les autres. Le poids de toutes ces maſſes charnues & des grumaux de ſang étoit de neuf livres, celui de l'eau de quatre livres. Depuis ce tems l'appétit eſt revenu peu-à-peu, les pieds ne paroiſſent enflés que rarement ſur le ſoir; la tumeur de l'uterus a tant diminué, qu'elle eſt preſque inſenſible; la fiévre a diſparu & tous les accidens ont ceſſé, excepté la perte rouge, quoique légere, qui ſubſiſte encore.

LETTRE

Sur une Terre & un Sel purgatifs, qui ſe trouvent dans pluſieurs endroits du Piémont, addreſſée à M. VALCARENGHI, Comte & Chevalier Palatin, Médecin de Crémone, &c. par M. BIANCHI, Premier Médecin du Roi de Sardaigne, premier Profeſſeur d'Anatomie dans l'Univerſité de Turin, & Chef du Proto-médicat, &c.

MONSIEUR,

Dans la derniere lettre que vous me fites l'honneur de m'écrire, vous me demandates des éclairciſſemens au ſujet de la terre ſaline qu'on trouve aux environs de Turin. Je vais vous faire part de ce que j'en ai découvert, après le réſultat de quelques expériences que j'ai faites, tant ſur ſes propriétés & ſes principes, que ſur ſes vertus médicinales.

Il y a déja pluſieurs années que ſur la fin de Février, en Mars & en Avril, j'ai découvert dans pluſieurs endroits de ce pays, qu'il paroît ſur la terre une couche fleurie qui forme une eſpece de printems anticipé. Cette terre eſt ramaſſée dans pluſieurs endroits par flocons; elle eſt blanchâtre, ou

d'une couleur cendrée claire ; elle eſt friable, porreuſe & légere. Les couches qui la forment, ont environ deux ou trois doigts d'épaiſſeur ; elle vient dans les endroits où il ne croît point d'herbe, & principalement ſur les bords des chemins, dans les terreins ſecs, montagneux, pierreux, ſur la cime & les flancs des rochers. Cette production terreuſe & ſaline ſe trouve en plus grande abondance du côté du levant, du midi & du couchant ; & j'ai obſervé que dans les hivers très-froids, elle ſe formoit plus tard que quand la ſaiſon avoit été plus tempérée.

La nouveauté de cette production excita ma curioſité & celle de M. Aloï Apothicaire très-célébre, & nous travaillames enſemble à en découvrir les propriétés. Nous ſçavions d'abord qu'en en mettant ſur la langue, elle excitoit un petit goût d'amertume, & en quelque façon ſtiptique, qui devenoit douceâtre en la mâchant plus long-tems ; mais nous voulions de plus nous aſſurer ſi elle pourroit produire quelque avantage à la Médecine. Nous primes en conſéquence pluſieurs livres de cette terre, que nous leſſivames pluſieurs fois, & qui nous donna enſuite un ſel amer bien criſtalliſé, mais gracieux & très-blanc, de figure paralellipipede.

Une livre de cette terre nous donna, après l'avoir leſſivée, trois onces environ de ſel.

Nous le mimes en uſage à la doſe d'une

demi-once, dans pluſieurs maladies de l'eſto-mac ; & nous nous apperçumes qu'il réuſſiſſoit à merveille, en évacuant les crudités qui ſe trouvent dans ce viſcere. M. Aloi le fit prendre à pluſieurs perſonnes à la doſe d'une once, diſſous dans de l'eau ; ce qui produiſit une évacuation conſidérable, mais ſans douleur ni ſans tranchée. Nous avons même eu occaſion de remarquer que la vraie doſe à laquelle on en devoit faire uſage, étoit de ſix gros, quand on ne vouloit pas l'aſſocier à d'autres purgatifs. J'en fis pluſieurs autres épreuves dans notre grand Hôpital de Saint Jean, & j'ai obſervé qu'il avoit preſque toujours la vertu purgative à moins d'une once, que quelquefois il excitoit beaucoup plus les urines qu'il ne purgeoit ; j'en ai ſur-tout reconnu l'efficacité dans les maladies vermineuſes.

Ces ſuccès me déterminerent à engager M. Galeani, Chymiſte très-célébre, à vouloir bien examiner ce ſel, & faire les expériences ordinaires pour découvrir de quelle nature il étoit. Voici ce qu'il me répondit.

Il y a trois ſortes de ſels ſur leſquels vous m'avez chargé de faire quelques opérations Chymiques ; le premier eſt le véritable ſel d'epſom d'Angleterre ; le ſecond eſt celui que les Droguiſtes diſtribuent pour ſel d'epſom, & enfin le troiſieme s'appelle ſel de Modene ; & vous m'avez ordonné

d'en faire la comparaiſon avec la terre ſaline nouvellement découverte dans ce pays.

Dans la ſolution du ſel d'epſom, il ſurnageoit une huile ſemblable à celle qui ſe trouve dans la ſolution des ſels alumineux; dans la filtration il reſtoit une petite parcelle de terre blanchâtre, de ſaveur douceâtre; dans l'évaporation & la criſtalliſation, j'ai trouvé un ſel de figure irréguliere.

J'ai pris un poids égal de ſel, que les Droguiſtes vendent pour ſel d'epſom; je l'ai mis en diſſolution; l'eau eſt reſtée beaucoup plus diaphane & plus claire, & reſſemblante à une diſſolution de nitre. Après l'avoir filtrée, j'ai retiré un ſédiment composé d'une quantité conſidérable d'une terre de couleur griſe, & d'une ſaveur ſtiptique comme le vitriol. La criſtalliſation m'a donné un ſel de figure triangulaire pointue.

J'ai obſervé dans la diſſolution du ſel de Modene, une eau très-foncée en couleur. Dans la filtration elle a dépoſé un ſédiment plus conſidérable que les deux premiers, d'une couleur plus obſcure, & d'une ſaveur ſtiptique plus forte. Ce ſel réduit en criſtaux, approchoit beaucoup du ſel commun.

Enfin après avoir dépouillé notre terre ſaline du ſel qu'elle contient, je trouvai dans la diſſolution préciſément la même partie huileuſe qui ſurnageoit dans celle du ſel d'epſom; & dans la filtration une terre blanchâ-

tre, de ſaveur douceâtre. Après avoir fait l'évaporation & la criſtalliſation, j'en ai retiré un vrai ſel d'epſom.

Il ne paroît pas que l'acide ni l'alkali dominent dans notre nouveau ſel, puiſqu'il n'a produit aucune altération dans le ſirop de violettes, & aucune efferveſcence avec l'huile de vitriol ni les acides les plus forts.

On a reconnu depuis quelque tems que cette terre étoit fort commune dans le Piémont, & qu'elle croiſſoit dans différens endroits. On a même remarqué que quand les beſtiaux rencontrent de cette terre, ils la lechent, la mangent avec grande avidité, & qu'ils en ſont même ſuffiſamment purgés. C'eſt même d'après cette expérience ſur les bêtes, que l'on a reconnu que ce ſel avoit une vertu purgative; & c'eſt ce qui m'a engagé à faire quelques tentatives ſur les hommes. Je me ſouviens à ce ſujet que le 14 Mars de l'année derniere, je fis prendre à un enfant de ſix ans & demi une priſe de cette poudre à la doſe d'un gros & demi, dans une ou deux cuillerées d'eau fraiche. L'enfant l'a pris ſans dégoût, parce qu'elle n'a point d'odeur & très-peu de ſaveur amere. C'étoit le ſoir qu'il la prit, & il ne ſentit pendant la nuit aucune tranchée, & dormit tranquillement à ſon ordinaire. Le lendemain matin il fit trois ſelles copieuſes de matiere verdâtre, & une quatrieme après ſon diné.

J'ai fait pluſieurs autres épreuves ſur des adultes, à la doſe d'une demi-once. Cette poudre purge très-bien, & mieux encore quand on en prend ſix gros.

La terre qui ſert de matrice à ce ſel, eſt une eſpece de terre glaiſe; les criſtaux de figure parallélipipede, le goût légérement amer, & en quelque façon ſtiptique de notre ſel, ſa vertu purgative, & les expériences de M. Galeani, paroiſſent démontrer que c'eſt un véritable ſel neutre de la nature du ſel d'epſom, tel que celui qu'on retire des eaux de Sedlitz en Boheme.

Voilà, Monſieur, tout l'éclairciſſement que je puis vous donner à ce ſujet. Je vous ai mis au fait, autant que me le permettent mon grand âge & mes infirmités, de la nature de cette terre & du ſel qu'elle contient. Je vous ai fait voir qu'elle ſe trouvoit en grande abondance dans tout le pays, que ce ſel étoit le même qui nous vient d'Angleterre ſous le nom d'epſom, & qu'il a les mêmes propriétés médicinales. C'eſt pourquoi je penſe que nous ſerons à l'abri par la ſuite de la falſification des Droguiſtes, & que nous aurons à peu de frais un ſel qui juſqu'à préſent ne nous eſt parvenu qu'avec peine, & qui étoit trop cher pour qu'on en fît un uſage bien commun.

J'ai l'honneur d'être, &c.

OBSERVATION

Sur des pierres conſidérables ſorties du ſcrotum ; par M. GIBIER, Docteur en Médecine, à Montbard en Bourgogne, ancien Médecin de l'Hôpital de Sainte Reine & de l'Hôpital de cette Ville.

M. Gibier, Médecin à Montbard, faiſant ſa viſite des malades à l'Hôpital de Sainte Reine en 1737, vit un malade âgé d'environ cinquante ans, auquel il trouva une tumeur aſſez conſidérable au ſcrotum du côté gauche, qui à la vue paroiſſoit humorale ; mais l'ayant bien examinée & touchée, il s'apperçut qu'il y avoit des corps ſolides par leur frottement les uns contre les autres, ce qui le détermina à faire faire l'ouverture de cette tumeur, dans laquelle s'eſt trouvé quatre pierres de différentes groſſeur & de figure irréguliere ; la plus groſſe peſoit environ une once cinq gros & demi, les autres étoient d'un poids inférieure & fort poreuſes. Il y avoit environ trois ans avant l'opération que le malade étoit travaillé d'une colique néphrétique, & que pluſieurs graviers s'étant arrêtés dans la partie moyenne de l'uretre, l'avoient par leur ſéjour corrodée & percée, &

& étoient tombés dans le ſcrotum avec l'urine qui y couloit, ce qui avoit donné occaſion à l'accroiſſement des pierres; le malade, épuiſé par la longueur des douleurs, & la fiévre ayant augmentée après l'opération, mourut. Les pierres ſont au Cabinet du Jardin du Roi, par les ſoins de M. Daubenton, de l'Académie des Sciences, & Garde dudit Cabinet.

Autre Obſervation du même Médecin, ſur le même ſujet.

Un jeune garçon, âgé d'environ douze ans, ſe trouva incommodé d'une groſſeur à l'extrémité de la verge, que l'on crut d'abord être une inflammation qui pourroit ſe terminer par une ſuppuration, ſur laquelle on mit des émolliens & fomentations pendant longtems & fort inutilement; car la tumeur groſſiſſoit ſenſiblement, & avoit acquis le volume d'une pomme de rainette, ce qui empêchoit le libre cours de l'urine qui ne ſortoit qu'avec peine. Ayant bien examiné la tumeur en la touchant on entendoit comme une crépitation, ce qui détermina à faire une inciſion au prépuce, après laquelle il ſortit ſept pierres, qui étoient entre le gland & le prépuce, de la groſſeur de petits dez à jouer, de figure irréguliere, fort blanches & très-po-

lies, qui s'étoient formées dans cet endroit ; depuis ce tems le malade s'eſt toujours bien porté.

OUVERTURE

D'un Cadavre, faite par M. FAURET, Chirurgien à Paris.

Le 12 de Février 1757, je fus prié de faire l'ouverture du corps d'une Dame morte depuis deux fois vingt-quatre heures, en préſence de l'un des Médecins qui avoient vu la malade & d'un Maître en Chirurgie. Nous remarquâmes à l'eſtomac une tenſion conſidérable; cette tenſion étoit produite par une quantité d'air qui y étoit renfermé, ce qui étoit cauſe que la grande courbure de l'eſtomac étoit antérieure & la petite poſtérieure. J'ouvris l'eſtomac; ſon intérieur étoit deſſéché ſans une ſeule goutte de liquide, ni apparence qu'il en eut contenu, ce que nous attribuâmes à une inflammation dont je vais faire la deſcription.

Le foyer de cette inflammation étoit placé ſur la petite courbure de l'eſtomac ; elle s'étendoit ſur les deux faces tant intérieure que poſtérieure, vers la grande courbure, & depuis le grand cul-de-ſac juſqu'au pylore, en communiquant avec la partie

inférieure de l'œſophage, & avec la face du petit lobe du foie qui ſe trouve appuyée ſur l'eſtomac.

Nous remarquâmes que l'inflammation communiquoit auſſi avec la partie de l'épiploon qui ſe trouve attachée à l'eſtomac; le reſte de l'omentum étoit dans ſon état naturel.

Le grand lobe du foie étoit très-ſain, & ſans aucun dégré d'obſtruction ni d'engorgement, quoique la malade eut été ſoupçonnée d'hydropiſie, & traitée en conſéquence.

La véſicule du fiel contenoit environ une once de bile.

La rate, le pancréas, tout le canal inteſtinal, le méſentere & ſes glandes, de même que tous les autres viſceres renfermés dans la capacité du bas-ventre, étoient ſans aucun dégré d'altération qui fut ſenſible.

Nous paſſâmes enſuite à l'examen des parties contenues dans la poitrine.

Après avoir détaché les tégumens & enlevé le ſternum, nous remarquâmes dans les deux côtés de cette capacité, environ une livre d'un épanchement d'une ſéroſité ſanguinolente.

Nous obſervâmes ſur la ſurface des lobes du poumon quelques petits ſquirrhes; j'ouvris les lobes l'un après l'autre, leur ſubſ-

tance étoit brune, & remplie d'une lymphe écumeuſe. Les deux feuillets du médiaſtin qui forment la face externe du péricarde, étoient d'une couleur brune très-foncée, & auſſi luiſante que ſi on y eut appliqué une couche de vernis.

J'ouvris le péricarde; la face interne qui eſt liſſe & polie, & pour l'ordinaire mouillée par la ſéroſité qui s'y trouve renfermée en plus ou moins grande quantité, étoit dans celui-ci ſéche comme du parchemin, & adhérente au cœur dans toute ſa circonférence; je fus obligé de prendre beaucoup de précautions pour pouvoir les ſéparer l'un de l'autre.

La ſubſtance du cœur dont je parle étoit à un tel dégré d'affaiſſement, de dépravation, & comme de gangrene, qu'il n'étoit pas poſſible de pouvoir y remarquer ni figure, ni faces, ni graiſſe; il étoit ſi affecté que toutes ſes fibres ſe déchiroient au moindre effort que je faiſois avec mon ſcapel; tous ces différens plans de fibres, pour l'arrangement deſquels la Nature prend tant de précautions; tout cet ordre admirable étoit entiérement confondu; toutes les ſoupapes, les cordes tendineuſes, les colonnes charnues & les valvules, tout avoit perdu ſon reſſort & ſon élaſticité.

Comme la malade étoit ſujette à de fréquentes palpitations, j'apportai tous mes

ſoins pour parvenir au ventricule gauche, dans lequel nous obſervâmes deux excroiſſances polipeuſes, ayant la figure de deux olives attachées enſemble au moyen d'une petite membrane, à la diſtance de trois lignes l'une de l'autre; le même ventricule contenoit deux petits caillots; l'oreillete du même côté étoit vuide, auſſi bien que le ventricule droit & ſon oreillete.

Nous examinâmes enſuite le commencement de l'aorte. Je l'ouvris juſqu'à l'endroit où elle fournit l'artere aſcendente, ou ſupérieure; ſes tuniques n'avoient ſouffert aucune altération, & elles étoient dans leur état naturel.

La malade portoit depuis longtems un gouètre conſidérable; ce gouètre diminua à la mort de plus des trois quarts, ce qui formoit pour lors une eſpece de poche; j'ouvris cette poche, dans laquelle il n'y avoit que trois ou quatre cloiſons membraneuſes qui communiquoient les unes aux autres. Ce que nous remarquâmes en les examinant avec attention. Il y a de plus à obſerver qu'à chaque fois que cette dame étoit obligée d'élever ſa voix plus qu'à l'ordinaire, ſon gouètre augmentoit viſiblement & acquéroit un volume très-conſidérable, qui diſparoiſſoit en grande partie quand la malade avoit ceſſé de crier.

OBSERVATION

Sur une portion conſidérable d'inteſtin rendue par les ſelles ; par M. MONRO *le pere, Profeſſeur d'Anatomie à Edimbourg.*

M. *Cullen*, Profeſſeur d'Anatomie à *Glaſgow*, m'a communiqué l'Obſervation ſuivante.

Un Enfant d'environ 12 ans, ſe plaignit de douleurs de colique qu'il attribuoit à quelques coups qu'il avoit reçus d'un de ſes camarades : ces douleurs continuerent par intervalles pendant un an ; elles étoient accompagnées de diarrhée & quelquefois de déjections ſanguinolentes, ce qui engagea le malade à conſulter M. *Muir* Chirurgien de *Glaſgow*. M. *Muir* le trouva très-maigre, avec un pouls très-fréquent, & une ſi grande foibleſſe qu'il étoit obligé de ſe tenir au lit. Au bout de 15 jours on porta à M. *Muir* une ſubſtance membraneuſe & livide que le malade avoit rendue par les ſelles. M. *Muir* ayant vu que c'étoit une eſpece de canal, il en lia un des bouts, & ſoufflant par l'autre, il vit un conduit de 13 pouces de long contourné, à la partie concave duquel adhéroit encore une portion de membrane ; ce

qui prouve que ce n'étoit pas ſeulement la membrane interne de l'inteſtin ; mais une portion de l'inteſtin lui-même. Le malade rendit encore pluſieurs morceaux plus petits de la même ſubſtance , mais comme on trouva depuis dans ſes excrémens des pelures de pommes de terre qu'il avoit mangées, il y a apparence qu'il n'y avoit pas eu de diſcontinuité dans le canal inteſtinal. Le mal empiroit de jour en jour, le malade mourut au bout de ſix ſemaines.

M. *Muir* ouvrit ſon cadavre en préſence de pluſieurs Médecins, on trouva que tous les plis des inteſtins & de l'épiploon étoient colés enſemble par une matiere graiſſeuſe & grumelée , à quatre pouces de la valvule du colon ; l'iléon , après avoir formé ſa courbure ordinaire , s'élevoit tout-à-coup perpendiculairement ; ſon diamétre étoit fort reſſerré en cet endroit, & on obſervoit comme une eſpece de cicatrice. Lorſque l'inteſtin fut ouvert, on trouva cette partie plus épaiſſe & plus dure que tout le reſte, ſur-tout d'un côté, où l'épaiſſeur étoit ſi grande qu'il reſtoit à peine un petit paſſage pour les alimens ; le méſentere, qui bordoit cette partie contractée, étoit plus épais & plus ſolide : le reſte de l'inteſtin étoit dans un état naturel.

OBSERVATION

Sur la guériſon d'un enfant, maltraité & tiré de la matrice par le moyen du crochet; par M. CAMPARDON l'aîné, Maître en Chirurgie de la ville de Maneube, au Dioceſe d'Auch.

La femme de M. Deupès, d'Orbeſſan, dans le voiſinage d'Auch, douée d'un bon tempérament, fut mariée vers l'âge de 35 ans. Elle ne tarda pas à devenir enceinte; ſa groſſeſſe n'offrit rien d'extraordinaire. Les douleurs de l'accouchement la prirent le 4 Mai 1756. Elles ne ſe montrerent pas fort vives, ni fort fréquentes juſqu'au ſixieme jour que les eaux percerent par l'effort de quelques douleurs plus fortes que les précédentes. Elles ſe ſoutinrent dans cet état moderé juſqu'à la nuit du 7 au 8. Juſques-là la malade ſe promenoit, prenoit de la nourriture, & ſentoit quelquefois remuer ſon enfant. L'augmentation, & la fréquence des douleurs, quoique peu violentes, firent avancer la tête de l'enfant juſqu'au couronnement. Il étoit dans cet état le 8 au matin, lorſqu'on ſe détermina à me faire appeller pour lui donner mon ſecours. Je ſuis éloigné d'Orbeſſan de deux lieues de Gaſcogne: j'é-

tois abſent de la ville de Maneube où je fais ma réſidence. Les parens & autres perſonnes attachées à la malade, impatiens par la longueur & le retardement de l'accouchement; allarmés par la durée des douleurs, & par la foibleſſe de la malade, que leur attachement pour elle, leur exagéroit beaucoup, incertains d'ailleurs de me voir arriver aſſez tôt pour la ſecourir, firent appeller vers midi un Chirurgien d'un village circonvoiſin. Quoique l'enfant préſentât ſa tête au paſſage, que la mere l'eût ſenti comme pendant la nuit, & que ſes forces ne fuſſent pas épuiſées, il jugea ſans doute qu'il ne pouvoit y avoir d'autre reſſource pour elle qu'en lui tirant l'enfant de la matrice par le moyen du crochet. Sans avoir aucune certitude de ſa mort, il ne balança pas de ſe ſervir de cet inſtrument redoutable & meurtrier, dont il n'eſt pas permis de faire uſage ſur des enfans vivans : il l'introduiſit dans la matrice, il eſſaya de l'accrocher vers le milieu de l'os occipital, mais ſa pointe n'ayant pas fait une priſe ſuffiſante ſur cet os, elle gliſſa ſur ſa ſurface, elle entraîna un lambeau de la peau de l'étendue de la main, qui mit à découvert la moitié ſupérieure de l'os occipital, & une partie conſidérable des deux os pariétaux ; il accrocha de nouveau cet inſtrument au-deſſus & derriere l'oreille gauche, vers la jonction de l'occipital & du temporal,

dont il ébranla entiérement la ſuture. Il enleva la peau & le perioſte du pariétal vers ſon angle poſtérieur, & inférieur par un ſecond lambeau qui ſe joignit au premier. Il tira l'enfant ainſi accroché, en ſe faiſant aider par un autre Chirurgien, qui de ſon côté, tiroit à lui la tête en tenant les lambeaux des tégumens. Tous les aſſiſtans s'attendoient ſans doute à ne voir qu'un enfant mort : quel fut leur étonnement de le trouver vivant! Leur premier ſoin fut de l'ondoyer. Auſſitôt on lui lava la tête, & principalement les playes avec du vin chaud. On rapprocha les os qui s'étoient écartés de leurs ſutures par la violence qu'ils avoient ſoufferte; on raprocha les lambeaux des tégumens du crâne, on couvrit le tout avec de la charpie & des compreſſes trempées dans le vin chaud; & on continua ce panſement les jours ſuivans. Comme ces tégumens avoient été fort meurtris & contus, ſoit par la déchirure opérée par l'inſtrument, ſoit par le tiraillement violent qu'on leur avoit fait en aidant à tirer l'enfant, comme il a été dit ci-deſſus, ils tomberent en pourriture le troiſiéme jour, c'eſt-à-dire le 11 Mai, on fut obligé de les couper & de mettre par conſéquent le crâne à découvert dans toute l'étendue de leur ſéparation; on ſubſtitua au vin chaud la ſeconde eau de chaux qui arrêta les progrès de la mortification; mais comme elle s'oppoſoit,

par ſa vertu aſtringente, deſſicative & ſeptique, à la ſuppuration qui devoit ſe faire aux bords, & aux environs de cette playe énorme, il ſe forma bientôt vers l'oreille gauche un abcès de la groſſeur d'une petite noix, qu'on évacua le 18, & qui fut bientôt cicatriſé. On continua néanmoins de faire uſage de cette eau de chaux; auſſi ſe produiſit-il un ſecond abcès beaucoup plus conſidérable que le premier vers la fontanelle. Il en ſortit, par l'ouverture qu'on en fit le 26, environ deux onces de matiere purulente, qui continua de couler abondamment pendant pluſieurs jours, au bout deſquels ce ſecond abcès ſe cicatriſa facilement. Juſques-là je n'avois pas encore vû cette petite fille. Dès qu'elle fut miſe au monde par cette naiſſance forcée, on m'avoit dépêché un ſecond exprès qui me joignit en chemin, pour m'aprendre que la malade étoit délivrée, & que je pouvois me diſpenſer de me rendre auprès d'elle. J'avois eu beau interroger ce meſſager, je n'avois pû être informé par lui de la moindre particularité de cet accouchement; & je crois que la honte de me rendre témoin d'une manœuvre ſi irréguliere & ſi barbare, avoit déterminé ceux qui y avoient cooperé à me faire contremander. Cependant les parens de cette petite fille, qui d'abord n'avoient pas eſperé qu'elle pût ſurvivre à tous les mauvais traitemens qu'elle avoit

eſſuyés ; voyant au bout de 15 jours qu'elle promettoit quelque eſpoir de guériſon, me firent prier de l'aller voir. Outre le détail dont je viens de rendre compte, on me dit que cet enfant avoit toujours aſſez bien tetté, qu'elle n'avoit jamais temoigné par des cris, & des pleurs exceſſifs qu'elle ſouffrit beaucoup, même lorſqu'on la panſoit, & qu'elle dormoit paſſablement bien. Je remarquai moi-même la confirmation de la plûpart des faits qu'on m'avoit racontés à ce ſujet. J'obſervai de plus que les bords de la playe ſe reſſerroient & ſe cicatriſoient, tandis que de grandes portions du crâne découvert de ſon perioſte marquoient par leur noirceur devoir s'exfolier bientôt. Pour hâter cette ſéparation, je conſeillai de ſe ſervir pour les panſemens, de plumaceaux imbibés de la teinture d'aloës, par ce ſecours, ſecondé de l'eau de chaux & de quelque cathérétiques pour détruire les chairs lorſqu'elles croiſſoient trop vîte, l'enfant a été parfaitement guéri à la fin de Juillet dernier. Les exfoliations n'ont été que de la premiere table du crâne, encore ſe ſont-elles faites d'une maniere preſqu'inſenſible. Les os ſe ſont raprochés & fortifiés en même tems que la cicatriſe s'eſt formée. Il y a tout lieu d'eſpérer que les opérations de l'eſprit de cet enfant ne ſeront pas lezées par un ſi malheureux accident. Elle étoit un peu triſte, & maigre dans

les premiers jours de ſa naiſſance ; mais depuis que ſa playe eſt guérie, elle tette & dort à merveille. Elle eſt gaie & bienfaite, & l'embonpoint qu'elle prend fait augurer qu'elle ſera d'un bon tempérament.

OBSERVATION

Sur une gangrene particuliere aux cuiſſes, aux jambes & aux pieds; par M. LE-CORDIER, Chirurgien, à Crevecœur, en Auge.

De toutes les maladies qui attaquent l'homme, la gangrene eſt, ſans contredit, une des plus effrayantes ; puiſqu'intéreſſant les fluides & les ſolides, en même tems, elle anéantit le mouvement des premiers, arrête l'oſcillation de ceux-ci, & d'étruit preſque d'un même coup ce en quoi conſiſte la vie. On ne peut donc trop multiplier les obſervations qui y ont rapport : c'eſt ce qui m'engage à faire part au public d'une mortification noire & blanche, dont l'hiſtoire eſt ſi ſinguliere, qu'elle paroît tenir du paradoxe.

Le 21 du mois d'Avril dernier, je fus voir à Eſtrez le nommé Charles le Blond, âgé de 74 ans, homme très-laborieux & condamné à la fatigue par le défaut des

moyens pour ſe procurer les aiſances de la vie, mais d'un bon tempérament Je me fis rendre compte par lui-même du tems où ſon mal avoit commencé, & de la maniere dont il avoit été attaqué. Il me dit qu'il y avoit huit jours qu'étant devant ſon feu, il reſſentit une douleur le long de la jambe droite, qui ſe prolongeoit juſqu'à la cuiſſe, ſi vive & ſi violente que ſa brue, qui demeure dans la même maiſon, accourut à ſes cris, croyant qu'il s'étoit brûlé, mais elle fut diſſuadée par l'inſpection de la jambe, où il ne ſe trouva aucun veſtige de brûlure : il ajouta que depuis ce tems la douleur avoit ceſſé ; que la jambe & la cuiſſe étoient reſtées rouges & tuméfiées ; qu'il s'étoit formé pluſieurs cloches en différens endroits ; que celle de la jambe, qui étoit la plus groſſe, égaloit la tête d'un enfant ; qu'il en avoit paru une autre à la cuiſſe d'un moindre volume ; qu'une plus petite s'étoit manifeſtée au pied gauche, ſur l'articulation du gros doigt avec le métatarſe ; que les plus groſſes ayant percé pendant une nuit, avoient répandu aſſez de liqueur pour traverſer ſon lit, que la troiſieme enfin s'étoit ouverte la veille de ma viſite.

Satisfait de ce que le malade venoit de me dire, ſans lui faire d'autres queſtions, je découvris la jambe pour l'examiner.

Quelle fut ma ſurpriſe, de trouver l'interne des jumeaux preſque tout gangréné, ou pour mieux dire ſphacelé, & d'y voir, au lieu d'une peau enflammée comme je m'y attendois (car on qualifioit ce mal du nom d'éryſipele) une peau charbonnée par ſa couleur & aſſez dure pour faire réſiſtance aux inſtrumens tranchans! Cette ſurface noire laiſſoit au milieu un eſpace moins ferme, faiſant environ le tiers de la pourriture, qui avoit à-peu-près la couleur naturelle un peu plus pâle. Je croyois cette portion ſaine, n'ayant jamais vu de mortification blanche; mais ſon inſenſibilité me tira d'erreur. Le malade me dit que la groſſe veſſie, dont il eſt parlé plus haut, occupoit tout ce que je voyois de noir & de blanc. La partie moyenne & poſtérieure de la cuiſſe où étoit l'autre cloche, ſe trouva auſſi mortifiée de ſept travers de doigts de longueur, & de trois de largeur, mais moins profondément: tout le tour étoit noir, & le milieu blanc comme à la jambe. La peau qui recouvre la premiere phalange du gros orteil du pied gauche & une partie de ſon métatarſe, étoit noire ſans être accompagnée d'aucune marque blanche.

Je fis des ſcarifications plus ou moins profondes, à proportion que la pourriture paroiſſoit l'exiger; il n'en ſortit aucune ſéroſité, tout ſe trouva ſec & ſans trop mau-

vaiſe odeur. La portion blanche préſentoit intérieurement la couleur & la conſiſtance du fromage, comme M. Ferein l'a obſervé dans un bras & dans une parotide affligée de cette eſpece de gangrene, avec cette différence que le Traité manuſcrit qui parle de cette Obſervation, m'apprend que ce célébre & ſçavant Médecin remarqua que la peau qui couvroit les parties mortifiées étoit noire par dehors. J'emportai toute la pourriture ſans intéreſſer le vif, j'employai l'eau-de-vie camphrée avec le ſel ammoniac, des digeſtifs animés, &c.

Comme il y avoit encore pluſieurs groſſes phlyctaines à différentes places de la cuiſſe & de la jambe, je les ouvris & il en ſortit une ſéroſité jaune ; je les laiſſai ſans panſement pour voir ce qu'elles deviendroient, dès le lendemain elles formoient des taches noires & circonſcrites ; je les traitai comme le reſte, après y avoir fait quelques mouchetures.

Le viſage du malade n'annonçoit rien moins qu'un mal ſi terrible, il étoit à-peu-près dans l'état naturel ; ſon eſprit ſain & libre ; le pouls plus ferme qu'il n'eſt ordinairement en pareil cas, me parut aſſez fort pour ſupporter une ſaignée, que je crus indiquée par la tumeur & l'inflammation des parties ſaines. Malgré la grandeur des accidens, la ſuppuration s'eſt bien établie, &

en

en peu de tems les parties mortes ſe ſon détachées des vivantes, la régénération des bonnes chairs a été fort bonne & prompte, ce qui me fait pronoſtiquer avantageuſement pour le malade. Tout cela s'eſt paſſé ſans un régime bien exact, puiſqu'étant ſeul, il vit à ſa fantaiſie, & mange indiſtinctement de tout ce que des perſonnes compatiſſantes lui apportent, ſans réfléchir qu'une pareille charité peut lui devenir funeſte. Enfin on ne peut attribuer ſon bon état qu'aux topiques, & à une nature de 74 ans: car par indocilité, il a fait peu ou point d'uſage du quinquina que je lui avois conſeillé, & de tout autre antiſeptique interne, à cauſe d'une répugnance naturelle qu'il n'a pu vaincre.

Maladies épidémiques qui ont régné à Bois-Commun pendant les mois de Février & Mars de cette année; par M. DE LA BUXIERE, *Docteur en Médecine.*

La petite vérole a été ici ſi bénigne que la nature ſeule ſuffiſoit pour conduire les malades à la guériſon, & ſi j'ai été appellé, ç'à été plutôt pour empêcher les autres d'agir, que pour agir moi-même. Le préjugé que l'on a ſur l'efficacité du vin & des cordiaux dans cette maladie, eſt ſi profondé-

ment enraciné dans l'eſprit des gens du peuple, qu'un Médecin doit être au moins autant occupé à le détruire qu'à penſer aux remédes qu'il doit adminiſtrer. J'ai employé pendant la fiévre qui précédoit l'éruption, les bouillons & une tiſanne faite avec les lentilles & la régliſſe. Dans l'éruption, les malades prenoient un peu de nourriture ſolide; l'exſiccation étant paſſée je les purgeois. Je faiſois prendre une boiſſon faite avec les trois quarts d'eau & un quart de vin à ceux qui avoient peu de fiévre; encore étoit-ce pour ne pas révolter ceux qui étoient partiſans du vin dans cette maladie.

Ceux qui ne vomiſſoient point, ou qui n'avoient pas le ventre libre, ſaignoient du nez, ou avoient le délire juſqu'au tems de l'éruption. J'ai fait ſaigner une fois ſeulement quelques-uns de ces derniers, & peu d'heure après l'éruption paroiſſoit.

J'ai lu dans le Journal de Médecine du mois de Janvier de cette année, une Obſervation de M. Macquart ſur deux petites véroles conſécutives dans le même ſujet; j'ai eu occaſion pendant cette épidémie, non pas d'obſerver la même choſe, mais de voir deux éruptions conſécutives dans les mêmes ſujets, dont une ſeulement avoit le caractere de la petite vérole.

Une petite fille de huit ans tomba malade, & après quelques anxiétés & une lé-

gere fiévre ; il lui ſurvint à la peau une éruption de petits boutons rouges, qui diſparut au bout de 24 heures. Cet enfant eut des nauſées, des vomiſſemens, des douleurs dans les reins, & une fiévre vive, qui fut ſuivie d'une abondante éruption de puſtules varioliques. La petite vérole parcourut tous ſes tems, & ſur la fin de la deſſication il ſurvint à la malade de nouvelles anxiétés & de la fiévre, à laquelle ſuccéda une nouvelle éruption de petits boutons rouges, qui ſuppurerent très-promptement.

Un jeune enfant de cinq ans reſſentit un grand dégoût, ſe plaignit de mal de tête, & fut très-altéré pendant ſa fiévre qui dura trois jours ; après ce tems il commença à paroître ſur ſa peau pluſieurs boutons rouges qui s'aggrandirent ſenſiblement, & ſuppurerent au bout de quelques jours ; ils étoient en petite quantité, & répandus à de grandes diſtances ſur la peau. Dans le tems de la ſuppuration il ſurvint un nouvel accès de fiévre, accompagné de mal de tête, d'un écoulement par les narines & d'anxiété. Au bout de 24 heures la fiévre tomba, & on vit la peau couverte d'une infinité de petits boutons qui ſe deſſécherent promptement ſans ſuppurer & rendirent la peau farineuſe, je crus que je ne devois pas attribuer ce ſecond paroxiſme à la réſorb-

tion du pus, parceque le peu de puſtules qui avoient paru ſuppuroient. J'annonçai cependant une nouvelle éruption, que je ſoupçonnai par les ſignes précurſeurs devoir être d'une toute autre nature.

L'éruption qui ſuivoit la petite verole, ne demandoit aucun traitement particulier, les boutons rouges blanchiſſoient en vingt-quatre heures, & ſe deſſechoient auſſi promptement ; mais cette éruption paroiſſoit ſucceſſivement dans toutes les différentes parties du corps ; & pendant tout ce tems, il y avoit des ſueurs fort abondantes. Je conjecture que la matiere qui formoit ces boutons s'eſt échappée facilement par les vaiſſeaux exhalans des corps ſur leſquels ces boutons ne blanchiſſoient pas, à meſure qu'elle ſe préſentoit à l'orifice des vaiſſeaux excretoirs. Cette maladie reſſembloit beaucoup à une éruption milliaire.

Les gens du pays donnoient à cette maladie éruptive la fauſſe dénomination du pourpre blanc. J'ai conſtamment remarqué que les malades qui avoient peu de boutons de petite verole & à qui cette nouvelle éruption ſurvenoit, la voyoient en peu de temps ſe terminer en farine, & au contraire ceux qui avoient beaucoup de petite verole appercevoient que cette ſeconde éruption ſuppuroit promptement.

Je crois que cette éruption differe de la pe-

tite verole pour les raiſons ſuivantes : la petite vérole l'a fait diſparoître, & elle n'a reparu qu'aprés que la petite verole a été tout-à-fait ſur ſa fin. 2°. Dans la plûpart des ſujets elle n'a paru que ſur la fin de la petite verole dans le tems de l'exſiccation ou même long-tems aprés & comme une nouvelle maladie. 3°. Les ſymptomes qui l'annonçoient différoient de ceux de la petite verole. 4°. chez pluſieurs elle s'eſt terminée ſans ſuppuration 5°. elle n'a point marquée comme la petite verole ſur les ſujets qui l'ont eue avec ſuppuration. 6°, elle parcouroit ſes tems ſans intermiſſion & plus promptement que la petite verole ; 7°. enfin j'ai vu cette maladie terminer quelques fiévres continues.

Cette maladie épidemique ſemble pourtant avoir quelque analogie avec la petite verole, elle a regné & ceſſé en même tems, & n'avoit ainſi qu'elle aucune malignité ; ce ſeroit une diſſertation curieuſe que celle qui établiroit les degrés d'affinité que les maladies éruptives ont entr'elles, ſi elles différent par la nature de la matiere morbifique qui ſe porte à la peau ou ſuivant la nature des vaiſſeaux cutanés excrétoirs qu'elles affectent. Les ſueurs ont été fort abondantes dans le tems de l'éruption de la petite verole.

J'ai auſſi remarqué que la plûpart de ceux qui n'ont point vomi ont eu ou le delire ou

un ſaignement de nez juſqu'au tems de l'éruption.

La coqueluche qui avoit beaucoup regné pendant l'hyver & le printems ceſſoit aux approches de la petite vérole & a attaqué les mêmes ſujets après ſa terminaiſon avec peu de violence à la vérité & pour peu de tems.

Les fiévres qui ſe ſont terminées par les ſueurs & par la ſuppuration de la peau ont beaucoup régné dans l'été ainſi que les éryſipeles vers l'automne & aux approches de l'hyver. Nous avons eu des rhumatiſmes les uns ſans fiévre & les autres avec fiévre & regnans épidemiquement ; & ce qui paroîtra ſingulier, une quantité d'ulceres ſpontanés aux pieds, aux mains & aux viſages.

LIVRES NOUVEAUX.

Recherches hiſtoriques & critiques ſur les différens moyens qu'on a employés juſqu'à préſent pour réfroidir les liqueurs où l'on en indique un connu de tems immémorial, & pratiqué dans la plus grande partie de l'univers, par lequel il eſt facile ſans nulle dépenſe & avec un ſoin très-léger, de ſe procurer dans les plus grandes chaleurs de l'été, des boiſſons très-fraîches. Prix broché, 1 liv. 4 ſols.

Nous rendrons compte inceſſamment de cette excellente brochure. On en trouve quelques exemplaires chez Vincent, Libraire, rue S. Severin.

Diſſertation en forme de lettre ſur l'effet des topiques dans les maladies internes: en particulier ſur celui du ſieur Arnoult, contre l'apopléxie, écrite par un médecin de Paris à un médecin de Province; cinquiéme édition, augmentée de pluſieurs pieces intéreſſantes, chez la veuve Delormel & fils, Imprimeurs-Libraires de l'Académie Royale de Muſique rue du Foin, à Sainte Genevieve: avec approbation, & privilége du Roi, 1758. brochure in-12.

OBSERVATIONS

MÉTÉOROLOGIQUES.

MAI. 1758.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin	A midi.	A 10 h. du ſoir.	pouces.	lignes.	parties		
1	4½	8 ½	5½	28	4	0	N. fort.	Beauc. de nuages.
2	3½	10	6				*Idem.*	*Idem.*
3	5	12½	10½		3		*Id.* méd.	Peu nuag.
4	7	16	13		1		*Id.* fort.	*Idem.*
5	10	16½	12			½	S-E. méd.	Beauc. de nuages.
					2			Petite pluie le matin.
6	10	20	16		1		*Idem.*	Peu de nua.
7	13	21	17			0	S. méd.	*Id.* pet. pl. à 11 h. ſoir.
8	14	20	15½				*Idem.*	*Id.* petite pluie à 3 h. du ſoir.
9	13½	21	17			½	*Idem.*	Peu de nua.
10	13½	21	15		4	0	O. à l'E. & au N. médiocre.	*Idem.*
11	10	17	13		5		N-E. médiocre.	*Idem.*
12	10	19	13		3		N. médiocre.	*Idem.*

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du ſoir.	pouces.	lignes.	parties.		
13	10	18	14		2	½	N. O. au N. méd.	*Idem.*
14	11	19	15		4	0	O. méd.	*Idem.*
15	13	20	15			½	N. méd.	*Idem.*
16	15	21	15		5	0	*Idem.*	*Idem.*
17	12	21	15 ½				*Idem.*	*Idem.*
18	13	21	14		4	½	*Idem.*	*Idem.*
19	12	20 ½	15		5	0	*Idem.*	*Idem.*
20	11	16 ½	12 ½		4	¾	*Idem.*	*Idem.*
21	9	19 ½	14 ½		3	0	N-E. fort.	*Idem.*
22	13	21	17 ½		2		*Id.* méd.	*Idem.*
23	12 ½	23	18				*Idem.*	*Idem.*
24	15	24	18 ½			¼	S-S-O. preſq. cal.	*Idem.*
25	16	23	17		3 2	0	O. au S-S-O. *id.*	Beauc. nua. quelq. éclai. dans le N. à 9 h. du ſoir.
26	15	21	17		0	½	S-O. fort.	Pet. pluie par interv. le mat. beaucoup nuag. le ſoir.
27	14	20	15 ½		0	0	S-E. au S-O. foib.	Couvert. Quelq. groſ. gout. de pl. par interv. tout le jour.
28	14	19	13 ½		2	0	S-O. médiocre.	Orage, pluie méd. & un coup de tonn. à midi. Pluie

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre.*			*Vents.*	*Etat du ciel.*
	A 6 h. du matin.	*A midi.*	*A 10 h. du ſoir.*	*pouces.*	*lignes.*	*parties.*		
								méd. par interv. le ſoir.
29	12	18	14		3		*Idem.*	Beauc. nua. Quelques gout. de pl. à 6 h. du ſ. & la nuit.
30	12	16	13		2		S. à l'O. médiocre.	Beauc. nua. Pluie pet. & méd. par int. tout le jour.
31	11	17	12		0	$\frac{1}{3}$	O. méd.	*Idem.*

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois, a été de 24 dégrés au-deſſus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 3 $\frac{1}{2}$ dég. au deſſous de ce point : la différence entre ces deux termes eſt de 20 $\frac{1}{2}$ dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre, a été de 28 pouces 5 lignes; & ſon plus grand abbaiſſement de 28 pouces : la différence entre ces deux termes eſt de 5 lignes.

Le vent a ſoufflé 13 fois du N.
4 fois du N-E.
1 fois de l'E.
3 fois du S-E.
5 fois du S.
6 fois du S-O.
5 fois de l'O.
1 fois du N-O.

Il y a eu 25 jours de tems nuageux.
1 jour de couvert.
7 jours de pluie.

1 jour d'éclairs.

1 jour de tonnere.

Les hygrometres ont marqué de la ſéchereſſe pendant tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Mai de cette année, par M. VANDERMONDE.

Ce mois a été très-fertile en rhumes de toute eſpece, en peripneumonie, pleuro-peripneumonie & en pleureſie. On a obſervé que la difficulté de reſpirer étoit plus forte qu'à l'ordinaire ; la fiévre conſidérable, le pouls dur & ſerré, ce qui ſembloit indiquer les ſaignées, qui n'ont cependant pas toujours également bien réuſſi, parce qu'il ſembloit qu'il y avoit une matiere bilieuſe dans les premieres voies qui s'uniſſoit à la fiévre, ce qui produiſoit des redoublemens conſidérables. Il paroît que les émetiques, les apozèmes altérans & laxatifs ont produit un meilleur effet; d'autant plus que ces ſortes de maladies étoient preſque toujours accompagnées dans le commencement de dégoût & d'eſpece d'envie de vomir.

On a obſervé auſſi pendant ce mois beaucoup de rhumatiſmes, d'accès de goutte qui ont été fort opiniâtres, qui ont reſiſté pour la plûpart aux ſaignées, aux délayans, aux

legers inciſifs & aux remedes extérieurs.

Il y a eu auſſi pendant ce mois des fiévres putrides, vermineuſes & dyſſentériques, accompagnées de ſincopes & de foibleſſes conſidérables. Une ou deux ſaignées ſuivies des émétiques, tel que l'ipecacuanha, des boiſſons adouciſſantes & calmantes; des abſorbans, des lavemens émolliens & des purgatifs opéroient la guériſon. Il y en a peu qui aient été mortelles, en ſuivant ce plan de conduite.

Obſervations Météorologiques faites à Lille pendant le mois d'Avril 1758, par M. BOUCHER, Médecin.

Il y a eu dans la température de l'air pendant ce mois, des variations bien préjudiciables aux fruits de la terre. Le thermometre, qui étoit reſté au tempéré ou très-près de ce point les premiers jours du mois, ainſi que les cinq ou ſix derniers jours du précédent, fut obſervé depuis, les matins pendant quelques jours, au terme de la glace & même au-deſſous. Du 9 au 13, ſa liqueur monta pluſieurs dégrés au-deſſus du tempéré; & du 14 au 16, elle fut toujours obſervée le matin au-deſſous du point de la glace: elle étoit à $2\frac{1}{2}$ dégrés ſous ce point le 15, après quoi le vent de ſud ayant ſuccédé à celui du nord,

a ramené la température pour le reſte du mois : quelques jours même ont été aſſez chauds ; le thermometre a monté le 21 & le 23, au-deſſus de 18 dégrés, & il a été le 22, à 20 dégrés.

La pluie a été inſuffiſante pour obvier aux impreſſions faites ſur la ſurface de nos campagnes par les vents du nord : on n'en a eu de ſuivie que trois ou quatre jours ; & ce n'a été chaque jour que pour quelques heures. Le barometre a été obſervé, preſque tout le mois, très-près du terme de 28 pouces, mais plus ſouvent au-deſſous de ce terme qu'au-deſſus.

Le thermometre a marqué, pour la plus grande chaleur de ce mois, 20 dégrés au deſſus du terme de la congelation, & pour la moindre chaleur $2\frac{1}{2}$ dégrés au deſſous de ce point ; la différence entre ces deux termes eſt de $22\frac{2}{1}$ dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 3 lignes, & ſon plus grand abbaiſſement a été de 27 pouces 8 lignes ; la différence entre ces deux termes eſt de 7 lignes.

Le vent a ſoufflé 7 fois du Nord.
7 fois du Nord vers l'Eſt.
7 fois de l'Eſt.
6 fois du Sud-Eſt.
3 fois du Sud.
3 fois du Sud vers l'O.
3 fois de l'Oueſt.

2 fois du Nord-Oueſt.

Il y a eu 23 jours de tems couvert ou nuageux,
2 jours de brouillards.
10 jours de pluie.
2 jours de neige.
3 jours de grêle.
8 jours de gelée.
1 jour de tonnere.

Les hygrometres ont marqué de la ſécheresse tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille en Avril.

Les fiévres tierces & double-tierces ont été, ainſi que les rhumes, les maladies les plus communes de ce mois. Il y a eu auſſi des fiévres de fluxion ou d'engorgement dans les divers viſceres, de la tête, de la poitrine & du bas-ventre, qui la plûpart ont cédé aſſez aiſément au traitement antiphlogiſtique ordinaire; le ſang tiré des veines étant ou d'un rouge brillant ſans ſéroſité ou coëneux, les ſaignées promptes & réiterés prévenoient les ſuites fâcheuſes. Les fiévres doubles-tierces ont participé ſouvent du caractere de celles-ci : c'eſt pourquoi, après la réiteration même des ſaignées, on a dû être circonſpect ſur l'uſage des purgatifs, ainſi que du quinquina, la méthode curative, quoique plus longue, étant beaucoup plus ſûre par l'uſage continué des décoctions chicoracées, du petit lait rendu laxatif par le miel, la crême de tartre, &c. & des bouillons amers.

Il a paru dans le petit peuple des fiévres continuës putrides de deux eſpéces : l'une, qui approchoit de la nature de la fiévre catharrale ou fiévre d'engorgement, étoit avec abaſourdiſſement, mal de tête, oppreſſion, la langue chargée d'une craſſe jaunâtre, des urines fort colorées, &c. Elle exigeoit dans la cure des laxatifs antiſeptiques ; enſuite de ſaignées ſuffiſantes & ménagée, des lavemens, &c. Il arrivoit quelquefois, dès le commencement de la maladie, ainſi que dans l'eſpece ſuivante, quelque éruption eryſipelateuſe avec phlyctaines, qui demandoit de la circonſpection dans la cure.

L'autre eſpéce de fiévre-putride étoit abſolument maligne, quoique peu répandue : elle prenoit avec les ſymptomes de la pleuro-peripneumonie & même de la paraphrénéſie. Les ſujets étoient très-abbatus dès l'invaſion de la maladie, couchés conſtamment ſur le dos, le viſage livide ou jaunâtre & un peu bouffi, la peau ſéche ſans être brûlante, la langue chargée d'une craſſe brune & devenant bien vite ſéche, ainſi que les dents ; ils ſe plaignoient d'un point ſourd au côté droit, de beaucoup d'oppreſſion à la poitrine & à la région épigaſtrique, & d'une ceinture douloureuſe à la région lombaire : les urines ſe ſupprimoient, ou il en paſſoit bien peu ; (ce ſimptôme étoit opiniâtre malgré les lavemens & les boiſſons nitrées ;) cependant

le ventre ne ſe gonfloit ni ne ſe tendoit point : il ne ſe faiſoit point ou preſque point d'expectoration ; (quelques crachats mûrs étoient néanmoins le ſignal du retour :) les malades rendoient des vers morts. Les ſoubreſaults, les convulſions, le ris ſardonique, le hoquet, le râle de poitrine, joints à une jambe gangrenée à la ſuite d'éryſipele ſurvenue au commencement de la maladie terminerent au neuviéme jour la vie d'une jeune & forte payſanne que j'eus occaſion de voir. J'ai guéri de cette fiévre portée au plus haut dégré un jeune homme robuſte, en lui preſcrivant après quatre saignées, un apozème compoſé de caſſe, de tamarins, de nître & de quelques grains de tartre ſtibié, qui l'évacua prodigieuſement par haut & par bas, ſuivi d'une potion abſorbante où entroit la confection d'hyacinthe & la liqueur d'Hoffmann, puis d'une infuſion aqueuſe de quinquina, de ſerpentaire de Virginie, de rhuë & de Scordium, édulcorée avec un ſirop pectoral, & d'un looch aiguiſé de kermès minéral & d'oximel ſcillitique. Le ſujet par ces ſecours entra bientôt en convaleſcence.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Juillet. A Paris, ce 20 Juin 1758.

BARON.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, Profeſſeur en Chirurgie Françoiſe, Cenſeur Royal, & Membre de l'Inſtitut de Bologne.

. . . . Artem experientia fecit,
Exemplo monſtrante viam. . . . .

Marc. Manil. Aſtronom. lib. 1. v. 63. 64.

AOUST 1758.

TOME IX.

A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin, à l'Ange.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

AOUST 1758.

RECHERCHES hiſtoriques & critiques ſur les différens moyens qu'on a employés juſqu'à préſent pour refroidir les liqueurs, où l'on en indique un connu de tems immémorial & pratiqué dans la plus grande partie de l'univers, par lequel il eſt facile, ſans nulle dépenſe & avec un ſoin très-léger, de ſe procurer dans les plus grandes chaleurs de l'été, des boiſſons très-fraîches : brochure in-12. de 108 pages ; prix 1 liv. 4 ſols. On en trouve quelques exemplaires chez Vincent, *rue S. Severin.*

SI quelque choſe eſt capable de retarder les progrés de la Phyſique, c'eſt le peu de ſoin qu'ont la plûpart des auteurs d'indi-

quer les ſources dans leſquelles ils ont puiſé, & l'exactitude avec laquelle ils ſe copient les uns les autres ; car rien ne rend plus difficile la collection des faits ſi précieuſe au véritable Phyſicien. Il ſeroit donc à ſouhaiter qu'on raſſemblât ſous un ſeul point de vue tout ce qu'on ſçait ſur chaque objet de la Phyſique, on épargneroit bien du travail & de la peine à ceux qui voudroient traiter les mêmes matieres. C'eſt le but que s'eſt propoſé l'Auteur de cette Diſſertation, qui nous a paru très-inſtruit & très judicieux. Il a recueilli avec ſoin tout ce qui exiſtoit déja ſur cette matiere, en ſuivant la chaîne des découvertes comme la méthode la plus lumineuſe & la plus capable de guider ceux qui pourroient entreprendre de travailler ſur le même ſujet.

Long-tems avant que les Phyſiciens ne s'occupaſſent du refroidiſſement des liqueurs, les habitans des pays chauds avoient trouvé un moyen facile de ſe procurer des boiſſons aſſez fraîches pour adoucir les chaleurs brûlantes de leur climat. Ce moyen conſiſte à expoſer dans le paſſage de quelque vent chaud & ſec des vaiſſeaux d'une terre poreuſe, pleins de l'eau qu'ils veulent rafraîchir ; dans leurs voyages ils mettent cette eau dans des outres de cuir qu'ils ſuſpendent ſous le ventre de leurs chevaux. Cet uſage, qui remonte juſqu'à l'antiquité

la plus reculée, puiſque Strabon en fait mention, eſt généralement répandu dans toute l'Aſie & dans une partie de l'Afrique. C'eſt encore aux habitans de ces pays qu'eſt dû l'uſage du ſalpêtre dans le même cas; c'eſt du moins ce que l'Auteur croit pouvoir conjecturer ſur ce que les premiers Phyſiciens qui en font mention, en parlent comme d'un uſage établi, & jamais comme d'une expérience qu'ils ayent imaginée. Mais il y a bien de l'apparence qu'on ne tardât pas à chercher des moyens de ſuppléer à ſon défaut, ou peut-être même de ſe procurer un froid plus grand que celui que ce ſel étoit capable de produire. En effet, on trouve qu'il étoit d'uſage dans toute l'Italie de mêler du ſel marin avec de la glace, pour en augmenter le froid.

Boyle eſt, à proprement parler, le premier Phyſicien qui ait examiné cette matiere avec quelque ſoin. Il s'eſt aſſuré par ſes expériences, que non ſeulement le ſel marin, mais même preſque tous les ſels neutres, les acides, les diſſolutions des alkalis fixes, les alkalis volatils, & juſqu'à l'eſprit de vin augmentoient le froid de la glace: il a vu que ce n'étoit qu'en faiſant fondre la glace qu'ils produiſoient cet effet. C'eſt encore lui qui nous a appris que le ſel ammoniac refroidiſſoit l'eau dans laquelle on le diſſolvoit plus que tous les autres ſels, & il

eſt parvenu à faire de la glace par ce ſeul moyen.

Meſſieurs de l'Académie de Florence ajouterent aux découvertes de Boyle, une expérience bien ſinguliere; de l'huile de vitriol verſée ſur du ſel ammoniac produiſit une efferveſcence conſidérable, qui cependant fit deſcendre le thermometre de pluſieurs dégrés, mais en y ajoutant un peu d'eau, il remonta ſur le champ. Boyle répeta depuis cette expérience avec le même ſuccès; il verſa de l'huile de vitriol ſur de l'alkali volatil, & il produiſit du froid.

Long-tems après M. Geoffroy l'aîné, lut à l'Académie Royale des Sciences, un Mémoire ſur les diſſolutions & ſur les fermentations qu'il appelle froides, parce qu'elles ſont accompagnées du refroidiſſement des liquides dans leſquels elles ſe paſſent. Il avoit répeté les expériences de Boyle & de MM. de l'Académie de Florence, tout ce qu'il a ajouté à leurs travaux, ſe réduit à avoir reconnu que les différens acides mêlés avec le ſel ammoniac, produiſent les mêmes effets que l'huile de vitriol, & que la combinaiſon des acides & des alkalis volatils eſt accompagnée de froid. Il avoit auſſi obſervé que tandis que le thermometre, qu'on avoit plongé dans le mêlange du ſel ammoniac & de l'huile de vitriol, deſcendoit le plus rapidement, la vapeur qui s'élevoit de ce mêlange,

faiſoit monter un thermometre qu'on tenoit ſuſpendu au-deſſus. Son frere découvrit dans la ſuite que la diſſolution des huiles eſſentielles dans l'eſprit de vin, produiſoit un froid à la vérité trop peu conſidérable pour pouvoir être rendu ſenſible autrement que par le thermometre.

Juſqu'ici le froid que tous les Phyſiciens avoient produit, ne ſurpaſſoit guères le terme de la congellation. Farenheit ayant verſé à quatre différentes repriſes de l'acide nitreux bien concentré, de plus en plus froid ſur la même glace, fit deſcendre ſon thermometre à 72 dégrés au-deſſous du terme de la glace, c'eſt-à-dire, 40 dégrés au-deſſous du terme où les plus grands froids connus en Europe, avoient pu le faire deſcendre. M. Muſchenbrock répéta cette expérience peu de tems après, & obtint les mêmes réſultats; il en fit d'autres; mais comme il paroît avoir manqué des connoiſſances néceſſaires pour travailler avec ſuccès, l'Auteur ne paroît pas faire grand cas de ſes travaux; il s'éleve avec force à ce ſujet contre le mérite de ces Phyſiciens qui, ſans connoiſſances, ſans vues, & ſans deſſeins, croient qu'il ne s'agit que de mêler enſemble des corps pour faire des expériences. La ſeule choſe que M. Muſchenbrock ait ajoutée aux expériences des Phyſiciens qui l'avoient pré-

cédé, c'eſt d'avoir répeté dans la machine pneumatique, les mêlanges qu'on avoit faits juſqu'alors dans le plein, & d'avoir vu que les réſultats n'étoient pas toujours les mêmes.

L'année après la publication des expériences de M. Muschenbrock, M. de Réaumur donna à l'Académie Royale des Sciences, un Mémoire dans lequel il détermine le dégré de froid que chaque eſpece de ſel produit avec la glace, & confirme l'obſervation de Boyle, que les ſels n'augmentent le froid de la glace qu'en la fondant.

Les Phyſiciens parurent pendant longtems avoir oublié cet objet, ou du moins ceux qui s'en occuperent n'ajouterent rien à ce qu'on connoiſſoit déja, lorſque M. Richmann à Petersbourg, & M. de Mairan à Paris, découvrirent en même tems, que ſi l'on plonge un thermometre dans l'eau, & qu'on l'y tienne juſqu'à ce qu'il en ait pris la température, il baiſſe toutes les fois qu'on l'en retire, quoique la température de l'atmoſphere ſoit au-deſſus de celle de l'eau. Ils obſerverent en outre que ce phénomene dépendoit d'une pellicule d'eau qui adheroit à la boule du thermometre, puiſque le thermometre deſcendoit tant que cette boule étoit mouillée, & qu'il remontoit dès qu'elle étoit ſeche. M. Cullen, Profeſſeur de Médecine dans l'Univerſité de Glasgow en

Ecoſſe, ayant répété la même expérience avec un grand nombre d'autres fluides, tels que l'eſprit de vin, les deux æthers, les alkalis volatils, &c. ne tarda pas à s'appercevoir que c'étoit l'évaporation de ces fluides qui étoit la cauſe du froid produit dans ces expériences. Cette théorie qui nous donne la clef d'une infinité de phénomenes qu'on n'avoit point expliqués juſqu'ici comme les refroidiſſemens de l'Inde, eſt une des plus importantes découvertes que la Phyſique ait faites depuis long-tems. Le haſard, ce fantome ſouvent inexplicable qui ſemble quelquefois être l'effet des vues les mieux concertées, a voulu que M. Baumé ſe rencontrat avec M. Cullen, dans l'ordre, la progreſſion, les idées, les réſultats, les détails, & les plus légeres circonſtances. Aſſurément on ne peut pas ſoupçonner M. Baumé de plagiat, quoique le Mémoire de M. Cullen fût imprimé deux ans avant ſa Diſſertation ſur l'æther, & quoique l'Auteur de cette brochure croie & même prétende le prouver. M. Cullen a écrit dans une langue qui n'eſt point la maternelle de M. Baumé. Il eſt donc fort excuſable d'ignorer à Paris, ce qui ſe paſſe à Edimbourg. M. Baumé a lu à l'Académie des Sciences, ſes Mémoires ſur le refroidiſſement des Liqueurs. Eſt-il vraiſemblable qu'il ait voulu ſe jouer d'un corps

auſſi reſpectable, en cherchant à donner un air de nouveauté à des découvertes qui étoient publiques ? Enfin doit-on préſumer que M. Baumé eût affecté dans ſa Diſſertation un ton ſi aſſuré, & qu'il eût oſé outrager publiquement un des plus eſtimables & des plus ſçavans Chymiſtes de l'Europe, s'il eût eu quelque choſe à ſe reprocher, & s'il n'eût pas été dans la plus grande ſécurité du monde ? Ce n'eſt pas la premiere fois que les Sçavans ſe rencontrent.

COLLECTION Académique compoſée des Mémoires, Actes ou Journaux des plus célebres Académies & Sociétés Littéraires étrangeres, des Extraits des meilleurs ouvrages périodiques, des traités particuliers & des pieces fugitives les plus rares, concernant l'Hiſtoire naturelle & la Botanique, la Phyſique expérimentale & la Chymie, la Médecine & l'Anatomie, traduits en François, & mis en ordre par une Société de gens de Lettres, dédiée à S. A. S. Monſeigneur le Prince de Condé, tome cinquiéme de la partie étrangere, & le ſecond volume de l'Hiſtoire naturelle ſéparée, à Dijon chez Deſventes, *Libraire ; & à Paris chez* Deſaint & Saillant, Ganeau, Guillyn & Lambert 1758, *in*-4°. *de* 700 *pages, avec* 36 *planches.*

On ne ſçauroit trop applaudir aux vues vraiment utiles de feu M. Berryat, qui a le premier enfanté ce projet, ainſi qu'aux célebres Auteurs qui ont bien voulu après lui, ſe donner les ſoins néceſſaires pour le mettre en exécution. Leur but eſt ſans doute, comme ils l'ont déclaré, & même en pluſieurs occaſions, d'extraire tout ce que l'on a produit de meilleur ſur les Sciences, &

de renfermer ſous un petit nombre de volumes, l'abrégé de toutes les connoiſſances les plus poſitives qui ſont éparſes dans une infinité de livres, dont l'acquiſition trop diſpendieuſe, devenoit preſqu'impoſſible aux différentes perſonnes qui veulent s'inſtruire. Aſſurément cette entrepriſe eſt bien louable, & très-propre à contribuer à l'avancement des Sciences; mais il nous ſemble qu'on ne s'eſt pas aſſez attaché à en perfectionner l'exécution. Les deux premiers volumes de cette Collection contiennent quelques extraits des Mémoires de l'Académie des Sciences. Ce ſont, ſans contredit, les meilleures ſources où l'on pouvoit puiſer pour former la Collection académique; mais cet ouvrage n'eſt qu'ébauché, & des obſtacles inſurmontables empêchent de l'achever. Le Libraire cependant voudroit faire paſſer les cinq volumes ſuivans, comme une ſuite de ceux-ci, en les propoſant tous les ſept enſemble par ſouſcription. Puiſqu'on étoit dans le deſſein de ménager les intérêts des particuliers, & de leur donner à peu de frais, ce qu'ils ne pouvoient acquérir qu'avec beaucoup de dépenſe, il étoit plus ſimple de détacher chaque partie & d'en faire un corps ſéparé. L'Anatomie, la Chymie, la Botanique, la Phyſique expérimentale devroient compoſer autant d'articles diſtincts, diviſés par volumes totalement indépendans de la Col-

lection entiere. De cette maniere, chacun auroit fait l'acquiſition à meilleur compte, de ce qui auroit été de ſon reſſort, & n'auroit pas été néceſſité de ſe procurer des volumes inutiles qui ſont enchaînés les uns dans les autres ; de façon que ſi on ne les achette pas tous, on n'a qu'un ouvrage incomplet. On croit ſe rendre maître du public par cette fineſſe, on l'irrite : on perd ſouvent beaucoup, pour vouloir trop gagner.

On a fait une diviſion générale qui ne peut pas manquer d'être fautive, parce qu'il ſe trouve des Obſervations, dont le caractere eſt ſi équivoque, qu'on ne ſçait ſi elles appartiennent plutôt à une claſſe qu'à une autre. Il réſulte de-là, que l'on mettra quelquefois dans l'Hiſtoire naturelle, ce qui eſt de l'Anatomie, & que celui qui cherche dans la partie de l'Anatomie, un fait qui pourroit à la rigueur y être placé, ne le trouve pas, & n'en eſt par conſéquent pas mieux inſtruit.

Les premiers volumes qui ont paru juſqu'à celui-ci, ſont remplis de répétitions qu'on auroit pu éviter. On trouve, par exemple, pluſieurs Obſervations ſur le même objet, qui ne donnent aucunes lumieres de plus & dont on ne peut tirer aucun profit. Beaucoup d'autres ſont longues & chargées de détails minutieux inutils ou faſtidieux. On auroit dû les extraire, les élaguer & les préſenter ſous une forme plus racourcie, & par

conſéquent plus piquante pour le Lecteur.

A quoi bon en outre traduire des ouvrages entiers, comme ceux de Stenon, de Redi & de Swammerdam. Ce n'eſt pas-là le moyen d'abbréger la matiere, & de faire de cette collection un livre claſſique, & d'un débit aſſuré. Ces ouvrages étoient rares; les beſoins qu'on en avoit, n'étoient pas fréquens. Au ſurplus, penſe-t-on que ces traités, quoique bien traduits, ne perdent pas de leur bonté originelle, & ceux qui auront à les conſulter, ſe contenteront-ils de la traduction ou de l'extrait? C'eſt donc multiplier les volumes, & augmenter pour le public le poids d'une ſi vaſte entrepriſe, dont nous voyons le commencement, & dont nous ſerions bien plus charmés de voir la fin.

Dans des ouvrages de cette nature, qui peuvent être immenſes, il nous ſemble qu'on devroit fixer irrévocablement le nombre des volumes; car ſans cela, on contracte par le moyen des ſouſcriptions, des engagemens avec le public, qui lui deviennent onéreux, & que l'on ſe trouve ſouvent hors d'état de remplir, ſoit par la mort des Auteurs, ſoit parce qu'ils ſe trouvent diſtraits par des occupations tout-à fait étrangeres à leurs ouvrages.

De plus, des entrepriſes auſſi couteuſes, ne devroient être formées que dans le centre du Royaume, dans la Capitale, par une

compagnie de Libraires, qui répondiſſent ſolidairement les uns pour les autres, & dont l'aiſance & la réputation miſſent le public dans une ſécurité entiere ſur le ſort de l'ouvrage.

Quoiqu'il en ſoit, nous nous croyons obligés de convenir que cette Collection ne pouvoit pas être confiée à des Auteurs qui euſſent plus de lumieres & de capacité. M. Gueneau en a donné des preuves dans ſa Préface & dans toutes ſes notes & ſes réflexions. M. Savary a traduit différens morceaux avec exactitude, & les a extraits avec intelligence. Une partie de cet ouvrage a été revue par M. Lavirotte, notre confrere, dont on connoît tous les talens & la ſagacité.

Le *Biblia naturæ* de Swammerdam étant devenu fort rare, MM. les Auteurs de cette Collection, ont cru devoir le traduire, prétendant qu'il contient plus d'obſervations & de découvertes que tous les ouvrages auxquels il a donné naiſſance. Le traité du Naturaliſte Hollandois, qui eſt en deux volumes *in-folio*, eſt ici réduit en un ſeul *in*-4°. On y a ſupprimé le texte Hollandois; & on a retranché ou abbregé toutes les réflexions, tous les raiſonnemens ſur les fins de la nature, toutes les digreſſions ſur la miſere de l'homme, toutes les réfutations devenues inutiles par le diſcrédit actuel des opinions réfutées, & toutes les perſonnalités.

L'Editeur a diminué le nombre des Planches, ſur-tout de celles qui ne diſent aux yeux rien de plus que ce que les deſcriptions de l'Auteur diſent à l'eſprit ; il a apporté tous ſes ſoins pour que celles qu'il a conſervées, fuſſent copiées avec fidélité & exactitude. Il a ajouté des notes par tout où elles étoient néceſſaires pour l'intelligence du texte, ou pour rapprocher les ouvrages des Naturaliſtes modernes, avec celui de Swammerdam, & pour raſſembler ſous un ſeul point de vue, tout ce qu'on a dit de plus intéreſſant ſur l'Hiſtoire naturelle. MM. de Réaumur, Buffon, & Needham ſont les trois ſources dans leſquelles nos Auteurs ont puiſé le plus fréquemment ; aſſurément le public approuvera leur choix.

On trouve dans quelques-unes des notes, des éclairciſſemens ſur la concordance des noms des inſectes, des remarques critiques ſur certaines opinions de Swammerdam, ou ſur les cenſures injuſtes qu'on lui a fait eſſuyer. Il paroît que l'Éditeur s'annonce avec impartialité, qu'il cherche à défendre la vérité, à combattre l'erreur, & à faire ſur chaque opinion, toutes les remarques néceſſaires pour leur donner plus ou moins de probabilité. Parmi les opinions de ce genre la plus conſidérable, a pour objet la génération ſpontanée des inſectes. M. Gueneau examine ici métaphyſiquement la poſſibilité

ſibilité de la génération ſpontanée, contre laquelle Swammerdam s'eſt ſouvent élevé avec force, & qu'il croyoit avoir ſuffiſamment combattue. L'Editeur ne balance pas à ſe déclarer en faveur du ſentiment contraire au Naturaliſte Hollandois. Il parcourt les trois regnes de l'Hiſtoire naturelle; & de chacun en particulier, il en tire des armes pour défendre ſon opinion, & repouſſer vivement celle de ſon adverſaire. Au reſte, après les expériences de MM. de Buffon & Needham, il n'eſt guère poſſible de douter de la vérité de cette hypothèſe. L'Editeur donne dans ſon Avertiſſement des Recherches hiſtoriques & critiques ſur la vie de Swammerdam, qui font beaucoup d'honneur à ce grand Naturaliſte, & qui prouvent ſes talens ſupérieurs pour obſerver, & juſqu'à quel point ſon zele, ſon exactitude & ſa ſagacité ont pouſſé la connoiſſance de l'Hiſtoire naturelle.

Ce volume eſt diviſé en quatre parties. La premiere a pour objet l'état de Nymphe, que l'Auteur établit comme la baze de toutes les transformations, de toutes les métamorphoſes, ou plutôt de tous les développemens ſucceſſifs de l'inſecte.

La ſeconde ſert à diſſiper les nuages qu'une mauvaiſe philoſophie avoit répandus ſur cette matiere.

La troiſieme renferme une diſtribution des

inſectes en quatre ordres, fondée ſur leurs différentes transformations, qui ont toutes leur principe & leur origine dans l'état de Nymphe.

La quatrieme partie préſente des exemples particuliers de ces quatre ordres de développemens.

On trouve à la fin de ce volume, trente-ſix planches en taille douce, qui nous ont paru mieux exécutées que celles qui ſont dans les volumes précédens.

OBSERVATION

Sur une Mélancholie erotico-hyſtérique, accompagnée de convulſions, de délire convulſif, & du dérangemeut général de toutes les fonctions; par M. NICOLAU, Médecin à Marennes en Saintonge.

On m'appella pendant le mois de Juillet 1753, pour voir une fille vertueuſe, âgée d'environ vingt-trois ans, d'un tempérament bilieux, vif & ardent. Elle avoit depuis pluſieurs années un mal de tête habituel, qu'on attribuoit à un coup de boule de quilles, qu'elle y avoit reçu; mais il y a lieu de croire que l'impreſſion de ce coup n'influoit nullement ſur ſon incommodité, comme on

le verra par le détail que je vais faire. Quoiqu'il en ſoit, elle reſſentoit des tiraillemens, des tenſions & des peſanteurs, tantôt aux tempes, tantôt dans toute la tête, & preſque toujours au front; quelquefois d'un côté ſeulement, & ſouvent de tous les deux. Elle étoit beaucoup ſoulagée par un ſaignement de nez qu'elle avoit de tems en tems, & qui avoit ceſſé de paroître pendant le cours du mois de Mai. L'écoulement des regles étoit dérangé depuis long-tems, & le ſang qui couloit dans cette évacuation périodique, étoit peu de choſe en comparaiſon de ce que la malade avoit coutume d'en perdre quand elle ſe portoit bien : quelquefois il ſe paſſoit deux mois ſans qu'il arrivât ; d'autres fois, il venoit deux fois dans le même mois.

La premiere fois que je vis cette jeune perſonne, il y avoit déja quelques jours qu'elle gardoit le lit : auparavant, le dérangement du flux menſtruel & ſon mal de tête, ne l'empêchoient point d'agir à ſon ordinaire. Je la trouvai ayant beaucoup de fiévre, & un pouls fort agité & plein : ſa langue étoit un peu chargée & pâle, ſa bouche pâteuſe. Elle ſe plaignoit d'un grand mal de tête, de douleurs dans les entrailles, de maux de reins, d'une grande chaleur & de beaucoup de ſoif. Elle paroiſſoit fort accablée : ſon ventre depuis trois jours ne faiſoit point ſes fonctions, & elle urinoit fort peu. Dans ce

moment, elle conſervoit en entier ſon jugement; mais on me dit que chaque jour elle tomboit dans un délire extraordinaire.

Pour remédier à ces accidens, je m'attachai à modérer l'ardeur qui paroiſſoit, par pluſieurs lavemens émolliens, par les boiſſons rafraîchiſſantes, en tiſane, en julep, & par la ſaignée réitérée. Le ſang qu'on tira, étoit très-rouge, & ne laiſſa échaper aucune ſeroſité, dans l'eſpace de trente-ſix heures, qu'on le garda dans les poëlletes. J'employai auſſi deux purgations en tiſane royale, afin de débarraſſer les premieres voies.

Cette manœuvre de quatre ou cinq jours, diſſipa la fiévre, & les autres ſymptomes parurent calmés; mais ce que je preſcrivis dans la ſuite, n'eut pas le même ſuccès. Je n'avois pas encore une idée juſte de la maladie, & étant éloigné du lieu où réſidoit la malade, je ne pouvois la voir chaque jour, pour bien m'en éclaircir. Il falloit me conduire ſur les rapports peu exacts & même très-infideles des parens & des gardes, juſqu'à ce qu'après bien des ſoins, je vinſſe à bout de voir tout par moi-même.

Ce fut le caractere du délire qui commença à me dévoiler le myſtère, & les autres accidens acheverent de me découvrir tout. Je me trouvai auprès d'elle pendant qu'elle avoit un paroxiſme de délire, & je vis qu'elle parloit le plus ſouvent des choſes

qui avoient du rapport avec le mariage & l'amour, ce qui me fit croire que ces ſortes d'idées occupoient auſſi ſon eſprit, quand elle avoit ſa raiſon libre. M'en étant informé d'ailleurs, j'appris que les converſations ſur ce ſujet, paroiſſoient lui plaire aſſez : & pour ne plus me laiſſer aucun doute, j'arrachai à la malade même, l'aveu qu'elle n'étoit point indifférente ſur cet article.

Ce delire étoit convulſif. Il venoit une ou pluſieurs fois chaque jour, & il duroit quelques heures de ſuite, tantôt plus, tantôt moins. Il commençoit par des inquiétudes, par des douleurs, & par des fourmillemens aux extrémités. Enſuite elle ſe tournoit dans ſon lit avec beaucoup de vivacité : ſes membres ſe roidiſſoient, ſes muſcles ſe mettoient dans des contractions violentes, & l'on appercevoit des mouvemens convulſifs & des ſoubreſſauts dans les tendons : ſes yeux étoient fort animés, ſon regard vif. Alors elle étoit inſenſible à tout ce qui ſe paſſoit auprès d'elle, n'entendant point les ſons de la voix, & ne voyant rien, quoiqu'elle eût les yeux ouverts. Elle parloit ſans ceſſe, ſans dire cependant rien de deshonnête, ſi ce n'eſt qu'il lui échapa quelque parole indécente au plus fort de ſa maladie. Après bien des débats, elle rentroit preſque tout à coup dans l'uſage de ſa raiſon, ſans ſe ſouvenir de ce qu'elle avoit dit ; cependant, au retour

du delire, elle reprenoit quelquefois les mêmes propos, & ſe blâmoit de ce qu'elle penſoit avoir dit dans les accès précédens. Il lui reſtoit de tout cela beaucoup de fatigue, une augmentation de mal de tête, un grand abattement, & une ſi grande foibleſſe dans les yeux, qu'ils ne pouvoient ſupporter la lumiere qu'avec peine.

On lui a vu eſſuyer des ſyncopes qui paroiſſoient ſi dangereuſes, que le Curé de ſa Paroiſſe, dans ces circonſtances, a jugé à propos de lui adminiſtrer les ſecours que l'Egliſe accorde aux agoniſans. Elle demeuroit ſans parole & preſque ſans mouvement; ſa reſpiration étoit très-gênée; ſa gorge enfloit, & ſes extrémités devenoient froides; cependant, quand la ſyncope étoit finie, il n'y avoit preſque point de changement à l'état ordinaire de ſes forces.

Dans certains tems, le bas-ventre étoit ſi ſenſible, que rien ne pouvoit y toucher, ſans cauſer une grande ſouffrance. Elle enduroit des mouvemens convulſifs, des tiraillemens violens, & des douleurs dans les différentes parties du corps. Les maux commençoient ordinairement à la region hypogaſtrique, & de-là s'étendoient vers les hypocondres, vers les reins, vers l'épygaſtre.

Le méchaniſme de la reſpiration s'exécutoit en certains tems, avec une gêne des plus grandes: l'inſpiration & l'expiration ne

ſe faiſoient que par convulſion ; enſorte qu'on auroit dit que cette pauvre fille alloit étouffer à chaque inſtant. Tantôt elle ne pouvoit reſpirer, qu'ayant la tête fort élévée, tantôt il falloit la coucher. L'eſtomac faiſoit de violens efforts, ſans pouvoir vomir. Des chaleurs & des rougeurs lui montoient au viſage.

Le plus ſouvent elle n'avoit point de ſoif ; mais quelquefois l'altération étoit ſi grande, qu'à chaque inſtant, elle demandoit à boire, quoiqu'elle parût avoir une repugnance extrême pour la boiſſon, qu'elle prenoit avec une eſpece de fureur, & ſe contentoit cependant d'en avaller quelques gouttes, ou d'en mettre ſeulement dans ſa bouche, pour la rejetter auſſi-tôt, faiſant certaines fois des contorſions & des grimaces ſemblables à celles que l'on voit faire aux hydrophobes, quand on leur préſente les liquides. Cette repugnance venoit d'une grande difficulté d'avaller, cauſée par les mouvemens convulſifs, dont le pharinx étoit agité. Elle y reſſentoit une douleur vive & des picotemens : la gorge étoit un peu enflée, mais ſans inflammation, ainſi que l'intérieur de la bouche, la langue étant preſque toujours pâle. Ces accidens étoient ſeulement la ſuite des ſpaſmes & des convulſions, qui ſe manifeſtoient par le reſſerrement des machoires, dont les dents demeuroient quelquefois col-

lées les unes contre les autres pendant pluſieurs heures de ſuite, ſans que la malade pût abſolument ouvrir la bouche.

Elle ſe plaignoit dans certains intervalles d'ardeur d'entrailles, tandis qu'elle reſſentoit un froid aux extrémités. Elle avoit ſouvent des engourdiſſemens & des fourmillemens aux pieds & aux mains. Les veines y paroiſſoient gorgées de ſang, & la peau étoit parſemée de taches colorées d'un rouge foncé, ſemblables à celles des ſcorbutiques.

Les parties naturelles n'ont pas ſans doute été exemptes de douleurs & d'autres accidens. La patiente m'a dit ſeulement avoir apperçu quelquefois des mucoſités très-épaiſſes qui en ſortoient.

Durant tous ces déſordres, le pouls étoit petit, gêné & inégal; hors de-là, il étoit preſque dans ſon état naturel, ſeulement un peu plein, & les oreilles avoient un bourdonnement qui répondoit aux pulſations des arteres. Les convulſions & le délire finiſſoient ordinairement par une petite moiteur aux extrémités.

Toutes les fonctions paroiſſoient conſtamment dérangées: la déglutition des alimens étoit ſouvent mal aiſée, l'appetit vitié, la digeſtion de la nourriture ſolide, très-laborieuſe. Les ſecrétions ſe faiſoient très irréguliérement: l'excrétion des matieres

fécales & des urines étoit quelquefois totalement ſupprimée durant quatre, ou ſix, ou même dix jours de ſuite, malgré les lavemens qui demeuroient dans le corps, ou bien ils ſortoient, ſans entraîner aucun excrément : le nez étoit preſque toujours ſec : la bouche n'avoit qu'une ſalive épaiſſe : la ſéchereſſe des levres étoit ſi grande, qu'elle faiſoit gercer leur épiderme : la peau demeuroit preſque toujours aride & brûlante, avec cela la malade avoit une inſomnie preſque continuelle, & ne dormoit que très-peu.

Tout ce que je viens de dire, arriva pendant le cours entier de Juillet, Août & Septembre 1753, ſans qu'il y eut aucun ordre périodique régulier dans le retour & la ſucceſſion des ſymptomes. J'ai ſeulement remarqué que les nuits & les matinées étoient les tems les plus tranquilles, & l'après midi, le tems le plus laborieux. Cependant les accidens paroiſſoient la nuit & le jour à toute heure, laiſſant des intervalles plus ou moins longs. On en voyoit pluſieurs chaque jour, tantôt les uns, tantôt les autres. Le mal de tête étoit ſans relâche, avec diminution ou augmentation, & le délire ne manquoit point de venir pour le moins une fois durant la journée ou la nuit. Les maux étoient portés à l'extrême dans le tems ordinaire du flux menſtruel, qui n'étoit marqué que par l'écoulement de quelques gouttes de ſang.

Il eſt à remarquer que malgré la longueur de la maladie, malgré la multiplicité & la vehémence des accidens, les forces & l'embonpoint de la malade, ſe ſoutenoient aſſez bien. Il n'y avoit pas non plus de changement notable à la couleur de ſon viſage, ſi ce n'eſt qu'elle devenoit plus rouge & plus animée, quand elle étoit agitée par des ſymptomes violens.

Lorſqu'elle commençoit à être en convaleſcence, je donnai avis à un de ſes parens, homme de bon ſens, de la nature de cette affection. Il m'aſſura qu'il croyoit que la propoſition d'un mariage, qui n'avoit pas réuſſi par l'oppoſition du pere & de la mere de cette fille, pouvoit en être le principe: qu'il y avoit apparence qu'elle aimoit le jeune homme. Selon toute vraiſemblance ſa vertu fit dans cette occaſion, de violens efforts pour détruire ſon inclination; & ſi d'un côté, elle avoit une entiere ſoumiſſion aux volontés de ſes parens, ſon cœur de l'autre, ne pouvoit point ſe refuſer à ſon penchant naturel.

On ſçait avec quelle célérité, l'ame occupée des idées de l'amour, envoie les eſprits animaux vers les organes, qui ſont le ſiége de cette paſſion. Ils les mettent en jeu, le ſang y aborde en plus grande quantité, il y ſurvient un gonflement, la matiere ſeminale s'y ſépare en plus grande abondance, leur

ſenſibilité augmente, de-là s'enſuit un mouvement méchanique indépendant de la volonté, lequel perſiſtant trop long-tems, & devenant trop violent, produit des éretiſmes, des ſpaſmes, des convulſions, en un mot, les accidens de la maladie, que j'appelle érotico-hyſtérique. Or il aiſé de comprendre par le récit que j'ai fait, que c'eſt cette maladie qui attaquoit la perſonne, qui fait le ſujet de mon Obſervation.

La circulation des humeurs s'exécutoit chez elle inégalement & avec tumulte; le genre nerveux ſouffroit de très-grandes irritations, & le trouble étoit dans toutes les fonctions. L'uterus étoit le ſiége principal de ces déſordres. Je vais tâcher de le prouver.

Les douleurs ſe faiſant reſſentir, & commençant à la region hypogaſtrique, où ſont ſituées les parties naturelles, il n'y a pas lieu de douter qu'elles ne fuſſent affectées. Les regles ne ſe ſéparant pas, il devoit s'enſuivre une plethore générale: tous les vaiſſeaux étoient par conſéquent diſtendus, & les humeurs animées par le liquide ſeminal, qui reflue en trop grande quantité dans la maſſe du ſang, mettoient facilement tout le corps en érétiſme. Dans ces circonſtances, l'utérus ſe trouvant en état ſpaſmodique, ou même en convulſion, communiqua de toutes parts ſon déſordre, par la grande ſympathie

qu'il a avec tout le reſte du corps, qui étoit déja ſuſceptible de la moindre irritation.

Deux cauſes ont donc produit le renverſement de la ſanté de notre malade. 1°. La ſemence trop abondante : cela paroît aſſez clairement, par tout ce que j'ai dit ; mais de plus, les mucoſités épaiſſes qu'elle a apperçues ſortir par la vulve, ne doivent-elles pas être regardées comme l'éjaculation d'une ſemence qui a croupi dans l'utérus. 2°. La ſuppreſſion ou le dérangement des regles, qui eſt ſûrement l'effet de la premiere cauſe. Les irritations occaſionnées dans la matrice par la préſence d'une trop grande abondance de fluide ſeminal, ont empêché que les tuyaux ſécretoires de ce viſcere, ne puſſent tanſmettre le ſang menſtruel.

Les remédes que j'employai durant les mois de Juillet & d'Août, n'eurent pas un grand ſuccès : on ne ſuivoit mes conſeils que quand on voyoit le mal porté à un dégré extrême. Alors je mettois en uſage les lavemens émolliens, les tiſannes rafraîchiſſantes, & les émulſions de ſemences froides avec le ſirop de nymphæa, auxquelles je joignois quelquefois le laudanum, qui ne procuroit pas ordinairement le ſommeil. Au mois de Septembre, j'ordonnai quelques bains, qui parurent faire du bien ; mais les regles vinrent ſur ces entrefaites. Elles

furent accompagnées des révolutions ordinaires, qu'on ne manqua pas d'attribuer aux bains, & il fut cruellement réſolu qu'on ne les mettroit plus en uſage.

J'avois la douleur de voir qu'on oppoſoit tous les jours à mes vues, une opiniâtreté invincible, fondée ſur une foule de préjugés ridicules: de ſorte que las de trouver des obſtacles à la guériſon de cette fâcheuſe maladie, j'abandonnai la malade à elle-même, après lui avoir preſcrit un régime humectant & raffraîchiſſant, très-aiſé à ſuivre; de la laitue, du pourpier, du melon, du conconbre, que l'on faiſoit cuire dans les potages qu'elle mangeoit. On continua à lui donner fréquemment des lavemens, parce qu'ils la ſoulageoient beaucoup, & que ſans eux, la conſtipation & la ſuppreſſion d'urine ne manquoient pas de revenir.

Ce régime, bien ou mal exécuté, joint à la modération de la chaleur du tems, qui alloit tous les jours en diminuant, fit diſparoître, pendant le mois d'Octobre, une partie des ſymptomes, & rendit plus ſupportables ceux qui reſterent. Les mouvemens convulſifs étoient rares & peu de choſe: le délire ne venoit plus tous les jours, & quand il venoit, la patiente ne perdoit pas entiérement connoiſſance; elle voyoit ce qui ſe paſſoit dans ſa chambre; elle entretenoit converſation avec ceux qui la ſoignoient,

& après qu'il étoit paſſé, elle ſe rappelloit ce qu'elle avoit dit, & ce dont on lui avoit parlé. Son mal de tête ne conſiſtoit plus que dans une peſanteur, qu'elle y reſſentoit, & dans un bourdonnement d'oreilles.

On commençoit à ſe flater d'une guériſon prochaine; mais le tems périodique des regles, donna de nouvelles alarmes, quoique la fougue des accidens ne fut pas de beaucoup auſſi grande que les mois précédens. On réclama de nouveau mon ſecours, & je profitai de ce tems de ſollicitude, pour déterminer les parens à conſulter feu M. Cochon Dupuy, pere, Conſeiller-Médecin du Roi pour l'Hôpital de la marine de Rochefort, & Doyen du Collége de Médecine de la Rochelle, dont la ſcience répondoit très-bien à la grande réputation qu'il avoit acquiſe dans ces contrées, par une heureuſe & longue pratique.

Nous nous trouvames du même ſentiment touchant la nature de la maladie, & il penſa, comme moi, que pour y remédier, il falloit 1°. ôter la plénitude des humeurs par la ſaignée ſuffiſamment, mais prudemment réitérée, par des purgatifs convenables & par les lavemens. 2°. Modérer l'activité de la ſemence, diminuer ſa génération, & calmer l'irritation des nerfs uterins. 3°. Relâcher les ſolides trop tendus, en employant les humectans & les rafraîchiſſans. 4°. Déſobſ-

truer les vaiſſeaux ſécrétoires de l'utérus, pour rendre le flux menſtruel libre. 5°. Diviſer le ſang par des aperitifs doux. 6°. Appaiſer les ſymptomes, par des anti-ſpaſmodiques appropriés. 7°. Enfin rétablir le reſſort des vaiſſeaux débilités, par le ſecours des corroborans aromatiques, nervins & cephaliques.

Ayant apperçu le calme qu'avoit procuré le régime humectant & rafraîchiſſant, que j'avois preſcrit, on continua à le ſuivre. La malade ne ſe nourriſſoit que de potage de ſanté, de viandes ſimplement bouillies & roties; & elle ne buvoit point de vin. Sa boiſſon ordinaire étoit une tiſanne faite avec l'orge, le chiendent, quelques tranches de racines de nymphæa, & un peu de regliſſe.

Pour remplir les vues ci-deſſus mentionées, nous choiſimes l'intervalle des regles d'un mois à l'autre. C'eſt pourquoi, d'abord qu'elles furent paſſées, nous la fimes ſaigner au bras, & le ſurlendemain, au pied; un jour après, elle fut purgée avec deux onces de manne, & une once de ſel d'epſom, le tout fondu dans une chopine de décoction de chicorée aromatiſée de cannelle, & coulé pour deux doſes, qu'elle prit à une heure de diſtance, un peu chaudes. A la veille des ſaignées & du purgatif, on lui donna un lavement, & pour ſubvenir à ſa conſtipation ordinaire, j'eus ſoin qu'on employât ce

remede pendant tout le traitement : de ſorte qu'elle en prennoit quelquefois deux par jour, ſelon qu'il étoit néceſſaire.

Le lendemain du purgatif, elle commença l'uſage d'une tiſanne apéritive, que je lui preſcrivis. La malade en prennoit trois doſes par jour ; deux dans la matinée, & une l'après midi.

Après ſix jours de ce remede, elle fut purgée une ſeconde fois avec la manne & le ſel d'epſom, comme il eſt dit ci-deſſus.

Nous jugeames que les ſaignées, les lavemens, les purgations, & la liqueur faite par macération, avoient diminué la pléthore ; que les humeurs étoient plus délayées & à leur aiſe ; que les ſolides avoient acquis un peu plus de ſoupleſſe, & que les eſprits étoient aſſez modérés pour pouvoir employer les anti-hyſtériques ; ce que nous fimes.

En continuant les anti-hyſtériques & les lavemens, j'eus la ſatisfaction de voir que ſa ſanté ſe rétabliſſoit de jour en jour. Vers la fin du mois de Décembre, le flux menſtruel parut plus abondant qu'il n'avoit été depuis long-tems ; & quoiqu'il fut accompagné de quelques accidens, il ne ſe paſſa rien qui dût alarmer, comme les mois précédens.

Après cette évacuation, il parut une ſi grande tranquillité, qu'il ne reſtoit plus que l'ombre des ſymptomes. Tout étoit calme ;

mais

mais la nature habituée au déſordre, ne pouvoit encore reprendre ſon état ordinaire; c'eſt pourquoi je fis continuer pendant le mois de Janvier 1754, l'uſage d'une boiſſon apéritive. Elle étoit propre à ramener le bon ordre dans le genre nerveux, en fortifiant les nerfs par la vertu de l'eau de meliſſe qui en faiſoit la baſe, en adouciſſant tous les liquides, & en leur donnant de la fluidité.

Au mois de Février, cette fille ſe trouva entiérement guérie, & toutes ſes fonctions furent rétablies: cependant elle étoit fort ſuſceptible de joie, de triſteſſe & de chagrin, quand la moindre circonſtance y donnoit lieu.

Durant ce traitement, elle a rendu pluſieurs vers, qu'on ne doit pas croire avoir été la cauſe des accidens, qui ont paru, mais bien l'effet du dérangement des digeſtions, ſymptome de la maladie principale.

L'heureux ſuccès qu'eurent mes ſoins, lorſque les parens furent dociles, leur donna de la confiance, & la malade, craignant toujours une rechute, vouloit prendre de ſages précautions pour l'empêcher. C'eſt pourquoi ſe ſentant de petits maux de tête, & une diminution dans ſes regles, elle me fit part de ſes appréhenſions, au commencement du mois de Mai. Je la fis ſaigner & purger, pour la mettre, pendant environ vingt jours, à l'uſage des bouillons rafraîchiſſans,

faits avec un petit morceau de veau, les feuilles de laitue, d'endive, de bourrache, d'aigrémoine, & deux ou trois chancres de mer, au défaut des écreviſſes de riviere.

Par ce moyen, ſa ſanté ſe raffermit, & elle ſe porta bien, juſqu'au mois d'Avril 1755. Le retour du printems, & peut-être la propoſition d'un autre mariage, la jetterent dans de nouveaux accidens convulſifs. Il ne parut point de délire; mais aux approches des regles, les convulſions furent ſi violentes pendant huit jours, que ſa vie paroiſſoit en danger, vû l'abbattement de ſes forces, la petiteſſe de ſon pouls, & la grande gêne de la reſpiration, qui étoit entiérement convulſive, & très-ſouvent accompagnée d'une toux de même nature.

Cette attaque dura plus d'un mois, quoiqu'avec moins de violence, & ne céda qu'à force de rafraîchiſſans, de paregoriques & d'humectans, parmi leſquels les lavemens, ne furent point négligés. Elle ſe trouva ſoulagée pendant le mois de Mai, & j'achevai de la rétablir par l'uſage des bouillons rafraîchiſſans, précédés des remédes généraux, comme l'année d'auparavant.

Depuis ce tems, elle a été exempte d'incommodité de cette nature, ſi ce n'eſt qu'elle reſſentit un peu de mal de tête, & une petite diminution du flux menſtruel, en Mai 1756. La ſaignée, la purgation & les mê-

mes bouillons rafraîchiſſans ont détruit ces accidens, & elle jouit maintenant d'un très-bonne ſanté, quoiqu'elle ne ſoit pas encore mariée.

Je finis ce détail, & je conclus 1°. qu'il ſeroit dangereux de ſuivre un ſyſtême général dans la cure des affections hyſtériques; parce qu'il faut approprier les remedes à chaque eſpece particuliere, & avoir égard aux différentes cauſes qui les produiſent.

2°. De ce que les rafraîchiſſans & les humectans conviennent dans l'eſpece d'affection hyſtérique, dont il eſt queſtion dans mon Obſervation, il ne faut pas juger qu'ils conviennent dans toutes les autres, ni même qu'ils ſoient ſeuls capables de faire toujours en entier la cure de celle-ci.

3°. Les anti-hyſtériques, bien choiſis & donnés à propos, ne ſont pas à rejetter; puiſque l'uſage journalier qu'en a fait ma malade pendant trois ſemaines, lui a été fort utile. Ne doit-on pas en eſpérer des effets encore plus ſalutaires dans les cas où ils ſont plus appropriés?

Ce qui fait ſouvent que les affections hyſtériques ſont ſi rebelles, c'eſt qu'on ne les traite pas avec toute l'attention qu'elles méritent, & qu'on ne s'attache pas à diſcerner ce qui les produit. L'eſpece cauſée par un excès d'amour, eſt digne des plus ſerieuſes réflexions. C'eſt une des plus anciennes ma-

ladies, des plus communes, & le plus ſouvent méconnue, parce qu'elle ne ſe montre pas toujours avec ſes ſignes patagnomoniques, & qu'elle eſt ſeulement accompagnée d'une variété de ſignes équivoques, qui lui ſont communs avec d'autres maladies. D'ailleurs elle eſt aſſez mal aiſée à guérir, vû que, pour la détruire, il faut combattre contre la nature même.

Cependant il ſemble qu'on en fait peu de cas. Les Phyſiologiſtes paſſent très-légerement ſur la deſcription du Méchaniſme ſenſuel des organes de la génération; & les Praticiens n'en dévelopent les dérangemens qu'avec une circonſpection qui en dérobe entiérement la connoiſſance. Chacun ſe contente de conſidérer la foibleſſe humaine avec une ſorte de honte. Mais n'eſt-il pas plus honteux & indigne de la charité, que nous nous devons les uns aux autres, de laiſſer les hommes en proie aux ſuites fâcheuſes, que l'on voit tous les jours provenir de cette barbare affectation? L'ignorance qui en réſulte eſt cruelle pour les malades, & ignominieuſe pour les Médecins.

Sur les effets du Muſc, employé pour guérir la goutte dans l'eſtomac, par M. PRINGLE, Ecuyer, ci-devant Chirurgien du troiſieme Régiment des Gardes à pied.

Une femme de quarante-trois ans, naturellement délicate, qui avoit été long-tems ſujette à une paſſion hyſtérique, & à un aſtme, auquel ſa conformation avoit pu donner lieu, eut différentes attaques de goutte, tantôt à la tête, tantôt à l'eſtomac, ou aux extrémités, de ſorte qu'elle en fut eſtropiée pendant la plus grande partie de l'été de l'année 1745. Le mois de Novembre, elle en eut une attaque plus forte que les précédentes. La goutte qui s'étoit fixée dans ſon eſtomac, lui donna un hoquet & des convulſions de ce viſcere. Lorſque ſes accès la prennoient, elle éprouvoit des maux d'eſtomac très-violens, accompagnés d'une agitation ſi conſidérable dans le dos, que ſon domeſtique ne pouvoit pas y tenir la main. Peu à peu le ſpaſme montoit vers ſa gorge, & elle ſe ſentoit étrangler. Il ne lui étoit pas poſſible de ſe coucher, ni même de pancher ſa tête de côté ni d'autre; elle étoit obligée de ſe tenir dans un fauteuil où elle paſſoit le jour & la nuit. Ses jambes

étoient extrêmement enflées ; l'enflure ſe diſſipoit un peu lorſqu'elle les tenoit ſur une chaiſe ; mais à peine les y avoit-elle miſes, que ſon aſtme revenoit. Elle ſe contentoit de ſe tenir chaudement, & de boire de tems en tems un peu de bon vin ; elle prit une ou deux priſes de *teinture ſacrée*. Je la vis pour la premiere fois le 21 Novembre à neuf heures du ſoir. Les bons effets que j'avois vus du reméde du tonquin dans les hoquets, m'engagerent à le lui conſeiller ; je lui envoyai donc le bol ſuivant.

℞. *Cinnabaris nativ.*
Antim. aa *gr. xv.*
Moſchi optimi. *gr. xjv.*
Syrup. Balſamic. *q. ſ.*
F. Bolus.

Je lui ordonnai de prendre la moitié de cette doſe ſur le champ, avec un verre d'eau de vie par deſſus, & l'autre moitié, ſix heures après. Je la trouvai beaucoup mieux le lendemain matin, les convulſions de ſon eſtomac avoient ceſſé dès la premiere priſe. Je lui ordonnai un ſecond bol, ſemblable au précédent, pour prendre à neuf heures, en une ſeule priſe, & je lui conſeillai de le réitérer de quatre heures en quatre heures, juſqu'à ce qu'elle commençat à dormir ou à ſuer. Quoiqu'il fit très-froid, & qu'elle fut obligée, comme nous l'avons dit, de reſter

dans un fauteuil ; cependant à peine eut-elle pris quatre de ces bols, qu'elle dormit & ſua très-abondamment ; elle put ſe coucher ſur ſon lit, ſans éprouver aucun des accidens auxquels elle étoit expoſée autrefois. La ſueur continua toute cette nuit & juſqu'au ſoir du ſurlendemain, ſans preſqu'acune interruption. Je lui fis diſcontinuer les bols, & je lui preſcrivis un julep de huit onces, dans lequel je mis douze grains de muſc : elle paſſa ainſi juſqu'au 27, preſqu'entiérement délivrée de tous les ſymptomes qu'elle avoit éprouvés ; mais ce jour elle s'imagina ſentir un peu de goutte dans ſon eſtomac. Je lui fis prendre encore un bol, elle ſentit alors pour la premiere fois la chaleur de l'eau de vie. Le 29 elle craignit une autre attaque, & prit un autre bol. Depuis ce tems, elle s'eſt très-bien portée ; l'enflure de ſes jambes s'étant entiérement diſſipée, elle commença à ſe promener dans ſa chambre, & ſortit le 4 Décembre en chaiſe à porteur.

OBSERVATION

Sur une douleur d'Oreille, accompagnée d'hémorragie, occaſionnée par la préſence de trois vers, par M. FARJON, Médecin de la Charité, à Montpellier.

Dans le mois Juillet de l'année 1756, un enfant, âgé de ſix ans, fils du ſieur Seguy, habitant de cette ville, étoit affligé depuis un mois ou environ, d'une légere ſuppuration, dans le conduit auditif externe de l'oreille gauche, qui ne lui occaſionnoit aucune douleur. Ses parens n'y faiſoient pas beaucoup d'attention; ils ſe contentoient de laver la conque avec l'eau tiede, ou la décoction d'orge. Le 14 du même mois, cet enfant ſe plaignit d'une douleur vive qu'il reſſentoit dans l'oreille affligée : on y fit rayonner du lait de femme, on y jetta de l'eau d'orge, la douleur ſe calma; quelques heures après, elle reparut avec la même vivacité; on eut recours aux mêmes remédes, avec le même ſuccès. Le 15, la douleur fut plus conſidérable, elle fut calmée par les mêmes ſecours. Le 16, la douleur fut plus vive & plus fréquente; on étoit obligé à chaque inſtant d'employer & les mêmes remedes, & l'huile d'amandes dou-

ces, dont on laiſſoit couler quelques gouttes dans l'oreille. Le 17, la douleur fut ſi aigue vers le ſoir, que l'enfant eut des mouvemens convulſifs, & il rendit par l'oreille quelques gouttes de ſang. Le ſieur Regis, Chirurgien, fut appellé; il eſſaya de calmer la douleur par les ſaignées, par les mêmes remedes, & par les gouttes anodynes de Sydennham, qu'il joignit à l'huile d'amandes douces; mais le tout fut employé preſque ſans ſuccès. Le 18 au matin, la douleur fut ſi grande, que les mouvemens convulſifs devinrent plus fréquens, & plus conſidérables. Vers le milieu du jour, le ſang commença à couler par l'oreille conſtamment, & en ſi grande quantité, que dans l'eſpace de quelques heures, il en ſortit la valeur de deux poellettes. La ſituation triſte de cet enfant, détermina les parens à m'appeller; lorſque je le vis, il pouſſoit les hauts cris, les mouvemens convulſifs perſiſtoient, & l'hémorragie ne diſcontinuoit pas: les ſaignées, les narcotiques, & les adouciſſans furent mis en uſage, ſans aucun ſuccès; on n'appercevoit rien dans l'oreille, quelque attention qu'on y apportat. A ſix heures du ſoir, les mouvemens convulſifs devinrent plus forts, & les forces diminuerent conſidérablement. On commença à craindre pour les jours de l'enfant; mais à ſept heures, les mouvemens convulſifs ſe calmerent beau-

coup, la douleur diminua, & l'enfant ſe plaignit de quelque choſe, qui lui rongeoit l'oreille. La mere, qui étoit pour-lors toute ſeule auprès de ſon enfant, examina la partie, & jettant les yeux dans le conduit auditif externe; elle y apperçut un corps blanc; elle y introduiſit la tête d'une épingle, & elle en tira par ce ſecours, un ver blanc aſſez gros, qu'elle jetta à terre avec précipitation, où il ſe rapetiſſoit & s'allongeoit. Effrayée de cet événement, elle me fit appeller avec le Chirurgien. A la vue de ce ver, nous ne doutames plus de la cauſe de tous ces accidens, & comme ils perſiſtoient, nous augurames qu'il y en avoit encore quelqu'autre. En effet à l'aide de petites pinces que le Chirurgien introduiſit aſſez avant, il en tira deux vers ſemblables au premier. Dès que ces vers furent ſortis, l'hémorragie ceſſa, la douleur ſe calma, & les mouvemens convulſifs diſparurent. Ce jeune enfant s'endormit bientôt après; à ſon réveil, il fut très-calme; il ne lui reſta qu'une très-légere ſuppuration dans le conduit auditif, qui ſe guérit en peu de jours, par le ſecours de la décoction d'orge, & des eaux de barreges. Ces vers étoient blancs, de la longueur & groſſeur d'un gros pignon; leur tête étoit pointue & noire, & on appercevoit ſur leur dos une ligne noire.

Par l'examen que j'en fis, je les trouvai

entiérement reſſemblans par leur figure, & par leur couleur, à ceux qu'on apperçoit ſur les matieres animales, qui croupiſſent & pourriſſent dans les latrines, & dans les carrefours, (Fig. 1.) Je ne pus cependant me perſuader qu'ils fuſſent de la même nature. Je les emportai chez moi, pour les examiner avec plus de ſoin; mais quelque attention que j'y donnaſſe, j'y trouvois toujours la même reſſemblance. Pour m'en convaincre, je les enfermai ſéparément dans des cornets de papier. Cinq jours après, je vis qu'ils étoient noircis, & qu'ils avoient pris la figure d'une chriſalide noire & ferme, (Fig. 2.) J'avois ſoin de les examiner tous les jours. Le treizieme jour, après la métamorphoſe, voulant ouvrir, (vers les ſix heures du matin,) un de ces cornets, j'en vis ſortir une groſſe mouche. Fâché de l'avoir laiſſée échapper, je courus bien vîte à mes autres cornets, que j'ouvris avec plus de précaution. Dans le premier, j'y trouvai la chriſalide percée par une des extrémités, qui laiſſoit voir la tête d'une mouche, (Fig. 4. e. C.) Je me hâtai de la mettre dans une bouteille. Dans le ſecond, la chriſalide étoit dans ſon entier, & je la mis dans la même bouteille. Dans la journée, la mouche dont la tête étoit hors de la coque, ſe débarraſſa entiérement, & voloit çà & là dans la bouteille. Le lendemain, l'autre fut auſſi ſortie de ſa coque.

Ces mouches (Fig. 3.) étoient entiérement ſemblables à celles qu'on voit voltiger en été, ſur la viande expoſée à l'air, & dans les endroits où il y a des matieres animales pourries & corrompues, ou qui par la chaleur peuvent le devenir. Je fus alors convaincu de la nature de ces vers, & je ne pus douter de leur origine.

Perſonne n'ignore que les mouches (comme bien d'autres inſectes) dépoſent leurs œufs ſur les matieres, où les vers nouvellement éclos, peuvent trouver leur nourriture. Il eſt par conſéquent à préſumer avec beaucoup de certitude, que l'oreille de cet enfant, n'étant pas couverte, une de ces mouches, attirée par le pus, dont la conque étoit enduite, y dépoſa quelques œufs qui furent entraînés dans le conduit, par l'eau dont on lavoit la partie, & que la chaleur les y fit éclore, ou bien les œufs s'étant colés aux parois de la conque, ils y ont éclos, & ſe ſont inſinués enſuite dans le conduit auditif externe ; parvenus à leur groſſeur naturelle, ils ont occaſionné les accidens, en rongeant la membrane qui tapiſſe cette cavité.

Cette Obſervation me paroît éclaircir l'origine des vers qu'on a vu, & qu'on voit ſortir des oreilles, du nez, des ſinus fronteaux & maxillaires, & de ceux qu'on trouve ſur la ſurface de certains ulceres. N'eſt-elle

pas plus naturelle, que de penſer que les œufs ont été entraînés, & dépoſés par la voie de la circulation? La fineſſe des ouvertures des veines lactées, la petiteſſe des vaiſſeaux des parties où on trouve des vers, & les actions vitales ne contrediſent-elles pas ce ſyſtême plus ingénieux que vraiſemblable?

Explication des Figures.

La Figure premiere repréſente les trois vers tels qu'on les a retirés de l'oreille.

a La tête.

B La ligne noire qui paroiſſoit ſur le dos.

La Figure ſeconde repréſente ces vers, après qu'ils eurent pris la forme de cryſalides.

La Figure troiſieme repréſente une mouche ſortie de ces cryſalides.

La Figure quatrieme la repréſente ſortant.

c La cryſalide.

e La tête de la mouche qui commence à paroître.

OBSERVATION

Sur un enfant qui a reſté quatre ans dans le ventre de ſa mere, & dont les os ſont ſortis par une ouverture qui s'eſt faite aux muſcles du bas-ventre, proche l'ombilic; par M. COLLIN, Médecin de l'Hôpital de Cuſſet, en Bourbonnois.

L'Obſervation que vous avez inſérée dans votre Journal périodique du mois d'Août 1756, par M. Dupuis de la Porcherie, ſur l'expulſion d'un fétus, mort & corrompu dans le ſein de ſa mere; & celle qui ſe trouve dans le Journal d'Avril 1757, ſur le même ſujet, par M. Guillerme, m'ont paru ſi extraordinaires, que j'ai cru devoir vous faire part d'une Obſervation de cette eſpece dans une femme, avec tous les accidens qui ſont arrivés, pendant qu'elle a porté cet enfant.

La femme du nommé Forond, Menuſier des environs de Cuſſet, âgée d'environ trente-cinq ans, après avoir accouché de ſix enfans aſſez heureuſement, devint groſſe pour la ſeptieme fois, au mois de Mai 1754. Pendant les neuf premiers mois de ſa groſſeſſe, elle ſentit ſon enfant, & ſe porta aſſez bien; mais au bout de ce tems, elle eut l'imprudence de monter ſur une échelle d'où elle tomba. La chûte fut ſi conſidéra-

ble, que cette femme reſta évanouie ſur la place. On la porta chez elle en cet état; par le moyen de quelques ſecours, elle recouvra la connoiſſance; mais elle devint très-inquiette, en s'appercevant que ſon enfant ne donnoit aucun ſigne de vie.

Cette femme ne s'apperçut pas que cette chûte lui eût laiſſé aucuns ſymptomes dangereux pendant l'eſpace de trois mois; mais au bout de ce tems, elle fut très-étonnée de ſe réveiller, baignée juſqu'à la ceinture, par une prodigieuſe quantité d'eau rouſſâtre, ſortant de la matrice, ſans aucune douleur, qui lui annonçât un prochain accouchement.

Cette effuſion ne fut pas de longue durée. Elle parut ſe terminer, ſans laiſſer aucune crainte de danger. Trois mois après cette perte, la malade fut réglée, ce qui a duré trois mois conſécutifs.

Quoique la quantité d'eau qui étoit ſortie de la matrice eût diminué conſidérablement le volume du bas-ventre, néanmoins elle y ſentoit toujours une maſſe dure & ronde, qui s'étoit comme fixée au deſſous de l'ombilic.

Quinze mois après que les regles eurent manqué à cette malade, ſans en avoir été beaucoup incommodée, elle reſſentit une violente colique dans le bas-ventre, dont elle fut tourmentée jour & nuit, l'eſpace de

quinze jours, ne pouvant rien garder que de l'eau fraîche, vomiſſant tout le reſte ſur le champ. Cette colique ſe termina par une abondante évacuation de matiere purulente, d'une infection extraordinaire, qui ſortit par l'utérus, & qui n'a diſcontinué qu'à l'ouverture d'un abſcès, qui s'étoit formé ſur les muſcles droits du bas-ventre, proche l'ombilic, directement à l'endroit où cette maſſe ronde avoit paru ſe fixer. Quoique la malade eût rendu conſidérablement de matiere corrompue, il en eſt ſorti prodigieuſement par cet ulcere, qui a reſté ouvert l'eſpace de neuf mois.

Peu de tems après que cet abſcès eût dégénéré en ulcere, la malade, en ſe panſant, ſentit un corps dur flottant ſous la peau; elle reconnut facilement que c'étoit un os, qui étoit ſi peu attaché, que toutes les fois qu'elle baſſinoit cet ulcere, elle avoit la facilité de paſſer ſes doigts entre l'os & la peau, & de le remuer à ſa volonté; mais quand elle vouloit faire quelques efforts pour l'arracher, elle ſouffroit cruellement, l'os étant encore gêné par ſa partie inférieure.

Dans une ſituation ſi triſte, cette pauvre femme eut recours à un Chirurgien du pays, qui après l'avoir bien examinée, & n'y connoiſſant rien, voulut lui perſuader qu'elle avoit une côte démiſe, qui ſe préſentoit à l'ouverture, qui s'étoit formée au bas-ventre,

tre, & qu'elle vouloit lui en impoſer, en lui diſant avoir un enfant dans le ventre depuis ſi long-tems, & lui donna quelque onguent, dont elle ne put retirer aucun ſoulagement, puiſqu'il n'attaquoit pas la cauſe du mal. Ennuyée de cet onguent, qui lui coûtoit beaucoup, & ne la ſoulageoit guères, elle eut recours à une femme, qui lui conſeilla de ſe faire des cataplaſmes, avec la racine de grande conſoude, ce qu'elle a toujours continué, en baſſinant tous les jours ſon ulcere avec de l'eau de vie.

L'odeur qui émanoit de cet ulcere, étoit d'une puanteur exceſſive. Au bout de quelques jours, il ſortit de la plaie, une pelotte de vers, ce qui n'étonna pas peu la malade; mais ayant baſſiné ſa plaie avec de l'eau de vie, elle l'a purgea de toute cette ordure. quoique cet ulcere eut ſuppuré abondamment pendant tout l'été, la malade ne put retirer cet os qu'elle remuoit ſi facilement, qu'au commencement de Novembre. Il ſe trouva que c'étoit l'occipital de ſon enfant.

Depuis le commencement de Novembre, juſqu'au commencement de Janvier, l'ulcere a beaucoup ſuppuré, ſans qu'il ſe ſoit préſenté d'autres os. Mais dans les grands froids, l'ouverture s'étant beaucoup aggrandie, il en ſortoit tous les jours des parties oſſeuſes; le coronal, les pariétaux, les temporaux, les os de la jambe, de la cuiſſe, du bras, de

l'avant-bras, enfin tous les os d'une certaine étendue, ſont ſortis un à un, auſſi bien décharnés, que s'ils avoient paſſés par la main du meilleur Anatomiſte, ainſi que tous les autres petits, qui entrent dans la compoſition du corps humain.

La ſuppurarion a été aſſez longue, & le pus aſſez corroſif, pour ronger toutes les têtes des os, qui dans le fétus ne ſont qu'épiphiſes; l'os même de la mâchoire inférieure s'eſt trouvé auſſi déſuni à la ſymphiſe du menton, & les os du baſſin ſont ſéparés en trois de chaque côté; le corps des vertebres & généralement tout ce qui n'eſt pas parfaitement oſſifié dans un âge ſi tendre, s'eſt trouvé conſommé & détruit par le pus, & entraîné avec le reſte des matieres putréfiées.

Ayant examiné tout ce qui eſt ſorti de ſolide juſqu'à préſent par cet ulcere, j'ai trouvé parmi les os, nombre d'épiphiſes, mais ſi défigurées qu'il m'a été impoſſible de les rapporter.

Preſque tous les os étant ſortis, cet ulcere s'eſt fermé & cicatriſé en fort peu de tems, en ſuivant toujours le même panſement, rapporté ci-deſſus. Mais, comme il y a encore l'os d'une cuiſſe & quelques autres petits os qui, n'ayant pas ſuivis le même chemin que les autres, ne ſont pas encore dehors, j'ai été voir cette femme chez elle, pour l'examiner ſcrupuleuſement. M'ayant découvert

l'endroit où elle a dit ſentir ſes nouveaux os, j'ai remarqué que les parties qui les couvrent, ſont tumefiées & rouges, prêtes à tomber en ſuppuration, ayant preſſé une extrémité de ces os, que l'on ſent très-diſtinctement; j'ai vu l'autre extrémité qui, en s'appuyant ſur la peau, la fait blanchir, & paroît très-peu éloignée de ſa ſortie. J'ai voulu déterminer la malade à ſouffrir une légere inciſion ſur cette partie, afin de faciliter la ſortie de ces derniers os, mais je n'ai pu en venir about. Elle m'a conſtamment répondu que, puiſque les autres os s'étoient fait un chemin, ceux-là s'en frayeroient bien un auſſi.

J'ai examiné en même tems la cicatrice de l'ulcere précédent, par où preſque tous les os ſont ſortis, j'ai été ſurpris de voir tant de déperdition de ſubſtance des muſcles droits, emportés par la ſuppuration, & malgré cela, le corps de la malade qui, pendant la ſuppuration, étoit tout courbé en devant, eſt totalement redreſſé.

Voilà des faits qui prouvent inconteſtablement la rupture du corps de la matrice, qui a laiſſé un paſſage à l'enfant, pour tomber dans le bas-ventre. Que ſont devenues les chairs de l'enfant? Ce ſont elles apparemment qui ont fourni cette quantité conſidérable de pus. Comment la matrice a-t-elle pu s'ouvrir & ſe fermer ſans aucun accident?

Comment la nature a-t-elle pu produire une opération ſi merveilleuſe ? Ce ſont autant de queſtions très-difficiles à réſoudre.

OBSERVATION

Sur des Pierres biliaires ; par M. HUBERT, Chirurgien à Paris.

On croit ordinairement que toute pierre biliaire tirée immédiatement de la véſicule du fiel humain, doit nager ſur l'eau, étant compoſée, ainſi que la bile, de ſéroſités, de ſels urineux & de parties ſulphureuſes, mais épaiſſies & deſſéchées. L'expérience même ſembloit avoir confirmé ce ſentiment. Entraîné par des autorités reſpectables, je ſerois encore dans cette opinion, ſi pluſieurs expériences réitérées ne m'euſſent démontré le contraire.

Il y a environ deux mois que l'on trouva dans la véſicule du fiel d'une femme âgée de trente à trente-cinq ans, ſeize pierres biliaires, toutes à peu près de la groſſeur d'un œuf de ſerein, & d'une figure cunéiforme. Il y avoit très-peu de bile dans la véſicule du fiel. Le foye ne paroiſſoit point obſtrué. Huit de ces pierres me ſont tombées entre les mains. J'en ai pris une que j'ai miſe dans

un vaſe plein d'eau ; auſſi-tôt elle s'eſt précipitée au fond du vaſe. J'ai réitéré la même expérience ſur les autres qui toutes ſont également tombées au fond, ſans pouvoir remonter ſur l'eau, malgré les différens mouvemens que je leur ai occaſionnés en l'agitant. Je fus curieux de voir ſi elles s'enflammeroient. J'en ai expoſé à la lumiere d'une bougie, elles ont pris feu comme toutes les pierres biliaires.

OBSERVATIONS

Sur l'Accouchement d'une femme qui avoit tout le col de la matrice renverſé & tombé depuis deux jours ; par M. CHEMIN, Chirurgien-Juré à Evaux.

Le 15 Juillet 1754, je vis une femme qui, étant en travail d'enfant, ne pouvoit accoucher à cauſe que tout le col de ſa matrice étoit entiérement renverſé & tombé depuis deux jours hors de la partie honteuſe, d'une longueur & d'une groſſeur ſi prodigieuſe, que ſa ſage-femme en fut toute étonnée, ne ſçachant pas ce que ce pouvoit être, tant la choſe étoit extraordinaire. Cette partie déplacée étoit de la longueur d'un grand demi-pied, & plus gros que la tête d'un enfant nouveau né. On voyoit à ſon extré-

mité l'orifiçe interne de la matrice qui repréſentoit une eſpece de gros phymoſis, dont les bords étoient épais de deux travers de doigt en toute ſa circonférence, & qui en retréciſſoit tellement le paſſage que l'enfant, n'en pouvant ſortir & y étant arrêté, pouſſoit toujours de plus en plus la matrice en dehors, & les humeurs y affluant en abondance à cauſe des efforts inutiles que la femme faiſoit, gonfloient extraordinairement le col de la matrice qui en étoit déja tout livide & diſpoſé à la mortification, qui ſeroit indubitablement arrivée dans peu de tems, ſi je n'euſſe promptement accouché cette femme, en m'y comportant de la maniere que je vais dire. Comme il n'y avoit pas lieu pour lors de réduire le col de la matrice ainſi tombée, non ſeulement à cauſe de ſon extrême groſſeur, mais auſſi à cauſe que la tête de l'enfant étant trop groſſe & trop avancée dans le paſſage, elle n'auroit pu être repouſſée ſans une extrême violence, qui auroit été très-préjudiciable à la mere & à l'enfant. N'ayant pu introduire ma main dans ce gros phymoſis, & ne l'ayant pu dilater en aucune façon, voyant que la mere & l'enfant étoient ſur le point de périr, je me déterminai à opérer tout différemment que les Praticiens ne le conſeillent en pareille circonſtance. Je fis une inciſion cruciale au col de la matrice, dont chaque angle avoit deux doigts de lon-

gueur ; cette opération faite, l'enfant vint au monde vivant avec aiſance & au moyen d'un petit effort que la femme fit, & dans le même moment je délivrai la malade de ſon arriere-faix. *Je fis ces deux opérations dans ſix minutes*, & tout de ſuite je remis la matrice avec ſon col dans ſa ſituation naturelle, & après, pour procurer la réunion des plaies faites au col de la matrice, je recommandai à la femme de tenir ſes cuiſſes bien près l'une de l'autre, ayant auparavant eſſuyé les parties génitales avec du vin chaud ; & pendant huit jours je fis des injections déterſives dans la cavité avec l'eau d'orge, le miel animé avec un peu d'eſprit de vin, comme il y avoit danger de corruption. Ces injections alloient juſqu'à l'orifice interne de la matrice. Ces plaies ſe conſoliderent ſans beaucoup de ſuppuration. Au bout de quinze jours la femme fut guérie ſans aucun accident, & en état de vaquer à ſes affaires ordinaires, & a eu depuis des enfans.

Il eſt à obſerver que la femme n'avoit pas encore eu d'enfans. Elle étoit âgée de vingt-trois ans, & étoit très-forte & très-laborieuſe.

DESCRIPTION d'un bandage, par M. LECHANDELIER, Apothicaire à Rouen.

Quelqu'un dira peut-être que je ſors de mon état en annonçant un bandage pour les hernies : j'avoue que je ne ſuis point herniaire ; mais je me flate qu'on me tiendra compte de mon zele pour l'utilité publique. De plus les malades attaqués de deſcente, ſont trop à plaindre pour ne pas mériter les ſoins de tous ceux qui ſont en état de leur être utiles : ils ſe trouvent tous forcés de porter ſans ceſſe un préſervatif ſouvent nuiſible, preſque toujours à charge & même très-incommode. Si donc malgré l'incommodité preſque inſéparable des bandages, il eſt poſſible d'en conſtruire un ſi peu incommode que l'on puiſſe dire par comparaiſon qu'il ne l'eſt point, ce ſecours ne ſera-t-il pas digne de notre attention ? Le malade indigent ſe trouvera à portée de vaquer à des occupations ſuffiſantes pour ſatisfaire aux beſoins de la vie, & le riche pourra ſe livrer à certains amuſemens ſans gêne, ſans douleur & ſans crainte. Or l'expérience d'un bandage doux & aiſé qui a été faite par nombre de perſonnes des deux ſexes incommodées de hernies inguinales, la facilité que mes amis

m'ont aſſuré trouver dans ſon uſage, & les remercimens que j'ai reçus à cette occaſion de mes avis, m'engagent à en donner la deſcription au Public qui, à ce que j'eſpere, m'en ſçaura gré ſur ſa propre expérience : c'eſt le ſeul retour que je lui demande.

Il faut d'abord faire faire par un Tourneur, un bouton de bois de noyer à deux têtes, dans la figure d'un bouton à bretelle, dont une tête ne ſera que de la groſſeur d'un bouton ordinaire & applatie ſur ſa ſurface ; mais l'autre tête oppoſée à la premiere, doit être beaucoup plus ample, ayant deux ou trois pouces de diametre & même quelquefois davantage, proportionnellement à l'ouverture de l'anneau & au volume de l'inteſtin auquel il donne paſſage. Il faut que cette groſſe tête ſoit convexe ſur ſa ſurface, polie avec de la peau de chien de mer, & concave endedans en forme de champignon, afin que tout le corps du bouton ſoit d'un moindre volume.

Enſuite on fera un bandage en figure d'un T, formé de deux bandes de peau de chamois redoublée, garnie dans ſa duplicature, & aſſujettie par une bande de toile forte pour empêcher la peau de ſe prêter trop. On obſervera que la couture ne ſe trouve pas ſur la ſurface de la bande qui touchera le corps, ni même ſur les bords, mais au milieu de ſa

face extérieure, afin qu'elle ne puiſſe pas bleſſer le malade.

L'une & l'autre de ces deux bandes doivent être larges de trois travers de doigt : la premiere ſera d'une longueur aſſez juſte pour faire le tour de la ceinture, afin qu'au moyen d'une boutonniere faite à chaque extrémité, les deux bouts viennent ſe boutonner à la petite tête du bouton, de façon que la groſſe tête qui tiendra lieu de platine ſoit poſée préciſément ſur l'anneau.

La ſeconde bande, conſtruite comme la premiere & de la même largeur, ſera couſue fortement à la premiere en arriere, proche la hanche du côté de la hernie, pour venir par-deſſous la cuiſſe ſe boutonner de même & au même bouton que la premiere, & pour qu'elle tienne toujours ferme.

Ce bandage tout ſimple qu'il eſt, étant fait exactement, contiendra l'inteſtin dans les différens mouvemens du corps ; on peut le garder dans le lit ; on peut monter à cheval en allant doucement & en ſe ménageant ; on peut même faire des exercices modérés, ſans qu'il cauſe aucune incommodité.

Le même bandage peut ſervir aux malades qui auroient une deſcente de chaque côté, en augmentant un ſecond bouton à la bande de la ceinture, & une ſeconde bande de traverſe ſous l'autre cuiſſe.

Chacun peut faire ſoi-même ce bandage & à peu de frais. Il peut être utile à tout âge, même dans la jeuneſſe, quand on ſera malheureuſement certain que les ſecours les plus expérimentés ne ſont pas capables d'opérer une guériſon parfaite ; car dans l'âge tendre, il ne faut pas négliger tous les remedes indiqués en pareille occaſion.

CONSTITUTION ÉPIDEMIQUE

Obſervée à Marignane, pendant les mois de Mars & d'Avril de cette année 1758 ; *par M.* Sumeire, *Docteur en Médecine à Marignane.*

Marignane eſt un petit bourg ſitué à l'extrémité de la baſſe Provence, diſtant de deux lieues de Martigues. Son niveau eſt fort bas : le voiſinage de deux étangs & d'un vaſte marais, que forment les eaux, les pluies d'hiver qui ſe deſſéchent vers le commencement du printems, contribuent à rendre l'air de ce pays fort groſſier & fort humide. Les habitans ont un tempérament relatif à cet état de l'atmoſphere, c'eſt-à-dire, fort mou & peſant : ils ont une conſtitution tendante à la cachexie, & ils ſont ſujets à toutes les maladies, cauſées par l'humidité ; telles que les différentes fluxions, les rhu-

matiſmes, les douleurs de congeſtions, d'humeurs épaiſſes ou ſereuſes, âcres; les obſtructions, la jauniſſe, les enflures, l'hydropiſie, le ſcorbut, &c. Le peuple eſt ici vorace, ce qui me paroît ſurprenant, & il mange avec excès des coquillages groſſiers; cela joint à la nature de l'air qu'il reſpire, eſt vraiſemblablement la cauſe des fiévres intermittentes qui ſont endémiques dans ce pays: elles paroiſſent avec le printems, & ne finiſſent qu'avec l'automne. On voit ici de tems en tems quelques fiévres putrides; mais on ne connoît preſque pas les maladies inflammatoires.

Après un hiver ſec & froid, l'atmoſphere conſtamment ſeche, devint extrêmement variable vers la fin de Février; elle étoit ſouvent agitée par des vents chauds du midi, & de tems en tems, par des vents de nord-oueſt qui ſont dans ce pays très-froids & très-violens. Ces fréquentes variations qui arrivoient quelquefois dans le même jour, durerent pendant les mois de Mars & d'Avril; des ſoirées froides & humides ſuccédoient quelquefois à des jours chauds: l'air du matin étoit ſouvent épaiſſi par des brouillards qui couvroient toute la campagne.

Une telle conſtitution de l'air, jointe aux mauvais alimens dont le peuple s'eſt nourri durant tout le carême, où le poiſſon a manqué totalement, & au travail qui eſt l'unique

reſſource des gens de campagne, ne pouvoit pas manquer d'attirer quelques maladies épidémiques.

Au commencement du mois de Mars, les rhumes devinrent communs : ils dégénéroient dans pluſieurs ſujets en fluxions de poitrine, accompagnées de toux violente, de crachement ſanguinolent, de douleurs fixes ou vagues à la poitrine, & des fiévres vives, entrecoupées de friſſons : elles étoient heureuſement combattues par les ſaignées réitérées, les purgations douces, les loochs adouciſſans, les émulſions ou juleps anodins, &c.

Dans ce même tems, j'eus à l'Hôpital un jeune homme atteint d'une véritable pleuréſie, qui guérit par le même traitement : pour diſſiper entiérement la maladie par les ſueurs auxquelles la nature paroiſſoit incliner, j'eus beſoin à la fin de mettre en uſage les bols diaphorétiques & anodins, qu'indique M. Boucher, Médecin à Lille, & que j'ai reconnu très-efficaces.

Dans l'endroit, je fus auſſi appellé pour un jeune homme attaqué d'une vraie peripneumonie qui, malgré les ſaignées réitérées, les délayans antiphlogiſtiques, les loochs adouciſſans, les potions calmantes, ſubſiſtoit dans toute ſa force, & qui céda heureuſement aux bols diaphorétiques & anodins, dont je viens

de parler, & dont l'uſage procura des ſueurs abondantes, qui diminuerent promptement & conſidérablement la maladie, & par des crachats qui furent en premier lieu teints de ſang, mais qui blanchirent de jour en jour.

Je ne placerai pas ici la deſcription d'une fiévre gangréneuſe peu commune, que je traitai dans le tems à la campagne : quoiqu'elle ait quelque rapport avec cette conſtitution épidémique. Je la réſerve pour un autre Journal.

Le 11 de Mars je vis encore, dans une petite Paroiſſe circonvoiſine, un homme âgé de près de ſoixante ans, attaqué d'une peripneumonie.

Mais ces différentes maladies inflammatoires, quoique ſurprenantes, dans un pays où elles ſont ſi peu ordinaires, ne furent que le prélude de la maladie épidemique, qui ne tarda pas de ſe déclarer. Elle manifeſta ſon caractere meurtrier, en nous enlevant dans l'eſpace d'un mois & demi, neuf ſujets; & ce qui prouva encore la malignité de la conſtitution, fut la mort prompte de quelques perſonnes qui étoient depuis long-tems atteintes de maladies chroniques dangereuſes, & d'autres perſonnes fort âgées qui périrent avec la fiévre, ſans avoir les ſymptomes de la maladie courante.

Il m'a paru que la maladie, dont je vais donner la relation, reſſemble beaucoup à

celle qui a été obſervée à Aumale en 1756, & qui eſt décrite dans le Journal de Médecine, tom. 6. mois de Juin, par M. Marteau, Médecin de cette Ville; & à celle qui régna à S. Jean d'Angeli, dans les mois de Mars & d'Avril de l'année derniere, & qui eſt décrite dans le même Journal, par M. Marchand, Docteur en Médecine de cette Ville.

Je vais raſſembler dans une deſcription ſuccincte, toutes les Obſervations que jai faites ſur les différens malades en particulier. Ces Obſervations ont pour objet les principaux ſymptomes, le caractere général, les ſuccès de la méthode curative, & les événemens les plus remarquables de notre maladie épidémique.

Elle étoit précédée ordinairement par des laſſitudes & des affections catharrales; enſuite elle débutoit par un friſſon plus ou moins violent, accompagné quelquefois de vomiſſemens bilieux. Ce friſſon étoit ſuivi de la fiévre, qui ſe déclaroit avec une chaleur conſidérable ſur la peau, rougeur au viſage, pouls fréquent, dilaté & lâche: dans les uns, cette fiévre avoit des augmentations aſſez remarquables, mais irrégulieres; dans les autres, on n'en appercevoit preſque point: les malades ſe trouvoient d'abord dans un grand accablement: ils éprouvoient une toux ſéche & fatiguante, mais communé-

ment accompagnée de crachats viſqueux, ordinairement jaunes, quelquefois blancs, ſouvent rouillés ou ſanguinolens, & rarement ſereux, bruns ou ſavonneux : cette toux diſparoiſſoit quelquefois pour quelques jours, & revenoit enſuite par intervalle, & ſur-tout vers la fin de la maladie, elle devenoit plus vive & plus preſſante dans ceux qui périſſoient. Les malades ne ſe plaignoient point de la tête, ou ils ne reſſentoient qu'une petite douleur ; ils étoient plus attentifs à celle qui occupoit le côté, & qui ſe faiſoit ſentir tantôt aux vraies, & tantôt aux fauſſes côtes, qui étoit quelquefois fixe & quelquefois ambulante. Cette douleur étoit communément ſourde & très-ſupportable, & elle ne devenoit poignante que quand la toux paroiſſoit : il y a eu pourtant deux ou trois malades chez qui cette douleur a été conſtamment très-vive, la reſpiration n'étoit point oppreſſée ; il n'y a qu'une femme en qui l'oppreſſion & la douleur de côté ont été à un ſi haut dégré pendant les cinq ou ſix premiers jours de la maladie, qu'elle penſoit ſuffoquer de tems en tems ; & un jeune homme qui eut la reſpiration fort génée pendant les ſept jours que dura ſa maladie, dont je donnerai le détail ci-après.

La langue dans quelques-uns, ſur-tout dans les viſceres, étoit fort ſéche & comme brûlée ;

lée ; dans tous elle étoit chargée d'une craſſe blanche, ou jaune ou brune. Les urines étoient fort rouges ; il paroiſſoit dans le cours de la maladie des ſueurs ſymptomatiques légeres & inconſtantes, fort fétides, qui n'apportoient aucun ſoulagement dans quelques-uns, les inteſtins étoient picotés par de petites douleurs. Dans pluſieurs le bas-ventre ſe tendoit peu-à-peu vers le troiſieme ou le quatrieme jour, ou bien ſur la fin de la maladie, lorſqu'elle duroit plus long-tems ; dans les uns il reſtoit dans une tenſion ſpaſtique ; dans d'autres il ſe météoriſoit ; mais ce gonflement du bas-ventre n'étoit accompagné d'aucune douleur, & les malades n'y en reſſentoient point même quand on le touchoit en comprimant. Le ſang tiré des veines & reçu dans des vaiſſeaux profonds, paroiſſoit d'abord écumeux & dans une vive fermentation ; enſuite décompoſé par un repos de quelques heures, il rendoit une ſéroſité très-abondante, & préſentoit dans ſa partie ſolide ou gélatineuſe, qui formoit ordinairement un petit volume, une ſurface coënneuſe, jaune, qui quelquefois étoit fort dure, & quelquefois n'avoit qu'une médiocre fermeté.

La plûpart des malades ont rendu des vers par le bas, & quelques-uns en ont jetté par le haut ; on les a vus toujours morts ; on a reconnu qu'ils étoient de la claſſe des *teretes*. Les malades conſervoient communément

une entiere liberté d'eſprit juſqu'à la fin; alors ceux qui périſſoient, tomboient ordinairement dans un délire léger & ſouvent agréable : il n'y a eu que deux malades qui ayent eu le délire dans le cours de leur maladie, parce qu'elle a eu de la malignité. L'un eut une fluxion de poitrine qui fut la ſuite d'un rhume négligé, & qui après avoir réſiſté durant pluſieurs jours aux ſaignées & aux purgations réitérées, tiſannes pectorales, aux potions adouciſſantes & anodines, &c. ne ſe diſſipa que pour faire place à la fiévre maligne qui ſe déclara par un délire continuel & agréable, par la ſurdité, par les convulſions & les ſoubreſauts des tendons, & par un changement total du pouls, qui de plein, fort & brûlant qu'il avoit été juſqu'alors, devint tout-à-coup petit, froid & ſerré : les purgatifs continués, les lavages ſtibiés, les potions cordiales & ſédatives, la ſaignée au pied emporterent peu-à-peu cette maladie : l'application des véſicatoires *internis tibiis*, eut auſſi un grand ſuccès. L'effet de cet épiſpaſtique releva le pouls, débarraſſa la tête, & diſſipa peu-à-peu la ſurdité qui ne ceſſa entiérement qu'avec un écoulement de ſéroſité ichoreuſe & puriforme, que rendirent pendant long-tems les deux oreilles : cette maladie dura plus de vingt-cinq jours.

L'autre qui étoit un jeune homme âgé d'environ vingt-trois-ans, d'une conſtitu-

tion bilieuſe & ſujet à une légere jauniſſe habituelle, fut pris le 14 Avril de la maladie régnante, & il en eut tous les ſymptomes au plus haut dégré. Dès le commencement il eut la reſpiration extrêmement gênée, & cette oppreſſion dura pendant les ſept jours de ſa maladie ; il eut pendant quatre jours une fiévre trés-violente avec un pouls plein, fort & rapide, une toux fréquente, accompagnée de crachats jaunes & quelquefois rouillés, & une douleur médiocre au côté gauche. Au quatrieme jour j'apperçus que ſon bas-ventre commençoit à ſe tendre, & il ſe gonfla un peu vers les derniers jours : il fut ſaigné trois fois dans les commencemens ; il prit de deux jours l'un des purgatifs ſtibiés, qui procurerent des déjections très-abondantes & très-mauvaiſes d'une couleur fort jaune, accompagnées de quelque vers. On lui donna des potions vermifuges, où entroient les amers, les huileux & les acides. Tous les ſoirs il prenoit une émulſion cuite acidulée & anodine ; malgré tout cela ſa maladie montra au cinquieme jour des ſignes de malignité : ſon pouls changea totalement ; il devint petit, ſerré & convulſif, tout ſon corps étoit dans un érétiſme ſpaſmodique. Il ſurvint un délire de gaieté qui ne le quitta plus, & il mourut en s'affoibliſſant inſenſiblement le ſeptieme jour de ſa maladie. Comme le ſujet étoit à l'hôpital, nous eumes

la liberté de l'ouvrir. Nous commencâmes par la tête. Le crâne étant enlevé, la ſurface poſtérieure du cerveau parut gorgée d'un ſang livide, noir, & la ſurface antérieure préſentoit une couleur tirant ſur le jaune pâle. Le ſinus longitudinal étoit rempli d'un ſang noirâtre, & en partie caillé. La maſſe du cerveau & celle du cervelet étoient dans un état naturel ; il n'y avoit rien dans les ventricules.

Ayant ouvert enſuite le bas-ventre, nous trouvâmes l'épiploon preſque diſſous, & d'un rouge extrêmement pâle. Les inteſtins paroiſſoient gonflés par un air raréfié, c'eſt pourquoi ils parurent ſaillans dès que le péritoine fut ouvert. Ils étoient en général fort blancs ſans la moindre marque de phlogoſe ; il n'y avoit qu'une partie des grêles qui préſentât une couleur d'un jaune pâle. Tout le canal inteſtinal étoit tapiſſé d'une bile fort liquide, jaunâtre & extrêmement fétide, dans laquelle on trouvoit quelques vers morts. Le méſentere étoit plein d'une couleur fort jaune dans tout ſon tiſſu. L'eſtomac étoit dans un état naturel, & il n'y avoit rien dans ſa capacité. La véſicule du fiel étoit pleine d'une bile fort liquide & fort pâle. La rate avoit un grand volume; elle étoit d'une conſiſtance preſque diſſoute ; il n'y avoit rien d'extraordinaire dans ſa couleur. Le foie n'avoit rien de remarquable ni

dans ſa couleur ni dans ſa conſiſtance.

Nous en vinmes à la poitrine, laquelle étant ouverte, il ſortit une quantité conſidérable de ſéroſité jaunâtre & reſſemblante à l'urine qui étoit épanchée ſur le diaphragme : la plévre du côté gauche étoit entiérement ſuppurée, & formoit comme une gélée de pus d'un jaune très-foncé : une partie de la plévre du côté droit étoit dans le même état : les lobes des poumons parurent rétrécis & comme racourcis : le lobe gauche étoit dans un état de phlogoſe, & gorgé d'un ſang rougeâtre & de couleur gangréneuſe ; il y avoit une partie qui étoit parſemée d'une infinité de petites taches noirâtres. Sa ſubſtance quand on la coupoit, paroiſſoit fort ſerrée & beaucoup plus ferme qu'elle ne l'eſt ordinairement : le lobe gauche étoit beaucoup plus naturel ; cependant il y en avoit une partie aſſez conſidérable qui paroiſſoit auſſi dans un état de phlogoſe. Il n'y eut rien de remarquable ni dans le cœur, ni dans le péricarde.

L'ouverture de ce cadavre nous mit devant les yeux la cauſe prochaine & les effets de la maladie, qu'il n'étoit pas difficile de ſoupçonner, & me confirma dans la pratique que je ſuivois depuis le commencement de l'épidémie, & qui conſiſtoit à évacuer fréquemment les malades par des purgatifs aiguiſés de grains d'émétique, ſuivant l'âge,

le tempérament & le dégré du mal. Ma méthode étoit de compoſer les purgations avec la pulpe de caſſe, les feuilles de ſéné, les fleurs de pécher & la manne, & d'y ajouter le tartre ſtibié, *fractâ doſi*. Au commencent j'y mettois toujours de *ſemen contrà*, & ſouvent des ſommittés de petite centaurée ; mais quand j'eus reconnu que les vers n'entroient pour rien dans la cauſe principale de la maladie ; que les malades n'en rendoient que quelques-uns, qu'ils les rendoient toujours morts, & que les vermifuges pouvoient contribuer à échauffer les ſucs bilieux, j'en diſcontinuai l'uſage, & je ceſſai d'ordonner des potions vermifuges avec les amers : alors je fis entrer conſtamment les tamarins dans les potions purgatives, que je réitérois de deux jours en deux jours, & que je faiſois préparer ordinairement en deux doſes : cette maniere de purger étoit beaucoup plus ſûre & plus avantageuſe. Les tamarins ont paru produire un très-bon effet. Les purgatifs ſimples donnés en une ſeule doſe étoient très-infidéles, & il arrivoit ſouvent qu'ils évacuoient très-peu ou point du tout. Pour ſoutenir les évacuations dans les jours que le malade ne prenoit point de purgatifs, je faiſois quelquefois ajouter quatre ou cinq grains de tartre ſtibié dans une pinte de tiſanne, qui étoit ordinairement compoſée d'orge & de chiendent, ou bien dans une

décoction de deux ou trois onces de tamarins, préparée avec la même quantité d'eau ou de tiſanne, je faiſois fondre les mêmes grains d'émétique. Le malade prenoit un verre de cette tiſanne de deux heures en deux heures. Les tamarins me paroiſſoient très-indiqués pour réprimer la chaleur & l'efferveſcence des ſucs bilieux, qui dominoient viſiblement dans la maladie & depuis qu'on en fit uſage, on ne vit plus paroître de tenſion ſpaſtique ni de métoriſme du bas-ventre, & les évacuations parurent être plus efficaces & plus avantageuſes. Dans l'intervalle des purgatifs, je faiſois placer des lavemens fréquens, composés ſeulement de décoction émolliente & de miel. Ceux qui ſans m'en avertir y ont ajouté du *catholicum*, s'en ſont très-mal trouvés. Les purgatifs & les lavemens évacuoient une grande quantité de matieres bilieuſes plus ou moins épaiſſes, extrêmement fétides, parmi leſquelles on trouvoit quelquefois des vers; toutes les déjections des malades étoient toujours jaunes; tout ce qu'ils jettoient par le vomiſſement étoit de la même couleur.

Peut-être eût-il été mieux d'évacuer dès le commencement les malades par le haut, ſoit en leur donnant l'émétique ſeul, ſoit en ajoutant aux potions purgatives une doſe ſuffiſante de tartre ſtibié; mais je déclarerai ici que je n'ai pu me réſoudre à riſquer l'é-

vénement d'une pratique ſi hardie, ayant à traiter une maladie auſſi funeſte, & ayant à ménager des gens allarmés & très-prévenus contre les remedes violens.

Pour émouſſer l'activité des ſucs bilieux, pour calmer les irritations qu'elle produiſoit, pour adoucir la toux fréquente & importune qui fatiguoit les malades, pour leur procurer quelque repos, je preſcrivois tous les ſoirs des juleps parégoriques, ou des émulſions cuites anodines, acidulées & nîtrées. Ils avoient continuellement à leur uſage des loochs compoſés d'infuſion de fleurs adouciſſantes & diapnoiques & de graines de pavôt blanc, des ſyrops d'althæa ou de violette, & du ſyrop de pavôt blanc. La boiſſon ordinaire étoit une eau d'orge ou de chiendent, que je faiſois quelquefois émulſionner ou nîtrer, ou dans laquelle je faiſois infuſer quelques tranches de limon. Je conſeillois l'uſage du petit lait clarifié à ceux qui étoient en état de s'en procurer; mais je n'ai pas apperçu que les malades ayent retiré aucun avantage évident de l'uſage de tous ces délayans. Les parégoriques & les adouciſſans procuroient quelque ſoulagement, mais ils ne contentoient jamais bien les malades. Les loochs huileux n'étoient point de leur goût, & ils n'en pouvoient point ſoutenir l'uſage, quand on y ajoûtoit le kermès minéral. Il n'y a eu que

les évacuans qui ayent eu des effets déciſifs, & qui ayent apporté un changement évident à l'état des malades. Ceux qui ont échappé, ont dû manifeſtement leur ſalut à l'heureuſe opération des purgatifs. Nous avons vu des malades dans la plus dangereuſe ſituation, prêts à ſuccomber ſous le poids de la maladie, qui ſe ſont trouvés conſidérablement ſoulagés & même ont repris un air ſerein, immédiatement après avoir rendu des déjections copieuſes excitées par l'action des purgatifs. Ils retomboient dans le même état un ou deux jours après, & ils en relevoient de la même maniere par l'effet ſalutaire des mêmes remedes. Bien plus nous avons remarqué qu'ils étoient toujours ſuivis d'un mieux très-ſenſible, quoique trompeur, même dans ceux qui étoient emportés inopinément peu de tems après. Ceux qui après des évacuations abondantes, ont eu des ſueurs plus ou moins conſidérables ſoutenues, & ont jetté librement beaucoup de crachats viſqueux blancs ou jaunes & ſanguinolens, le tout avec une fiévre moindre & un pouls lâche & ſouple; ceux-là, dis-je, ſe ſont tous ſauvés. Dans ce cas, le bol diaphorétique & anodin de M. Boucher a fait des merveilles. Pour prévenir la ſuppuration ou la gangrene, qui étoient les cauſes mortelles de la maladie, j'ai eſſayé le camphre pris intérieurement; mais je n'en

ai retiré aucun avantage : le nître camphré n'a pas eu plus d'efficacité. Les linimens anti-pleurétiques que je compoſois d'huile d'hypericum, de camphre & d'onguent populeum ou d'althæa, ont bien paru ſoulager un peu la douleur de côté dans quelques-uns ; mais on n'a jamais vu qu'ils ayent eu quelque effet déciſif dans le traitement.

La ſaignée ne changeoit rien à l'état des malades, & je ne l'admettois dans le traitement que comme préparatoire, en tant qu'elle pouvoit interrompre pour quelque tems l'engorgement continuel de la poitrine au commencement de la maladie, & diſpoſer à l'opération des purgatifs par la détente générale qu'elle apporte dans tout le ſyſtême fibreux. Je faiſois faire une ou deux ſaignées plus ou moins copieuſes à ceux qui avoient un pouls fort, plein & rapide avec une chaleur vive ; je ne ſaignois point ceux qui n'avoient point de chaleur extraordinaire, & dont la fiévre n'étoit pas trop fougeuſe. La violence de la toux & la douleur de côté n'étant produites que par l'irritation des ſucs bilieux, ne me fourniſſoient point une indication pour la ſaignée.

Ceux en qui on a multiplié les ſaignées autant que les ſymptomes ont paru exiger, s'en ſont mal trouvés & ont tous péri.

Ceux qui ayant un pouls plein & une fiévre violente, ont été purgés d'abord ſans

avoir été ſaignés, n'ont pas eu un meilleur ſort ; mais l'omiſſion de la ſaignée a été dans ce cas moins préjudiciable que le retardement des purgatifs.

Tous ceux en qui on a différé un peu trop les purgatifs, ou en qui ils n'ont pas agi comme ils auroient dû faire, ſont morts ; ſoit que la ſaignée ait été pratiquée ou omiſe ſuivant l'indication.

Les vieillards, malgré les bons effets apparens des purgatifs, ſont morts avec le râle, ſans crachats, ni ſueurs.

Ceux qui ont été ſaignés pluſieurs fois ſont morts communément ſans râle, de même que ceux qui ont été ſaignés & purgés quelquefois.

Quand la douleur de côté s'éclipſoit, ou devenoit preſqu'inſenſible le troiſieme ou quatrieme jour, communément les malades périſſoient bientôt après, ou il leur ſurvenoit la tenſion ou le météoriſme du bas-ventre, ou leur maladie ſe prolongeoit au-delà de vingt jours. La douleur de côté s'eſt faite ſentir dans quelques-uns preſque juſqu'à leur fin.

La tenſion ou le météoriſme du bas-ventre étoit un accident mortel pour les adultes : quand il a paru, il n'y a plus eu de reſſource ; les purgatifs n'ont plus agi : les ſaignées ont été infructueuſes, & ont quelquefois précipité les malades. Les lavemens, les fomen-

tations, les boiſſons les plus capables de relâcher & de détendre n'ont pas eu le moindre ſuccès. Ces différens ſecours ont été plus efficaces chez les enfans qui tous avoient le bas-ventre tendu dès le commencement : ils diſſipoient cet accident & la maladie.

Le délire a toujours accompagné le météoriſme du bas-ventre, quand il eſt ſurvenu aux adultes ; au lieu qu'il y avoit ſouvent tenſion ſpaſtique ſans délire. Tous ceux qui ſont morts avec le bas-ventre tendu ou météoriſé, ſont morts ſans râle.

Preſque tous les malades qui ont échappé ont eu, après les évacuations ſuffiſantes, des ſueurs fétides ſoutenues, ou ont jetté beaucoup de crachats viſqueux, blancs, jaunes, ſanguinolens, comme il a été déja obſervé. Cette expectoration a duré dans la plûpart quelques jours, après que la fiévre a eu ceſſé ; cependant un jeune homme de treize à quatorze ans périt au vingt-deuxieme jour, étant preſque ſans fiévre, ayant craché pendant les dix ou douze derniers jours beaucoup de matieres blanches & tenaces, qui embarraſſoient continuellement ſes poumons, & qui en gênoient tellement l'action qu'il penſoit quelquefois ſuffoquer, & ayant eu pendant ce tems-là une fiévre médiocre qui augmentoit & diminuoit irrégulierement. Il avoit comme un *bronchus pulmonum*. Je ne lui avois jamais apperçu de ſueurs conſ-

tantes : il mourut tout-à-coup preſque ſans qu'on s'en apperçut.

Tous ceux qui ſont morts, ont péri tranquillement & en s'éteignant peu-à-peu.

Dans quelques-uns le pouls devenoit petit & ſerré vers la fin ; dans d'autres il ſubſiſtoit plein & fort, preſque juſqu'à l'agonie.

Les gens avancés en âge ſont tous morts le troiſieme ou quatrieme jour. Les adultes ſont allés les uns juſqu'au cinquieme, les autres juſqu'au ſeptieme, & deux ont paſſé le vingt.

Chez ceux qui ont échappé, la maladie a duré dans les uns environ quatorze jours, & dans les autres elle s'eſt prolongée au-delà du vingt.

Il n'en eſt gueres échappé de ceux qui ont eu la maladie vers le milieu du régne de l'épidémie, ſi on en excepte les enfans.

On a remarqué que la maladie épidémique n'a attaqué que des perſonnes qui avoient beaucoup fatigué, qui avoient une ſanté ruînée, ou qui avoient uſé demauvais alimens. Les conſtitutions bilieuſes y ont été plus expoſées.

On a obſervé pendant le cours de l'épidémie quelques fiévres putrides, qui ſe ſont terminées heureuſement, & des fiévres intermittentes quotidiennes ou tierces, qui ont cédé facilement aux purgatifs & au quinquina.

Durant le tems de la conſtitution épidémique, la plûpart des gens en ſanté ont éprouvé des douleurs vagues à la poitrine, & un ſentiment de laſſitude univerſelle. Pluſieurs ont eu une fiévre paſſagere, accompagnée d'une douleur aux fauſſes côtes: cette fiévre étoit emportée par des lavemens ou par des purgatifs, & ſouvent par une ſueur ſpontanée.

De l'expoſition & du détail des obſervations, qui ont eu pour objet les principaux ſymptomes, de la plûpart des événemens, des ſuccès des remedes employés, des phénomenes morbifiques apperçus dans le cadavre qui a été ouvert, de quelques circonſtances de la maladie épidémique, ne réſulte-il pas qu'elle a eu pour cauſe prochaine une dépravation des ſucs bilieux? Cette cauſe s'adopte parfaitement à toutes les obſervations qui ſont contenues dans ce mémoire. Je ne m'engagerai point à en faire l'application dans un détail qui n'eſt pas néceſſaire aux Médecins intelligens, & qui ajoûteroit ici une longueur peut-être ennuyeuſe. Je ne ferai qu'expoſer en finiſſant, que les malades rendoient par les évacuations une quantité étonnante de matieres jaunes, bilieuſes, très-fétides; que ce qu'ils jettoient par les vomiſſemens étoit de la même nature; qu'ils étoient ſoulagés ou guéris par les évacuations multipliées de ces ſucs bilieux; que leurs cra-

chats étoient communément jaunes ; qu'on a trouvé dans le cadavre ouvert tout le canal inteſtinal tapiſſé d'humeurs bilieuſes, & la véſicule du fiel toute pleine de bile, dont la couleur déſignoit la putreſcence ; que la maladie a été beaucoup plus violente dans les tempéramens bilieux, & qu'ils y ont été plus expoſés que les autres ; que la tenſion ſpaſtique & le météoriſme du bas-ventre étoient produits par la raréfaction de l'air contenu dans les inteſtins, cauſée vraiſemblablement par la chaleur & la volatilité de la bile qui y étoit répandue ; que la cauſe que nous admettons étoit viſible dans le ſang tiré des veines par la ſaignée, dont la ſéroſité & le coagulum préſentoient une couleur jaune ; que la ſaignée étoit infructueuſe & ne procuroit aucun ſoulagement, parce qu'elle ne pouvoit rien changer à la putréfaction, à la chaleur, à la fermentation & à la volatilité des ſucs bilieux qui dominoient dans le ſang & dans les inteſtins ; qu'elle ne calmoit même pas la toux qui preſſoit les malades, parce qu'elle ne procédoit que de l'irritation que cauſoit aux filets nerveux & membraneux de la plévre & des poumons le ſang chargé de particules bilieuſes, que la chaleur de la fiévre & leur propre dépravation rendoient fort âcres & volatiles ; que cette toux fatiguante étoit ordinairement ſans oppreſſion de poitrine,

parce que la cauſe que nous aſſignons ne devoit produire dans les poumons que des inflammations ſuperficielles, & comme éryſipellateuſes & non des obſtructions inflammatoires conſidérables dans la ſubſtance de ce viſcere ; que ſi dans le ſujet dont nous ouvrîmes le cadavre, nous trouvâmes que les poumons étoient réduits en une maſſe ſerrée aſſez dure & toute phlogoſée ; ce qui ſignifioit que les poumons avoient été obſtrués par une forte inflammation, qui avoit été le produit d'une maladie à laquelle s'étoit ajoutée la malignité, c'eſt que le malade avoit eu pendant tout le cours de ſa maladie une grande oppreſſion de poitrine ; que malgré les avantages que l'on paroiſſoit retirer des évacuations abondantes d'humeurs bilieuſes, il arrivoit ſouvent que les malades ſuccomboient inopinément, parce que le ſang qui formoit des congeſtions inflammatoires dans les poumons & dans la plévre, étant imprégné de ſucs bilieux-putrides-volatils, paſſoit promptement en ſuppuration ; de tels ſucs ne pouvant que faire une impreſſion extrêmement ſeptique ; que l'atteinte de la maladie ſe faiſoit à la poitrine, parce que le ſang à qui les ſucs bilieux putreſcens communiquoient une grande viſcoſité, étoit ſujet à s'embarraſſer & à former des ſtaſes inflammatoires dans les poumons, & ſur-tout dans la plévre ; ſoit par les raiſons

ſons tirées de la ſituation anatomique des vaiſſeaux, comme le veut M. Huxham dans ſon eſſai ſur les fiévres : *Diſſertation ſur les pleuréſies & péripneumonies*, *Ch.* 1 ; ſoit parce que les fréquentes variations de l'atmoſphere ſucceſſivement chaude ou froide, en interrompant ſouvent & promptement la tendance générale du ſang vers la ſurface du corps, le déterminent ſubitement & autant de fois vers la poitrine ; où encore par les effets du contact du même air tantôt froid, tantôt chaud, toujours ſec, le ſang tel que nous le ſuppoſons & dans le tems de la congeſtion, doit former des engorgemens & des ſtaſes plus ou moins conſidérables, avec d'autant plus de facilité, que les poumons & toutes les parties du thorax ſont dans un mouvement continuel, & d'une fabrique ou texture qui exige que le ſang ne s'éloigne pas en quantité ni en qualité des conditions proportionnelles & requiſes, pour que ſon cours y ſoit libre : que la douleur de côté étoit ordinairement peu vive & très-ſupportable, parce qu'elle n'étoit point excitée par une violente diſtenſion des fibrilles nerveuſes & membraneuſes de la plévre ; mais par une ſimple irritabilité qu'y cauſoit l'âcreté des humeurs bilieuſes : que la chaleur forte qui accompagnoit la maladie provenoit de la grande fermentation qu'excitoit dans le ſang l'humeur bilieuſe exaltée & vo-

latile : que le pouls ample, dilaté & lâche, étoit l'effet de la raréfaction du ſang, cauſée par cette fermentation : que la fétidité des ſueurs tant critiques que ſymptomatiques, marquoit la dégénéreſcence putride de l'humeur bilieuſe devenue tranſpirable : que les remedes qui ont eu un effet déciſif pour la guériſon de la maladie ſont les purgatifs réitérés, adminiſtrés dès le commencement, & les bols diaphorétiques employés ſur la fin ; les premiers diminuant d'abord la maladie, en précipitant par les ſelles une quantité prodigieuſe de matiere putride, dans laquelle on voyoit toujours dominer la bile, dont il ſe faiſoit vraiſemblablement dans le foye une ſecrétion très-abondante. Les ſeconds diſſipant par les voies de la tranſpiration, l'humeur bilieuſe-putreſcente-volatile, qui étoit répandue dans la maſſe du ſang, & celle qui ſe trouvoit mêlée avec la quantité de ſang qui formoit les ſtaſes inflammatoires qu'il y avoit dans la poitrine : que les vers que rendoient la plûpart des malades étoient un ſigne évident de la putridité, qui étoit combinée avec la conſtitution inflammatoire : que les vieillards ont ſuccombé promptement à la maladie, parce que l'état bilieux-putreſcent de leurs humeurs étoit apparemment à un trop haut dégré : que les enfans en ont tous échappé, parce que leur ſang a très-peu d'humeur bi-

lieuſe, que cette humeur n'a pas beaucoup d'activité, & qu'elle eſt ſuſceptible d'une beaucoup moindre putréfaction : que les adultes en ont guéri très-difficilement ou ont été enlevés, parce que leur ſang eſt fourni d'une grande quantité de ſucs bilieux, capables d'une putréfaction très-exaltée : que la conſtitution de l'air qui a précédé & accompagné l'épidémie, étoit propre à produire un ſang bilieux-putride dans des perſonnes continuellement expoſées au travail, & dans l'uſage habituel des mauvais alimens. Le ſiége principal de la maladie épidémique ayant été aux poumons & à la plévre, & ſa cauſe prochaine ayant été reconnue pour une putréfaction exaltée de l'humeur bilieuſe, il réſulte qu'on doit la définir une pleuro-péripneumonie bilieuſe-putride.

SEANCE PUBLIQUE

De l'Académie Royale de Chirurgie.

Le 9 Avril, l'Académie Royale de Chirurgie, tint ſa ſéance publique. M. Morand, Sécretaire perpétuel, en fit l'ouverture par le diſcours ſuivant.

Le ſujet du prix propoſé par l'Académie pour cette année, étoit : *Déterminer les cas où les injections ſont néceſſaires pour la cure*

des maladies chirurgicales, & établir les regles générales & particulieres qu'on doit ſuivre dans leur uſage. Le prix a été adjugé au Mémoire, n°. 8, dont la deviſe eſt cette phraſe de Celſe : *Satius eſt anceps experiri auxilium, quàm nullum.*

L'Auteur de la piece couronnée, eſt M. Grillon, Maître en Chirurgie à Rouen. Cet ouvrage terminera le troiſieme volume des prix, qui eſt actuellement ſous preſſe. Des deux prix d'émulation, l'Académie en a adjugé un à M. Nicoletti, Chirurgien, Penſionnaire de la Séréniſſime République de Lucques : l'autre eſt réſervé. La Diſſertation de M. Nicoletti eſt *ſur la cauſe qui rend la reſpiration ſi néceſſaire aux nouveaux nés : ce qui ſert à déterminer les effets réels de la compreſſion du cordon ombilical dans le fœtus, & la maniere d'y remédier en certains cas.* Les cinq petites médailles ont été décernées à M. Hélie, Académicien libre, MM. Leſſeré, Maître en Chirurgie à Auxerre, la Rue, correſpondant de l'Académie à Rennes, la Fargue, Lieutenant de M. le premier Chirurgien à Bayonne, & Douſſin, Maître en Chirurgie à Xaintes. M. Leſſeré a déja eu une de ces médailles l'année derniere.

Après la diſtribution des prix, M. Morand a prononcé ce qui ſuit :

» Les matériaux pour l'éloge de M. Baſ-

» ſuel, nous ont été remis trop tard : nous » nous réſervons d'en faire une mention ho- » norable dans le quatrieme volume des Mé- » moires, auquel on travaille.

» M. Baſſuel avoit été pendant pluſieurs » années Commiſſaire de l'Académie pour » les correſpondances. Il étoit Profeſſeur & » Démonſtrateur Royal du College de Pa- » ris, & Membre de la Société des beaux » Arts, protégée par M. le Comte de Cler- » mont. Indépendamment de ſes qualités » perſonnelles, il étoit allié à M. Hévin, » dont le nom nous eſt ſi cher ; & nous ne » pouvons paſſer ſous ſilence, qu'à l'occaſion » de la mort de M. Baſſuel, M. Hévin a » reſſenti des marques éclatantes de cette » bienfaiſance qui fait le caractere de Ma- » dame la Dauphine. Cette Auguſte Prin- » ceſſe a réuni auprès d'elle un frere & une » ſœur, dignes du ſort le plus heureux, & » qui ne peuvent plus manquer d'en jouir.

Après cela, M. Braſdor a lu un Mémoire ſur les amputations dans l'article : M. Pibrac, une obſervation ſur une *métaſtaſe* ſinguliere : M. Sabatier, *Adjoint*, un Mémoire ſur l'opération de la *paracenteſe* : & M. Louis, un Mémoire ſur une queſtion chirurgicale relative à la Juriſprudence.

OBSERVATIONS
MÉTÉOROLOGIQUES.
JUIN. 1758.

Jours du mois.	*Thermometre.* A 6 h. du matin	A midi.	A 10. h. du ſoir.	*Barometre.* pouces.	lignes.	parties	*Vents.*	*Etat du ciel.*
1	11	18	15	28	0	0	O. à l'E.	Peu de nuages.
				27	1	28	méd.	
2	12	14	11	28	1	$\frac{1}{2}$	O.	Couvert. pluie méd. tout le jour.
3	10	18	$12\frac{1}{2}$		4		N-O. fort.	Beauc. de nuages.
4	9	19	14				S-O. méd.	Peu de nuages.
5	$12\frac{1}{2}$	20	15		3	0	O. au S-E. foible.	Couvert. pet. pluie à midi.
6	14	23	18		2	$\frac{1}{2}$	S-E. *id.*	Beauc. de nuag.
7	15	25	$20\frac{1}{2}$		1	$\frac{3}{4}$	*Idem.*	Peu de nua.
8	15	25	20		3	$\frac{1}{2}$	O. à l'E. médiocre.	Serein avec une légere bruine.
9	18	$27\frac{1}{2}$	$21\frac{1}{2}$		2		S-E. au S-O. *id.*	Peu de nua.
10	18	$25\frac{1}{2}$	19		3	0	*Idem.*	*Id.* A 6. h. ſ. petite pluie. à 8 h. orag.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	*A midi.*	*A 10 h. du ſoir.*	*pouces.*	*lignes.*	*parties.*		
						½		tonn. grêle & p. pl.
11	16	23	18		1		S. méd.	Pluie très-forte la nuit. beaucoup. de nua.
12	17	23	16		3		*Id.* très-fort.	Beau. nua. quelq: g. de pl. à 5 h. ſ.
13	14 ½	20	14		5	⅓	S-O. méd.	Beau. de n.
14	11	22	16		3		E. au S-O. *Idem.*	*Idem.*
15	14	18	14		4	0	S-O. *id.*	Couvert. petite pluie par interv. le matin.
16	13	17	15		2	½	*Idem.*	*Idem.*
17	13	16	11		0	0	*Idem.*	*Id.* pet. pl. par interv. tout le jour.
18	9¼	16	10		4	½	O. fort.	Beau. de n.
19	10	15	12 ½				*Id.* méd.	*Id.* Pet. pl. à 2 h. du ſ.
20	12½	19	13		6	0	N-O. mé.	Beauc. nua.
21	11		16				*Idem.*	*Idem.*
22	14	22	15		4		*Idem.*	*Idem.*
23	12	21½	13		3		*Idem.*	*Idem.*
24	12	22	17		1		N-E. médiocre.	*Id.* Pet. pl. à 11 h. du ſ.
25	16	23	18		2		S-E. *Id.*	*Id.* orage. écl. tonn. & petite pluie à 8 h. du ſ.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du ſoir.	pouces.	lignes.	parties.		
26	16	23	18		3		N-E. *Id.*	*Id.* orag. à 3 h. & à 5 h. du ſoir. écl. tonn. & pluie forte.
					3			
27	14	24½	16		2		N. *Id.*	Beauc. nua.
28	14		13		1		*Idem.*	*Id.* Pl. pet. à midi juſq. 4 h. du ſ.
29	9	18	12		0	½	*Idem.*	Peu de nua.
30	9	18	14	27	11	0	N-E. *Id.*	Beau. nuageux.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois, a été de 27 ½ dég. au-deſſus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 9 dég. au deſſous du même point : la différence entre ces deux termes eſt de 18 dégrés ½.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre, a été de 28 pouces 6 lignes ; & ſon plus grand abbaiſſement de 27 pouces 11 lignes : la différence entre ces deux termes eſt de 7 lignes.

Le vent a ſoufflé 3 fois du N.
3 fois du N-E.
3 fois de l'E.
6 fois du S-E.
2 fois du S.
8 fois du S-O.
6 fois de l'O.
5 fois du N-O.

Il y a eu 1 jour de tems ſerein.
24 jours de nuageux.
5 jours couverts.

12 jours de pluie.
3 jours d'éclairs.
3 jours de tonnere.

Les hygrometres ont marqué de la ſécchereſſe pendant tout ce mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Juin de cette année, par M. VANDERMONDE.

Il n'y a pas eu de mois dans l'année qui ait été auſſi fertile en maladies que celui-ci. On a obſervé des toux ſeches & opiniâtres, accompagnées de picotemens à la poitrine, & d'une âcreté ſinguliere dans les crachats; des catharres à la tête, à la gorge & à la potrine, des fauſſes peripneumonies, & quelques pleureſies bilieuſes; les ſaignées, les délayans, les lavemens, les adouciſſans, les narcotiques, les doux purgatifs, & ſur la fin les diaphorétiques ont été employés ſucceſſivement. On a remarqué que la plûpart des maladies ſe terminoient par des ſueurs abondantes quand on en guériſſoit, ſinon il reſtoit quelquefois des douleurs vagues à la poitrine, à la tête & à la gorge; des démangeaiſons à la peau, quelquefois des ardeurs d'urine.

Les rhumatiſmes, les attaques de goutte ont été plus vives que ci-devant. Nous avons vu pluſieurs de ces maux qui n'ont cedé à aucun des remedes ordinaires, & qui n'ont été calmés que par le moyen d'un bon régime & des légers diaphorétiques.

On a auſſi obſervé des fiévres bilieuſes, accompagnées ſur-tout de vives douleurs de colique, de nauſées & d'une conſtipation conſidérable; les ſaignées ne paroiſſoient pas y être d'une grande efficacité, les lavemens, les évacuans & les calmans réuſſiſſoient beaucoup mieux.

Obſervations Météorologiques faites à Lille pendant le mois de Mai 1758, par M. Boucher, Médecin.

Les vents du nord qui ont regné les trois quarts du mois, & la ſéchereſſe qui en a été la ſuite, ont extrêmement nuit à nos campagnes, ſur-tout aux lins, qui en ſont le produit le plus riche. Les pluies d'orage, qu'on a eu à la fin du mois, n'ont pas été aſſez abondantes & ſont venues trop tard pour pouvoir remédier au mal.

Il n'y a pas eu de variations conſidérables dans le barometre, le mercure s'étant trouvé pendant tout le mois à la hauteur de 28 pouces ou bien près, preſque toujours au-deſſus juſqu'au 22, & au-deſſous depuis.

Le thermometre a toujours été obſervé au-deſſous du terme de la température, même le matin, ſi l'on excepte les quatre ou cinq premiers jours; les chaleurs ont été même aſſez vives depuis le 5 juſqu'au 26, le thermometre ayant monté très-ſouvent dans le point de la plus grande chaleur du jour, à 20 dégrés & même au-delà: le 24, il a été obſervé à 13 dégrés, & le 25, à 24 dégrés; les jours ſuivans l'air a été rafraîchi par les orages qu'il a fait le 25 & le 26.

La plus grande chaleur marquée par le

thermometre pendant ce mois, a été de 24 dégrés au-deſſus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 3 ½ dégrés; la différence entre ces deux termes eſt de 2 ½ dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 4 lignes, & ſon plus grand abbaiſſement a été de 27 pouces 8 lignes; la différence entre ces deux termes eſt de 8 lignes.

Le vent a ſoufflé 8 fois du Nord.
19 fois du Nord vers l'Eſt.
4 fois de l'Eſt.
1 fois du Sud-Eſt.
5 fois du Sud.
2 fois du Sud-Oueſt.
3 fois de l'Oueſt.

Il y a eu 14 jours de tems couvert ou nuageux.
8 jours de pluie.
3 jours de brouillards.
3 jours de tonnere.
3 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de la ſéchereſſe tout le mois, à la réſerve des quatre ou cinq premiers jours.

Maladies qui ont régné à Lille en Mai.

Il a regné dans tout le cours de ce mois, un rhume épidémique, dont le développement a été l'effet de la chaleur du tems ſuccédant tout-à-coup au froid, pendant que le vent étoit reſté au nord & que la ſéchereſſe

ſubſiſtoit. Cette maladie qui a été générale à la ville & à la campagne, prenoit par un enrouement à la gorge ou ſimplement une ſécheresſe du goſier, mal de tête, accablement; le nez étoit bouché & les narines ſeches; il y avoit une tenſion douloureuſe dans la région lombaire & quelquefois dans le dos; pluſieurs ont été dans le cas du coryza; dans les uns une petite fiévre accompagnoit ces ſymptomes, avec de la toux, un peu d'oppreſſion ou des picotemens en divers endroits du contour de la poitrine; mais la plûpart des malades paroiſſoient être ſans fiévre. Ces rhumes n'ont point été dangereux, ni même opiniâtres. Il n'en étoit pas de même d'une fiévre catharrale, & des pleureſies ou pléuropneumonies, qui ont auſſi regné épidémiquement, & qui participoient de la fiévre putride ou plutôt de la fiévre bilieuſe, l'un & l'autre ne ſe terminant guères que par des ſelles bilieuſes.

La fiévre catharrale ou fluxionnaire qui attaquoit la tête, la gorge ou la poitrine, & même le bas-ventre, & quelquefois toutes ces parties à la fois, ſuivoit tantôt le type d'une fiévre continue remittente, & plus ſouvent celui de la double-tierce continue, ayant des accès alternatifs avec friſſon ou avec des circonſtances équivalentes. Elle prenoit avec les ſymptomes du rhume épidémique, mais dans un plus haut dégré; la lan-

gue étoit chargée d'un duvet blanc, elle étoit ſeche dans ſa partie poſtérieure, & d'un jaune brun en cet endroit; la toux moleſtoit les uns, les autres avoient des nauſées & du malaiſe à la région épigaſtrique; la ſoif avoit ordinairement lieu, les malades ſouhaitoient des boiſſons aigreletes; la plûpart avoient de violens maux de tête dans les redoublemens de fiévre, avec tenſion & battemens ſur-tout au front, les yeux étoient fort abbatus: pluſieurs ont eu de petits ſaignemens du nez; dans les femmes les regles ont paru ſouvent hors du terme & de l'invaſion de la maladie: le pouls étoit ordinairement élevé & fréquent; les urines ne couloient pas bien, & étoient hautes en couleur: le ventre qui étoit ſerré d'abord, ſe lâchoit ordinairement vers le declin de la maladie, & il s'établiſſoit ſouvent une diarrhée, qu'il étoit très-dangereux d'arrêter; de quelque nature qu'elle fut. Eelle terminoit la maladie lorſqu'elle étoit bilieuſe. Il a paru à un petit nombre de perſonnes, des taches rouges à l'extérieur de tout le corps, & à d'autres des petites puſtules.

Les fiévres tierces & les doubles-tierces ont participé du caractere ſpécial de cette épidémie.

Les pleureſies, les peripneumonies ou pleuropneumonies, & les rhumatiſmes inflammatoires, ne portoient guères dans la

premiere invaſion que l'empreinte des fiévres inflammatoires. La toux & l'oppreſſion avoient lieu dans la pleuropneumonie, ſans qu'il s'enſuivit d'expectoration, ou bien les crachats n'étoient qu'une lymphe claire & mouſſeuſe ou de couleur ſafranée. Les vaiſſeaux ayant été ſuffiſamment vuidés par de promptes & copieuſes ſaignées, & les ſymptomes les plus violens étant allegés, les loochs avec l'oximel & le kermes mineral opéroient un double bien, en procurant l'expectoration, & en facilitant la diarrhée critique; lorſque cette derniere évacuation tardoit, on y ſuppléoit par les lavemens & par les minoratifs. Dans le cas de déliteſcence, d'irrégularité du pouls, & de menace d'atonie prochaine, on s'eſt bien trouvé de l'application des véſicatoires tant au col qu'aux jambes.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois d'Août. A Paris, ce 23 Juillet 1758.

BARON.

Figure des Vers Sorties de l'oreille gauche d'un Enfant de six ans le 18. Juillet 1766.

Fig. 2e.

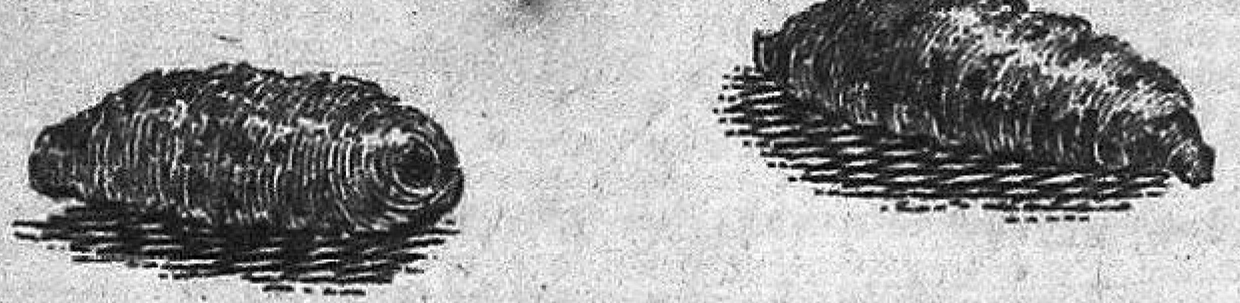


Fig. 3^{e}.

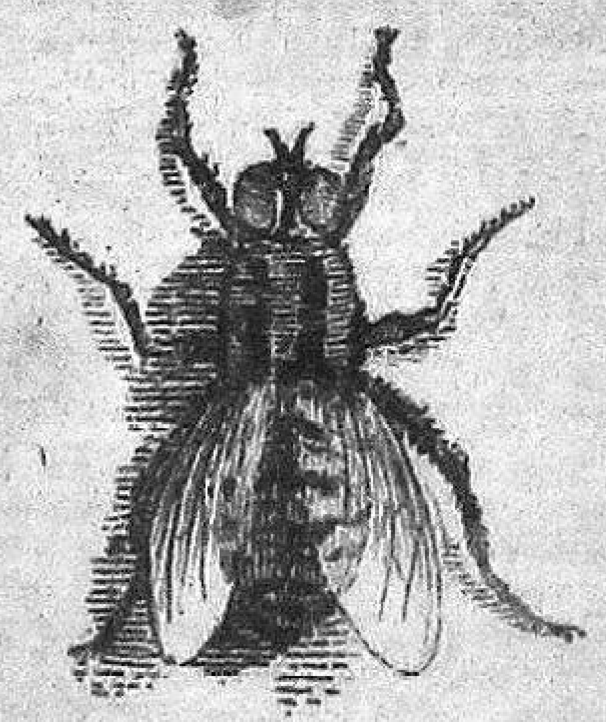
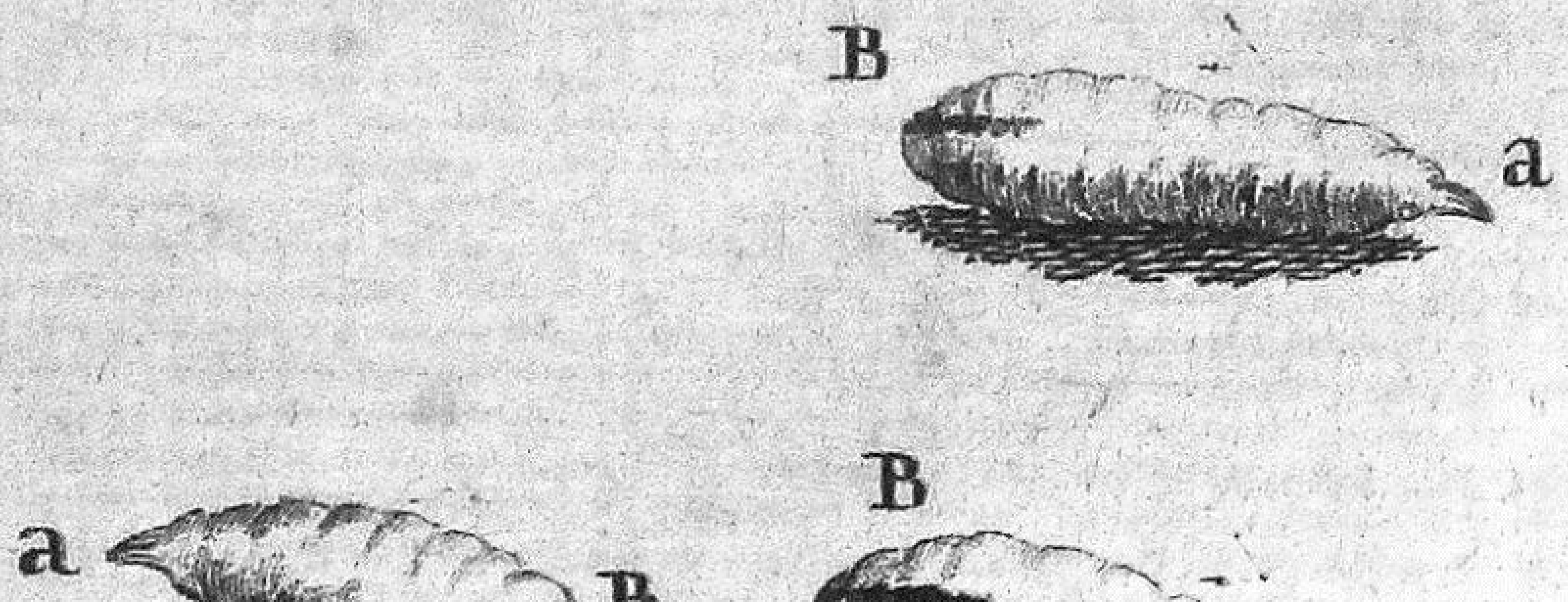


Fig. 4^{e}

Fig. 1re



JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, Profeſſeur en Chirurgie Françoiſe, Cenſeur Royal, & Membre de l'Inſtitut de Bologne.

. . . . Artem experientia fecit,
Exemplo monſtrante viam. . . . .

Marc. Manil. Aſtronom. lib. 1. v. 63. 64.

SEPTEMBRE 1758.

TOME IX.

A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin, à l'Ange.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

SEPTEMBRE 1758.

Le Manuel des Dames de Charité, ou Formules de médicamens faciles à préparer, dreſſées en faveur des perſonnes charitables qui diſtribuent des remedes aux pauvres dans les villes & dans les campagnes; quatrieme édition revue, & augmentée de la Deſcription des maladies. A Paris, chez Debure *l'aîné, Quai des Auguſtins. Prix relié, 2 liv. 10 ſols.*

CET Ouvrage dont nous annonçons aujourd'hui la quatrieme édition, eſt le fruit des conſultations gratuites établies à Orléans en faveur des pauvres. L'accueil favorable que le Public lui fit auſſi-tôt

qu'il parut ; le jugement avantageux qu'en ont porté les différens Journaux & les Ecrits périodiques ; l'approbation authentique que lui donne un célebre Médecin de Paris ; le prompt débit qu'il s'en eſt fait, ſont des preuves de ſon utilité.

Tous les remedes que l'on propoſe dans ce Manuel, ſont faciles à préparer & de peu de dépenſe, & en cela rempliſſent bien l'objet que les Auteurs ſe ſont propoſés. Toutes ces formules ſont accompagnées de remarques qui ſont claires, préciſes & judicieuſes, & qui mettent ceux qui peuvent s'en ſervir à l'abri des accidens qui pourroient en réſulter. Nous ne pouvons cependant nous empêcher de faire remarquer que les livres à formules ſont toujours dangereux, en ce qu'il eſt preſqu'impoſſible de faire des formules appliquables dans tous les cas : auſſi les Auteurs de cet ouvrage dont on connoît les talens & le zele pour l'utilité publique, ont-ils ajoûté tous les correctifs néceſſaires pour empêcher qu'il ne réſulte aucun mal de cette œuvre charitable, pour peu que l'on y prête l'attention convenable.

Cette quatrieme édition eſt enrichie de pluſieurs recettes nouvelles qui ont été éprouvées dans pluſieurs occaſions, & dont on garantit l'efficacité. On y trouve de plus une Deſcription de chaque maladie, & un

tableau des ſymptomes qui la caractériſent. Quelque ſoit la préciſion des Auteurs de cet ouvrage, nous avons bien de la peine à nous perſuader que ces courtes deſcriptions des maladies puiſſent ſuffire, pour les reconnoître, aux perſonnes qui ne ſont point de l'art, & qui n'ont aucune teinture de la Médecine. Il eſt difficile d'éviter les confuſions & les mépriſes qui doivent s'enſuivre néceſſairement.

On a groſſi de plus ce volume par des remedes tirés des Ephémerides d'Allemagne, dont la plûpart ſont minucieux, & dont les vertus nous paroiſſent un peu avanturées.

L'ouvrage eſt terminé par un Traité de la ſaignée. C'eſt ſans contredit, le morceau qui fait le plus d'honneur aux Auteurs : il contient des réflexions judicieuſes, & il donne les moyens de faire & d'appliquer avec adreſſe & intelligence les différentes eſpeces de ſaignée qu'on a coutume de pratiquer ſur le corps humain. On a réuni dans cet article tout ce qu'on ſçavoit de plus intéreſſant ſur cette matiere.

Les préceptes que l'on a répandus dans le corps de l'ouvrage, au ſujet de l'émetique, de l'opium & du quinquina, ſont très-utiles ; & il eſt très-eſſentiel à tous ceux qui emploient ces différens remedes d'y faire une ſérieuſe attention.

La purgation qui eſt un des principaux & des plus fréquens remedes de la Médecine, exigeoit auſſi quelques notes & quelques réflexions ſur ſon uſage; c'eſt ce que les Auteurs de cet ouvrage ont rempli, autant bien qu'on pouvoit le deſirer; de façon que chacun peut trouver dans ce petit Manuel, de quoi ſe ſuffire dans bien des circonſtances, où il eſt impoſſible de ſe procurer l'avis d'un Médecin ſage & prudent, qui eſt ſans contredit, préférable à tous les livres du monde, parce qu'il eſt des modifications dans les maladies, des manieres d'être toujours nouvelles, ſur le traitement deſquelles il eſt impoſſible de donner des principes, & auxquelles un jugement éclairé par beaucoup de connoiſſances peut à peine ſuffire. Les Auteurs de ce Manuel ne ſe ſont point diſſimulés cette difficulté, comme on le voit par ce qui ſuit.

» Quoique cet ouvrage ne ſuppoſe point » de Médecins, il ne faut pas cependant » s'imaginer qu'on doive ſe paſſer de leur » avis, lorſqu'on peut l'avoir facilement. » Ce ſeroit tenter Dieu & ſortir de l'ordre, » que de ne les point conſulter, puiſque » c'eſt ordinairement par leur moyen qu'il » opere la guériſon des maladies. Il n'y a que » des perſonnes ignorantes & orgueilleuſes » qui puiſſent penſer autrement, & qui » par une routine de quelques années de

» mauvaiſe pratique, s'imaginent être en » droit de décider affirmativement dans les » cas même les plus épineux ; auſſi n'eſt-ce » point pour ces perſonnes que ce livre eſt » fait, mais pour ces ames ſaintes & chari- » tables, qui craignent toujours de mal faire, » qui demandent des avis, & les ſuivent » volontiers, &c.

---

*LA Pharmacopée des Pauvres, accompagnée d'Obſervations ſur chaque formule, par le Docteur W*** Membre du College Royal des Médecins de Londres, avec des notes ſur l'application des mêmes remedes, & une Table des maladies. A Paris, chez* Heriſſant, *Imprimeur, rue Notre-Dame. Prix relié 2 liv.*

Les livres à formules ſe multiplient tous les jours. On en fait de toutes les eſpeces, & chacun prétend l'emporter ſur les autres par la ſimplicité, le choix & l'efficacité de ſes recettes. On ſe figure ſecourir les pauvres. Eſt-ce pratiquer une œuvre charitable, que de mettre des armes dans les mains de furieux qui en abuſent, en les tournant contre eux-mêmes, ou contre les autres ? Ne ſeroit-il pas plus ſimple de laiſſer faire cette charité à chaque Médecin, qui ſçauroit l'ap-

pliquer toujours à propos, ſans riſque & ſans danger, & quelquefois avec avantage.

Comme l'on ſçait que ces ſortes d'ouvrages ſont très-dangereux, & qu'il faut être bien téméraire pour s'expoſer aux ſuites funeſtes qui peuvent en réſulter, on a eu grand ſoin d'avertir dans un avant-propos de trois pages, que ce recueil de remedes paſſoit dans l'eſprit des plus célebres Médecins, pour ne le céder à aucune des Pharmacopées connues dans les Hôpitaux. On cite avec beaucoup d'emphaſe les travaux des Médecins d'Edinbourg à ce ſujet; ceux d'un *ſçavant* Médecin Anglois, qui y a joint des remarques; & enfin les Obſervations d'un Médecin de Paris, *encore plus ſçavant*. C'eſt ainſi qu'on parle, quand on veut ſurprendre la bonne foi du Public. Nous rendons trop de juſtice à la célebre Société d'Edinbourg, pour croire qu'elle regarde cette Pharmacopée comme un chef-dœuvre; & nous ne connoiſſons point de Médecin de Paris, ſur-tout parmi les plus *éclairés*, qui ait voulu prendre la peine d'ajoûter des remarques à un ſi mauuvais ouvrage, d'autant plus que les Obſervations qu'on dit être du Médecin de Paris, ſont trop médiocres, pour qu'on puiſſe les attribuer à aucun des Membres de ce Corps illuſtre, & qu'elles figurent aſſez bien avec le reſte de l'ouvrage, comme on

pourra en juger par cet examen critique.

On trouve d'abord un état des poids & meſures dont on fait uſage en Angleterre. Après avoir dit que la pinte, meſure de Londres, contient 16 onces, qui en les évaluant par le gros, dont la quantité eſt de 60 grains, fait un ſixieme de moins que la livre ou chopine, meſure de Paris : on établit dans une Table, que le miel, pinte de Londres, ne peſe que quinze onces ſept gros dix-neuf grains ; & que l'eau de pluie peſe quinze onces un gros cinquante grains.

Nous craignons bien fort que l'Editeur ſe ſoit ici trompé dans ſon calcul qui nous paroît beaucoup embrouillé, & dont les réſultats ne ſemblent pas vraiſemblables. Au reſte, puiſqu'on avoit formé le généreux deſſein de donner cet excellent ouvrage aux Médecins François ; il ſemble que l'Editeur ou ſon Mentor, auroient dû ſe donner la peine de calculer les différences reſpectives des meſures Angloiſes & Françoiſes, pour en faire une évaluation relative à nos poids. On auroit évité par ce moyen les embarras concontinuels qui naiſſent de cette omiſſion, ce qui étoit bien eſſentiel dans un ouvrage qui a été entrepris, publié, traduit & augmenté par raiſon de ſimplicité. Cette différence eſt de 1536 grains entre les 16 onces Angloiſes & les 16 onces Françoiſes, leſquelles valent 2 onces 5 gros & 1 ſcrupule de moins pour la livre Angloiſe : ainſi les

16 onces, meſure Angloiſe, ne valent que 16 onces 2 gros & 2 ſcrupules, poids de Paris.

L'eau que l'on appelle *aléxitere*, pag. 1, eſt compoſée de trois livres de ſureau, de deux livres de feuilles d'angelique fraîches; & l'Auteur y ajoûte une quantité ſuffiſante d'eau commune: mais il nous ſemble qu'il étoit très eſſentiel, ſur-tout pour des pauvres qui ne ſont pas Médecins, de déterminer la quantité de l'eau qui étoit requiſe pour cette compoſition; car autrement on riſque de rendre cette liqueur trop forte ou trop foible.

Dans l'eau *antihyſtérique*, pag. 2, on lit ſemences de *leviſticum*; l'Editeur n'eſt sûrement pas Médecin, puiſqu'il ne ſçavoit pas que cette plante s'appelle en François *leveſche*, ou *ache de montagne*.

Il y a grande apparence que dans l'eau *aromatique*, pag. 2, on eſt très-peu inquiet ſur la nature & la quantité des aromates qui entrent dans cette compoſition, puiſqu'on ſubſtitue demi-livre de cannelle blanche, quatre onces d'écorce fraîche de limon, & deux onces de petit cardamome, dans deux gallons d'eſprit-de-vin; à une demi-livre de poivre de la Jamaïque, dans trois gallons du même eſprit. Il nous ſemble que cette ſubſtitution n'eſt pas judicieuſe, & que cette derniere recette doit être très-âcre & très-incendiaire.

A l'égard de l'eau *ophtalmique*, elle eſt com

poſée de vitriol blanc & d'eau commune: aſſurément ſi ce remede ne coûte guères à celui qui s'en ſert, il n'a guères coûté non plus à celui qui l'a imaginé.

A la page 11 on trouve un bol compoſé de 15 *grains* d'alun, d'extrait de quinquina, de *muſcade* de chacun 10 *grains*; l'Auteur par une note très-judicieuſe, a grand ſoin de prévenir que l'alun eſt ſujet à donner des douleurs d'entrailles, & qu'il ſeroit d'avis qu'on commençât par des *doſes inférieures* à celle qui eſt preſcrite dans cette formule. Cet avis eſt d'un homme bien prudent qui craint l'alun & aime apparemment la muſcade.

Dans le bol ſuivant, fait d'un demi gros de philonium de Londres, de 10 grains de rubarbe, l'Auteur ajoûte une ſuffiſante quantité de ſyrop. Peut-on donner dans une bevue de cette eſpece? Aſſurément l'Apothicaire chargé de faire un bol ſemblable, y ajoûteroit de la poudre de regliſſe en place de ſyrop, & il feroit bien; car autrement, plus il ajoûteroit de ſyrop, moins il feroit de bol.

Le bol de camphre eſt compoſé de camphre, de gomme Arabique & de ſyrop. Nous ignorons comment ces ſubſtances peuvent être réunies enſemble par un homme inſtruit. On ſçait que le camphre ſe diſſoud très-bien dans les huiles & l'eſprit-de-vin,

& non dans l'eau & la gomme. Que ne ſe ſervoit-on du ſucre candi? cela étoit ſi ſimple.

Le bol de jalap, à la page 21, eſt compoſé d'une once de jalap, de poivre de la Jamaïque, de cryſtaux, de tartre, de chacun un gros, avec ſuffiſante quantité de ſyrop de nerprun, pour un bol. Peut-on rien voir de plus monſtrueux que cette compoſition; un once de jalap & un gros de crême de tartre, qu'elle proportion! quel eſt le goſier aſſez large pour avaler un pareil bol, & qu'elles ſont les entrailles aſſez robuſtes pour y réſiſter? L'auteur ajoûte en note: *Ce purgatif eſt très-ſûr & très-doux*, & l'auteur des ſecondes remarques dit: *Les doſes de cette formule ſont trop fortes pour les dames françoiſes d'une foible conſtitution*; penſe-t-il que les hommes de ce pays ſoient des chevaux, & qu'ils n'aient rien à craindre de l'uſage de ce bol? Nous les avertiſſons en attendant de bien s'en préſerver, comme d'un des plus dangereux & des plus violens remedes qu'on puiſſe imaginer.

S'il eſt vrai que dans les bols qui ſont de molle conſiſtance on ne doive rien faire entrer de trop diſgracieux, comme la raiſon & l'uſage l'autoriſent: on ne doit pas ſe ſervir du bol de caſtoreum, du bol pectoral, de celui de gayac, & du bol thériacal dans leſquels il y a des ſels volatils très-fétides.

Qu'avons-nous beſoin de toutes ces bier-

res médicamenteuſes, elles ſont en vogue en Angleterre, & en diſcrédit ici.

A la page 37, on trouve un collyre alumineux, fait avec un demi gros d'alun & un blanc d'œuf. L'auteur s'eſt trompé, il devoit intituler cette compoſition *colle alumineuſe*; en effet il n'en faudroit pas davantage pour ſceller deux yeux hermétiquement.

Nous avons calculé la doſe d'opium qui entre dans la confection corroborante; nous avons obſervé qu'il y a deux grains & demi d'opium ſur chaque once, quoique l'auteur diſe *fort correctement* dans ſa remarque, qu'il ne s'y en trouve qu'un grain par once.

Page 78 emplâtre de cire. Il y entre de la cire, de la réſine & de la graiſſe: on lit enſuite, *amalgamez le tout*. Le traducteur ni ſon mentor ne ſçavent apparemment pas qu'on n'amalgame pas des huiles & des graiſſes, mais ſimplement le mercure avec les métaux.

Ni l'Artiſte ni le Médecin, ne comprendront jamais rien à l'émulſion d'huile de la page 85, ſans parler de l'agrément qu'y donnent deux gros d'eſprit de corne de cerf. Quel eſt l'homme de bon ſens qui peut faire, ou exécuter un pareil mélange?

On trouve à la page 96 une fomentation roborante, avec les plus forts aſtringens;

l'auteur conſeille de s'en ſervir en injections dans les fleurs blanches. Un charlatan pourroit-il raiſonner autrement ?

Que doit-on eſpérer, pag. 103, d'un demi gros de ſel d'abſynthe, mêlé à 6 gros de ſucs de limons ? Ils ſe combineront & feront un tartre régeneré ; il étoit plus ſimple de preſcrire le tartre lui-même, pour épargner de l'embarras à l'Artiſte, qu'on ſuppoſe dans un hôpital, où la plus prompte adminiſtration des médicamens eſt ſans contredit la meilleure.

Nous nous étenderions encore davantage ſur cet ouvrage, & nous trouverions aiſément de quoi le cenſurer très-longuement, quoiqu'il ſoit renfermé en 224 pages, & quoiqu'il ſoit imprimé en très-gros caracteres; mais nous craindrions d'être ennuyeux par notre prolixité. Nous ne nous ſommes appeſantis ſur ce recueil que pour faire voir que les livres qui ſont les mieux annoncés ſont ſouvent les plus mauvais, & pour détruire s'il eſt poſſible, cette fatale Anglomanie, qui tourmente encore quelques ames errantes dans les ſciences, qui prétendent par-là ſe donner un relief, & dont l'amour propre eſt peut-être à ce ſujet plus raffiné qu'on ne penſe ; ce n'eſt pas que nous prétendions rabaiſſer le mérite des Médecins Anglois, nous ſçavons tout ce qu'ils valent ; mais c'eſt que nous déſirerions qu'on ne les

élevât pas avec fureur au-deſſus des auteurs de notre nation, & qu'on ne nous traduiſît pas ſans choix, ſans goût, ſans diſcernement tout ce qu'ils impriment.

Comme l'on voit, nous ſommes bien loin de porter ſur cet ouvrage un jugement pareil à celui de l'auteur des ſecondes remarques, qui ſans doute le croyoit ſimplement, comme il le diſoit, voici ſes propres expreſſions, page 209 : » Les formules de » cette Pharmacopée nous ont paru très-belles & très-*élégantes* : il ſeroit à ſouhaiter » que la méthode qu'on y a ſuivie de ſimplifier les remédes ſans rien diminuer de leurs » vertus, fut adoptée de toute l'Europe. » On ne peut qu'applaudir aux remarques » judicieuſes du docteur Anglois, qui a joint » ſes obſervations aux formules; *excepté les* » *cas ſur leſquels nous avons fait des remar-* » *ques, & qui peuvent avoir échappé à ſon* » *attention;* on peut dire que ſon ouvrage » eſt autant l'effet *de l'érudition* que du zele » & de la charité.

OBSERVATIONS

*HISTORICO-Phyſico-Medico-Morales ; par M. ****

I. Il n'eſt point de ſcience où il y ait eu tant de haut & de bas alternativement que dans la médecine. Seroit-ce de ſa nature ou du caractere de ceux qui l'exercent, que viendroit une pareille viciſſitude ? Ou plutôt de ces deux cauſes également ?

II. Dans les tems héroïques, ce qu'il y avoit de plus grand ſe faiſoit honneur d'être Médecin. La race des Aſclépiades figuroit avec les Rois. Hippocrate avoit encore preſque le même relief.

III. La médecine, dès ces premiers tems, fut confondue avec la philoſophie. Empédocle d'abord, Démocrite & ceux qui les ſuivirent, en étudiant la nature ſous le nom de Philoſophes, n'en étoient que plus grands Médecins.

IV. Peu après l'éloquence, inſtrument néceſſaire chez les Grecs, pour la politique à traiter entre tant d'Etats differens d'une même contrée, s'attira les talens de ceux qui aſpiroient à la plus haute conſidération.

V. Les Sophiſtes & les Poëtes n'eurent que le ſecond rang, & la médecine paroît alors

alors abandonnée à ceux qui cherchoient le gain plutôt que la gloire.

VI. Dans cette ſituation la Gréce paſſa au pouvoir des Romains. Le plaiſir de la poſſéder flatta d'abord uniquement leur ambition, peu ſenſibles aux avantages qu'ils devoient retirer des arts & des ſciences du peuple conquis.

VII. Les premiers médecins Grecs à peine furent-ils admis à Rome. La frugalité des Romains, juſqu'alors ſoutenue, faiſoit mépriſer la médecine comme un art frivole & inutile. Une ſimple routine aveugle leur ſuffiſoit, & la pratique ne leur en parut digne que de leurs eſclaves.

VIII. Les Romains bientôt après ouvrirent les yeux. Sans doute que les ſuites du luxe qui commençoit à les corrompre les fit recourir à la médecine, & elle brilla ſous les empereurs avec aſſez de dignité, juſqu'à l'invaſion des Barbares.

IX. Ceux du Nord la replongerent dans l'obſcurité; mais les Arabes la firent reparoître ſous une forme preſque nouvelle, & tirerent des régions Orientales, qu'ils avoient ſubjuguées, des remédes nouveaux bien plus utiles que leurs raiſonnemens.

X. Ce fut par leur ſecours que l'Occident ſe releva de la profonde ignorance où l'on étoit ſur la médecine comme ſur les autres

ſciences ; mais ſans atteindre à aucun dégré de perfection.

XI. Enfin la perte de Conſtantinople fit repaſſer chez nous les originaux de ce que les Arabes avoient altéré en nous les communiquant : nous n'avions pas daigné les aller chercher dans l'Orient.

XII. Les médecins d'Italie furent les premiers qui profiterent de ces ſecours ; mais le plus grand qu'ils en tirerent fut de ſe dépouiller de la barbarie qui régnoit auparavant dans tous les arts & toutes les ſciences.

XIII. Dès les ſiécles ſuivans, les découvertes qui ſe ſuccéderent rapidement en anatomie, en chymie, en hiſtoire naturelle, enrichirent la médecine des connoiſſances les plus importantes.

XIV. Bientôt après on ne s'en tint pas à ces connoiſſances, on voulut raiſonner ſur les cauſes ; & la philoſophie nouvelle écloſe dans le dernier ſiécle, paroiſſant comme un ſoleil qui éclaire tout, fournit les explications les plus ſpécieuſes des phénomenes les plus obſcurs.

XV. Seroit-ce un paradoxe d'avancer que les connoiſſances nouvelles enrichiſſant d'un côté la médecine, & de l'autre donnant occaſion aux explications philoſophiques, l'appauvrirent dans ce qu'elle a de plus eſſentiel ?

XVI. De-là naquirent tant de différens

ſyſtêmes, qui firent négliger les obſervations. Des médecins d'une imagination vive, crurent chacuns à leur maniere, s'aſſujettir la nature, au lieu de l'étudier & de s'y aſſujettir eux-mêmes.

XVII. D'une théorie ſi diſcordante, la pratique ne ſentit que trop le contre-coup. Eh comment le public auroit-il pu ſe défendre de la défiance qu'inſpiroient des variétés pouſſées même au point d'être pour la plûpart entr'elles contradictoires!

XVIII. Le public dès ce moment confondit l'art & l'artiſte, avec d'autant moins d'égard, qu'indépendamment de cette bigarrure d'opinions, il avoit adopté de tous les tems, comme un juſte reproche à faire à l'art, d'être purement conjectural.

XIX. Sur ce principe, ſans examiner le peu de juſteſſe des conſéquences que le vulgaire a coutume d'en tirer, la défiance née de la diſcorde des ſentimens, alla juſqu'au mépris, au ridicule même qu'on a jetté indiſtinctement ſur l'art & ſur l'artiſte.

XX. Daigneroit-on ſe rappeller ici d'autres principes, dont la vérité eſt inconteſtable; ce ſont ceux d'une raiſon applicable ſans reſtriction à tout ce qui intéreſſe eſſentiellement l'homme.

XXI. Qu'eſt-ce qui le dirige, qui le ſoutient, en un mot, le fait ſubſiſter, ſi ce n'eſt

l'art de conjecturer dans la plûpart des choſes qui regardent le moral comme le phyſique ? La démonſtration peut-elle avoir des avantages ſi généralement étendus ?

XXII. Quelle gloire à la partie qui ſçait penſer, de ſçavoir en même tems combiner tout ce que la nature offre de phénomenes dans tous les genres, pour en tirer des réſultats utiles au genre humain ?

XXIII. L'utilité de cette combinaiſon dans l'art de guérir, s'étend bien plus loin qu'on ne penſe. Peut on ſéparer le moral du phyſique, quand on ſçait qu'il y a des loix de l'union du corps & de l'ame, établies par le Créateur.

XXIV. Les paſſions, pour s'exercer ont-elles d'autre inſtrument qu'un principe méchanique ? Et le médecin qui étudie ce principe, ne peut-il pas aider la raiſon pour les ſubjuguer ?

XXV. L'énoncé d'une ame ſaine dans un corps ſain, a toujours été regardé comme le tableau de l'homme parfait. Quel autre art peut mieux que la médecine rectifier ces deux parties, & les rendre également ſaines ?

XXVI. L'homme dans ſon entier eſt donc l'unique objet du médecin : & cet objet, pour être parfaitement connu, quelle étendue de connoiſſances ne demande-t-il point ?

Le médécin doit même ſçavoir y ramener celles qui paroiſſent au vulgaire les plus éloignées.

XXVII. Il puiſe dans le vaſte ſein de la nature, tous les remedes qu'elle peut fournir à un ſcrutateur diligent & attentif. S'il s'en découvre, s'il s'en préſente de nouveaux, de quelque part qu'ils viennent, il n'en eſt point qu'il n'adopte ; mais il ne les adopte qu'après une expérience raiſonnée.

XXVIII. C'eſt cette juſte application qui conſtitue eſſentiellement le médecin, éclairé en même tems par la connoiſſance du corps humain & par celle des remedes ; connoiſſances cependant, qui toutes ſeules ne ſont que ſubſidiaires, & aucunement déciſives par elles-mêmes dans l'art de guérir.

XXIX. Combien d'anatomiſtes, de naturaliſtes aujourd'hui, qui, à l'envie les uns des autres, ne ceſſent de pouſſer leurs découvertes toujours plus loin, & à qui, malgré les connoiſſances les plus exquiſes, il manque l'organe, ſans lequel il n'y a point de vrai médecin.

XXX. Cet organe, qui ſeul dirige dans la juſte application de l'agent au patient, étant une judiciaire, purgée du fanatiſme des hypothèſes : la combinaiſon des cas les plus communs, ainſi que des plus rares, fait le perpétuel exercice de ſa ſagacité.

XXXI. C'eſt à ce point central où s'étoit

fixée l'ancienne médecine; qu'enfin nous voyons revenir celle d'aujourd'hui, après s'être long-tems égarée dans des raiſonnemens vains, occaſionnés par les nouvelles découvertes, deſquelles pourtant le vrai médecin eſt le ſeul qui puiſſe tirer des ſecours ignorés de l'antiquité.

XXXII. Le charlatan qui ſe vante d'un remede, dont ſouvent il n'eſt point l'auteur, peut-il avoir cette judiciaire exercée, pour en faire la juſte application à un ſi grand nombre de ſujets dont il ignore la diverſité? Tant d'événemens funeſtes, ſuites néceſſaires de cette ignorance, ne feront ils jamais plus d'impreſſion, qu'une témérité ſi rarement heureuſe?

XXXIII. L'illuſion, toute honteuſe qu'elle eſt, paſſe cependant du bas peuple à des gens d'ailleurs très-ſenſés, à de graves magiſtrats même, quoique chargés du ſoin du ſalut public: excellens juges dans leur tribunal, dépourvus en cela de la raiſon la plus commune.

XXXIV. Ce travers d'eſprit n'a-t-il point ſon origine dans la foibleſſe la plus naturelle à l'homme; la crédulité, principalement dans ce qui le flatte, ſur ce qu'il deſire le plus?

XXXV. L'affirmation audacieuſe du charlatan, prête une nouvelle force à cette crédulité, pendant que la modeſtie du médecin

judicieux, laiſſe dans une incertitude moins agréable au commun des hommes, qu'une mauvaiſe déciſion.

XXXVI. Concluons de-là, qu'on ne ſçait ſi les médecins ſages & retenus ne font point à leur art autant de préjudice que les hypothétiques, qui par leurs contrariétés jettent dans la défiance?

XXXVII. Quant à ces derniers, il eſt un vice infiniment plus honteux que celui d'une imagination abandonnée à ſes idées, c'eſt le défaut de mœurs: & ce défaut eſt-il particulier à la médecine? Il a de tous les tems avili les profeſſions qui paſſent pour les plus nobles.

XXXVIII. *Si la jalouſie, le bas intérêt, ſource des plus indignes manœuvres, éteignent tout ſentiment d'honneur & de probité, n'eſt-il pas injuſte que l'indignité du médecin rejailliſſe ſur l'art même dans l'eſprit d'un certain public?*

XXXIX. Ce même public porte encore un jugement plus téméraire contre l'art, quand il le croit auſſi ravalé que ceux qui l'exercent, ſi leur naiſſance ne répond point à la dignité que l'art a par lui-même.

LX. On ne peut du moins faire ce réproche à l'Anglois: ce peuple fier ne croit pas s'abbaiſſer, en donnant en partage aux cadets des plus grandes maiſons, l'exercice de

la médecine : il ſe rappelle ſans doute les tems héroïques dont j'ai déja parlé.

LXI. Mais que fait la naiſſance ? La plus illuſtre ne ſauve point les hommes des vices du cœur, qu'autant qu'une meilleure éducation qu'elle doit procurer, peut ſeconder la nature, ou du moins la rectifier.

LXII. La nature perfectionnée par l'éducation, forme indépendamment de la naiſſance, les plus grands hommes dans tous les genres. Un grand miniſtre heureuſement né, par ſon mérite ſeul honore ſa place, & en fait toute la gloire.

Nota. Nous avons prié les Auteurs de vouloir bien avoir l'attention de mettre leur nom à la tête de leurs ouvrages. Cette précaution eſt indiſpenſable en fait d'obſervation. Comme cette piéce ne contient que des réflexions, nous avons paſſé par-deſſus cette formalité en cette occaſion, quoique ce ſoit à regret ; car l'Auteur eſt un Sçavant du premier ordre, dont le nom ne peut que décorer & illuſtrer ce Journal. Nous ne lui avons conſervé l'anonyme, que parce qu'il l'a exigé de nous d'une maniere ſi préciſe, que nous aurions cru l'offenſer en y manquant.

OBSERVATIONS

Sur les embarras des ſecrétoires de l'abdomen, dans les maladies accompagnées de malignité; par M. LE NICOLAIS DU-SAUSSAY, *docteur en médecine à Fougeres.*

Je décris ici une maladie qui attaque par préférence les perſonnes qui participent du tempérament bilieux & mélancholique; elle m'a paru ſe rencontrer aſſez ſouvent dans la pratique de la médecine. J'en rapporterai ſeulement deux exemples, pour en déduire un traitement établi ſur l'obſervation.

Un léger dégoût pour les alimens, un eſtomac plus lent à digérer qu'à l'ordinaire, beaucoup de vents qui reviennent ſur-tout par la bouche, des gonflemens paſſagers dans les hypocondres, des douleurs momentanées, dans l'un ou l'autre côté de l'abdomen, un ventre pareſſeux, des urines crues & en petite quantité, des laſſitudes dans les membres, un ſommeil accompagné d'agitations, un mal-aiſe univerſel à ſon reveil, la tête peſante & chaude, des bourdonnemens aux oreilles, par intervalle de l'agitation dans le pouls, un eſprit inquiet & occupé de cette ſituation; premier dégré.

Tel étoit au mois de Décembre 1756, pendant un froid ſec & des plus violens. L'état de M. B *** doyen rural de Billé, vrai modéle, à tous égards des bons paſteurs, âgé d'environ cinquante ans, d'un tempérament mélancolique, livré à l'étude & aux occupations de ſon miniſtere : il conſulta ſur ſon indiſpoſition naiſſante M. Regnault, médecin en cette Ville, & fort verſé dans la pratique de ſon art ; ſon avis fut de faire ſaigner le malade deux fois au bras, de lui faire faire uſage de tiſanne rafraîchiſſante, de lavemens émolliens, & d'être purgé cinq à ſix jours après avec un purgatif ordinaire.

Le médecin comme le malade, pouvoient eſperer par ces ſecours diſſiper des accidens en apparence aſſez légers ; mais le vice des ſolides & des fluides étoit trop conſidérable pour que leur objet fut rempli. En effet, les trois premiers jours qui ſuivirent le purgatif, le ventre devint plus pareſſeux qu'auparavant & même douloureux au toucher, à chaque inſtant il ſe faiſoit des exploſions de vents par la bouche ; les envies d'uriner étoient fréquentes, les urines claires & en petite quantité couloient difficilement, le pouls étoit ſerré, dur & fréquent, la tête douloureuſe, vers le ſoir la fiévre augmentoit ſenſiblement, le malade ne jouiſſoit pendant la nuit que d'un court ſommeil, en-

core étoit-il accompagné d'agitations. Second dégré.

Dans ces circonſtances qui arrivoient au huitiéme jour, je fûs appellé. La conſtitution mélancolique du malade, la nature des accidens qu'il éprouvoit, me firent eſtimer que, rammollir & détendre le genre nerveux en éretiſme, adoucir, atténuer & rendre plus fluide un ſang âcrimonieux & ſec, relâcher le ventre, rappeller les ſécrétions dans les différens couloirs de l'abdomen, étoient les vraies indications auſquelles j'avois à ſatisfaire. Pour remplir ces vues, je fis pratiquer les deux premiers jours quatre ſaignées du bras; tout le ſang, comme je l'ai conſtamment obſervé dans tous les autres malades, ſe trouva extrêmement rouge & ſec; il ſe dégagea à la longue du coagulum une ſéroſité bilieuſe. Chaque jour on donnoit deux ou trois lavemens émolliens; la boiſſon étoit une tiſanne de racine de chiendent, de feuilles de parietaire & de régliſe nîtrée; quelquefois on y ſubſtituoit du petit lait bien clarifié, altéré avec les tamarins, ou les feuilles de bourrache, de cerfeuil & de laitue: quelque tems avant de prendre de ces boiſſons, on faiſoit avaler quelques cuillerées d'un remede compoſé avec les eaux de camomille, de fleurs d'orange, le camphre, le ſuc de citron, l'huile d'amande douce, les ſyrops

de pavot & de chevrefeuil. Je me propoſois par ce remede de réprimer les vents, qui en revenant par la bouche, commençoient à être ſuivis du vomiſſement des bouillons & tiſannes, ſans cependant perdre de vues mes premieres idées ; au reſte j'avertis le malade que ſi par ces ſecours le ventre venoit à ſe prêter & les autres accidens à diminuer en proportion, on lui feroit paſſer un minoratif ; mais qu'il étoit dans le cas où il convenoit de ſuivre à la lettre le précepte d'Hippocrate. *Corpora ubi quis purgare voluerit, facilè fluentia reddere oportet.* Aph. 9. Sect. II.

Trois jours après cet avis donné & exécuté, on vint de nouveau me chercher avec mon confrere ci-deſſus. Nous obſervâmes que les accidens décrits lors de ma premiere viſite ſe ſoutenoient tous, que la fiévre étoit plus violente, que la tête commençoit à s'embarraſſer pendant le redoublement, que le malade tomboit dans un délire ſourd lorſqu'il étoit remis à lui-même. Le réſultat de notre conférence fut de faire ſaigner le malade au pied, de faire émulſionner la tiſanne, d'ajouter ſur chaque bouillon prêt à prendre, ſix grains de ſel ſédatif de Homberg, de faire des fomentations émollientes ſur le ventre, d'appliquer ſous la plante des pieds deux pigeons apprêtés ſuivant l'uſage, & de continuer au reſte les autres remedes

ſuivant ce principe. *Omnia ſecundum rationem facienti & non ſecundum rationem evenientibus, non tranſeundum ad aliud, manente* eo, *quod viſum eſt ab initio.* Aph. 52. Sect. 11.

Ces remedes n'eurent pas un meilleur ſuccès que les précédens, au contraire le malade paſſa la nuit dans une agitation & un délire plus grand qu'auparavant, les explosions venteuſes devenoient plus fréquentes ; il étoit même ſurvenu un hocquet importun & très-fatiguant, il ne ſe calmoit pour quelque tems qu'après que l'eſtomac étoit, par le vomiſſement, dégagé d'une partie de ce que le malade avoit pris ; les lavemens étoient rendus comme ils avoient été reçus, la fiévre continuoit d'être violente & n'eût point le lendemain matin de rémittence, le pouls toujours dur & ſerré, la peau & la langue ſéche, la tête plus embarraſſée. Troiſieme dégré.

Cet accroiſſement dans la violence & le nombre des ſymptomes, nous engagea à faire pratiquer auſſi-tôt une ſeconde ſaignée au pied, le cerveau d'ailleurs menaçant d'un prochain engorgement, ou ſes membranes d'une inflammation ; quelques heures après le ventre devint plus dur, plus tendu qu'à l'ordinaire & prêt à ſe météoriſer ; nous tentâmes d'y rémédier par un lavement adouciſſant & émollient, qui fut retenu

cinq à ſix heures ; mais à peine fut-il reçu que la dureté & la tenſion du ventre devinrent encore plus conſidérables, le délire augmenta immédiatement après, & bientôt fut pareil à celui d'un phrénétique; le malade tomba dans une volubilité prodigieuſe de paroles ſans ſuite & ſans ordre, elle n'étoit interrompue que par un travail des plus pénible pour ſe lever ou ramaſſer les fantômes que ſon imagination égarée préſentoit à l'eſprit, les mains tremblantes étoient conſtamment occupées à rouller avec vivacité les draps du lit, les yeux étoient égarés & dans un mouvement continuel, la langue âpre & noire, les extrémités froides, peu de chaleur au reſte de la peau, le pouls miſérable & confondu au toucher, avec les ſoubre-ſaults des tendons, le viſage à chaque inſtant défiguré par des convulſions ; enfin il ſurvenoit par moment une ſyncope qu'on craignoit être le dernier ſigne de vie. Quatrieme dégré.

Que faire en pareille extrémité ? *Satius eſt anceps experiri auxilium quam nullum.* Celſ. lib. II. cap. 10. J'avois fait apporter par précaution deux gros de liqueur minérale d'Hoffman. Nous convînmes de tenter ce remede mêlé avec deux cuillerées de la potion marquée ci-deſſus ; le malade en avala la moitié & le reſte peu de tems après. Cependant nous nous éloignames,

croyant nous ſouſtraire aux triſte ſpectacle d'un mort prochaine ; mais qu'elle fut notre ſurpriſe, d'apprendre le lendemain matin que le malade étoit auſſi tranquille que nous l'avions laiſſé agité le jour précedent ? Nous retournames avec empreſſement le voir, bien perſuadé de la vérité de cet aphoriſme. *Acutorum morborum non omninò tutæ ſunt prædictiones neque mortis, neque ſanitatis.* Aphor. 19. On nous rapporta qu'environ une heure après que le malade eût fini de prendre la liqueur minérale, il étoit arrivé des évacuations copieuſes par les ſelles, qu'un profond aſſoupiſſement avoit pris la place du délire, que le pouls très-foible à la vérité étoit auſſi-tôt revenu réglé dans ſes pulſations, que le malade avoit pris du bouillon & de la tiſanne ſans répugnance, que les vents, le hoquet & le vomiſſement étoient entierement diſparus, que le jugement étoit revenu ſolide, quand on agitoit le malade pour le faire ſortir de ſon aſſoupiſſement. Pendant une demi-journée que nous reſtames auprès de lui, cet heureux état ſe confirma, l'aſſoupiſſement ſe tourna en vrai ſommeil, & on peut dire que l'inſtant des évacuations fut le commencement de la convaleſcence : on cria au miracle.

Le fait pour un médecin paroît auſſi ſimple que naturel. La doſe de la liqueur minérale, étoit bien plus grande qu'on ne la

donne ordinairement. *Vehementi malo, niſi æque vehemens auxilium ſuccurere non poteſt*. Celſ. lib. II. cap. II. Cette liqueur par la combinaiſon de l'eſprit de vin avec l'huile de vitriol bien concentrée, forme un eſprit volatil des plus pénétrans, qui étant parvenu dans l'eſtomac, en agita puiſſamment la membrane nerveuſe & l'excita à un violent mouvement de vibration; ſon action ſe perpétua ſur les nerfs du canal inteſtinal, en conſéquence toutes les matieres qui croupiſſoient dans les premieres voies, furent comprimées en différens ſens; le lavement retenu depuis cinq à ſix heures commença à ſe déboucher, l'eſtomac & les inteſtins grêles ſuivirent cette détermination, & ſe dégagerent des liqueurs dont ils étoient ſurchargés, la plus grande partie de celles que le malade avoit pris, n'ayant pu ſe frayer le paſſage pour arriver à la circulation, les glandes de tous les ſecrétoires ſe dégorgerent de leurs ſucs, le genre nerveux tomba dans un relâchement proportionné à l'éretiſme où il avoit été auparavant; enfin le ſang rendu plus fluide par les lavages, & ſa quantité bien diminuée par les ſaignées, l'équilibre des ſolides avec les fluides, ſe trouva heureuſement ſoutenu, & la nature victorieuſe recommenca ſes fonctions comme dans la parfaite ſanté.

Au commencement de Novembre 1757

M,

M. de la Gautrais, docteur en médecine, à S. Hilaire du Garcouet, âgé d'environ trente-deux ans, d'un tempérament ſanguin, forcé de vivre irréguliérement par les fréquentes courſes qu'il fait à la campagne pour répondre à la confiance du public, qu'il mérite à ſi juſte titre, eſt attaqué de tous les accidens énoncés au premier dégré de cette maladie. Pour y remédier, il ſe fait ſaigner au bras quatre fois, met en uſage les tiſannes rafraîchiſſantes & apéritives, les apozemes altérans, les nîtreux, les adouciſſans, les huileux, les lavemens de même nature, & ſe fait purger le quatrieme ou cinquieme jour avec une eau de caſſe mondée, aiguiſée de demi-once de ſel de la Rochelle. Ce purgatif évacue ſuperficiellement: tous les accidens loin de ſe relâcher, font des progrès & l'obligent d'en revenir aux ſaignées du bras, qui avec les précédentes, étoient au nombre de huit; il ajoute en même-tems aux remedes ci-deſſus les calmans: malgré ces ſecours bien appropriés à ſon état, il parvient au neuf ou dixieme jour de ſa maladie ſans recevoir du ſoulagement, ayant l'eſprit très-inquiet & allarmé; il me fait alors appeller en conſultation avec M. Poſtel, docteur en médecine à Barenton, nom connu depuis pluſieurs ſiécles dans la république des lettres, & dont celui-ci ſoutient la gloire

par des connoiſſances auſſi étendues que variées.

Le malade étoit alors dans le troiſieme dégré de la maladie. La fiévre ſe ſoutenoit avec un redoublement ſenſible vers le ſoir, le pouls étoit fréquent, ſerré & dur, la peau & la langue ſéche, le ventre plat & très-reſſerré, les muſcles du ventre fort douloureux, une dureté ſenſible à la région ombilicale; les urines claires, en très-petite quantité, ſortoient très-difficilement, l'eſtomac dans un ſpaſme convulſif chaſſoit à chaque inſtant & avec violence des vents par la bouche, il y ſuccédoit quelquefois le hocquet, ou le vomiſſement des remedes, ou bouillons ſimplement, quelquefois auſſi avec un goût d'amertume; la tête n'étoit & n'a jamais été embarraſſée juſqu'à donner naiſſance au délire; mais jour & nuit le malade étoit dans une agitation violente, ne jouiſſant d'aucun repos naturel & ne ſçachant qu'elle ſituation garder.

Tous ces accidens murement peſés, notre avis fut d'en revenir ſucceſſivement à trois ſaignées au bras, de continuer intérieurement les remedes relâchans, ſçavoir les eaux de poulet émulſionnées, la tiſanne de chiendent nîtrée, l'infuſion de fleurs de camomille & de melilot, le petit lait alteré avec les ſucs dépurés rafraîchiſſans, les émul-

ſions avec le ſel ſédatif, les potions huileuſes avec le ſyrop diacode ; quelquefois l'eau de pariétaire, les gouttes anodines & le ſyrop de limon, ou bien l'eau de fleurs d'orange avec le ſyrop de pavot, & beaucoup d'autres variétés dans le mélange des remedes analogues à ceux-là pour tâcher d'en découvrir qui révoltaſſent moins l'eſtomac du malade ; chaque jour on donnoit quatre ou cinq lavemens émolliens & adouciſſans, extérieurement on faiſoit des fomentations ſur l'abdomen avec le beaume tranquille & l'onguent d'althea, on y appliquoit la pulpe tamiſée des plantes émollientes avec l'huile de lys : on y aſſujettiſſoit une veſſie de porc remplie de lait tiéde, on faiſoit recevoir ſur le ventre la vapeur d'eau chaude & dans laquelle on avoit fait bouillir des plantes émollientes.

Après avoir continué ces remedes pendant quatre à cinq jours, les lavemens commencerent à être chargés d'un peu de matiere deſſéchée & jaune, le ventre devint moins douloureux, la dureté de la région ombilicale moins ſenſible, les urines couleront par diſtances plus éloignées, en plus grande quantité, plus aiſément & étoient d'une couleur citrine, le pouls ſe développa & fut moins dur, les mêmes calmans & à pareille doſe, procurerent un repos plus long & moins agité. Nous profitames de ce

commencement de relâchement pour donner demi-once de caſſe mondée, un gros de nître & un ſcrupule de rubarbe en pluſieurs bols, que l'on fit ſuivre d'une pinte d'apozeme altérant, dans lequel on avoit fait fondre un paquet de ſel de la Rochelle: ce remede procura à la longue deux ou trois légeres évacuations de matieres deſſechées; l'après-midi deux lavemens en évacuerent un peu plus que le purgatif. Dès ce moment le malade ſortit de danger; le hocquet & le vomiſſement ceſſerent, les vents devinrent moinsfréquens, & prirent le plus ſouvent leur route par bas; le lendemain les forces du malade permirent de commencer les bains domeſtiques, qui ſoutenus par les remedes ci-deſſus, le conduiſirent à être purgé avec une tiſanne & à une prompte guériſon.

De ces deux obſervations & de pluſieurs ſur le même ſujet, que je ne puis rapporter ſans me répéter & être trop long: on peut déduire les réflexions ſuivantes & établir un traitement de cette maladie, fondé ſur les bons ou mauvais effets des remedes, & ſur l'expérience.

1° Tout purgatif de quelque eſpece qu'il ſoit, doit être interdit dans les premiers jours de cette maladie; les évacuations qu'il procure ſont forcées; bien loin de diminuer le mal, il augmente au contraire l'érétiſme

du genre nerveux, & le reſſerrement des ſecrétoires de l'abdomen, l'état de phlogoſe où ſont ces parties, devient plus diſpoſé à paſſer en vraie inflammation, & tous les accidens tributaires de cette cauſe reſtent plus violens & plus opiniâtres.

2.° Lorſque la tête s'embarraſſe, la ſaignée au pied eſt contraire. Le délire alors n'eſt que ſympatique, & dépend idiopatiquement du vice des ſecrétoires de l'abdomen; pour ces parties la ſaignée au pied eſt dérivative, & en y attirant un plus grand abord de ſang, l'engorgement des vaiſſeaux ſanguins augmente en proportion, les nerfs deviennent plus tendues & plus ſuſceptibles d'irritation. Les ſaignées au bras au contraire multipliées ſuivant les forces, ſont révulſives, & rempliſſent l'objet qu'on doit ſe propoſer.

3.° Une attention eſſentielle conſiſte en ce que les bouillons & les remedes ſoient légers, ſimples & donnés chaque fois en très-petite quantité. Si l'on tombe dans le contraire, le vomiſſement augmente, le hocquet & les vents ſont plus fréquens, le ventre devient plus dur & plus douloureux, l'érétiſme du genre nerveux & membraneux plus conſidérable, le délire y ſuccede, ces boiſſons ne peuvent parvenir à la circulation du ſang, & ne remédient pas à ſon vice, ni à celui des ſolides.

4° En conſéquence les relâchans extérieurs doivent être prodigués dès le commencement de cette maladie ; mais ſur-tout les bains de vapeurs & les bains domeſtiques à l'eau conſtamment entretenue tiéde ; ils fourniſſent le moyen le plus certain de remplir les vues de l'art, & de prévenir le progrès & la durée de cette maladie ; une grande quantité de parties aqueuſes parviendront au lit de la circulation par les vaiſſeaux abſorbans, rétabliſſant ſa fluidité, corrigegeront ſon acrimonie, détendront le genre nerveux, & par-là procureront un calme qu'on ne peut ſe promettre auſſi ſurement par d'autres ſecours. Malgré l'heureux & ineſpéré ſuccès tiré de la liqueur minérale : on peut dire à ce ſujet, *multa in præcipiti periculo rectè fiunt, aliàs omittenda.* Celſ. lib. III. cap. 18.

OBSERVATION

Sur des Vers d'une nouvelle eſpece, ſortis du fondement d'un homme; par M. GOUT, *chirurgien à Gaillefontaine en Brai.*

Le corps humain eſt ſujet, ainſi que tous les animaux, à devenir après la mort, la pâture des vers; mais il arrive quelquefois qu'on en eſt tourmenté pendant la vie; comme il eſt aiſé de s'en aſſurer par la préſence de ceux que l'on rend tous les jours par les différentes parties du corps; mais parmi les différentes eſpeces de vers qui s'engendrent dans le corps de l'homme pendant ſa vie, je ne crois pas qu'on en ait jamais obſervé d'auſſi ſinguliers que ceux dont je vais donner la deſcription.

Le nommé Guilmart, âgé de trente ans, de la Paroiſſe de Pommereux, près Forges-les-Eaux, fut pris d'une fiévre double-tierce, pour laquelle je lui adminiſtrai un vomitif, il y a quelques années, qui opéra beaucoup par le bas. J'examinai les déjections; mais quel fut mon étonnement, lorſque je les vis fourmiller d'un millier de petits inſectes, qui alloient & venoient, montoient & deſcendoient le long des parois du vaſe, avec une vîteſſe incroyable. Toute la ſurface interne

du vaiſſeau étoit couverte de ces animalcules, tant le nombre en étoit prodigieux.

Le malade en rendit à chaque fois qu'il fut à la garderobe; mais il n'en a jamais rendu davantage, quoiqu'il ait été malade & purgé depuis. Cette nouvelle eſpece de vers me parut ſinguliere : je les examinai de près; ils avoient à-peu-près la figure des clôportes; ils avoient deux lignes de longueur ſur une de largeur, le dos étoit plus plat que celui des clôportes, le ventre étoit garni de pattes très-courtes, & qui ne me paroiſſoient avoir qu'une ſeule articulation; il me fut impoſſible de découvrir où étoient la tête & la queue; car ces inſectes reſſembloient parfaitement à un quarré long; ils étoient d'une couleur griſe & blanche; faute de microſcope, je ne pus pouſſer plus loin mes recherches.

PROJET d'une nouvelle méthode pour rétablir le cours des régles des femmes, lorſqu'elles ſont ſupprimées; par M. HAMILTON, *médecin à Edinbourg.*

M. *Hunter*, maintenant médecin de *Beverley*, m'ayant dit dans une converſation, qu'il s'imaginoit qu'on pouvoit rétablir le cours des régles des femmes, lorſqu'elles ſont ſupprimées, en faiſant une compreſſion

ſur les arteres iliaques ; je réſolus de l'eſſayer à la premiere occaſion qui s'en préſenteroit.

Il y a environ ſix mois qu'on m'envoya chercher pour une fille qui n'avoit point eu ſes régles depuis ſept mois ; elles avoient été ſupprimées par une frayeur qu'elle eut dans le tems qu'elles couloient. Avant cette époque, elle avoit joui de la meilleure ſanté ; elle n'avoit encore fait que des remedes de bonne femme, quoiqu'elle éprouvât tous les ſymptomes qui accompagnent cet état. Lui ayant trouvé la poitrine bien conſtituée, & ſes parties naturelles n'étant point tuméfiées, je la crus très-propre pour l'eſſai que je voulois faire. Elle étoit à douze jours du terme où elle avoit coutume d'avoir ſes régles : je lui preſcrivis tous les ſoirs en ſe mettant au lit, de recevoir la vapeur de l'eau chaude ſur la région de la matrice, afin de relâcher ces parties, & de déterminer le ſang à y couler avec plus de facilité : je la purgai le dixieme jour avec de l'aloës, pour nettoyer les premieres voies, & enlever toutes les réſiſtances que le ſang pourroit trouver à ſon cours. Le ſoir de la médecine, j'appliquai ſur les arteres crurales des compreſſes & un bandage, que je plaçai à l'endroit où l'on met ordinairement le tourniquet, lorſqu'on veut faire l'amputation de la cuiſſe ; mais je la ſerrai moins, de crainte qu'il ne produiſit quelque mortification dans

les parties inférieures : je fis aſſeoir la malade au-deſſus d'un vaiſſeau où il y avoit de l'eau chaude, afin de lui en faire recevoir les vapeurs. Ayant été obligé de ſortir pour un autre malade qui preſſoit, je laiſſai auprès d'elle une femme pour lâcher le bandage, en cas qu'elle éprouvât quelque difficulté de reſpirer. Je revins au bout d'une demi-heure, & je la trouvai dans le même état où je l'avois laiſſée ; ſon pouls battoit ſix fois par minute de plus qu'avant l'application du bandage. Au bout de demi-heure elle commença à ſentir une eſpece de plénitude & de peſanteur autour de la matrice, & ſe trouva un peu mal ; mais comme la tête & la reſpiration alloient bien, je la priai de garder le bandange encore quelque tems, & je lui fis prendre une cuillerée d'un julep cordial. Une heure & demie après l'application du bandage, un linge blanc avec lequel je lui fis eſſuyer les parties naturelles, parut taché de ſang en pluſieurs endroits ; je lâchai un peu le bandage, parce qu'elle commençoit à ſentir ſes jambes engourdies : je la fis mettre au lit le lendemain au matin ; ſes régles couloient auſſi abondamment qu'elles avoient jamais fait : j'ôtai le bandage tout-à-fait, l'écoulement continua pendant trois jours, & revint le periode ſuivant. Depuis ce tems elle ſe porte bien, & eſt bien réglée.

OBSERVATION

Sur un Religieux Hermite qui s'eſt fait la caſtration ; par M. LAUGIER, docteur en médecine, réſident à Paris.

Une obſervation que j'ai vue dans le Journal de Médecine du mois de Juin paſſé de cette année, au ſujet de la Caſtration, m'a rappellé le ſouvenir d'une ſemblable opération faite dans des vues très-rares & tout-à-fait ſingulieres. La foibleſſe d'eſprit, l'ignorance, le défaut d'éducation, une fauſſe doctrine, & un lâche expédient y ont donné lieu.

Il y a environ ſept à huit ans, un jeune homme âgée de 25 ans, Genois de nation, réſidant à Fayance, petite ville de la baſſe Provence, en qualité d'homme d'affaire de M. l'abbé de Monteils, chapelain de Notre-Dame du Ciprès, ſe voyant trop aſſiégé & fatigué par les idées que la ſolitude, où il étoit, fait ſouvent naître à cet âge encore tout fougeux & bouillant, principalement aux gens de cet état, qui n'ont pour l'ordinaire d'autre ſouci que celui-là, ſur-tout les tempéramens qui y ſont naturellement diſpoſés, & que le libertinage n'inſpire que trop à la honte des hommes, qui ne ſemblent s'étudier qu'à ſe détruire par l'art le

plus infâme & le plus brutal que la lubrique volupté ait jamais inventé de plus bas ; le jeune & foible ſolitaire ne pouvant donc plus réſiſter à la tentation, & s'imaginant que ces parties qui ne ſont que les miniſtres & les inſtrumens, tant de l'imagination que de la volonté, étoient la cauſe premiere de ces mouvemens laſcifs, importuns & fatiguans, à l'exemple de cet Eſpagnol, dont il eſt dit : *Ne ſe poltueret, maluit ille mori*, ſe perſuada que moyennant la ſéparation de ces parties il ne ſeroit plus ſujet à l'avenir à ſes atteintes charnelles, & qu'il en ſeroit délivré pour toujours. C'eſt dans cette intention qu'il diſpoſa tout pour faire lui-même cette belle & héroïque action. Comme il avoit le fer en main pour faire ſur lui ce qu'on fit au *docteur Abélard*, le chirurgien qui alloit raſer ſon maître entra dans l'inſtant, & à l'aſpect de ce terrible appareil, il recula tout effrayé. L'opérateur au lieu de ſe déconcerter n'en fut que plus charmé en lui diſant, M. vous arrivez tout-à-propos, faites-moi la grace & la charité de le faire pour moi, outre que vous me rendrez un grand ſervice, c'eſt que je crains d'avoir plus de courage que de force ; à ces mots, le chirurgien, tout jeune encore, ſurpris d'un pareil langage & rebuté d'une ſi étrange propoſition, s'enfuit & courut chez lui à perte d'haleine. Dans cet intervalle, le patient ſe met en

devoir de le faire lui-même. Il donne le premier coup, il acheve au ſecond; le ſang coule, il s'allarme à ce triſte ſpectacle: il applique de la cendre ſur la partie, l'hémorragie continue; il y met du plâtre, cela ne ſuffit pas: comme il ſentoit déja ſes forces ſe diſſiper avec ſon ſang, il lui en reſte encore aſſez pour ſe traîner au clocher de la Chapelle, qui eſt attenant à cet Hermitage. Il ſonne le tocſin avec tant de précipitation, que tous les laboureurs des environs en furent allarmés, & accoururent en foule pour voir de quoi il étoit queſtion. On entre, & on trouve ce pauvre martyr de la continence, nageant dans le ſang: on court chez un Chirurgien de la Ville, feu M. Chriſtine, grand-pere du jeune homme, dont il eſt parlé-ci-deſſus, chirurgien de Fayance, dont le mérite & les talens pour ſon art, ſont connus de tout le monde; il arrive enfin à l'Hermitage. Il arrête l'hémorragie, il met le premier appareil, panſe la plaie avec les moyens ordinaires & indiqués à ce genre de plaie. Il fait prendre quelque cordial au malade pour remettre ſes forces. On le tranſporte à l'Hôtel-Dieu de la Ville: le chirurgien continue ce traitement pendant environ deux mois, ſuivant ce que je puis me rappeller. La plaie ſe cicatriſa, ſe ferma bientôt après, & le malade guérit ſans retour.

Depuis ce tems & cette époque, il a en-

doſſé le froc d'Hermite, & paſſe le reſte de ſes jours fort tranquillement (pour ce qui eſt des impreſſions de ces parties ſur ſon eſprit) dans une Hermitage aux environs de Bagnole, à deux lieues de Fréjus, qui eſt ſur les bords de la Méditerranée.

Je crois qu'il eſt néceſſaire de rapporter un trait auſſi plaiſant que curieux à ce ſujet, & qui eſt d'autant plus intéreſſant, qu'il eſt attaché à cette hiſtoire, & qu'il préſente quelques circonſtances dignes de remarque. Comme quelque tems après la guériſſon de cette plaie, l'Hermite vint à Fayance, un M. de cette Ville, autant pour plaiſanter que pour s'inſtruire des différens changemens auxquels un ſi étrange état aſſujettit le corps & l'eſprit tout enſemble, demanda à ce pauvre Hermite, s'il ne ſentoit plus depuis ſon nouvel état, les aiguillons de la chair; ce dernier répondit d'aſſez bonne foi, *la même choſe, quant aux deſirs* : la charité ſembleroit, pour ainſi dire demander, qu'à cette opération il eût fallu joindre celle de tout le membre, pour tranquilliſer & ſatisfaire tout-à-fait ce pauvre ſolitaire; & je penſe que ce bon homme y conſentiroit, ſi on ne couroit pas riſque de la vie, tant il eſt éloigné de croire que tout gît dans l'idée, & que ce ſoit-là qu'il faut porter le remède, ce qui n'eſt pas ſurprenant aux gens de cet état. Il auroit eu la tranquillité qu'il ſouhai-

toit ſi, dans ces occaſions, car il ne reſtoit pas toujours à l'Hermitage, il avoit fermé les yeux de l'eſprit & du corps à tous les objets qui pouvoient faire naître ces mouvemens charnels, & réveiller ces ſortes de ſentimens, ſans attaquer des parties qui ordinairement en ſont innocentes, & qui la plûpart du tems ne ſont que les organes des cauſes premieres.

Il a bien le tems de comprendre à préſent qu'il étoit dans l'erreur, puiſqu'il a les mêmes impreſſions & les mêmes ſentimens aujourd'hui qu'il avoit autrefois, & qu'il péche auſſi-bien en intention, que s'il y joignoit l'action.

La ſageſſe, la pénétration & la prudence de la morale chrétienne ont été très-bien fondées & ont bien prévu celle-là, quand elles ont porté leurs défenſes juſqu'à l'idée même, qui eſt l'origine & la ſource de toutes nos actions.

On peut faire là-deſſus bien des réflexions, & tirer les conſéquences dont un pareil cas eſt ſuſceptible.

OUVERTURE DE CADAVRE,

Par M. MARTEAU DE GRANDVILLIERS, médecin de l'hôpital, à Aumale.

C'eſt par l'inſpection des cadavres qu'on peut eſpérer de remonter juſqu'aux cauſes des maladies. Elles y laiſſent toujours des traces plus ou moins ſenſibles des effets qu'elles y ont produits. Nous avons à regretter dans les Provinces, qu'il ne nous ſoit pas poſſible de nous livrer autant que nous le deſirerions, à ces recherches anatomiqnes. Elles ne peuvent que tendre à la perfection de l'art, & jetter des lumieres dans la pratique. Les ſignes peuvent nous en impoſer pendant la vie; la mort ne nous trompe jamais. C'eſt peut-être un malheur pour l'humanité, qu'une fauſſe compaſſion ſouleve contre nous le cri public, dès qu'il eſt queſtion de faire l'ouverture d'un cadavre. Ce n'eſt guères que ſur des étrangers qui meurent dans nos Hôpitaux, que nous pouvons exercer notre ſcalpel. L'obſervation que m'a fourni une de ces ouvertures, me paroît aſſez ſinguliere pour voir le jour. J'avoue que je n'oſerois la publier, ſi je n'avois de bons témoins des dérangemens que je vais détailler.

Un jeune homme de vingt-deux ans, ſoldat au

au régiment de Normandie, touſſoit depuis huit mois. Renvoyé de l'Hôpital de Neufchâtel, il arriva à Aumale le 17 Octobre 1756. Il étoit au dernier dégré de la phthiſie pulmonaire. La toux férine, l'oppreſſion, le crachement de pus, la fiévre hectique, l'amaîgriſſement univerſel, les yeux creux & éteints, la chûte des cheveux, les ongles crochus & plombés, le flux de ventre, les ſueurs nocturnes, la fétidité des urines ne laiſſoient aucune eſpérance. Je n'oſai tenter le moindre remede. Il mourut ſubitement le 22 ſur ſa chaiſe. Le 23 j'en fis l'ouverture en préſence de Meſſieurs les curé & vicaires de cette Ville, aſſiſté du ſieur Leblanc, éleve en Chirurgie.

La région épigaſtrique pendant la vie, m'avoit paru dure au toucher, & plus élevée que le cartilage xiphoïde, au bas duquel elle formoit un bourrelet d'un pouce de ſaillie. A l'ouverture du bas-ventre, je trouvai que le foye qui étoit d'un volume prodigieux & double de l'état naturel, occupoit non ſeulement l'hypocondre droit & toute la région épigaſtrique, mais encore tout l'hypocondre gauche, ſe réfléchiſſant ſur les côtes de cette partie. La rate ronde, dure & racornie, étoit logée ſous le petit lobe du foye, & placée ſur une partie du pancréas qu'elle débordoit de moitié, ſe portant vers les côtes. Cette conformation avoit pouſſé l'eſtomac dans

la région ombilicale. Il étoit ſitué obliquement, ayant l'orifice ſupérieur de deux doigts plus élevé que le pilore. L'æſophage ſe prolongeoit de huit à neuf lignes au-deſſous du diaphragme. Le grand épiploon deſcendoit juſqu'aux anneaux des muſcles du bas-ventre. Il étoit totalement adhérent à l'anneau gauche, & en partie au droit ſans aucun veſtige d'hernie. Le foye étoit adhérent dans toute ſa ſurface convexe, tant au péritoine qu'à la partie du grand épiploon qui l'avoiſine, de ſorte qu'il fut impoſſible de le voir ſans dilacerer ſa membrane externe. La concavité du diaphragme étoit proportionée au volume du foye. Du reſte celui-ci étoit ſain, & point obſtrué. La véſicule du fiel contenoit peu de bile, d'une couleur noire, & peu fluide.

Je procédai enſuite à l'ouverture de la poitrine. Le premier coup de ſcalpel qui pénétra dans la cavité gauche pour la ſéparation du ſternum, fournit iſſue à une exhalaiſon très putride qui ſortit avec une ſorte d'exploſion & de ſiflement. Après avoir ſéparé le ſternum de ce côté-là, je caſſai les côtes gauches. Cette cavité me parut beaucoup plus grande qu'à l'ordinaire. Je perçai le ſternum au milieu exactement de ſa partie inférieure. Le ſtilet que j'introduiſis étoit à un bon pouce de diſtance du mediaſtin, & tomboit dans la cavité gauche. Cette ſingu-

larité me ſurprit d'autant plus que le mediaſtin ſe porte plus ſouvent à gauche qu'à droite, & que les plus grandes irrégularités qu'on ait juſqu'ici rencontrées dans ſa marche, ſe bornent à la voir tomber au milieu du ſternum. Mon étonnement ne fut pas moins grand de voir cette cavité preſque vuide. Je n'y trouvai qu'un lobule long d'environ cinq pouces, & de trois pouces dans ſa plus grande largeur, plat, mollaſſe à ſa partie inférieure, couvert d'une pellicule brunâtre; ou pour mieux dire, je trouvai la membrane propre des poumons qui recouvroit quelques gros troncs de vaiſſeaux. Le peu qui reſtoit de ſubſtance pulmonaire à la partie ſupérieure, étoit ſchirreux, rempli de grumeaux blancs, & réſiſtant à la preſſion des doigts, comme une ſubſtance plâtreuſe. Je remarquai que la duplicature de la plévre ne formoit le médiaſtin qu'au bord lateral droit du ſternum, & je rencontrai le pericarde totalement placé ſur la partie droite du diaphragme. Il contenoit environ quatre ou cinq onces d'eau citrine. Le cœur me parut un peu plus petit que dans les ſujets de cet âge. Le lobe des poumons qui rempliſſoit la cavité droite de la poitrine, étoit fort petit, adhérent tenacement à toute la plevre & au mediaſtin. Il me fut impoſſible de l'en ſéparer ſans dilacération de ſa ſubſtance. Cette membrane étoit ſchirreuſe, & comme marbrée

de différentes couleurs, brune, griſe & blanche. Les coups de ſcalpel que je portai dans toutes ces parties, me firent remarquer qu'elles n'étoient, pour ainſi dire, qu'une maſſe de concrétions blanches, de duretés preſque calculeuſes, & aigres ſous le tranchant, comme un plâtre à demi durci. Dès que j'eus atteint les groſſes diviſions des bronches, il en coula du pus abondamment. J'en ſuivis quelques-unes juſqu'à leurs extrémités ſenſibles. Je n'obſervai que l'éroſion de leur membrane interne, mais point de kiſte. Le pus paroiſſoit ſuinter des vaiſſeaux qui s'abouchent dans les véſicules bronchiales.

MEMOIRE

Sur des vers ſortis des reins & de l'urethre d'un enfant, avec des réflexions ſur la néphrotomie, par M. MOUBLET, lieutenant de M. le premier chirurgien du Roi, & chirurgien-major de l'hôpital de Taraſcon en Provence.

Je fis l'opération de la taille par le grand appareil, le 19 Avril 1748, à l'enfant d'un nommé Bouturin, âgé de cinq ans, avec le plus heureux ſuccès. Cet enfant depuis ſa naiſſance, ſe plaignoit d'une difficulté d'uri-

ner, & ſouffroit de fréquentes douleurs de veſſie, ce qui me fit penſer qu'il étoit atteint de la pierre dès le ventre de ſa mere, attendu qu'elle étoit d'un volume conſidérable, auſſi groſſe qu'un petit œuf de poule; après m'être aſſuré de ſon exiſtence, je l'opérai en préſence de deux chirurgiens de cette Ville, & il fut parfaitement guéri dans l'eſpace de quinze jours.

Je fus appellé le 8 Février 1752, pour ce même enfant que je trouvai avec beaucoup de fiévre, un pouls plein, fort & fréquent. Il n'avoit point uriné depuis 24 heures, avoit eu le hoquet, des vomiſſemens le jour précédent, qui avoient duré toute la nuit, pendant laquelle il avoit été cruellement tourmenté. Il ſe plaignoit d'une douleur vive à la région lombaire du côté droit, d'une inflexibilité des reins, & d'un engourdiſſement dans la cuiſſe.

La conſtitution du malade, le ſiége de la maladie, les accidens dont il étoit affligé, & les coliques néphrétiques qu'il avoit autrefois eſſuyées, déclaroient aſſez combien l'action des reins étoit lezée, d'autant mieux qu'il n'y avoit preſque point de tenſion dans la région de la veſſie. La douleur fixe & perſévérante, les élancemens qu'il ſouffroit, me firent recourir tout de ſuite aux remedes les plus capables de relâcher & de calmer l'état phlogiſtique de la partie. Je le ſaignai,

je lui fis prendre un lavement anodin, je lui ordonnai des fomentations émollientes ſur le bas-ventre : je le ſondai, & il ſortit de la veſſie environ un verre d'une urine ardente, trouble, avec un ſédiment épais.

La région lombaire n'étoit pas fort tendue ; la couleur de la peau paroiſſoit un peu rouge, & il lui reſtoit ſeulement un ſentiment vif de pulſation, & une douleur profonde, lorſque j'y appuyois mes doigts, ce qui m'obligea de lui appliquer un cataplaſme anodin. Je le ſaignai une ſeconde fois, trois heures après ; & comme les mêmes ſymptomes ſubſiſtoient le ſoir avec violence, je propoſai, pour procurer une plus grande détente, & une nuit moins tumultueuſe, une troiſieme ſaignée, à laquelle le pere s'oppoſa.

Le lendemain matin l'inflammation avoit augmenté ; le malade étoit inquiet, brûlant, altéré, les coliques avoient redoublé, & ne lui avoient donné aucun calme : il rendit des urines extrêmement rouges, briquetées, & en très-petite quantité ; l'inſomnie qu'il avoit eu la nuit, l'avoit beaucoup agité : le pouls étoit concentré ; il ſentoit une peſanteur & une preſſion véhémente dans la région lombaire, ce qui me perſuada que l'inflammation attaquoit les couloirs même du rein : extérieurement, la rougeur étoit plus vive, la chaleur forte, la peau plus élevée

& plus rénitente : je ſentis même au milieu de la tumeur une petite dureté.

Il fut ſaigné, prit un lavement ; je continuai afin d'aſſoupir les ſolides & d'appaiſer les douleurs par l'uſage des relâchans, des anodins & des émolliens. Je ne négligeai point, ſelon les indications, les potions huileuſes, acidules & narcotiques ; & je fis voir ſi fort aux parens les mauvais effets de leur négligence, qu'ils appliquerent ſur la région lombaire le cataplaſme que j'avois preſcris la veille. Je le ſondai de nouveau pour faire couler le peu d'urine qui ſe trouvoit dans la veſſie qui étoit extrêmement rouge & enflammée.

Cependant les parens ennuyés de voir que ces remedes n'opéroient pas un ſoulagement prompt, ſe laſſerent de les continuer ; ils abandonnerent cet enfant à ſa triſte ſituation, & je perdis cette maladie de vue.

Dix jours s'écoulerent dans cette inaction ; mais voyant que le mal empiroit, ils vinrent me prier de le revoir, m'aſſurerent qu'ils le confioient entiérement à mes ſoins, & m'avouerent qu'ils en avoient été détournés par les diſcours enchanteurs d'une femme qui les avoit flattés de le guérir radicalement.

L'enfant étoit aſſez tranquille, la fiévre s'étoit calmée, il urinoit ſans peine, l'urine étoit pâle, claire & naturelle ; la douleur de la région lombaire étoit moindre, le ven-

tre s'étoit amolli, la tumeur n'étoit plus ſi ſaillante, mais applatie & circonſcrite, ſans rénitence & ſans tenſion. Je reconnus par la rémiſſion de la douleur, par les friſſons vagues & irréguliers qu'il me dit avoir reſſentis par le relâchement & la molleſſe de la peau, & plus encore par la dépreſſion qui reſtoit au centre de la tumeur, après l'impulſion des doigts, par le flot & l'ondoſité du pus qu'elle renfermoit, qui ſe faiſoit ſentir à la circonférence, je compris que la ſuppuration étoit formée, & que l'abſcès pénétroit fort avant, parce que la fluctuation qui étoit lente, paroiſſoit profonde.

Je communiquai au pere le jugement que j'en portai. Je lui dis, ſelon ce que me laiſſoient préſumer les accidens qui avoient précédé, que l'abſcès occupoit peut-être juſqu'au rein même; que le pus ſeroit abondant, parce qu'il y a beaucoup de graiſſe dans cette partie, & qu'il falloit au plutôt lui donner iſſue pour éviter les ravages qu'il pourroit faire: je fis appliquer ſur la tumeur un cataplaſme maturatif.

La ſuppuration eſt toujours prompte dans des parties ſi délicates, & d'un ſentiment ſi exquis; & la ſaine pratique demande de ne pas trop temporiſer. L'après-dîné, la fluctuation m'ayant paru encore plus ſenſible, je préparai mon appareil, & j'en fis l'ouverture, comme je l'avois propoſé.

Le malade étant ſitué ſur le bord du lit, le côté panché en dehors, je plongeai mon biſtouri dans la partie la plus déclive de la tumeur, environ de la profondeur de deux travers de doigt. Je fus fort étonné, l'inciſion faite, de ne point voir ſortir du pus ; & cela me fit d'autant plus de peine, que les parens étoient préſens. Je ne me déconcertai point, j'introduiſis mon doigt tout de ſuite dans l'inciſion que j'avois pratiquée, je ſentis l'ondulation du pus à ne pouvoir en douter; en étant aſſuré, j'enfonçai mon biſtouri plus profondément dans la même inciſion, il ſortit un jet d'un pus mêlé de filamens ſanguins, de la grandeur de l'ouverture, que je ne balançai point d'étendre de trois pouces, le long des apophyſes tranſverſes des vertébres des lombes.

Cette grande évacuation purulente ſoulagea le malade, parce que laiſſant un grand vuide, les viſceres du bas-ventre n'étant pas ſi à l'étroit, les ſecrétions ſe rétablirent avec facilité. Je preſcrivis au malade un régime ſévere ; le ſoir je le ſaignai, & je levai le premier appareil à cauſe de la grande quantité de pus dont le lit étoit inondé. Je remplis l'ouverture de gros bourdonnets de charpie, enduits d'un digeſtif ordinaire, attachée avec un gros fil double, dont je laiſſai pendre le bout en dehors : j'appliquai le plumaceau chargé du même digeſtif, &

je le couvris d'un bandage double d'une longueur & d'une largeur convenables pour contenir l'appareil en état.

La ſuppuration ne pouvoit être qu'abondante, attendu que l'engorgement étoit conſidérable ; que la ſubſtance des reins eſt ferme & charnue, qu'ils ſuppurent beaucoup. Auſſi j'eus une attention extrême de faciliter l'écoulement du pus : je lui recommandai de ſe coucher de ce côté.

Le panſement fut toujours fort ſimple, & d'une grande propreté. Le pus devint blanc, épais & viſqueux, d'une aſſez bonne qualité, quelques jours après ; ce qui leva tout doute, & vérifia mes conjectures, & le prognoſtic que j'avois porté ſur le ſiége, & la profondeur de l'abſcès. Je remarquai, malgré la grande quantité des matieres qui ſortoient par la voie de l'inciſion, que les urines étoient blanches, & qu'après avoir repoſé, elles s'éclairciſſoient, & laiſſoient au fond du pot un ſédiment purulent. Je le panſai au commencement deux fois par jour pendant douze jours ; & comme cette abondance ſe rallentit peu-à-peu, je le continuai une ſeule fois pendant environ un mois & demi.

Il ne ſurvint durant tout cet intervalle aucun fâcheux accident, à quelques rétentions d'urine près, dont il fut attaqué. J'attendois que la régénération des chairs ſe feroit ſans

peine. L'abſcès ſembloit ſe mondifier, il paroiſſoit même dans le fond quelques grains charnus qui bourgeonnoient lentement ; mais les lévres de la plaie devinrent pâles, & ſe flétrirent : elles reſterent longtems d'une couleur livide & plombée ; la ſuppuration prit une mauvaiſe tournure, le pus fut mal conditionné, l'abſcès dégénéra peu-à-peu en un ulcere ſanieux ; il en ſuintoit une liqueur fétide de diverſe couleur, tantôt jaunâtre, tantôt verdâtre, & la chair qui s'engendroit ſur les bords, étoit molle & ſpongieuſe, préſage d'une ſuppuration d'un mauvais caractere.

Je me ſervis avec choix & avec précaution de différentes injections les plus propres à déterger l'ulcere, & à en ranimer les chairs décolorées & ſpongieuſes. Toutes mes tentatives furent infructueuſes; & comme mes ſoins, & les remedes que j'employai, étoient ſans ſuccès, j'en laiſſai la conduite à la mere qui le panſa.

Quelques mois après, l'enfant vint me trouver, & je fus étonné de voir que cet ulcere ſi rebelle & ſi opiniâtre, qui avoit réſiſté à tant de remedes, fût entiérement fermé, & que la cicatrice étoit faite. Le malade ne ſentoit point de douleur ; je remarquai ſeulement une petite tenſion dans la région lombaire : l'endroit de la cicatrice étoit un peu bourſouflé, la conſolidation

n'avoit point acquis cette fermeté, qu'elle a naturellement dans ſon état parfait ; la couleur de ſon viſage étoit pâle, ſon ventre pareſſeux, ſes urines troubles couloient avec quelque difficulté, l'appétit lui manquoit, ſon ſommeil étoit interrompu par des inſomnies fréquentes ; il éprouvoit un malaiſe dans tout le corps, & il ne reprenoit point ſes forces épuiſées.

Ce changement en mieux pouvoit être regardé comme un acheminement à ſa guériſon ; mais ſa durée fut courte : ſa mere, trois jours après, vint me chercher à la hâte ; l'enfant pouſſoit les hauts cris, il s'agitoit dans ſon lit, faiſoit des efforts violens & extraordinaires, il ſouffroit depuis la nuit des douleurs exceſſives qui lui cauſoient des convulſions conſidérables ; il n'avoit point uriné depuis la veille ; ſes extrémités étoient froides, le pouls foible, petit & déprimé ; il ſe plaignoit d'une peſanteur aux lombes inſupportable, & comme de tiraillemens, & de déchiremens dans le bas-ventre.

J'examinai l'ulcere, il étoit fermé ; j'attribuai tous ces funeſtes effets à ſa clôture ; ſa circonférence étoit extrêmement gonflée ; je ſentis en le preſſant, un mouvement de fluctuation ; je fis tout de ſuite une ouverture avec une lancette, le pus s'écoula, & ces fâcheux accidens ceſſerent.

Quelque tems après l'ulcere ſe referma ;

& les douleurs qui en étoient ou les ſuites, ou les cauſes, recommencerent, ſévirent avec autant de véhémence, & s'appaiſerent par les mêmes moyens.

Cet ulcere a eu long-tems le même revers & la même iſſue : il ſe refermoit après des intervalles périodiques. Quand l'écoulement de ces filamens purulens étoit fini, les bords ſe recolloient, & lorſque leur collection étoit conſidérable, je l'ouvrois avec la lancette. Il n'y avoit que cette voie pour appaiſer les douleurs qui tourmentoient l'enfant. J'aurois même ſouhaité qu'on m'eût averti toutes les fois qu'il étoit dans cette ſituation déplorable. On en laiſſoit ſouvent la conduite à la nature, & on attendoit que le pus ramaſſé, diſtendant par ſa quantité, dilacéra la derniere cicatrice, & ſe fit jour lui-même ; ce qui ne devoit pas arriver ſans inconvénient, & ſans cauſer de grands maux au malade.

Tout ulcere cicatriſé, qui ſe renouvelle, eſt en danger de tomber en une fiſtule incurable. En effet les bords durcirent & devinrent calleux ; il en couloit de tems en tems une humidité fétide d'un odeur inſupportable ; les urines dont le cours étoit ſouvent interrompu , quelquefois purulentes étoient toujours filandreuſes. Afin de pouvoir réunir tous les ſecours enſemble , je lui fis prendre des délayans , des légers

diurétiques. Les injections balſamiques & vulnéraires, tous les remedes indiqués preſcrits avec ſoin & employés à propos ayant été épuiſés, le malade en proye à des douleurs extrêmes, auxquelles il ne pouvoit plus réſiſter, menoit une vie languiſſante, dans un abbattement affreux & dépériſſoit chaque jour. La fiſtule d'un émunctoire auſſi profond eſt de difficile guériſon. Pénétré de compaſſion & rempli du déſir de délivrer cet enfant de cette ſituation malheureuſe, je me décidai pour l'opération ; & malgré toutes les difficultés que je comprenois qu'il y avoit de réuſſir, je penſai que le plur ſûr parti étoit d'ouvrir entiérement cet ulcere fiſtuleux, qui duroit depuis trois ans, j'inſiſtai ſur ſa néceſſité devant les parens, qui irréſolus me demanderent du tems pour s'y déterminer.

On voyoit toujours continuer le même aſſemblage de phénomenes ; l'enfant ſe plaignoit encore par intervalles de piqueures vives & d'une douleur lancinante. Ces ſymptômes réunis me porterent à ſoupçonner la préſence d'une pierre d'une certaine groſſeur, inégale, dure & raboteuſe, qui par ſon poids & ſa maſſe, produiſoit ce ſentiment de péſanteur, bouchoit les ureteres, & empêchoit l'excrétion des urines, & qui, par ſes aſpérités & ſes pointes tranchantes pouvoit froiſſer, bleſſer, meurtrir

des chairs infirmes, & affoiblies, déchirer des petits tuyaux d'un tiſſu tendre, & d'une ſenſibilité extrême & occaſionner ces irritations, ces compreſſions, ces douleurs ſuivant les divers mouvemens & les différentes ſituations du corps; ce qui auroit ſuffi pour procurer un ſuintement continuel & pour s'oppoſer à la parfaite réunion de l'ulcere. Je le ſondai pluſieurs fois avec précaution, je ne trouvai aucune réſiſtance & je me convainquis qu'il n'y en avoit point.

La nature ménage quelquefois aux maladies extraordinaires, des iſſues ſurprenantes. Celle-ci étoit d'une trop grande conſéquence pour ne pas m'intéreſſer au point d'en ſuivre les progrès & la marche. La mere de cet enfant vint me dire le onze Mars 1755, que dans la nuit elle avoit vû remuer dans la fiſtule un ver vivant, qu'elle avoit tiré avec les doigts. Elle avoit eu la précaution de le conſerver, il étoit de la longueur de cinq pouces, de la groſſeur d'une plume ordinaire, & d'une couleur griſâtre.

L'après diné du même jour, je me rendis chez le malade, je tirai moi-même de la fiſtule un ſecond ver en vie avec mes pinces, à la vérité plus petit que les premier. Il avoit quatre pouces de long & étoit d'une groſſeur approchante. Comme je

compris de quelle importance & de quelle néceſſité il étoit de tenir la fiſtule ouverte pour faciliter la ſortie des vers ; je voulus la dilater, les parens ne voulant pas le permettre j'introduiſis une groſſe tente qui en empêcha la réunion. Je l'examinai avec attention, il ne découla pas beaucoup de pus & je ne vis plus paroître de vers. Mais comme j'avois toujours droit de ſoupçonner qu'il y en avoit d'autres, afin de les chaſſer & de les faire périr plus ſûrement ; j'injectai par le trou extérieur de la fiſtule des décoctions ameres, & une diſſolution mercurielle.

Deux jours après, cet enfant fut atteint d'une ſuppreſſion total d'urine ; j'obſervai cette fois ce que je n'avois point encore remarqué dans les retentions qu'il avoit déja eſſuyées, que la région de la veſſie étoit tendue, & gonflée & qu'elle devoit par conſéquent contenir de l'urine. Je voulus le ſonder, mais l'algali parvenu au ſphincter de la veſſie, trouva une difficulté inſurmontable à ne pouvoir être introduite dans ſa cavité. J'injectai dans le canal de l'uretre à différentes repriſes de l'huile tiéde pour le relâcher & faciliter la ſortie du gravier qui pouvoit intercepter le paſſage. Les douleurs alors redoublerent, je fis une ſeconde tentative avec la ſonde qui ne fut pas plus heureuſe que la premiere. Ne pou-

vant

vant abſolument en venir à bout, je fis mettre l'enfant dans le bain.

A peine y fut-il qu'il entra dans des mouvemens convulſifs étonnans; il tordoit ſes bras avec des contorſions affreuſes. Les douleurs étoient ſi aigues, qu'il fallut le retirer du bain. L'ayant mis en ſituation pour tâcher encore de le ſonder, j'apperçus au bout du canal de l'uretre un corps étranger, que je pris avec mes pinces, je tirai un troiſieme ver en vie de la même figure & de la même longueur du premier, qui étoit ſorti de la fiſtule, qui la nuit d'après fut ſuivi d'un autre par le canal de l'uretre à peu près ſemblable.

Ces quatre vers ſortis, il n'en parut plus ni par le canal de l'uretre, ni à l'entrée de la fiſtule, que je continuai de penſer pendant un mois. Il en coula une petite quantité d'un pus louable, dont la ſource ſe tarit peu à peu, la cicatriſation fut parfaite, tous les ſymptômes ont diſparu. Il rendit avec des urines naturelles, qui ont enſuite coulé ſans douleur & ſans peine, des filamens, des lambeaux membraneux, qui pouvoient être le kiſte qui renfermoit la tumeur. Les inſomnies ceſſerent, l'appétit revint inſenſiblement. Il a repris toutes ſes forces, recouvré ſon embonpoint & il jouit depuis cinq années d'une ſanté parfaite, ſans aucune altération.

Quelque grande que ſoit la foule des ſymptômes qui ont paru dans cette maladie, on peut les rapporter tous à l'ulcere des reins, & au corps étranger qui y étoit renfermé.

L'inflammation des viſceres doit être diſtinguée de celle des parties externes par rapport à ſes ſuites, & aux accidens qui l'accompagnent. Elle offre des conſidérations particulieres, parce qu'elle affecte & leur propre ſubſtance & leur tiſſu organique, ou les vaiſſeaux deſtinés à la ſécrétion d'un fluide.

Quand une inflammation vive par quelque cauſe qu'elle ſoit produite attaque les reins, l'urine ne peut s'y filtrer à raiſon de l'irritation qui y eſt excitée & de la gêne que le ſang y éprouve. Car la ſécrétion d'un fluide eſt un travail pour chaque viſcere, & la quantité du fluide ſéparé repond toujours à la liberté du couloir.

Si l'inflammation augmente au point d'intercepter les fonctions des reins, l'urine ſe ſupprime, elle s'accumule dans les vaiſſeaux qui ſerpentent dans ſa ſubſtance, force leur ton, opprime leur force & leur jeu, avec des diſtenſions conſidérables, des douleurs véhémentes, l'inflexibilité de la région lombaire, l'engourdiſſement de la cuiſſe par la compreſſion extrême des nerfs & des vaiſſeaux ſanguins. Bientôt ces

embarras ſe propagent, l'urine reflue dans la maſſe du ſang, elle engorge les viſceres voiſins, qui ſe dérangent par un enchaînement & une continuité d'action, qui les rend dépendans les uns des autres, le mouvement de la circulation s'accélere relativement à l'obſtacle qui lui eſt oppoſé, la fievre s'allume, tous les viſceres ſe dérangent & s'enflamment, il ſurvient le hoquet, un vomiſſement qui a le goût & l'odeur des urines, & la tenſion s'étend ſur les muſcles du bas-ventre.

Si ces cruels ſymptômes perſiſtent avec la même violence, & que ces arrêts phlogiſtiques ne puiſſent ſe diſſiper par la voie de la réſolution; l'érétiſme & les contractions fortes & inégales des ſolides, jointes au mouvement précipité des humeurs & à leur accumulation, briſent, rompent les dernieres filieres des tuyaux capillaires engorgés & diſtendus, le fluide s'extravaſe, s'infiltre, ſe répand dans toute la ſubſtance du rein, & il ſe forme des épanchemens & des dépôts qui ne ſe terminent que par la ſuppuration.

Ces ſuppurations internes ſont d'autant plus à craindre que la cauſe qui les a occaſionnées, eſt toujours préſente qu'elle eſt plus ou moins funeſte, que le ſiége qu'elles occupent eſt plus profond que les parties intéreſſées ſont plus ſenſibles, plus délica-

tes, plus néceſſaires, & que les iſſues qu'elles peuvent ſe pratiquer ſont plus dangereuſes.

Dès que j'eus remarqué que la tumeur s'élevoit en pointe à l'extérieur, & que le pus étoit formé, je me hâtai d'en faire l'ouverture; l'inciſion faite, il en ſortit une quantité extraordinaire de ligamens purulens, ſillonés de ſang, comme il arrive toujours dans les ſuppurations internes, qui s'écouloit des vaiſſeaux ſanguins déchirés. Il ſe fit alors un relâchement dans les ſécrétoires, & la compreſſion & la gêne de tous les viſceres du bas-ventre ceſſerent. L'altération de l'action des viſceres eſt le ſymptôme le plus preſſant, & celui qu'il importe le plus de rétablir.

Nota. Nous avons été obligés, malgré nous, de diviſer ce mémoire en deux, à cauſe de ſa longueur. Les réflexions qui ſuivent, qui ſont très-judicieuſes, paroîtront au Journal prochain.

OBSERVATION

Sur une ſuppreſſion d'urine, avec une pierre du poids de demi-livre, ſortie de l'anus d'un vieillard âgé de quatre-vingt-deux ans; par M. LEAUTAUD, chirurgien-juré de la ville d'Arles, ancien-chirurgien-major de l'hôpital général du Saint-Eſprit de la même Ville.

Le 15 Août de l'année 1747, Antoine Berard, travailleur, habitant de Fontvieille, diocèſe d'Arles, d'un tempérament robuſte, âgé d'environ quatre-vingt-deux ans, preſſé depuis cinq jours d'une rétention d'urine, ſans en avoir rendu une ſeule goutte, fut conduit à l'hôpital: il avoit les yeux rouges, étincelans & preſque hors de leur orbite, le viſage ardent, la reſpiration gênée, un pouls dur & concentré, le ventre tendu & météoriſé, & principalement vers la région du pubis.

Je le fis ſaigner, dans la vue d'appaiſer l'inflammation, & relâcher les parties. En conſéquence, je me diſpoſai, demi-heure après, à le ſonder. J'introduiſis ma ſonde aſſez avant dans l'uretre, mais inutilement, & pluſieurs eſſais, en différentes manieres, ne produiſirent aucun effet. Je compris alors que l'empêchement ou l'obſtacle qui arrêtoit ma ſonde, ne provenoit que d'une inflamma-

tion dans le cou de la veſſie & aux proſtates. Je me déterminai à le faire mettre dans un bain d'eau tiéde, dans le deſſein de lui faire au plutôt la ponction au perinée, pour percer la veſſie, afin d'évacuer les urines, comme le moyen le plus sûr pour lui ſauver la vie, ſi les boiſſons adouciſſantes, les lavemens & les cataplaſmes anodins que je m'étois propoſé comme premiers remedes, n'avoient pas leurs effets. Ma tentative ne fut point vaine, demi-heure après qu'il fut dans l'eau, le canal de l'uretre ſe déboucha, & les urines coulerent avec tant de profuſion, qu'il n'en reſta plus dans la veſſie. Le malade fut bientôt ſoulagé & déſenflé; mais ce ne fut que pour bien peu de tems; car un inſtant après, cet homme ſe mit à crier de toutes ſes forces, & à ſe tourmenter avec des efforts terribles: ſon viſage étoit extrêmement rouge & enflammé: il ſe plaignoit de douleurs inſupportables, & il ſentoit quelque choſe dans l'anus qui le piquoit très-fortement. Je le fis ſortir du bain pour le viſiter, & m'aſſurer d'un mal que je ne voyois pas. J'apperçus dans le moment l'eau teinte de ſang, & le rectum hors de l'anus tout enſanglanté. Le malade fut mis d'abord dans ſon lit, ſans force & preſque ſans aucun mouvement. Je lui fis donner quelques bons bouillons, ou reſtaurans pour réparer ſes forces. Je voulus enfin me convaincre par

mes propres yeux, s'il avoit perdu beaucoup de ſang. Mais quelle fut ma ſurpriſe, lorſque je fis répandre l'eau ! Je trouvai dans le bain une pierre graveleuſe très-groſſe, peſant demi-livre, qui étoit ſortie de l'anus. Cette pierre étoit empreinte de ſang, & ſentoit encore l'odeur des excrémens. Elle étoit de couleur cendrée, tirant tant ſoit peu ſur le jaune. Le malade a été entiérement guéri, & a joui depuis, malgré ſon grand âge, d'une ſanté parfaite, & a vécu ſix ans ſans aucune incommodité.

OBSERVATION

Sur une rétention d'urine, & ſur un ulcere qui communiquoit du rectum dans la veſſie; par M. Icart, chirurgien à Moiſſac.

Le nommé Pharit de S. Nicolas de la Grace, âgé d'environ quarante-cinq ans, a été attaqué d'une rétention d'urine, à l'occaſion d'un abſcès qui s'étoit formé au col de la veſſie, & a reſté dix jours ſans uriner. Après avoir employé pluſieurs remedes convenables à cette maladie, ſans ſuccès, je le ſondai, & lui fis ſortir dix pintes d'urine, d'une couleur noirâtre & puante. Le lendemain, je réitérai la même opération, en

y introduiſant la ſonde, je fus ſurpris d'avoir ouvert en même tems un abſcès au col de la veſſie, d'où il ſortit une quantité prodigieuſe de pus, de couleur noirâtre; cela ſoulagea cependant le malade; la fiévre & la tenſion du bas-ventre diminuerent, & par le moyen des injections convenables & des remedes appropriés, tous les ſymptomes diſparurent, & la guériſon paroiſſoit bien établie.

Quelques jours après, le malade me dit qu'il ſentoit une douleur au fondement; il s'y forma de nouveau une petite tumeur entre la veſſie & le rectum. Cette tumeur augmenta inſenſiblement, & vint de la groſſeur d'une forme de chapeau; de ſorte que le bas-ventre, le perinée, les bourſes, tout étoit affecté. Ce miſérable a reſté quinze jours dans cet état, ſans augmentation ni diminution, toujours avec une groſſe fiévre, des douleurs inſupportables, enfin dans un état des plus pitoyables, ſans qu'il parût aucun point de maturité, excepté une fluctuation ſourde. Voyant qu'il alloit rendre la vie, je me déterminai à ouvrir cet abſcès par le fondement, il en ſortit un plein pot de chambre de pus, qui, le lendemain couloit par le fondement, & par le canal de l'uretre; & avec la ſonde, les injections & les lavemens, je découvris que la veſſie & le rectum étoient percés, & qu'il y avoit une communication établie par où paſſoient

les matieres d'une partie dans l'autre. Malgré tous ces accidens, au bout d'un mois, le malade fut parfaitement guéri par les remedes convenables.

DESCRIPTION

D'une fontaine d'eau minérale, découverte à Polzini en Poméranie; par M. GOTTLOB, docteur en médecine.

Si les pays du Nord ne ſont pas auſſi abondans en fontaines ſalutaires, que le ſont les autres contrées; il n'en eſt pas moins vrai qu'on y en découvre qui ſont en aſſez grande réputation parmi les étrangers. C'eſt donc avec raiſon que M. Zehelhammer, en rendant compte de ſon voyage aux iſles de la mer Baltique, dans les 9ᵉ & 10ᵉ années de la troiſieme décurie des éphémerides d'Allemagne, ſe plaint du peu de ſoin qu'on a eu de l'hiſtoire naturelle de ces iſles.

La Poméranie ultérieure peut ſervir de preuve à ce que j'avance. Sans compter les nombreuſes & excellentes ſalines qui abondent dans les lieux les plus reculés de cettte province, on y trouve des eaux ferrugineuſes, où le principe de ce métal abonde plus que dans aucune autre eau martiale connue. La premiere de ces fontaines qu'on ait reconnue en Poméranie, eſt celle du bourg

de Gultzow, que l'évêque qui réſidoit alors aux environs, prit le ſoin de faire fermer à cauſe des grandes vertus qu'on avoit reconnues chez eux. Peu de tems après, on découvrit celle de Polzini dans la même province, ſur les confins de la Pologne & de la nouvelle Marche. Celle-ci s'acquit bientôt une grande réputation qui s'eſt conſervée juſqu'à ce jour, & qui eſt tellement confirmée, qu'en 1712, Ferdinand, duc de Curlande, avoit fait uſage de cette eau, dont Lutellius, eccléſiaſtique de cette Ville, avoit dès 1693, décrit la ſource & les parties conſtituantes, ainſi que les grandes vertus : mais comme ſa deſcription ſe ſent & de ſa profeſſion & du goût de la phyſique qui regnoit alors, je me ſuis propoſé d'en donner une nouvelle deſcription, d'autant plus volontiers que j'en ſuis les effets depuis plus de vingt-quatre ans, & que j'ai déja publié dans le 10e volume des actes d'Allemagne, les grands effets de ces bains.

Le territoire de Polzini eſt montagneux & très-fertile. Il s'y trouve auſſi abondamment des mines de fer, d'où naiſſent aux pieds des montagnes & même dans la ville, une infinité de ſources d'eaux ferrugineuſes qui ont dépoſé leur ocre. Les plus fréquentées de ces ſources, ſont les deux qui ſe trouvent dans le bois de Polzini, vers le ruiſſeau qu'on nomme Wuelry, ce ruiſſeau les ſépare ; &

depuis peu on a découvert deux nouvelles ſources, qui toutes enſemble ne ſont éloignées entr'elles que de quelques pas : on y a conſtruit quatre étuves. Enfin on a découvert une autre eau dans le jardin du miniſtre de cette Ville, ſource qui ſert pour ceux qui demeurent dans la Ville.

L'expérience a confirmé que les principes de ces eaux, étoient un principe martial uni à une ocre très-légere, & un principe ſulphureux volatil, ſuſpendu dans une eau très-lympide. On tire de l'ocre un ſaffran martial des plus fins, tel que la nature les forme ; la noix de galle découvre ce ſaffran dans l'eau qu'elle rend pourprée d'abord, puis plus foncée, & auſſi d'un noir parfait.

L'odeur & la ſaveur ſuffiſent pour découvrir le principe ſulphureux volatil. Cette eau gardée quelque tems, a perdu beaucoup de cette odeur, ne s'eſt plus teint avec la noix de galle, phénomenes qui lui ſont communs avec les eaux de Pyrmont.

Si l'on verſe ſur nos eaux un peu de ſyrop de violette, la couleur verte qu'il prend, indique, qu'outre ces principes, nos eaux contiennent un alkali fixe, au moins une terre alkaline. Je dis cela, parce que les douze grains de matiere que m'ont fourni deux livres de douze onces de nos eaux, n'avoient pas de cette eau ſaline, & ne verdiſſoient pas davantage le ſyrop de violette ;

au lieu que l'huile de tartre par défaillance, blanchit nos eaux ſans y faire d'efferveſcence ; & le ſédiment qui en réſulte, en fait une conſidérable avec l'huile de vitriol, ce qui ſemble démontrer que c'eſt une terre alkaline.

Tout ceci a pour véhicule une eau très-lympide, d'un bel œil, qui ſemble très-pure, qui eſt très-fraîche en été, & qui en hiver, loin de ſe geler, eſt tiéde. On a remarqué que ces eaux ſurchargeoient l'eſtomac de ceux qui en buvoient ; on en fait par conſéquent un plus grand uſage en forme de bains, qu'on prépare avec des eaux chaudes, mêlées aux mêmes eaux froides, comme on fait à Fregenvald & Feucheſtad : mais les bains de Polzini ſont plus efficaces, en ce qu'ils contiennnent une plus grande quantité de principes.

J'eus occaſion en 1753, d'examiner les bains de Frégenvald, qui m'ont paru contenir un tiers moins de principe. Enfin en 1751, j'examinai avec mon frere les eaux de Feucheſtad, qui ſont encore bien moins minérales, & qui ne donnent qu'une couleur pourprée avec la noix de galle : je les compare aux bains de Gultzow, proche Péthini.

Il eſt inutile de dire ici dans quels cas les bains d'eaux minérales ſont ſalutaires, ni la maniere dont ils agiſſent. Rien ne prouve mieux leur grande activité, que ce qu'éprou-

vent ceux qui en font uſage ſeulement par délaſſement. Quelques vigoureux qu'ils ſoient, ils deviennent, lourds, foibles & engourdis; c'eſt pourquoi il eſt prudent de ne ſe baigner dans ces eaux que par le conſeil d'un prudent médecin qui connoiſſe le genre de maladie qu'il veut guérir, & qui y prépare par les remedes convenables.

DETAIL

D'une maladie épidemique qui a regné à Lambeſc & aux environs, aux mois de Janvier & de Février 1758; par M. ROUSTAN, médecin à Lambeſc en Provence.

Le froid que nous avons eſſuyé au mois de Janvier dernier a été des plus vifs; la neige qui l'a accompagné a reſté dix à douze jours dans nos campagnes & ſur nos toîts, & elle auroit duré plus long-tems ſans un vent du Nord Oueſt, qui contre l'ordinaire nous en a procuré ſubitement & ſans gradation la fonte, en repandant dans notre atmoſphere un air aſſez chaud, qui après douze jours a été ſuivi d'un froid auſſi violent que le premier. Cette prompte variation de ſaiſon jointe à une nourriture de mauvaiſe digeſtion, à qui le défaut de récolte à donné lieu, nous a procuré dans Lambeſc & dans quelques villages circon-

voiſins une épidemie d'une eſpéce putride, attaquant principalement les gens de la campagne & les pauvres.

Il n'eſt point douteux qu'un changement ſubit dans l'air, qui agitant directement ſur nos corps, ne ſoit capable d'en troubler l'œconomie & de contrebalancer cet équilibre ſi néceſſaire contre les ſolides & les fluides pour l'entretien de la ſanté. *Mutationes aëris diverſos pariunt morbos*, ainſi que nous l'apprend le Prince de la médecine.

Les principaux ſymptômes dont cette maladie épidémique étoit accompagnée, étoient d'abord un mal-aiſe univerſel, & un grand accablement, un froid par tout le corps aſſez conſidérable, ſuivi de beaucoup de chaleur à quoi ſuccédoit une douleur au côté. Cette douleur occupoit quelquefois le creux de l'eſtomac, ſous le cartilage xiphoide, avec des nauſées jointes ſouvent à des vomiſſemens ; la langue étoit fort épaiſe & pâteuſe, le pouls fiévreux, petit, fort accéleré ; mais aſſez ſouple aux uns ; aux autres il étoit un peu plein, dur & ſerratile, à ceux-ci la douleur de côté étoit plus aigue, ils étoient oppreſſés& rendoient quelques crachats un peu ſanglans avec une toux violente, preſque tous ont eu la tête aſſez libre & par conſéquent ſans délire. Le bas-ventre étoit météoriſé à quelques-

uns; ceux-ci avoient de diarrhées dont les déjections étoient verdâtres, accompagnées de vers, qui quelqueſois ſortoient par les voies ſupérieures, ſans le ſecours des remedes; ceux qui avoient des ces évacuations ſpontanées, guériſſoient plutôt & avec moins de remedes.

La méthode de traiter cette maladie a été des plus ſimples : du moment que j'étois appellé, je faiſois ſaigner le malade une ou deux fois, ſelon la plénitude des vaiſſeaux, le ſang étoit extrémement coënneux & blanchâtre, n'y ayant rien de rouge; mais comme je ne regardois dans cette maladie les ſaignées que comme préſervatives, je me hâtois le lendemain de purger le malade avec trois onces de manne à trois heures de diſtance, avalant un bouillon entre deux; dans le dernier gobelet, je faiſois ajoûter une doſe de tartre ſtibié. Ce purgatif qui ne portoit aucune irritation à la poitrine, agiſſoit au gré de mes déſirs, la fiévre, l'oppreſſion & la douleur du côté diminuoient conſidérablement, & je voyois avec ſurpriſe que les crachats n'étoient plus ſanguinolens; j'avois fait précéder la veille un remede émollient, laxatif & vermifuge. Si le jour du purgatif il y avoit ſur le ſoir quelque augmentation des ſymptômes mentionnés ci-deſſus, je procédois à une troiſieme ſaignée & toujours au bras, rarement j'ai

été obligé d'en venir à une quatrieme, ſoit par la foibleſſe où tomboient les malades après une ou deux ſaignées, ſoit parce que j'étois perſuadé que la maladie étant produite par des tranſpirations ſubitement arrêtées, par des humeurs vitiées & par la mauvaiſe nourriture, les diaphoretiques, les purgatifs & les évacuans de toute eſpece réuſſiroient mieux que les ſaignées. Je faiſois prendre aux malades les délayans en quantité, je faiſois uſage quelquefois des pectoraux, des bechiques auxquels j'ajoûtois l'huile d'amande douce. Lorſque la douleur de côté n'avoit pas cedé aux ſaignées, qu'elle étoit aſſez vive & que je remarquois qu'elle n'occupoit que les muſcles intercoſtaux ou pectoraux, je faiſois uſage des topiques, ſur-tout de l'emplâtre faite avec du poivre & du gingembre, avec les blancs d'œufs, qui à coup ſûr appaiſoit cette douleur & excitoit une ſueur aſſez conſidérable pour ſoulager le malade, à la ceſſation de laquelle ſueur je faiſois donner un remede émollient, laxatif & vermifuge. Les anthelmentiques pris par la bouche ou en lavemens ont été d'un grand ſecours dans cette maladie, je les joignois quelquefois aux cordiaux, ſelon le beſoin. Je laiſſois le malade tranquille le troiſieme jour, à moins qu'il ne ſurvînt quelque augmentation de mal, je le purgeois le quatrieme avec un

minoratif

minoratif, je pratiquois cette méthode dix à douze jours, purgeant de deux jours l'un uſant des vermifuges & de beaucoup de boiſſons, moyennant quoi la fiévre tomboit au treizieme ou au quatorzieme jour, & j'ai tiré d'affaire preſque tous les malades pour leſquels j'ai été appellé au commencement de la maladie; ſur un nombre de ſoixante que j'ai traités dans Lambeſc ou aux environs, je n'en ai perdu que deux. De cette maladie épidemique il en eſt mort beaucoup à deux villages circonvoiſins ou j'ai été appellé quelquefois; mais un peu tard, les malades avoient déja été ſaignés beaucoup ſelon cette mauvaiſe routine de quelques chirurgiens de village qui ne connoiſſent pas d'autre remede pour les maladies de poitrine, ſans faire attention à leur cauſe primitive & eſſentielle.

Ceux qui avoient été ſaignés cinq ou ſix fois mouroient du cinquieme au ſixieme jour, rarement ils voyoient le ſeptieme; & quand ils avoient été ſaignés quatre ou cinq fois les deux premiers jours, ils périſſoient ſur la fin du troiſieme.

Pareille épidemie regna en 1741, dans un village appellé S. Cautra, diſtant d'une petite lieue de Lambeſc, le froid avoit été à quelque choſe près auſſi vif que cette année-ci, ainſi que je l'ai remarqué ſur mon thermometre; nous eſſuyâmes ces mêmes

variations dans l'air & nous eûmes une maladie conforme à celle-ci, avec cette petite différence qu'il falloit encore moins ſaigner. Comme j'étois engagé à cette communauté pour y aller viſiter les malades, j'en traitai environ quatre-vingt, dont il ne mourut qu'un; je me ſervis de la même méthode curative que ci-deſſus, aux ſaignées près, ſouvent je ne pouvois faire ſaigner les malades qu'une ſeule fois; le pouls devenant miſérable & tombant d'abord dans une foibleſſe extrême, j'étois obligé alors de mêler les cordiaux dans les purgatifs, ainſi que je l'ai pratiqué encore cette année à quelques-uns de mes malades.

Depuis vingt-trois ans que je ſuis dans Lambeſc où j'ai été ſeul medecin, j'ai eu bien des occaſions à mettre en pratique cette méthode curative pour de pareilles maladies, que j'ai traitées ſouvent dans cette ville & dans quelques uns des villages voiſins. Ainſi je n'avance rien que ſur des faits de pratique réiterés plus d'une fois & appuyés ſur une longue expérience. En 1746, nous eûmes dans Lambeſc une diviſion de troupes Eſpagnoles d'environ 4000 hommes, dont une partie fut attaquée d'une fiévre putride qui portoit à la poitrine avec un point au côté & quelquefois avec crachement de ſang; ayant éxaminé ce qui pouvoit avoir donné lieu à cette maladie, je

conclus par l'aveu des ſoldats, qui n'avoient vécu pendant quelque tems que de chataignes crues, que l'on ne devoit en accuſer que des alimens de mauvaiſe digeſtion. Je ſaignois fort peu contre le ſentiment de tous leur chirurgiens majors; je mis en uſage les vomitifs en lavage, mêlés avec l'eau de caſſe, beaucoup de délayans, de béchiques, les minoratifs réiterés ſouvent. Cette pratique me réuſſit au mieux & il ne mourut que très-peu de ceux qui furent attaqués de cette maladie.

OBSERVATION

Sur une femme qui a accouché de onze enfans en trois groſſeſſes; par M. Gottlob, docteur en médecine à Treptow, en Poméranie.

Il eſt ordinaire à la femme d'accoucher d'un enfant; il arrive cependant par hazard qu'elle en fait deux à la fois, & même quelquefois trois; mais on n'a pas encore vu d'exemple d'une femme auſſi féconde que celle dont il s'agit dans cette obſervation. C'eſt un phénomene d'autant plus ſingulier qu'il eſt preſque unique, & qu'il s'eſt préſenté pluſieurs fois dans le même ſujet. Il ne ſeroit point à ſouhaiter que toutes les femmes fuſſent auſſi fertiles, car la terre ſeroit

trop peuplée, & les familles trop malheureuſes.

Une payſanne nommé Sophie Bunnen, femme de Martin Loheki, demeurant au village de Kruckenbeck en Poméranie, au bout de deux ans & demi de mariage, a été mere d'onze enfans en trois couches. La premiere fut le 4 Septembre 1728; il en vint quatre enfans, dont deux périrent avant l'accouchement. Le 20 Mars de l'année ſuivante, elle accoucha de trois filles, toutes trois vivantes, & qui furent baptiſées. Enfin, quelque tems après elle eut une fauſſe couche, dans laquelle elle mit au monde quatre enfans, comme ci-deſſus. De tous ces enfans, aucun n'a joui long-tems de la vie; mais ceux que cette femme a eu depuis, l'un après l'autre, vivent & jouiſſent d'une bonne ſanté. Les quatre premiers enfans qu'elle a eu dans ſa premiere couche, étoient de même grandeur, de même groſſeur, & tous quatre parfaitement ſemblables. Ils ſont conſervés dans l'eſprit-de-vin.

OBSERVATION.

Sur un ſpécifique antiépileptique; par M. WEISMANN l'aîné, docteur en médecine à Erlang.

J'ai trouvé par hazard dans un livre intitulé: *Specimen laboratorii chemici Andreæ Stiſ-*

ceri, la deſcription d'un médicament qu'il prépare avec le cuivre, & dont il vante les grandes propriétés dans l'épilepſie. Comme le procédé de Stiſcere ne laiſſe pas que d'être obſcure, parce qu'il ne dit point de quelle maniere il précipite le cuivre qu'il emploie, je vais, avant de rapporter ce que j'ai découvert en traitant un mêlange de ſel ammoniac & d'eſprit-de-vin rectifié, je vais, dis-je, rapporter les paroles mêmes de Sticere qui ſe trouvent à la page cinq du livre que je viens d'indiquer.

J'étois incertain, dit cet auteur, ſi une liqueur bleue pouvoit me fournir des cryſtaux de la même couleur, & j'avois même renoncé au deſſein de préparer un pareil vitriol, lorſqu'au bout de pluſieurs jours, je m'aviſai, je ne ſçais pourquoi, de verſer dans cette teinture, une liqueur qui n'étoit ni acide corroſive, ni alkaline lixivielle. Le mêlange devint trouble; mais en s'éclairciſſant, il parut plus bleu, & je ne fus pas peu ſurpris d'appercevoir en le filtrant, une infinité de petits cryſtaux d'une couleur bleue, telle que le vitriol de cuivre n'en donne point. Comme je me ſuis apperçu que l'air en endommageoit la beauté, je les ai gardé dans un flacon bien bouché. J'en ai fait uſage avec un ſuccès merveilleux dans l'épilepſie, les vertiges, la migraine, la jauniſſe, les gonorrhées, les fleurs blanches, & les ſuppreſſions des regles.

Après cette deſcription, je vais vous donner le procédé, par lequel j'ai obtenu ces cryſtaux.

Prenez du vitriol de cuivre que vous diſſoudrez dans l'eau.

Filtrez la diſſolution, & verſez-y juſqu'à parfaite ſaturation de l'eſprit volatil de ſel ammoniac, préparé avec le ſel de tartre & l'eau. Il ſe fait un mouvement d'efferveſcence, & la liqueur prend une couleur bleue. Laiſſez-la repoſer quelque tems, & verſez-y ſuffiſante quantité d'eſprit-de-vin. La liqueur ſe trouble auſſi-tôt, & il ſe précipite une infinité de petits cryſtaux d'une belle couleur de ſaphir qu'il en faut ſéparer par le filtre, & qu'il faut conſerver dans un flacon, autrement ils prennent une petite couleur verte. Ce qui conſtate ſa vertu antiépileptique, c'eſt l'obſervation qu'en a fait M. Winter, médecin de Stutgard. Il en a donné juſqu'à 4 grains (*a*) à un enfant violemment attaqué de convulſions épileptiques : l'enfant a beaucoup vomi, & depuis n'a plus eu de retour d'épilepſie. Il en a donné juſqu'à 9 grains à un homme de 35 ans, attaqué de la même maladie, qui après avoir rendu beaucoup de matieres par les ſelles, s'eſt trouvé guéri. La même choſe eſt

(*a*) Ce n'eſt qu'aux ſeuls médecins qu'il eſt permis de tenter l'effet de pareils remedes. Nous publions celui-ci, parce que nous connoiſſons leur prudence, & que nous ſçavons que l'épilepſie réſiſte ſouvent à toutes les reſſources de l'art.

arrivée à un ſoldat qui étoit épileptique depuis nombre d'années, & qu'une ſeule doſe de 5 grains a guéri.

LIVRES NOUVEAUX.

Obſervations rares de médecine, d'anatomie & de chirurgie, traduite du latin de Vander-Wiel, par M. Planque, docteur en médecine, auxquelles on a joint deux diſſertations du même auteur; la premiere ſur la licorne, & la ſeconde ſur la nourriture du fœtus; deux volumes *in*-12 d'environ 530 pages, chacun avec figures. A Paris, chez L. Ch. D'houry, ſeul Imprimeur-Libraire de Mr le duc d'Orléans, rue de la vieille Bouclerie. Prix relié, 5 liv.

Chymie métallurgique dans laquelle on trouvera la théorie & la pratique de cet art, avec des expériences ſur la denſité des alliages des métaux & des demi-métaux, & un abbregé docimaſtique, avec figures, par M. C. E. Gellert, conſeiller des mines de Saxe, &c. ouvrage traduit de l'Allemand; deux volumes *in*-12. A Paris, chez Briaſſon, libraire, rue S. Jacques. Prix relié, 5 livres 4 ſols.

OBSERVATIONS
MÉTÉOROLOGIQUES.
JUILLET. 1758.

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre.*			*Vents.*	*Etat du ciel.*
	A 6 h. du matin	*A midi.*	*A 10. h. du ſoir.*	*pouces.*	*lignes.*	*parties*		
1	11½	20	12	27 28	11 0	⅓ 0	N. médiocre.	Beauc. de nua. orag. à 8. h. ſ. tonn. écl. & pluie forte.
2	11	16	11		1		O. *id.*	Couv. pet. pl. par inter. tout le jour.
3	11	16	11		2		N-O. *id.*	Beauc. nuageux. pluie forte le mat.
4	10	11	11	27	11	½	O. *id.*	Couv. pet. pl. par inter. tout le jour.
5	11	16	12		10	0	*Idem.*	Beauc. nua. pluie fine le mat.
6	12	18	13		9		S-O. *id.*	*Id.* pl. par interv. tout le jour.
7	11	16	12½	28	0	0	O. *id.*	Couvert. pl. *idem.*
8	11		12				*Idem.*	*Idem.*

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du ſoir.	pouces.	lignes.	parties.		
9	11	13	11	28	1	0	*Idem.*	*Idem.*
10	12	18	14		2		*Idem.*	*Id*, pl. méd. le mat.
11	13	18	15		0	0	S. *id*	*Id*. pl. par interv. tout le jour.
12	15		16			$\frac{1}{2}$	*Idem.*	*Id*, pl. méd. le matin.
13	15	20	15$\frac{1}{2}$		0	0	S-S-O. fort à midi.	*Id*. Pl. pet. par int. tout le jour.
14	14	18	14$\frac{1}{2}$		1	$\frac{1}{2}$	S-O. méd.	Beauc. nua. pluie. *idem*.
15	13	16	12	27	9	0	S. au S-O. impét.	Couv. pl. *id*.
16	11	16	11	28	1		*Idem.*	Peu nuag. pluie. *id*.
17	10$\frac{1}{2}$	15	12				*Idem.*	*Idem.*
18	9	16	13	27	10		O. au N-O. méd.	Beauc. de nuages.
19	10		13				O. *id*.	*Id*. Pl. pet. par int. tout le jour. 1. coup de ton. le matin.
20	13	16$\frac{1}{2}$	14		9	$\frac{1}{2}$	*Idem.*	Couvert. pluie par interv. tout le jour. tonn. le ſoir & écl.
21	13	16	12		8	$\frac{1}{2}$	S-E. au S. fort.	*Idem.*
22	11	17	13				S. foible.	*Idem.*

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du ſoir.	pouces.	lignes.	parties.		
23	13	18	12½	27	11	½	O. méd.	Couv. pl. forte le mat. & petite par inter. le ſoir.
24	13	18½	14		10	½	S-O. *id.*	*Id.* Orage fort à 3. h. & à 8. h. ſ. avec tonn. & écl.
25	13	17½	14½	28	2	½	O. *id.*	Couvert. pl. par inter. tout le jour.
26	11½		15		3	0	O-N-O. *idem.*	Peu de nuages.
27	14	20	15		2	½	S. au O. *idem.*	Couvert. pet. pluie à 10 h. mat.
28	13	19	15		3	½	O. au N-O. *id.*	Peu nuag. quelq. gout. de pl. à 8 h. du ſoir.
29	13	20	14½		4	0	N-O au N-E. *id.*	Peu de nua.
30	12½	22	16	27	11	½	N-E. *id.*	Serein le mat. couv. à 5 h. ſoir. orag. éclair. pet. pluie à 8 h. du ſoir.
31	16	17	14			0	O. méd.	Couv. pet. pluie à 10 h. du mat. juſq. 10 h. du ſ.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois, a été de 22 dégrés au-deſſus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 9 dégrés : la différence entre ces deux termes eſt de 13 dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre, a été de 28 pouces 4 lignes ; & ſon plus grand abbaiſſement de 27 pouces 8 $\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes eſt de 7 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a ſoufflé 1 fois du N.
3 fois du N-E.
1 fois S-E.
8 fois du S.
7 fois du S-O.
14 fois de l'O.
5 fois du N-O.

Il y a eu 13 jours de tems nuageux.
18 jours de couvert.
28 jours de pluie.
7 jours d'éclairs.
7 jours de tonnere.

Les hygrometres ont marqué un peu d'humidité pendant tout ce mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Juillet de cette année, par M. VANDERMONDE.

Les chaleurs aſſez grandes que l'on a reſſenties ſur la fin du mois précédent, ont été ſuivies de vents froids & humides, qui n'ont pas manqué d'attirer toutes les maladies qui viennent de la ſuppreſſion de tranſpiration, comme de rhumes, de catharres, de périneumonies, de toux, & de picotemens à la poitrine. Comme l'atmoſphere n'a pas

ſubſiſté long-tems dans le même état, ces maux ſe ſont preſque diſſipés eux-mêmes, moyennant les remedes convenables. Il n'en eſt pas de même d'une eſpece d'éruption qui s'eſt portée ſur la peau, accompagnée de douleurs, de chaleur, d'ardeur, de démangeaiſon, & de veſſies remplies d'une séroſité ſi âcre & ſi cauſtique, qu'elle excitoit par ſon ſéjour des douleurs inouies. Cette éruption étoit accompagnée d'éryſipele, & ſe déclaroit ſur le col, le haut de la poitrine, les épaules & le cuir chevelu. Les femmes ont paru moins ſouffrir que les hommes, ſans doute à cauſe de leur peau qui eſt plus tendre, & de leurs ſucs qui ſont moins âcres. Il y avoit peu ou point de fiévre, mais des inſomnies continuelles. L'éruption étoit précédée d'une légere démangeaiſon qui augmentoit par dégré, qui ſe changeoit en ardeur, & qui dans l'état de la maladie, excitoit des cuiſſons inſoutenables. La ſaignée ne produiſoit aucun effet ſenſible : le petit lait, les lavemens en abondance, & les fomentations émollientes & réſolutives, ne paroiſſoient pas d'un grand ſecours. Les narcotiques cependant donnoient un peu de calme. Vers le huitieme ou neuvieme jour, les veſſies s'ouvroient, & répandoient une eſpece de ſéroſité purulente. Des ſueurs très-abondantes terminoient la maladie; après quoi on purgeoit pluſieurs fois le malade. Il reſtoit ſur la peau des taches rouges, & des croutes écailleuſes qui ne tomboient qu'au bout de quinze jours.

Obſervations Météorologiques faites à Lille pendant le mois de Juin 1758, par M. BOUCHER, *médecin.*

Il y a eu ce mois des alternatives de chaleur & des rafraîchiſſemens de l'air, qui ont paru préjudicier à la ſanté des hommes. Le tems a été, les premiers jours du mois, dans un point de température agréable, le vent s'étant maintenu au Nord : ayant paſſé enſuite au Sud-Oueſt, on eut du 6 au 10 de vives chaleurs qui furent amorties par deux orages conſécutifs : le 7 & le 9, le thermometre s'eſt élevé à 25 dégrés : le chaud ne s'eſt guères fait reſſentir de nouveau que le 25, jour auquel le thermometre a marqué 22 dégrés : du 10 au 25, il y a eu quelques jours où le thermometre n'a guères monté au-deſſus du terme de la température.

Le barometre a toujours été juſqu'au 17 du mois, au voiſinage de 28 pouces, excepté le 12 qu'il a été obſervé à 27 pouces 7 lignes ; (ce jour il y a eu une tempête :) le 17 il a été obſervé au même point : les quatre jours ſuivans il s'eſt élevé au-deſſus de 28 pouces, & le reſte du mois, il a été conſtamment au-deſſous de ce terme.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois, a été de 25 dégrés au-deſſus du terme de la congélation;

& la moindre a été de 7 ½ dégrés au-deſſus du même terme : la différence entre ces deux termes eſt de 17 ½ dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 3 lignes, & ſon plus grand abbaiſſement de 27 pouces 7 lignes ; la différence entre ces deux termes eſt de 8 lignes.

Le vent a ſoufflé 9 fois du Nord.
3 fois du Nord-Eſt.
3 fois de l'Eſt.
4 fois du Sud.
7 fois du Sud vers l'Ou.
10 fois de l'Oueſt.
4 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 21 jours de tems couvert ou nuag.
21 jours de pluie.
2 jours de brouillards.
4 jours d'éclairs & de tonnerre.
1 jour de tempête.

Les hygrometres ont marqué de la ſéchereſſe tout le mois, à l'exception de deux ou trois jours.

Maladies qui ont régné à Lille en Juin.

Les fiévres péripneumoniques bilieuſes, dont il a été fait mention dans le Journal précédent, ont perſiſté : nous n'y avons pas obſervé ce mois de différence conſidérable. Les malades, & ſur-tout ceux qui reſtoient conſtipés dans le progrès de la maladie, étoient moleſtés d'une ſoif importune, qui

ne pouvoit pas même être étanchée par l'uſage abondant du petit lait, de l'eau nitrée, des jus d'orange & des fruits rouges; elle ne s'appaiſoit que lorſque les déjections bilieuſes avoient lieu. Traitées méthodiquement & ſans trop prodiguer les ſaignées, ces fiévres n'ont pas été meurtrieres : les émétiques, quoiqu'indiqués quelquefois, ont pu rarement être placés à propos.

J'ai vu dans les environs de la Ville, des fiévres putrides-malignes, très-analogues à celle qui a été obſervée en ville au mois d'Avril dernier. Il y a eu dans celles de ce mois de l'éruption miliaire, tantôt rouge & tantôt blanche, qui a paru critique en quelques ſujets. Une Demoiſelle ayant la poitrine délicate, le tiſſu des ſolides foible, & le ſang tendant à l'âcreté alkaline, eut vers le neuvieme de la maladie, une éruption miliaire blanche, très-abondante, & qui s'eſt ſoutenue juſqu'à la ceſſation des ſymptomes graves : des aphtes fâcheux autour de la langue, ont cédé au topique de M. Aulin, * aidé de gargariſmes adouciſſans & déterſifs; le tout ſecondé de l'uſage intérieur des abſorbans nîtreux, & des boiſſons anodines & aceſcentes.

En général le délire avoit toujours lieu dans l'état ou le fort de la maladie. Les

* Le ſel de Saturne fondu dans l'eau de plantin. *Voyez le Journal de cette année, pag. 559.*

émetiques employés dans le commencement, & après quelques ſaignées modérées ; les boiſſons nîtrées, aigreletes & antiſeptiques ; les ſinapiſmes appliqués aux extrémités ; les abſorbans dans le cas de ſelles ſéreuſes ; les potions avec la liqueur minérale de Hoffmann : voilà les moyens dont l'on a retiré des avantages ſenſibles.

Lés fiévres tierces & les doubles-tierces ont continué à regner aſſez généralement : les unes & les autres ont été plus fâcheuſes & plus rebelles qu'elles ne le ſont ordinairement dans cette ſaiſon : elles étoient de plus ſujettes à récidive, lorſqu'un uſage prématuré du quinquina n'avoit pas laiſſé le tems à la nature de préparer quelque évacuation critique.

La petite vérole qui n'avoit pas diſcontinué à la campagne pendant le printems, a reparu en ville le mois dernier ; & pluſieurs familles en ont encore été moleſtées pendant celui-ci : elle n'a été confluente qu'en très-peu de ſujets : nous avons eu auſſi des apoplexies.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Septembre. A Paris, ce 23 Août. 1758.

BARON.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, Profeſſeur en Chirurgie Françoiſe, Cenſeur Royal, & Membre de l'Inſtitut de Bologne.

. . . . Artem experientia fecit,
Exemplo monſtrante viam. . . . .

Marc. Manil. Aſtronom. lib. 1. v. 63. 64.

OCTOBRE 1758.

TOME IX.

A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin, à l'Ange.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

OCTOBRE 1758.

CHYMIE métallurgique dans laquelle on trouvera la théorie & la pratique de cet art, avec des expériences ſur la denſité des alliages des métaux & des demi-métaux, & un abbregé de docimaſtique; par M. GELLER, ouvrage traduit de l'Allemand, 2 volumes in-12. A Paris, chez Briaſſon. *Prix relié, 5 livres.*

LES obligations que les chymiſtes françois ont à ce zelé citoyen, à cet ami des arts & des ſciences qui leur a déja procuré la minéralogie de Walerius, l'Art de la verrerie de Kunckel, &c. ne ſont pas prêtes à finir; elles n'iront même qu'en augmen-

tant, ſi la ſanté de ce ſçavant répond toujours à ſon zele.

Nous nous propoſons d'annoncer aujourd'hui une de ſes productions, c'eſt la chymie métallurgique de M. Gellert, ouvrage très-eſtimable.

Parmi les différens aſpects ſous leſquels la chymie ſe préſente à ſes cultivateurs, l'application qu'on en peut faire pour la connoiſſance, l'analyſe & la purification des minéraux & des métaux, doit tenir & tient en effet le premier rang dans l'Allemagne, où les mines ſont ſi abondantes & ſi diverſifiées, & font les principales richeſſes de la plûpart des ſeigneurs qui poſſedent cette vaſte portion de l'Europe; & cette chymie ſera la *chymie métallurgique*.

Sous ce point de vue, M. Gellert qui ſe propoſoit d'inſtruire des jeunes étrangers qu'on lui avoit adreſſés, leur a fait enviſager les ſubſtances minérales qu'il devoit leur enſeigner à décompoſer ou à exploiter. Dans cette connoiſſance préliminaire, il ne s'agit que des caracteres que la ſeule inſpection peut préſenter; on les appellera, ſi l'on veut, caracteres extérieurs. Ce ſont ceux qui conſtituent toute la ſcience du plus grand nombre des naturaliſtes, ou plutôt des amateurs.

Toute la diviſion de cette premiere partie conſiſte à examiner d'abord les terres, les

pierres, les ſels, les ſoufres, les métaux & les demi-métaux, en donnant les caracteres diſtinctifs de ces ſubſtances conſidérées dans leur dernier dégré de pureté. On les examine enſuite lorſqu'elles ſont différemment combinées avec des corps hétérogenes, & qu'elles conſtituent les mines ou les minéraux.

La diverſité ſinguliere que ces ſortes de mélanges apportent néceſſairement dans ces mines, empêchent qu'on ne puiſſe dans des leçons préliminaires les faire connoître toutes. Auſſi M. Gellert s'eſt-il contenté de préſenter à ſes éleves les principales variétés qu'on y remarque. C'eſt ainſi qu'il paſſe en revue non ſeulement les mines des métaux & des demi-métaux, mais encore celles du ſoufre, de l'alun, du vitriol & même du nitre. Comme l'eau en tant que véhicule des différentes ſubſtances minérales qui peuvent s'y diſſoudre ou y être chariées, peut paſſer pour mine; M. Gellert a indiqué à ſes éleves quelles étoient les principales diviſions des eaux minérales. Malgré la conciſion à laquelle il s'eſt aſtreint, on trouve encore outre ſes deſcriptions, des remarques chymiques qui font voir ſa grande expérience. Il obſerve, par exemple, au ſujet des eaux minérales, que c'eſt une ſingularité dans quelques-unes d'y découvrir en même

tems du vitriol & un alkali qui ne ſont point d'efferveſcence enſemble.

Après cette connoiſſance des corps, pour procéder à développer leurs caracteres intérieurs, leur analyſe, leurs rapports, l'artiſte emploie des inſtrumens qu'il falloit faire connoître à ſes éleves. M. Gellert ſous des paragraphes très-concis, très-rapprochés, leur enſeigne les principales propriétes du feu, de l'air, de l'eau, de la terre, des diſſolvans. Ici il ne s'agit pas de leur montrer comment on prépare ces menſtrues, on les ſuppoſe préparées.

Il s'agit encore moins de leurs parties conſtituantes; le dégré de leur activité, la maniere dont ils agiſſent, l'énumération des corps ſujets à leur action, occupent notre auteur. Ainſi lorſqu'il examine l'action de l'eau ſur les ſels, il en donne une table proportionnée que l'on trouve page 128 de ſon premier volume. Peut-être cette table pourroit-elle être plus utile, ſi M. Gellert eût pris conſtamment ou la même quantité d'eau, ou la même quantité de ſel pour ne marquer les différences que ſur une des deux matieres. Suppoſons, par exemple, qu'on eût pris conſtamment une once de chacun des ſels énoncés dans la table, & qu'on eût donné les différentes quantités d'eau que chaque once de ces ſels eût exigé pour être complettement diſſous; on eut évité, à ce qu'il

ſemble, l'eſpece de bigarure qui s'apperçoit dans cette table, & on eût mis le lecteur à portée de comparer plus aiſément.

Les inſtrumens de chymie ſont enſuite expoſés avec la même conciſion. Parmi les fourneaux on trouve la deſcription & la figure de ceux qu'a imaginé un chymiſte moderne, M. Ludolf, dont les ouvrages aſſez nombreux ne ſont preſque pas connus en France; la *Chymie triomphante en médecine*, eſt le ſeul qui puiſſe intéreſſer les chymiſtes; & M. Gellert en a copié fidélement tout ce qui concerne l'athanor.

Les opérations chymiques occupent la plus grande partie de l'ouvrage de M. Gellert, & nous ne pouvons qu'applaudir à l'air géométrique dont il les a revêtus. Il propoſe le réſultat de ſon opération, comme un problême à réſoudre; & la ſolution dont ſouvent il donne pluſieurs manieres, eſt l'extrait des moyens toujours ingénieux & quelquefois neufs, qu'il emploie pour exécuter ſon opération.

Un exemple rendra la choſe plus ſenſible à nos lecteurs.

XXIXe PROBLÊME (p. 73.)

Diſſoudre le cuivre par un ſel alkali fixe, par la voie humide.

PREMIERE SOLUTION.

» Humectez de la limaille de cuivre bien

» fine, avec trois parties d'huile de tartre, » laiſſez ce mêlange pendant quelque tems » dans un endroit chaud, pour qu'il ſeche; » faites le diſſoudre de nouveau, réitérez plu» ſieurs fois la même opération, faites bouil» lir le mêlange dans un peu d'eau que vous » filtrerez; enſuite faites-en évaporer une » partie, la diſſolution prendra une couleur » d'un fort beau bleu.

II. Solution.

» Sur une once d'huile de tartre, verſez » quelques gouttes d'une diſſolution de cui» vre faite dans l'eau-forte, elle ſe troublera » d'abord, & ſe mettra par petits flocons » ou grumeaux verds, enſuite de quoi peu» à-peu la couleur deviendra bleuâtre, & » enfin elle deviendra d'un bleu ſemblable à » celui des bleuets ou barbeaux.

Observation.

» I. On peut de la même maniere diſſou» dre du fer dans l'alkali fixe, & même ces » deux métaux ſont ſolubles par tous les ſels » neutres, auſſi-bien que par l'eau & par » l'air, ou plutôt par l'acide qui s'y trouve; » c'eſt-là la raiſon pourquoi ces métaux ſe » rouillent ſi aiſément.

» II. En faiſant bouillir du plomb, de

» l'étain en limaille, dans une diſſolution » d'alkali fixe, ces métaux ſe mettent auſſi » en diſſolution.

Si l'on n'avoit eu ſoin d'avertir que l'auteur a quelquefois appliqué à des mots une idée différente de celle qu'on y attache ordinairement, on ſeroit ſurpris de le voir parler d'une pierre qui en diſſout une autre, du verre qui diſſout les chaux métalliques, &c. Peut-être, après avoir averti de ce léger défaut, auroit-on pu ſubſtituer à ces mots, celui qu'on emploie dans les traités françois de chymie, & dire que les chaux métalliques colorent le verre, qu'une pierre fuſible rend fuſible une autre pierre qui ne l'étoit pas.

L'eſſai des mines ou la docimaſie faiſoit dans l'original de M. Gellert un très-gros volume, parce que cet auteur qui ne travailloit que pour ſes éleves, ne ſuppoſoit pas qu'ils euſſent connoiſſance du traité de docimaſie de M. Cramer; & c'eſt auſſi pourquoi dans le cours de ſes problêmes il ne cite jamais les auteurs des procédés qu'il décrit. On a donc ſupprimé ici tout ce qui ſe trouve dans ce dernier ouvrage, & on a eu ſoin d'indiquer les pages de la traduction françoiſe de Cramer, où ſont les procédés qu'on a obmis.

Il y a dans la portion de docimaſie qui appartient à M. Gellert, pluſieurs manipulations,

pluſieurs eſſais mêmes qui ſont entierement neufs, & dont l'avantage eſt démontré. Celui d'eſſayer les mines de fer, en enduiſant le fond du creuſet d'une terre argileuſe, ſaupoudrée & recouverte de charbons, eſſai qui ne laiſſe perdre aucun grain du métal, eſt ſans contredit, nouveau, curieux & utile.

On remarque encore, à la fin du premier volume, une table qui eſt l'inverſe de la fameuſe table des rapports de M. Geofroy. Celle dont il s'agit, beaucoup plus étendue, eſt accompagnée d'une explication qu'il faut abſolument lire, & dont nous ne pouvons rendre compte ici, de crainte de prolixité.

Enfin un mémoire lu à l'académie de Petersbourg, ſur la denſité des alliages, comparée dans les différentes proportions du mélange, & avec la denſité naturelle des métaux ou minéraux avant leur mélange, termine ou plutôt partage en deux cet ouvrage, & ſe trouve à la fin du premier volume, quoiqu'il ne tienne ni à ce qui précede, ni à ce qui ſuit. Le genie géométrique de M. Gellert ſe manifeſte dans ce mémoire que l'on connoiſſoit déja pour l'avoir vu dans le treizieme volume des mémoires de l'académie de Petersbourg; mais qu'on devoit réunir aux autres ouvrages de l'auteur.

Il eſt aiſé de s'appercevoir qu'en bien des

circonſtances, M. Gellert n'a pu rien donner de nouveau; & ſi c'eſt un reproche, il le faut faire à tous les auteurs d'élemens théoriques ou pratiques de chymie. Comme nous devons profiter des erreurs de ceux qui nous ont précédés, pour les éviter; il nous eſt également impoſſible de ne pas faire uſage des vérités qu'ils ont découvertes; elles ſont de tout tems & de tout pays, dès qu'elles ſont une fois au grand jour.

M. Gellert, auteur du livre que nous venons d'analyſer, eſt frere du fameux poëte Allemand, dont les poëſies ſont un des premiers morceaux de littérature qui ait pénétré juſqu'en France, avec les Satyres de M. Rabner, & les Fables de pluſieurs autres Allemands. Le chymiſte concourt à relever dans notre pays la culture de la langue Allemande pour l'utilité qu'on en retirera, & le poëte encourage nos littérateurs à cauſe de l'agrément, de l'harmonie de ſes vers, de la juſteſſe de ſes penſées, enfin du génie vraiment poëtique dont il eſt rempli.

OBSERVATIONS rares de médecine, d'anatomie & de chirurgie, traduites du latin de Vander-Wiel, par M. PLANQUE, docteur en médecine, avec deux diſſertations du même auteur; la premiere ſur la licorne, & la ſeconde ſur la nourriture du fœtus. A Paris, chez d'Houry, *imprimeur-libraire, rue de la vieille Bouclerie, 2 volumes* in-12. *Prix relié, 6 liv.*

L'auteur latin dont on donne ici la traduction, s'étoit acquis depuis long-tems la conſidération des médecins, par le choix des obſervations qu'il a recueillies, par le ſoin & l'exactitude avec leſquelles il les a décrites, & par le caractere merveilleux avec lequel la plûpart ſont annoncées. M. Planque, qui eſt déja connu par quelques ouvrages utiles qu'il a publiés, a cru devoir donner au public cette traduction, tant parce que l'ouvrage lui-même étoit devenu rare, & manquoit aux perſonnes qui ignoroient la langue latine, que parce qu'on ne ſçauroit trop étendre & publier, les obſervations importantes que contient ce recueil.

Parmi les obſervations qui concernent la tête, on trouve celle d'un homme qui a été trépané vingt-ſept fois; & comme l'opéra-

tion faite à l'os du front avoit été ſans fruit, on réſolut d'appliquer le trépan à l'occipital, dans la perſuaſion qu'il pouvoit y avoir du ſang épanché par le contrecoup; on ne fut point trompé, & ce ne fut qu'à la vingt-ſeptieme application de l'inſtrument, qu'on trouva le ſang épanché. Le malade fut bien guéri, conſerva long-tems après un eſprit ſain & une bonne ſanté. L'obſervation ſuivante n'eſt pas moins ſinguliere; un homme qui avoit reçu un coup du pomeau d'une épée ſur la tête, en eut l'os du front fracturé. On mettoit tous les jours des tentes garnies d'un fil dans la tête, de peur qu'elles ne ſe perdiſſent dans le fond. Une de ces tentes ſe gliſſa pendant l'inſpiration, & ſe perdit. Peu de tems après le bleſſé la rendit par le nez. Ce fait, quoique difficile à croire, eſt appuyé par toutes les circonſtances qui peuvent y faire ajoûter foi, & par une multitude d'autorités propres à le rendre vraiſemblable.

A la page 78, on trouve une obſervation au ſujet d'une femme qui avoit une tumeur conſidérable à la gencive d'une des dents molaires, elle attiroit toute la bouche de l'autre côté de la face, comme il arrive dans le ſpaſme cynique. Comme cette excroiſſance augmentoit ſi fort qu'elle empêchoit la malade de prendre des alimens, on la lia avec un fil de laiton qu'on reſſerra tous les jours;

elle tomba enfin, & on vit qu'elle étoit tout-à-fait cartilagineuſe. L'auteur dit à la page 83, qu'il a connu la fille d'un matelot à qui le ſang couloit goutte à goutte de ſes paupieres en guiſe de larmes, lorſque ſes regles ceſſoient, ou qu'elle ſe mettoit en colere.

A la page 294, on trouve l'obſervation ſuivante. « Elizabeth Tombay ſage-femme, ac-
» coucha le 21 Septembre 1677, une femme
» qui engendra une chienne envelopée de ſes
» membranes, & qui étoit vivante; elle n'avoit
» point de poil, avoit les membres bien for-
» més, étoit de la longueur d'un petit doigt.
» La ſage-femme apporta chez l'auteur, dit
» mon frere, ce monſtre encore chaud. Ce
» qui eſt ſurprennant, c'eſt que cette femme
» reſta encore enceinte, & accoucha qua-
» torze ſemaines après d'un garçon bien con-
» formé & ſe portant bien. Le mari, conti-
» nue toujours Vander-Wiel, étoit un homme
» du bas peuple, groſſier & yvrogne. Un
» jour qu'il vouloit approcher ſa femme
» d'une façon qui la répugnoit, ce mechant
» homme exécuta ſon deſſein, lui laiſſant
» l'idée de l'animal dont il imitoit la maniere.
» L'impreſſion lui reſta gravée profondé-
» ment dans l'eſprit, & la vivacité de ſon
» imagination lui fit engendrer un chien.

Quoique cette obſervation ſe ſoit paſſée preſque ſous les yeux de Vander-Wiel, & que l'on trouve une infinité de citations

d'auteurs qui ſemblent venir à l'appui de ce fait, il eſt honteux pour un homme inſtruit d'y ajoûter foi ; & quand on a voulu ſe donner la peine de faire des recherches néceſſaires pour éclaircir des faits auſſi ſinguliers, on a toujours trouvé qu'ils avoient été rapportés par des perſonnes peu véridiques, qui vouloient en impoſer & abuſer de la crédulité des auteurs.

A la page 321, on lit une obſervation au ſujet d'une petite fille d'un an qui jouiſſoit d'une bonne ſanté, & qui avoit déja eu ſes regles, comme une grande fille. A la page 327, l'auteur dit avoir vu & connu deux hommes qui avoient été réglés par la verge, qu'ils étoient d'un tempérament froid, ſans barbe, & adonnés au vin.

Le fait qui ſuit, paroît encore plus ſurprennant & plus merveilleux que les autres. Je fus appellé, dit l'auteur en 1654, pour voir la veuve d'André Sechvoet, lequel étoit mort de la peſte avec quatre enfans, la femme étoit reſtée avec un enfant à la mammelle ; elle étoit attaquée de la même contagion qui ſe manifeſtoit en quatre endroits differens, aux deux mammelles, à la cuiſſe, ſous l'aiſſelle & au dos ; elle fut obligée de garder le lit pendant vingt ſemaines, ſans cependant ceſſer de nourrir ſon enfant du lait qu'elle exprimoit de ſes mammelles pendant ſix ſemaines, à compter du tems

qu'elle avoit été attaquée de cette maladie; mais comme elle étoit trop foible, & que ſon ſein ne pouvoit plus fournir de lait, on ſévra l'enfant qui, quoiqu'il fût dans un air infecté, & nourri d'une mere peſtiférée, vécut néanmoins long-tems ſans être attaqué de la peſte.

A la page 33 du ſecond volume, il eſt fait mention d'un payſan qui perdit l'uſage de l'ouie pendant deux ans, & de la parole pendant quatorze, & qui recouvra l'un & l'autre ſubitement, & ſans aucun changement ſenſible dans ſon corps. A la page 42 il s'agit d'une obſervation au ſujet d'un homme, qui toutes les fois qu'il vouloit careſſer ſa femme, éternuoit trois ou quatre fois. Cet homme étoit robuſte & d'une bonne ſanté; mais il éternuoit trop ſouvent.

A la page 193, Vander-Wiel rapporte avec ſon ingénuité ordinaire, qu'une femme tourmentée d'une colique, ſuivit le conſeil que lui donna quelque perſonne, d'avaler une balle de plomb : elle en ſouffrit des douleurs les plus cruelles; mais enfin elle la rendit par les urines : ceci paroît bien tenir du conte. Par quelle route cette balle eſt-elle paſſée pour aller à la veſſie ? par les routes de la circulation : cela eſt incroyable. L'auteur prétend qu'il n'eſt pas ridicule de dire que cette balle de plomb étant parvenue dans l'inteſtin ileum, a écarté ſes fibres &

celles de la veſſie, à force de les frotter, & qu'elle eſt ſortie de-là avec les urines : cela n'eſt pas plus vraiſemblable. Il n'y a que la ſuppuration qui ait pu produire ce phénomene.

Quoiqu'on faſſe paſſer pour ſtériles les femmes qui ſont privées de leurs regles, il y en a qui ne laiſſent pas de concevoir : auſſi ce n'eſt qu'une preuve équivoque de leur fécondité. C'eſt ce que Vander-Wiel a obſervé dans la femme d'un ſavetier, qui n'eut jamais ſes regles ni étant fille, ni étant femme, & qui néanmoins a eu des enfans tous les ans, & s'eſt toujours bien portée.

L'hiſtoire qui ſuit eſt fort ſinguliere. On voyoit à la Haye en 1683, un enfant de dix ans Napolitain, dont les mains, les pieds étoient chargés d'écailles : les bras, les cuiſſes, & enfin tout le corps, excepté la tête, étoient couverts d'une peau comme celle d'un veau marin ; elle étoit dure & inégale : il n'étoit pas ſi ſenſible au froid que les autres, quand il étoit nud. Il avoit l'eſprit ſubtil & pénétrant, autant qu'on peut l'avoir à ſon âge : *il aimoit le poiſſon extraordinairement*, au point qu'il étoit ſouvent malade à force d'en manger. Je me ſuis apperçu, ainſi que pluſieurs autres médecins, *dit Vander-Wiel*, qu'il s'exhaloit de ſon corps une odeur *qui ſentoit le poiſſon*. Quand les écailles tomboient, il en renaiſſoit de nouvelles :

ſi on les arrachoit, il en ſortoit du ſang.

On met avec raiſon l'inſenſibilité au nombre des vices de la peau, & l'on trouve peu d'auteurs qui en ayent parlée, parce que ſans doute cette maladie eſt fort rare. Vander-Wiel en rapporte un exemple qu'il dit tenir de M. Helvetius, médecin à Amſterdam. Une pauvre femme veuve, âgée de trente-ſix ans, demeurante à Amſterdam, avoit la peau froide comme le marbre, ſans que ſes membres fuſſent privés de mouvement : elle étoit rude par-tout, & comme celle d'un tambour, ſans avoir de ſentiment.

Aſſurément voilà des faits bien ſinguliers & bien propres à piquer la curioſité du public. Les remarques que M. Planque a faites au ſujet de la plûpart de ces obſervations, ſervent à les éclaircir & à les rendre plus vraiſemblables. Ce recueil eſt plein de choſes curieuſes & rares, & ſeroit encore plus eſtimable ſi l'auteur eût été moins crédule, & s'il ne s'en fût rapporté qu'à ſes yeux dans les obſervations qui tiennent un peu du prodige, & s'il eût été plus concis dans l'explication des obſervations extraordinaires qu'il rapporte. Ce qui eſt extraordinaire, eſt hors des loix de la nature, & par conſéquent inexplicable.

GANGRENE ſurvenue à la ſuite de la Goutte, & guérie par l'uſage du quinquina; par M. ROSSIGNOLLY, docteur en médecine, à Graſſe en Provence.

Je fus appellé au commencement de Janvier auprès de M. Mougins, receveur des domaines de cette Ville. Je reconnus en lui les ſignes d'une goutte prochaine. Je preſcrivis une ſaignée; je lui traçai un régime convenable, & lui conſeillai de ſubſtituer la patience aux autres remedes : mais ces deux points, quoiqu'eſſentiels, furent mal obſervés. Mon malade oublioit ſa raiſon pendant les accès de goutte qui ſe préſentoient réguliérement chaque nuit, & ſatisfaiſoit indiſtinctement ſon appétit pendant leur intermiſſion. Il arriva par-là que les douleurs devinrent plus cruelles, & les plaintes plus ameres. J'accordai à la violence du mal, quelques juleps calmans, & l'uſage de quelques topiques anodins, faits avec le lait & la juſquiame : mais on ne s'en tint pas à des remedes, qui ne faiſoient qu'adoucir un mal incurable dans ſes paroxiſmes. Mon malade vouloit guérir, & cette envie que je combattois vainement, lui fit prêter l'oreille à des avis pernicieux, que des amis imprudens lui donnoient, & lui fit employer les

remedes qui lui vinrent de tous côtés. Il fit uſage à mon inſçu, de la tiſanne ſudorifique, des évacuans, des réſolutifs, des répercuſſifs, & de tout l'attirail de la crédulité & de la charlatanerie. Cette manœuvre pitoyable fut pratiquée ſourdement pendant un mois & demi, après lequel il parut ſur le pouce du pied gauche une légere phlogoſe, qui annonçoit l'éruption de la goutte, & le terme des douleurs; mais elle n'en fut que le prélude.

Deux jours après ayant viſité le pied du malade, je trouvai la gangrene déja établie ſur les phalanges. L'extinction de la chaleur naturelle, l'inſenſibilité, la noirceur, & cette odeur qui eſt inſéparable de la mortification, ne me convainquirent que trop de ſon exiſtence. Je demandai la cauſe d'un changement ſi ſoudain & ſi ineſpéré, & l'on m'avoua de bonne foi que le malade, toujours la dupe de ſa crédulité, avoit tenu la veille, en conſéquence d'un avis nouvellement donné, le pied ſouffrant, trempé dans l'urine pendant un long intervalle. Après avoir conféré de ſon état avec ſon chirurgien, qui jouit dans ces cantons d'une réputation bien acquiſe, & de qui l'avis eſt aſſurément d'un grand poids dans les matieres de ſon reſſort, nous nous décidâmes pour les ſcarifications; nous fîmes quelques mouchetures ſur les phalanges: mais notre

étonnement fut bien grand quand, le premier appareil ôté, nous découvrîmes que la grangrene avoit fait des progrès & s'étoit étendue ſur le metatarſe : nous fîmes de nouvelles mouchetures avec auſſi peu de ſuccès ; la gangrene ſembloit s'étendre à la faveur de nos opérations ; de ſorte que le ſurlendemain la maſſe même fut aſſaillie, & la lividité parvint juſqu'aux malléoles. Je m'apperçus alors de l'inutilité des ſcarifications : c'eſt pourquoi nous bornâmes nos vues & nos ſoins à fixer la gangrene par l'uſage du quinquina. Sa vertu antigangréneuſe n'avoit point échappé à mes obſervations, & j'en avois déja fait l'heureuſe épreuve à deux différentes fois. Je l'employai dans cette nouvelle occaſion à plus forte doſe, que je n'avois fait dans les précédentes : le malade en prennoit juſqu'à ſix gros par jour. L'unique topique que nous employions, étoit une fomentation faite avec quelques toniques & vulnéraires, & aiguiſée de quinquina & de caſcarille. Notre eſpoir ne fut point trahi : la gangrene fut fixée pendant trois jours, que nous nous en tînmes ſcrupuleuſement à cette manœuvre. Notre pronoſtic n'étoit pas, comme on peut aiſément ſe le perſuader, du goût du malade, qui connoiſſoit tout le prix de ſon être & les douceurs de la vie. Il demanda une conſultation qui fut faite par des chirur-

giens, qui ne firent qu'approuver notre conduite paſſée, & applaudir à nos vues préſentes : mais bientôt après on amena à notre malade un de ces miraculeux guériſſeurs qui ont des ſpécifiques pour tous les maux, dont la ſcience eſt toute myſtique, & que l'amour de la vie & la crédulité mettent en crédit dans le monde. Il nous montra à ſon premier abord, l'inſuffiſance & l'ignorance la plus marquée. J'avoue que le dépit de me voir en parallele avec un automate, me fit refuſer à mon malade des avis que j'aurois dû lui donner par humanité. Je m'étonne que l'Etat n'ait jamais décerné des peines afflictives contre cette eſpece d'empiriques, qui ſurprennent auſſi groſſiérement la bonne foi des malades, & qui faiſant la honte de l'art, ſont la peſte de l'eſpece humaine. *Artium nobiliſſima medicina, verùm propter eorum qui eam exercent ignorantiam, inferior omnibus habetur, erroris causâ quòd ſoli arti medicæ in urbibus nulla pœna præfinita eſt.* Celui-ci joua ſon rôle de ſon mieux; il flattoit, puiſqu'on vouloit l'être : mais le progrès du mal décéla ſon ignorance. Le ſphacele, malgré ſes prétendus ſpécifiques, s'étendoit juſqu'au corps des muſcles de la jambe. On ſe raviſa alors; l'on nous rappella; nous nous raprochâmes du malade; ſon état nous paroiſſoit déſeſperé; la fiévre continue avec redoublement,

s'étoit miſe de la partie : des ſyncopes fréquentes, & bien ſouvent une léthargie profonde, nous faiſoient craindre à tout moment pour ſes jours ; le mal nous paroiſſoit conſommé : mais ce que nous n'oſions eſpérer, arriva ; la fiévre diſparut à la faveur des remedes appropriés que j'employai, & la gangrene céda encore au quinquina, & ſe fixa conformément à nos deſirs. Nous viſâmes en même tems aux moyens d'amener une louable ſuppuration, & à faciliter par-là une amputation naturelle, ce qui étoit l'unique parti qu'il nous étoit permis de prendre, & le réſultat d'une nouvelle conſultation. A ce deſſein nous fîmes quelques taillades profondes ſur l'endroit de la partie ſphacelée qui approchoit de la ſaine, que nous pansâmes avec les antiſeptiques. Quelques jours ſe paſſerent ſans qu'il ſe préſentât le moindre ſigne de ſuppuration, mais enſuite nous vîmes quelques ſuintemens. Nous fîmes encore des ſcarifications, & mordîmes un peu ſur le vif, afin que les remedes portaſſent de plus près. Le ſuccès couronna nos travaux ; la ſuppuration s'établit, les chairs ſphacelées & gangrenées ſe détacherent peu-à-peu des ſaines. La main du chirurgien aidoit chaque jour la nature dans ce pénible ouvrage, & préparoit la place pour l'amputation des os de la jambe. Elle fut faite bientôt après, ſans que le malade

formât aucune plainte, ni reſſentit aucune douleur. Nos remedes furent enſuite aſſortis à l'état de la plaie ; la cicatrice ſe forma peu-à-peu, & le malade vit, au grand étonnement d'une Ville des plus incrédules ſur les merveilles de la médecine.

PREMIERE QUESTION.

S'il eſt permis d'employer les évacuans pendant les ſignes d'une goutte imminente ?

Quelle que ſoit l'opinion vulgaire & l'idée avantageuſe que l'on ſe forme des évacuans, je ne crois pas que la bonne pratique nous en permette l'uſage pendant que les premiers ſignes de la goutte commencent à ſe manifeſter. C'eſt ici véritablement le cas où il faut commettre à la nature le ſoin de ſa délivrance, & lui laiſſer tout l'honneur de la victoire. En effet quel pourroit être le but d'un médecin en adminiſtrant ces remedes ? Seroit-ce de diſſiper la matiere morbifique ? On en verra l'impoſſibilité, ſi un ſang groſſier & coenneux eſt à l'abri de leurs efforts. Les humeurs étant alors pêle-mêle, les évacuans ne feroient qu'y porter un plus grand déſordre, ou pour mieux dire, acheveroient de tout confondre.

D'ailleurs, à quels dangers n'expoſeroit-on pas un malade, ſi en voulant diſſiper cette humeur, on l'amenoit ſur une partie noble.

On ne connoît que trop les funeſtes effets d'une goutte remontée, & nous n'avons été que trop ſouvent les inutiles ſpectateurs des cruelles métaſtaſes. *Piaculum igitur erit*, dit Baglivi, *in hiſce caſibus naturæ curſum perturbare, quæ veluti per criſim, noxiam materiam ad pedes ſecernit.* Les premieres attaques de la goutte doivent être les premiers ſignaux qui doivent nous tenir en garde contre les évacuans. Les douleurs qui ſe font ſentir au pied du malade, nous annoncent le deſſein de la nature: c'eſt-là la place qu'elle s'eſt déſignée pour y dépoſer la matiere goutteuſe, avec laquelle elle eſt aux priſes: vouloir la détourner par une autre voie, c'eſt aller directement contre ſes vues.

Appliquons ces principes à la conduite du ſieur Mougins, & nous découvrirons ſans peine la raiſon pour laquelle la nature tarda à faire l'éruption qu'elle méditoit. Les remedes qu'il prit à mon inſçu, furent autant d'obſtacles qui s'oppoſoient journellement au deſſein de la nature. Elle faiſoit en vain dans le paroxiſme nocturne, un effort pour ſe débarraſſer de l'humeur goutteuſe; la nourriture qu'il prennoit, empâtoit de nouveau cette humeur, & la concentroit dans le ſang. Les évacuans ouvroient des glandes qui étoient faites pour donner paſſage à toute autre humeur fluide: les ſudorifiques à leur tour, donnoient au ſang un mouvement

étranger qui détournoit ſans ceſſe l'humeur de l'endroit où la nature vouloit la dépoſer.

COROLLAIRE.

Soyons les interpretes de la nature, & non ſes correcteurs. Pour donc l'aider dans ce pénible travail, c'eſt à d'autres remedes qu'il faut recourir. Je les réduits à la ſaignée & aux délayans. Il ne s'agit en pareil cas, que de ménager les efforts de la vertu ſyſtaltique, pour faciliter l'expulſion d'un ſuc, dont le ſang cherche à ſe débarraſſer. La ſaignée remplit parfaitement cet objet, en donnant aux vaiſſeaux plus de capacité, à proportion qu'elle leur dérobe plus de fluide: elle met la nature à portée de faire ſes arrangemens, & contribue à rétablir cet ordre ſi vanté, & cet équilibre entre les ſolides & les fluides, ſi néceſſaire pour perfectionner les criſes.

Mais en pratiquant la ſaignée avec prudence, on doit mettre en uſage les délayans, qui ſeuls ſont capables de fournir au ſang le véhicule néceſſaire, & donner à ſes globules la facilité de rouler librement; ainſi le dépôt ſe fera ſans trouble & ſans danger.

II. QUESTION.

Si l'urine étoit capable d'avoir produit la gangrene?

Je ſçais que ce n'eſt pas ici la ſeule occaſion

où l'éruption de la goutte ſe ſoit annoncée par la gangrene, ni la ſeule expérience en ce genre, que nous avons à préſenter aux yeux du public, puiſque bien des cauſes peuvent concourir en pareil cas, à produire ce funeſte accident; mais je me perſuade que l'urine peut en être la premiere cauſe. L'analyſe chymique nous démontre que l'urine eſt ſurchargée d'un ſel ammoniacal, & par conſéquent qu'elle eſt froide & repercuſſive de ſa nature. Le dégré de froideur que le ſel ammoniac communique à l'eau, eſt tel, ſelon les expériences de M. Boerrhaave, qu'il ſurpaſſe même celui de la glace. Or, perſonne n'ignore que la gangrene ne ſoit ſouvent le funeſte effet des repercuſſifs employés à contretems: faut-il donc s'étonner que le pied du ſieur Mougins ait été la triſte victime de cette cruelle pratique? Il eſt à obſerver que quand ce remede fût employé, la goutte avoit déja fait en partie l'éruption qu'elle méditoit; qu'il paroiſſoit depuis quelques jours une légere phlogoſe à la racine du gros doigt du pied, & qu'à l'aide des anodins & des émolliens, les pores de la peau étoient ouverts pour donner une iſſue à la matiere morbifique. Il arriva donc par l'application de ce remede aſtringent, ce qui n'arrive que trop fréquemment quand on emploie imprudemment ou par ignorance des topiques auſſi dangereux. Le mouvement progreſſif

des liquides fut interrompu, les humeurs repercutées ſe coagulerent, les canaux ſe boucherent, & les eſprits vitaux ceſſerent de circuler : d'où il eſt à conclure que l'urine peut avoir agi ſur cette partie, comme nous voyons quelquefois l'air extérieur porté à un haut dégré de froideur, agir ſur un membre expoſé à ſes impreſſions.

COROLLAIRE.

On ne ſçauroit trop uſer de prudence dans l'uſage des repercuſſifs ; mais on n'en doit jamais faire uſage dans toutes les maladies à éruption, puiſque ces remedes ſont contraires aux vues de la nature. Tandis que celle-ci ne s'occupe uniquement qu'à diſſiper des ſucs dont elle eſt ſurchargée, les repercuſſifs ſe bornent le plus ſouvent à fixer ces ſucs, non ſeulement en les coagulant, mais encore en reſſerrant les fibres nerveuſes des vaiſſeaux qui les contiennent.

III. QUESTION.

S'il convenoit d'employer les ſcarifications, dès-lors que la gangrene fut établie ?

Il ſemble d'abord que la gangrene devant ſe combattre par les ſcarifications, rien n'étoit plus convenable que de les employer, du moment qu'elle ſe manifeſta. C'eſt-là la pratique qui nous a été tracée par les maîtres

de l'Art. C'eſt-là le cercle étroit dont on n'a encore oſé s'écarter. J'avoue cependant que dans le cas préſent, les ſcarifications furent nuiſibles au malade, & même en pure perte. La raiſon en eſt bien évidente; c'eſt que le dépôt ſe faiſant par congeſtion, & non pas par fluxion; on ne remédioit qu'à une partie du mal, en faiſant des ſcarifications, puiſqu'à peine étoient-elles faites, qu'une nouvelle congeſtion ſe formoit ſur la partie ſupérieure, & nous fourniſſoit bientôt une nouvelle gangrene. J'oſe même dire que les ſcarifications & les fomentations ſpiritueuſes étoient une digue que nous oppoſions à la matiere goutteuſe, qui ſans ces obſtacles qu'elle trouvoit ſur ſon chemin, ſe fût précipitée vers le pied, où elle ſe fût amoncélée, ou que trouvant le paſſage fermé par la criſpation des fibres, elle étoit forcée de s'arrêter où elle trouvoit une réſiſtance inſurmontable.

De-là on peut également conclure que l'amputation ne pouvoit avoir lieu; car ſans nous arrêter à l'âge avancé du malade, à ſon tempérament cacochyme, ni à un levain dartreux qui rouloit dans ſes humeurs, la nature du mal devoit ſuffire pour nous détourner d'un deſſein auſſi périlleux. Il eſt hors de doute que la gangrene n'eût pas tardé de ſe loger au lieu où l'amputation eût été faite. D'ailleurs, comme il a été

fort ſçavamment obſervé dans pluſieurs mémoires inſérés dans ce Journal, auxquels je n'ai point à ajoûter, on doit diſtinguer en bonne pratique les gangrenes qui reconnoiſſent une cauſe externe d'avec celles qui ſont produites par une cauſe externe. Dans les unes il faut de la hardieſſe & de la témérité; dans les autres, de la méfiance & de la circonſpection. Dans les premieres il faut laiſſer agir la chirurgie inſtrumentale, & dans les ſecondes, la réprimer ſagement : retrancher en ce dernier cas un membre gangrené, ce n'eſt point remédier à la cauſe du mal, c'eſt ôter une partie de ſes effets, pour en voir bientôt reproduire de plus terribles.

COROLLAIRE.

On doit ſe propoſer un plan d'opérations, plus juſte & plus régulier : puiſque la cauſe du mal eſt interne, c'eſt par des remedes internes qu'il faut l'attaquer & la détruire : le ſang eſt le ſiége de la maladie, & la gangrene, ſon funeſte effet : il faut donc travailler à la dépravation de l'un, & à la fixation de l'autre : ce double avantage ſe rencontre heureuſement dans l'uſage du quinquina. Cette écorce ſi vantée par ſa vertu fébrifuge, doit être encore plus précieuſe à nos yeux par ſa qualité antiſeptique. Il eſt à préſumer qu'elle agit ſur le ſang & qu'elle

empêche ſa corruption, ainſi que les amers agiſſent ſur la biere, & empêchent qu'elle ne ſe décompoſe & ne dégénere en liqueur vappide. Son principe amer joint au principe balzamique ſi ami de la nature, doit nous le faire regarder comme un confortant ſpécifique, propre à donner du mouvement aux liquides, & à relever le ton des ſolides. Un effet bien marqué de cette même vertu tonique, eſt le bourlet rouge qui ſe forme entre la partie ſaine, & la partie gangrénée : c'eſt le mur de ſéparation que la nature met entr'elles : mais c'eſt alors le tems de procéder à de nouvelles opérations ; il faut, ſans perdre de tems, faire des profondes ſcarifications ſur la partie gangrenée la plus voiſine de la ſaine, pour préparer par cet endroit un égoût à la nature. Sans cette précaution, on comprend que la matiere morbifique deſtinée à former la ſuppuration, ne trouvant point d'iſſue préparée, pourroit être repompée, & rentrant dans la circulation, y produire des ravages auxquels on ne pourroit pas remédier.

OBSERVATION

Sur une eſpece de fiévre gangreneuſe ; par M. SUMEIRE, docteur en médecine, à Marignane.

Le 9 de Mars je fus mandé à une ménagerie peu éloignée de Marignane, pour voir un homme âgé d'environ quarante ans, d'un tempérament robuſte, mais fort affoibli par des fiévres intermittentes qu'il avoit gardées pendant pluſieurs mois, pour avoir refuſé les remedes propres à les combattre. Cet homme après avoir eu une querelle très-piquante avec quelqu'un qui le chargea des plus rudes injures, ſe trouva languiſſant durant quelques jours : il ſe plaignoit d'une laſſitude accablante ; enfin il fut ſaiſi ſur le ſoir d'un friſſon violent, auquel ſuccéda la fiévre la plus vive. Le chirurgien qui fut appellé & qui paſſa toute la nuit auprès du malade, fut obligé de le ſaigner trois fois dans l'eſpace de quelques heures, pour calmer le feu & abbattre la vivacité de la fiévre. Ce fut le matin que je vis le malade : ſa fiévre étoit tombée, ſon pouls étoit petit, quoique fréquent ; la chaleur de la peau étoit à-peu-près naturelle ; mais il avoit paru ſur le viſage,

&

& principalement à la lévre ſupérieure, aux joues, ſur les os de la pomette, au nez & aux ſourcils, une éruption gangréneuſe qui tuméfioit beaucoup les parties, & qui rendoit affreux l'aſpect du malade : l'intérieur de la bouche étoit parſemé d'aphtes noires; on en voyoit une rangée le long des dents molaires de la mâchoire ſupérieure du côté droit; il ſuintoit un ichor ſereux, jaunâtre & extrêmement fétide des boutons gangréneux qui étoient répandus ſur la face; il étoit difficile de ſoutenir l'odeur cadavéreuſe qui s'exhaloit de ce malade, & ſurtout celle que répandoit la fumée épaiſſe qui accompagnoit le ſoufle qui ſortoit de ſa bouche, lorſqu'il l'ouvroit : ſa voix s'étoit déja fort affoiblie; il ſe plaignoit d'une douleur & d'un embarras ſur le devant de la poitrine. On me montra le ſang qu'on avoit tiré de la derniere ſaignée; il s'en étoit ſéparé peu de ſéroſité jaunâtre, & la partie ſolide ou coaguleuſe avoit la ſuperficie coenneuſe, & marbrée d'une molle conſiſtance. Je lui fis donner ſur le champ l'ipécacuanha, qui excita quelques vomiſſemens; j'ordonnai pour le ſoir, un lavement ſimplement émollient : je preſcrivis des mouchetures & des ſcarifications, ſelon l'état des parties gangrénées, qu'on fomenta avec l'eſprit de vin camphré, & qu'on couvrit d'onguent de ſtyrax.

Le lendemain le 10, il fut purgé avec une potion composée de tamarins, de rubarbe & de manne; ce remede l'évacua beaucoup, & les déjections qu'il rendit, étoient d'une fétidité extraordinaire; mais ſon pouls devint plus foible, & ſa voix s'éteignit: les aphtes gangréneuſes avoient gagné toutes les gencives du côté droit, & la gangrene s'étoit répandue dans toute la bouche, & s'étoit étendue vraiſemblablement juſques dans l'æſophage, & peut-être dans la trachée-artere: il avoit paru au coude du bras droit, quelques boutons, qui comme ceux du viſage, furent d'abord rougeâtres & un peu douloureux, mais qui devinrent bientôt noirs. Quand on touchoit les boutons dans cet état, on trouvoit que la chair étoit diſſoute, & tout-à-fait dépourvue de ſenſibilité: il parut auſſi des boutons de la même nature, au doigt index de la main gauche. J'ordonnai un gargariſme avec l'eau de roſe camphrée, & je conſeillai l'uſage d'une tiſanne antiſeptique, compoſée d'une décoction de quinquina, à laquelle je fis ajoûter le ſyrop de limon, & le camphre diſſous dans du vinaigre: le malade prit aſſez de cette tiſanne; cependant le 11 il avoit perdu entiérement la voix; ſon pouls étoit preſque éclipſé; il étoit dans un léger délire, & il fut ſur le point de mourir. Le chirurgien qui le vit dans cet état, ſcarifia

le dedans de la bouche, qu'il toucha enſuite avec une plume trempée dans du miel roſat, auquel on avoit ajoûté de l'eſprit de vitriol; par cette manœuvre il ſoulagea un peu le malade qui parut ſe ranimer: il eut la force de jetter les membranes pourries qui ſe détachoient du fond de la bouche; il prit des cuillerées de gelée de corne de cerf, que je lui avois fait préparer: le 13, il étoit mieux, il avalloit ſes bouillons, il uſoit de la gelée de corne de cerf, qui étoit fort de ſon goût, & de la teinture de quinquina, que je lui preſcrivois. Comme on lui paſſoit de tems en tems dans la bouche des plumes trempées dans le miel roſat, mêlé avec quelques gouttes d'eſprit de vitriol, il continuoit de jetter des membranes pourries, qui ſe ſéparoient de l'intérieur de la bouche, & même du fond du goſier. Le 14, que je le vis, il avoit un viſage ſerein, ſa reſpiration étoit libre, il prennoit facilement tout ce qu'on lui préſentoit, ſon pouls étoit réglé & preſque naturel, toute la gangrene s'étoit détachée du viſage où la ſuppuration manifeſtoit des chairs vives & naturelles; tout l'intérieur de la bouche préſentoit auſſi une couleur animée; la gangrene du doigt index de la main gauche s'étant ſéparée, on y voyoit une plaie fort belle: les boutons qui avoient paru au coude

du bras droit, s'étoient étendus & avoient formé une plaie ſeche, couverte d'une croûte gangréneuſe qu'on ſcarifia, & où on établit la ſuppuration, de la même maniere qu'on avoit fait ailleurs : le malade connoiſſoit ſon mal, il ſe décourageoit ; mais quand on lui faiſoit enviſager que le danger étoit paſſé, il ſe livroit à l'eſpérance : nous crûmes qu'il ſe tireroit d'affaire ; cependant il avoit toujours la voix éteinte, & il ſignifioit qu'il y avoit encore beaucoup d'embarras dans ſon goſier & dans ſa poitrine. Il continua l'uſage de la teinture de quinquina, & de la gelée de corne de cerf, pendant trois ou quatre jours ; mais malheureuſement la gangrene ayant fait vraiſemblablement des progrès dans l'æſophage, & peut-être dans la trachée-artere & les poumons, il perdit de plus en plus ſes forces, & il mourut.

OBSERVATION

Sur une Paralyſie de la moitié de la tête, du viſage & de tout le côté gauche, guérie par les antivénériens ; par M. BALLAY *le jeune, chirurgien à Orléans.*

M. *** en 1756, fut attaqué d'une grande douleur de tête du côté gauche, qui fut ſuivie d'une fiévre continue, gonflement conſidérable à la gorge & à toute la moitié de la tête, du viſage & du col (du côté gauche), & peu de tems après, d'un engourdiſſement dans toutes les parties affectées.

Le malade eut un prompt ſecours de pluſieurs médecins expérimentés qui lui preſcrivirent une diette ſévere. Ils le firent ſaigner promptement pluſieurs fois du bras & du pied ; on lui donna l'émétique pluſieurs fois réitéré, dans le commencement & dans la ſuite de la maladie, avec les potions laxatives convenables, & les remedes intérieurs & topiques propres à cet effet, avec les différentes tiſannes & lavemens, qu'il eſt inutile de rapporter. Malgré ce traitement ſuivi, la maladie réſiſta, au lieu de diminuer ; l'engorgement & l'engourdiſſement des parties affectées augmenterent juſqu'au point de faire tomber la moitié de la tête,

du viſage & du col, dans une paralyſie parfaite.

Le malade devint extrêmement défiguré par l'altération du viſage, des tégumens & parties muſculaires ſaines, puiſque l'œil gauche étoit à moitié ouvert, la paupiere inférieure du côté du grand angle, ou interne en partie renverſée; les muſcles, le frontal, le ſourcilier, l'orbiculaire, & ceux du nez du même côté gauche, étoient changés de leur ſituation naturelle, ſans ſentiment ni mouvement, ainſi que les muſcles du viſage, des lévres & autres des environs; la bouche étoit tournée juſqu'à l'oreille droite, & le muſcle orbiculaire des lévres à moitié paralyſé; la luette & la glande amygdale gauche s'étendoient du côté droit ſain: toutes ces parties paralyſées occaſionnoient non ſeulement la difformité du malade, mais il articuloit très-mal, à peine pouvoit-on l'entendre; il reſpiroit avec peine, & avaloit de même.

La maladie réſiſtoit aux remedes ordinaires, malgré l'exactitude du traitement, & le malade étoit dans une triſte ſituation. On lui ordonna d'aller à Bourbon-les-Bains; ce que le malade exécuta peu de tems après dans une ſaiſon favorable: il prit les eaux & les douches; enfin il fit tout ce qu'on lui preſcrivit. Le malade revint des eaux un peu ſoulagé, & moins défiguré: mais en

paſſant par Orléans, pour s'en aller chez lui, il y reſta quelque tems où il retomba preſque dans ſon premier état ; pour lors il envoya chercher les premiers médecins qui l'avoient traité, & même conſulta pluſieurs autres de mes confreres, qui lui ordonnerent pluſieurs remedes très-propres à ſa maladie, qui n'eurent pas plus de ſuccès. Il m'envoya chercher par un ami commun, pour me conſulter auſſi, penſant bien que ces Meſſieurs avoient ordonné & employé tous les bons remedes que l'art peut enſeigner pour la guériſon d'une ſemblable maladie, néamoins ſans aucune réuſſite ; que d'ailleurs le malade étoit dans la force de ſa jeuneſſe, & d'un très-bon tempérament ; après avoir examiné, toutes ces choſes, je jugeai qu'il y avoit quelque vice dans les liqueurs du malade, qui avoit donné origine primitivement à cette maladie permanente & rebelle, & même l'entretenoit. Je demandai au malade s'il n'avoit point eu quelques galanteries, ce qu'il me nia formellement ; dans le même préjugé, j'inſiſtai encore, & lui dis que s'il avoit ce vice, ce ſeroit un grand avantage pour ſa guériſon, & que j'eſpérois le guérir ſi la choſe étoit : il me dit toujours que non. Je demandai à le viſiter ; je ne trouvai aucune induction aux parties génitales, ni dans aucun endroit du corps ; mais voici ce

que j'obſervai : l'amygdale gauche, non ſeulement étoit attirée du côté droit ſain, mais encore une fois plus groſſe que la glande amygdale droite, & qui étoit preſque toute ſchirreuſe, ſans ſentiment ni mouvement, ce que je connus par les différens inſtrumens avec leſquels je la touchai à différentes fois, & quand je la preſſois, il en ſortoit par pluſieurs petites ouvertures, une matiere ichoreuſe & purulente qui s'y formoit, ce qui me fit connoître qu'elle étoit en partie abcedée : je pouſſai mon examen plus loin ; j'apperçus pluſieurs petits ulceres au goſier, très-ſuperficiels & preſque imperceptibles, qui laiſſoient échapper une matiere viſqueuſe & purulente, qui par ſon acrimonie occaſionnoit un crachement continuel au malade, qui l'incommodoit beaucoup ; ce fut alors que je fus plus fortifié dans mon pronoſtic. Je propoſai les grands remedes au malade, auxquels il ne voulut point conſentir. Je lui fis prendre néanmoins pendant quelques jours de ſuite la panacée mercurielle, déguiſée avec d'autres drogues convenables ; j'eus la ſatisfaction de voir les parties qui étoient paralyſées, devenir douloureuſes. Ce fut alors que je dis au malade, que s'il vouloit que je le paſſaſſe par les grands remedes, que je le guérirois ſûrement ; enfin il y conſentit, après bien des ſollicitations. Je commençai à lui preſcrire un

régime de vie doux, humectant & rafraîchiſſant, avec les tiſannes & les apoſêmes délayans & apéritifs, & les lavemens pour lui entretenir le ventre libre, & les différentes purgations douces; après quoi, ſans lui donner les bains, je lui fis faire les frictions mercurielles, par un de mes éleves en ma préſence, en commençant par les pieds, jambes, cuiſſes, continuant par le périné, les feſſes, le dos, les épaules, & finiſſant par les bras, avant-bras & poignets, ſuivant la méthode ordinaire. Je donnai d'abord le mercure en petite doſe, en l'augmentant par dégrés, & je laiſſai plus d'intervalle entre chaque friction, qu'à l'ordinaire, pour faire ſéjourner le mercure plus long-tems dans les liqueurs, afin que la cauſe fut plus efficacement détruite. Je faiſois auſſi prendre de la panacée mercurielle entre chaque friction. Le mercure s'eſt porté très-peu à la bouche, mais toutes les parties affectées ſont devenues douloureuſes, & ont pris leurs fonctions & ſituations naturelles, après trois mois & demi de traitement.

La convaleſcence du malade, & ſon rétabliſſement ont été achevés par la diette blanche, le laitage & les bons alimens. Le malade jouit depuis onze mois d'une ſanté des plus parfaites, & d'une guériſon radicale.

OBSERVATION

Sur la guériſon d'une hydropiſie de poitrine jointe à l'aſcite ; par M. BAUDOT, docteur en médecine en la ville de la Charité ſur Loir.

L'hydropiſie de poitrine a été conſidérée dans la médecine ancienne & moderne, comme une maladie de très-difficile guériſon : l'aſcite n'admet ſouvent pas moins de difficulté, quoique ma pratique & celle des autres Médecins fourniſſent quelques exemples d'un heureux ſuccès ; mais la cure de ces deux hydropiſies réunies dans un même ſujet au dégré le plus éminent, & en partie par une voie inuſitée, forme à mon ſens un eſpece de phénomene en médecine, que j'ai cru devoir être préſenté aux obſervateurs de l'art.

En l'année 1751, Madame Picart, femme du ſieur Picart, entrepreneur des Ouvrages du Roi, demeurant en la ville de la charité ſur Loir, pour lors âgée d'environ quarante-cinq ans, d'une taille grande proportionnée en groſſeur, d'un tempérament robuſte, bien conſtituée à tous égards, qui avoit eſſuyé néanmoins depuis dix ans pluſieurs attaques de rhumathiſme inflammatoire, dont le ſiége principal étoit aux jointures des ex-

trémités ſupérieures & inférieures, fut ſaiſie le 27 Mars de ladite année de douleurs de rhumatiſme très-aigues dans les jointures des extrémités ſupérieures ſeulement, avec fiévre, inſomnie & très-grande difficulté de reſpirer. L'apparition de ce dernier ſymptome me fit juger que l'humeur de rhumatiſme s'étoit fixée, dans cette attaque, principalement dans les vaiſſeaux du poumon. Quelques ſaignées au bras & au pied, une diéte humectante, des boiſſons délayantes antiphlogiſtiques, calmerent dans les premiers jours la férocité des ſymptomes, & la malade ſe trouva en état d'être purgée le premier Avril, ſixieme jour de la maladie avec la caſſe, les tamarins, la manne & le ſyrop de roſes ſolutif.

Le 3 Avril la malade fut de nouveau attaquée d'inſomnie & d'oppreſſion, ſans fiévre, ni douleurs, du moins fortes; je m'apperçus en même tems de bouffiſſure au viſage, dès le lendemain tout le corps devint édémateux, la ſoif augmenta, les urines diminuerent conſidérablement & dépoſerent un ſédiment briqueté, le dégoût fut extrême, le ventre ſe rendit pareſſeux, & ſe tuméfia en peu de jours extraordinairement, la fluctuation des eaux devint bientôt manifeſte, l'enflure édémateuſe des cuiſſes, des jambes & des pieds répondoit à la groſſeur

du ventre. A ces ſignes qui caractériſoient l'aſcite, ſe joignirent ceux de l'hydropiſie de poitrine; la toux ſéche & fréquente, la reſpiration de plus en plus laborieuſe & entrecoupée, la difficulté de ſe tenir couchée, & enſuite l'impoſſibilité de reſter le corps droit dans ſon fauteuil ſans courir le riſque d'être ſuffoquée, obligerent d'avoir recours à différentes machines, pour ſoutenir la tête & le corps de la malade courbés en devant, la déglution ſe faiſoit avec peine. Dans le commencement de la maladie le pouls étoit petit & fréquent, dans l'augmentation inégal, & dans l'état inégal & languiſſant; les progrès en furent ſi rapides, que le 12 Avril la malade étoit réduite aux dernieres extrémités.

Les médicamens hydragogues & diurétiques variés & en forme liquide, furent mis en uſage dès les premiers jours; ils ne produiſirent aucun bon effet ſenſible, les urines diminuoient encore davantage, ce qui me détermina à les donner ſous une forme ſéche, en interdiſant à la malade l'uſage de toute boiſſon excepté les bouillons, après cependant en avoir conféré avec M. l'Hermite, Docteur en Médecine de la villle de Nevers, que le mari de la malade fit appeller le 11 Avril & qui m'aida de ſes conſeils pendant trois jours; & quoique raiſonnablement nous ne pouvions nous flatter de

quelque eſpoir, nous nous déterminâmes à preſcrire à la malade de quatre en quatre heures le bol ſuivant.

℞. *Arcani dupl.* ℈ ſ. *croci mart. aper gr. vj. kermes min. gr.* ſ. *extr. brion. in vino albo facti* ℈ *f. bolus.*

Le nître purifié & la racine de bardane entroient dans les bouillons. Ces remedes furent adminiſtrés par un chirurgien expérimenté, beau-frere de la malade, qui ne la quitta ni le jour ni la nuit.

Le 18 Avril à une heure après minuit, je fus appellé de la part du chirurgien pour voir la malade, dont la ſituation l'inquiétoit fort; je la trouvai effectivement dans un état de ſuffocation des plus violents, qui fut ſuivi d'une laborieuſe expectoration d'eaux claires un peu viſqueuſes, ce qui dura une heure. Le reſte de la nuit & la journée ſuivante ſe paſſerent à l'ordinaire; le 19 à la même heure, même paroxiſme de toux ſuffocante, expectoration de pluſieurs pintes d'eaux de même qualité; j'y fus encore appellé, la malade paſſa mieux le reſte de la nuit & la journée, le pouls un peu plus dévelopé, moins inégal, les urines commencerent auſſi à couler. Le 20 à la même heure, ſemblable paroxiſme dont je fus encore témoin; mais j'obſervai que les oſcillations du poulmon étoient plus vives, moins de contraction, moins de ſuffocation, & les eaux ſortoient

avec une ſorte d'aiſance : après le paroxiſme, la malade reſta un peu couchée dans ſon lit, & le ſommeil ſurvint. Pendant le jour, les urines coulerent en grande abondance, la tumeur du ventre, l'enflure des extrémités diminuerent, l'eau ſuintoit de toutes parts, des jambes & des pieds, & dès ce jour la malade commença, à l'aide de ſa garde, de faire quelques pas. Les accès reprirent & continuerent toutes les nuits tant qu'il y eut de l'engorgement aux poulmons, & les urines ne ceſſerent de couler dans la plus grande abondance juſqu'à l'évacuation entiere de l'abdomen, ce qui ſe fit dans l'eſpace de quinze jours. J'ai ſoutenu cette opération de la nature par des gelées & de légers cordiaux, inſenſiblement la malade reprit ſes forces, ſon appetit & ſon ſommeil. J'ai terminé la cure par une tiſanne pectorale & légerement apéritive, & par des purgatifs hydragogues continués pluſieurs mois. La malade depuis ce temps a joui de la meilleure ſanté, & n'a eu juſqu'à préſent aucune attaque de ſes douleurs de rhumatiſme.

Qui ne conviendra que cette maladie ne ſoit ſurprenante ? Un déluge univerſel avoit inondé toutes les parties du corps, avec une précipitation qui a peu d'exemples. La force & la ſagacité de la nature, qui par un ſeul canal auroit à peine ſuffi à la décharge de

de torrent, s'en ſont ménagées deux également puiſſans; la trachée artere pour épuiſer le liquide qui inondoit les poulmons & les parties qui y ont rapport; les reins, pour tranſmettre à la veſſie & rejetter, par le canal de l'uretre, l'excédent de celui qui rempliſſoit l'abdomen & les extrémités inférieures, qui de leur côté ſe ſont ouvert une iſſue à travers les pores cutanés.

HISTOIRE d'un enfant tombé dans le ventre de ſa mere, par une ouverture faite à la matrice dans les douleurs de l'enfantement; par M. MONRO le pere, profeſſeur d'anatomie, à Edinbourg.

Au mois de Mars 1754, M. Ramſay, chirurgien de cette Ville, me pria d'aſſiſter à l'ouverture du cadavre d'une femme morte dans les douleurs de l'enfantement, ſans avoir pu être délivrée. Il m'apprit qu'elle avoit déja mis au monde deux enfans morts & un vivant; qu'étant à terme, elle avoit ſenti les premieres douleurs de l'enfantement le mardi au matin; qu'elles avoient continué tout ce jour & le lendemain; que le ſoir elle avoit fait un très-grand effort, qui avoit été accompagné d'une douleur extrémement vive dans le ventre; que depuis

ce tems-là on n'avoit plus ſenti l'enfant ; elle mourut le vendredi au matin.

Après qu'on eût emporté avec des éponges tout le ſang qui baignoit le bas-ventre, on apperçut un enfant à terme avec ſes membranes, placé dans la partie inférieure de l'abdomen, un peu du côté droit : le placenta & le cordon ombilical étoient entiers ; la matrice de la mere s'élevoit juſqu'au nombril, ſa ſubſtance étoit molle & ſpongieuſe, comme elle l'eſt ordinairement dans les femmes enceintes : il ne parut rien d'extraordinaire au-dehors ; mais lorſqu'on en eût renverſé le fond ſur les os pubis, on apperçut une ouverture large de quatre doigts, près de ſon col ; l'ayant remiſe dans ſa place, on l'ouvrit longitudinalement par ſa partie antérieure, on vit plus diſtinctement l'ouverture, qui s'étendoit depuis l'orifice interne de la matrice en en haut un peu obliquement vers le côté droit : l'orifice de la matrice n'étoit preſque pas ouvert ; la ſurface de ce viſcere étoit unie & paroiſſoit tapiſſée d'un velouté très-fin. Je jugeai, à la grandeur des ſinus, de la partie poſtérieure du fond, que c'étoit-là que le placenta avoit été attaché.

SUITE

SUITE du Mémoire ſur des vers ſortis des reins & de l'uretre d'un enfant, avec des réflexions ſur la néphrotomie, par M. MOUBLET, *lieutenant de M. le premier chirurgien du Roi, & chirurgien de l'hôpital de Taraſcon, en Provence.*

Dans ces fontes conſidérables d'humeurs, il ne faut point attendre que les abſcès ayent acquis une parfaite maturité ; j'évitai en l'ouvrant de bonne heure, que le pus en croupiſſant & en s'inſinuant dans les interſtices des fibres, ne ſe ménageât des ſinuoſités, que venant même à crever intérieurement, le pus ne ſe répandit dans la capacité, & ne cauſat des accidens mortels.

Mais pourquoi, de l'intérieur même du rein, le pus de cet abſcès qui étoit ſi avant que ma premiere inciſion ne pût l'atteindre, prit-il ſa pente vers l'extérieur & pourquoi ne s'épancha-t-il pas également à l'iſſue du rein dans la cavité du bas-ventre ?

La partie externe du parenchime du rein avoit contracté dans toute l'étendue de l'endroit enflammé une forte & intime adhérence avec le péritoine, & en y faiſant une ouverture, les matieres purulentes n'avoient aucune communication avec

la capacité, & ne pouvoient que s'écouler par cette voie, qui étoit continue du fond juſqu'au dehors.

C'eſt à la faveur de cette adhérence naturelle, qui colle & qui unit les parois externes des viſceres enflammés avec la ſurface des parties qu'ils touchent, qu'on fait ſans beaucoup de riſque l'ouverture des abſcès internes, & qu'on évite deux inconvéniens à rédouter l'épanchement & la hernie.

Le pus au commencement étoit louable, les reins réprirent leurs fonctions, un organe peut être bleſſé ſans que ſon action ſoit lézée, pourvu que les ſecrétoires ne ſoient point offenſés. Le pus des reins doit être viſqueux, parce que les reins ont une ſubſtance charnue, & que la coction du pus dans les parties charnues ſe fait plus aiſément. La chaleur égale de ce viſcere, ſon mouvement régulier atténue, convertit, aſſimile mieux les molécules hétérogenes des liqueurs extravaſées qui ſe décompoſent, & les rend d'une conſiſtance & d'une qualité meilleure.

L'ulcere ſe détergeoit par deux endroits: les urines blanchiſſoient, parce qu'elles charrioient du pus, leur ſéroſité, douée d'une qualité déterſive, lui fourniſſoit un véhicule qui adouciſſoit ſon acrimonie; ce qui me porteroit à croire que des ulceres internes, qui viendroient après une inflammation ſuppu-

rée, celui des reins ſeroit le moins difficile à guérir.

Dès que j'eus reconnu que le pus étoit dépravé & mal conditionné, que les lévres de la plaie étoient béantes, livides, ſpongieuſes ; ma principale attention fut d'enlever les obſtacles qui s'oppoſoient à la régénération des chairs. Ce que je faiſois en détergeant & en fondant les ligamens purulens qui reſtoient au fond de l'uretre, en tâchant de diſſiper ces humeurs fétides qui y croupiſſoient, & de tarir la ſource de celles qui s'y déchargeoient. Je croyois pouvoir appaiſer par les mêmes moyens les rétentions d'urine que le malade eſſuyoit de tems en tems, que j'attribuois à ces caroncules & à ces flocons qui ſe détachent de la ſubſtance même du rein ſuppuré, qui, entraînés par le flux des urines, s'engagent dans les ureteres, en bouchent le paſſage, & cauſent des paroxiſmes de colique néphrétique, & de dyſſurie.

Les injections balſamiques ne me furent d'aucun ſecours. Quand un viſcere ſuppure, il devient l'égoût de tout le corps. Toutes les impuretés s'y rendent, s'y épaiſſiſſent, & forment des embarras : & il ſuffit que la partie ne puiſſe ſe dégager de tout le pus qui y croupit, pour qu'il s'y corrompe davantage, il regorge dans la maſſe, & bien-

tôt tous les ſucs acquierent la même âcreté ; & le même vice.

Convaincus de ces juſtes raiſons, les anciens ont regardé les ulceres des reins comme incurables, ou de très-difficile guériſon, à cauſe que ces organes ſont très-douloureux, & que leurs fonctions ſont eſſentielles à la vie. L'abondance du pus qu'ils rendent, prouve encore la difficulté de les déterger. Son croupiſſement peut entraîner une colliquation de chairs. Ces matieres âcres & ſanieuſes peuvent déchirer, ronger, corroder des parties nerveuſes d'une ſenſibilité extrême. Il eſt à appréhender qu'en tombant dans la veſſie, elles ne l'irritent, ne l'enflamment, ne l'ulcerent ; des vaiſſeaux conſidérables peuvent enfin s'ouvrir, & produire des hémorragies funeſtes.

Parmi tant de déſordres à craindre, je jugeois le malade fort heureux, quand je vis l'écoulement ceſſé, & l'ulcere cicatriſé. Je croyois la maladie terminée, & ce fut par la clôture même du trou fiſtuleux, que ces ligamens putrides retenus & croupiſſans plus long-tems, devinrent plus fétides, & exhalerent une mauvaiſe odeur. Les engorgemens du bas-ventre recommencerent, les urines qui ſe ramaſſoient, cauſoient par leur quantité des diſtenſions exceſſives ; les ſecrétoires embarraſſés, les excrétoires rétrécis ne

pouvoient la laiſſer paſſer, & l'ulcere ſe renouvelloit toutes les fois que les excrémens purulens étoient accumulés dans une certaine quantité.

Je ne pouvois porter qu'un prognoſtic très-fâcheux d'une maladie ſi invétérée & ſi compliquée. La partie affectée, ſes fonctions ſi eſſentielles, interrompues depuis ſi longtems, les dérangemens qu'elles entraînoient dans les viſceres voiſins, les divers changemens auxquels cet ulcere étoit expoſé, la mauvaiſe qualité de l'humeur qui en couloit, les triſtes accidens qui l'accompagnoient, ceux encore plus funeſtes qu'on avoit à redouter, m'effrayoient pour la vie du malade : car les ulceres, par le ſéjour du pus, ſe cavent toujours plus, s'enveniment pour ainſi dire, & dégénerent en des fiſtules incurables. On doit craindre que la partie ne tombe en fonte, & le malade dans l'atrophie & le maraſme.

Une ſi prompte détérioration ne pouvoit être attribuée à la faute du panſement qui avoit toujours été ſimple & méthodique. J'avois eu ſoin de ne jamais tamponer l'ulcere, ni de le trop remplir de bourdonnets, de crainte de comprimer & de meurtrir les chairs, & d'entretenir une inflammation & une ſuppuration ſourde : je m'étois ſervi des déterſifs & des deſſicatifs les mieux indiqués,

ſelon les différentes mutations de l'ulcere. L'inciſion avoit été faite à propos, & le pus, dont j'avois favoriſé l'écoulement, n'avoit pas eu le tems de ſe répandre, ni de ſe pratiquer des ſinuoſités.

Je n'avois aucun indice de cacochimie, qui me portât à ſoupçonner un vice dans les liqueurs, une diſcraſie, une acrimonie prédominante : l'enfant étoit ſain, fort & robuſte ; il n'avoit point été malade depuis qu'il avoit été taillé ; il jouiſſoit auparavant d'une ſanté ferme & conſtante, & il étoit d'un tempérament vif & ſanguin.

Ces accidens ne dépendoient pas non plus du ſiége de la maladie, de l'organe affecté, ni de ſon méchaniſme interrompu : une tumeur inflammatoire interne ſubit les mêmes états que celle qui attaque les parties externes. L'abondance du pus eſt dûe à la ſubſtance charnue des parties qui ſuppurent : non ſeulement le méchaniſme de ce viſcere n'entretenoit point par ſon action cet ulcere, il ſemble même qu'il facilitoit ſa guériſon par la détenſion du pus que procuroit l'urine.

Auſſi je n'en accuſois que le mauvais caractere de l'ulcere qui l'avoit fait dégénérer en fiſtule. La matiere ichoreuſe la plus tenue s'évacuoit, la plus craſſe abbreuvoit le fond, acquéroit par ſon ſéjour une intenſité de pour-

riture & d'acrimonie, & devenoit comme le germe & le levain de celle qui s'y amaſſoit inſenſiblement.

Cette ſanie corroſive, en ſe gliſſant entre les trames des fibres ſolides, produit la colliquation de la partie, corrompt les bons ſucs qui y abordent. En ſe mêlant avec nos liqueurs, elle déprave la lymphe générale du corps, à qui elle communique la même malignité dont elle eſt empreinte. La maſſe des humeurs vitiée, ſans baume & ſans vertu, altere la chilification, & l'hématoſe, détruit les principes du ſang, dérange les fonctions des organes, & cauſe bientôt la fiévre lente & la mort.

L'impoſſibilité de mondifier cet ulcere, & le dépériſſement du malade me firent concevoir le deſſein de tenter l'opération. Quel autre moyen s'offroit-il pour guérir un ulcere ſi rébelle & ſi fétide, puiſque je penſois que tout le mal procédoit du croupiſſement de ces matieres, & que je n'enviſageois que cette ſeule voie, pour lui donner une entiere iſſue ?

Cette opération me paroiſſoit dangereuſe, ſoit par rapport au ſiége de l'ulcere, ſoit par rapport à la difficulté d'y porter les remedes appropriés. Il falloit néceſſairement ouvrir juſqu'au fond, & je devois m'attendre à des ſinuoſités profondes & tortueuſes; il

falloit faire des inciſions très-conſidérables ; cauſer des grandes pertes de ſubſtance, dans des parties très-délicates, ſans pouvoir ſe promettre le moindre ſuccès.

Quelque grande que fut cette opération, j'étois décidé à la faire pour ſauver la vie au malade ; & je penſe que mon raiſonnement étoit fondé dans un péril ſi éminent ſur les regles d'une ſaine pratique : cependant elle eût été inutile, quoique très-indiquée ; & les principes les plus lumineux de la chirurgie ne pouvoient apprendre d'où provenoient tous ces funeſtes effets. Ce n'étoit pas, comme on auroit pu vraiſemblablement le penſer, ni des ſables, & des graviers engagés dans les reins, qu'il en falloit tirer, ni des matieres purulentes qui y ſéjournoient, faute de débouhé, à qui il falloit donner une pente & une libre iſſue : mais tous ces ſymptomes étoient procurés par des vers. Dès que les deux premiers ſe furent fait reconnoître, en injectant des décoctions ameres dans l'ulcere ; les deux qui reſtoient, prirent une autre route, enfilerent l'uretere, ſortirent heureuſement par ce canal, & l'enfant fut guéri.

Ces vers cachés, & enfouis dans la ſubſtance du rein, ſe nourriſſoient de ces matieres corrompues, & entretenoient par leurs piqueures, & les irritations qu'ils produi-

ſoient, une inflammation & une ſuppuration continuelle qui menaçoient les reins d'une conſomption totale.

On trouve dans les auteurs un grand nombre d'obſervations (*a*) des reins ulcérés, & des viſceres du bas-ventre rongés & percés par les vers. Les Journaux de France & d'Allemagne nous fourniſſent beaucoup d'exemples de toutes ſortes d'abſcès, deſquels il eſt ſorti des vers. Bartholin, Plater, Amat Luſitan, Fabrice Hilden, Dodonæus dans les centuries de Bonet, Fernel, Columbus, Schenchius, Stalpart, & pluſieurs autres parlent des vers rendus par les urines, après des retentions. Sennert (*b*) fait l'hiſtoire d'une perſonne qui rendit un ver prodigieuſement long, en piſſant du ſang. Duret (*c*) rapporte avoir jetté lui-même un ver vivant de la verge, de couleur rouge. Pierre Barque (*d*), chirurgien des gardes Françoiſes, aſſure avoir tiré d'un abſcès du ventre d'une femme, un nombre conſidérable de vers gros comme les doigts, qui furent entraînés avec le pus. Guillemau (*e*) en décrit un de ſix pouces de long, écailleux, tiré d'un abſcès qu'il conſerva pendant un mois vivant.

Les anciens avoient tellement reconnu ces ulceres vermineux (*f*) qu'ils en avoient fait

(*a*) Ambr. Paré, liv. XX, pag. 471. Cæſ. Claudin. reſponſ. med. 40. Chirurg. de Manget. Rivier. obſ. xiij. pag. 783. (*b*) Senn. p. 386. (*c*) Amb. Paré, liv. pag. 472. (*d*) Ambr. Par, p. 472. (*e*) *Id.* (*f*) Chalm. ch. XV. p. 315.

une claſſe à part. Ils les attribuoient à un excrément phlegmatique & pituiteux, produit par l'intempérie de la partie, ſa chaleur immodérée & contre nature. Ils ne ſe trompoient qu'en prennant la pourriture pour la cauſe, qui n'en eſt que l'effet.

Ils avoient même remarqué l'eſpece de vers qui eſt propre à ces ulceres, & qu'ils y retrouvoient toujours. Ils les dépeignent ronds, petits, de couleur blanche, & les appellent *Scoleces* (*a*). Cardan rapporte (*b*) avoir piſſé lui-même pluſieurs vers de cette ſorte, courts, menus, qui avoient vécus long-tems. Riviere (*c*) cite un jeune homme tourmenté d'une douleur inſupportable aux reins, qui rendit avec ſes urines, pluſieurs vers de la groſſeur & de la longueur d'une éguille, cornus & friables. M. Panthiot, médecin de Lyon, a donné une deſcription très-exacte & très-circonſtanciée d'un ver d'une longueur extraordinaire, que rendit un Capucin par le canal de l'uretre, après avoir reſſenti des douleurs de néphrétique, qui a donné matiere à une ſçavante diſſertation de M. Chycoineau.

Je me rappelle qu'en 1726 ou 27, je diſſéquois au jardin du Roi, avec le neveu

Ambr. Par. chap. IX. p. 318. Schench. lib. 3. obſ. 73. & ſeq. Cæſ. Foreſt. in Schol. ad obſ. 26. lib. 18. Marc Aur. Sever. ch. 38. Tulp. liv. 2. ch. 46. Wierus, lib. 4. c. 16. Langin. lib. 1. epiſt. 38. (*a*) Avincenn. p. 24. Paul. lib. IX. cap. 17. Pigrai. ch. XXXV. p. 150. (*b*) Card. comment. aphor. 76. ſect. 7. (*c*) Rivier. obſ. XL. p. 601.

de l'illuſtre M. Duverney : nous prîmes un chien gros & vigoureux pour démontrer la chilification. Après avoir fait l'ouverture du bas-ventre, nous apperçûmes que le rein droit étoit difforme, & d'une groſſeur extrordinaire. Nous le détachâmes, nous en fîmes la coupe dans ſa longueur. A peine eumes-nous ouvert la membrane propre du rein, que nous découvrîmes un ver d'une couleur jaune marbré, de la longueur environ de douze pouces, qui avoit dévoré toute la ſubſtance du rein, ſans que ſa ſanté & ſa vigueur paruſſent en reſſentir la moindre altération. M. Duverney trouva cette obſervation ſi ſurprenante, qu'il nous dit qu'il en feroit part à l'académie royale des ſciences.

Il ſuit de tous ces faits raſſemblés, qu'entraînés par le torrent de la circulation, il peut s'engager des corps étrangers dans toutes les parties indifféremment; mais qu'en parcourant le cercle du corps, les vers s'arrêtent plus volontiers & plus ſouvent dans les reins. Seroit-ce parce que le baſſinet du rein leur eſt un eſpace plus commode & plus large pour les retenir & les loger ? Seroit-ce que ſa chaleur plus égale, plus modérée leur offre un foyer plus approprié pour éclore & s'y conſerver ? Seroit-ce enfin parce que ce viſcere eſt arroſé d'un plus grand nombre de vaiſſeaux, & ſert à une ſecrétion plus

abondante, ou parce que l'urine leur fournit des ſucs qui leur ſont propres, & une nourriture plus analogue.

On ne doit pas ainſi rapporter toujours les rétentions d'urine à des ſables & à des graviers, qui en ſont cependant les cauſes les plus fréquentes. Ces maladies peuvent ſe diſtinguer en étudiant, & en combinant les ſignes qui leur ſont propres, & que j'ai remarqués dans cette obſervation. On reconnoîtra les vers par les piqueures, les morſures dont le malade ſe plaint, les élancemens, les douleurs lancinantes & vives qu'il reſſent par intervalle, par le remuement, l'ondoyement qui eſt au fond de l'ulcere, un mouvement vermiculaire, enfin par la fonte, & l'inſigne puanteur de la ſanie.

En effet combien de preuves ne pourrois-je pas rapporter de colique néphrétique qui ont ceſſé après la ſortie des vers. Riviere fait mention dans ſes obſervations (*a*) d'un empirique qui avoit guéri des ulceres aux reins invétérés, & qu'il regardoit comme incurables par le ſeul uſage du mercure, ce ne pouvoit être que des vers retenus qui les entretenoient. On voit par-là combien il eſt avantageux de connoître la cauſe des maladies, & de les combattre dans leur ſource.

On n'eſt pas toujours aſſez heureux pour que ces corps étrangers ſortent d'eux-mê-

(a) Riv. obſerv. pag. 750.

mes. Il n'arrive pas ſouvent que la nature ſuſcite ou prolonge des grandes maladies pour faciliter la guériſon des maux qui paroiſſent incurables. L'art tâche d'imiter en cela ſes procédés, & tente de leur pratiquer des iſſues pour rétablir des dérangemens qui menacent la vie.

Cette obſervation ne ſe borne pas à elle-même. Elle nous préſente des vues plus étendues, & nous prouve qu'on peut inciſer les reins par la région lombaire, pour procurer l'extraction des calculs qui ſont dans ſa ſubſtance.

La néphrotomie, à laquelle le plus grand nombre ſe refuſe, ne paroît pas l'opération la plus difficile, ni la plus dangereuſe de la chirurgie. Pluſieurs auteurs véridiques atteſtent qu'elle a eté pratiquée avec ſuccès. Il ſuffit qu'elle ait été faite une ſeule fois, pour prouver inconteſtablement qu'elle peut réuſſir : je dis plus, qu'on eſt coupable de ne la pas tenter, lorſqu'il n'y a aucune reſſource. On ne doit compter pour rien les douleurs de l'opération, quand c'eſt le ſeul moyen de ſauver la vie au malade. Je penſe que le premier qui, livré à la force de ſon imagination, a ouvert la veſſie urinaire pour en ôter la pierre, a été plus hardi, & plus entreprenant que celui qui l'a tirée du rein, parce qu'il a agi ſans modele & ſans guide,

& que le ſecond s'eſt conduit par analogie, & par comparaiſon.

Je ne décrirai point les moyens que les anciens ont employés pour la faire. Peu ſoigneux de nous apprendre de quelle maniere ils ſe ſont comportés dans leur opération; ils ne nous annoncent que leurs ſuccès. D'ailleurs mon deſſein n'eſt point de traiter à fond cette matiere; je ne fais en paſſant qu'expliquer ma penſée.

Quels ſont les obſtacles qui ſe préſentent dans cette opération, pour nous empêcher de l'entreprendre dans le rein conſidéré dans ſon intégrité! La nature des parties intéreſſées qu'il faut couper pour parvenir juſqu'à eux, eſt muſculeuſe, & n'offre rien de particulier. L'inciſion du parenchime des reins peut être regardée comme peu périlleuſe par elle-même, puiſqu'on ouvre la ſubſtance même du cerveau: les reins ont encore une défenſe qui les met à couvert de beaucoup de dangers, & qui facilite cette opération. Ils ſont revétus de la duplicature du péritoine; par cette double enveloppe, on peut pénétrer juſques dans l'intérieur des reins, ſans entrer, pour ainſi dire, dans la capacité du bas-ventre.

Si les ſignes univoques du calcul des reins, les fréquens paroxiſmes de néphrétique, la ſuppreſſion des urines, un ſenti-

ment de peſanteur & de compreſſion, la rétraction du teſticule du côté du rein affecté, la ſtupeur de la cuiſſe, &c. ſuffiſent pour conſtater la pierre, toutes les difficultés ſont bientôt levées. La ſeule peine qui s'offre dans la néphrotomie, eſt de ne pouvoir s'aſſurer de la pierre par la ſonde, avant de commencer l'opération. Perſuadé que la pierre exiſte, voici comme je penſe qu'on peut tailler le rein.

Le malade ſitué commodément, panché ſur le côté, il faut faire une inciſion au-deſſous de la derniere fauſſe côte, près des vertebres des lombes, telle qu'on jugera à propos, pour agir avec liberté. Quand on aura pénétré dans la cavité du bas-ventre, & qu'on aura mis la convexité du rein à découvert, on prendra un trois-quart canelé, qu'on introduira dans l'épaiſſeur du rein, au milieu de ſa longueur, environ un demi pouce, tendant vers le baſſinet. On ôte le trois-quart, on laiſſe couler la ſéroſité & le ſang qui ſe préſentent, & on y paſſe une ſonde canelée à bouton; en levant la canule, on l'enfonce doucement dans le rein, on cherche par différentes inflexions & différens mouvemens & on ſonde ſi on trouve une pierre; ſi on la rencontre, on conduit ſur le ſtilet un biſtouri, avec lequel on fait une inciſion convenable, on paſſe le doigt pour diriger les inſtrumens, on retire la ſon-

de, on introduit, à la faveur du doigt qui touche la pierre, une tenette appropriée, on la charge, & on la tire; on renouvelle cette opération, ſelon le nombre des pierres qui s'y trouvent.

Cette opération eſt très-praticable, confiée à un chirurgien habile, lorſque la néceſſité l'autoriſe. L'inconvénient, qu'il eſt impoſſible d'éviter, eſt que l'examen de la ſonde, quelquefois fautive, & inſuffiſante pour s'aſſurer de la préſence de la pierre dans la veſſie, ne peut précéder la taille du rein, & faire partie de l'opération.

Cette manœuvre eſt celle qui remplit le mieux nos vues. Je l'ai eſſayée, telle que je viens de la décrire ſur le cadavre. Elle m'a ſuffi pour pénétrer dans le rein, & pour me permettre les ſuites de l'opération. Quelque différence qui ſe trouve à la faire ſur le vivant, elle me paroît pouvoir être exécutée avec ſuccès. Cette matiere eſt très-délicate, & mérite d'exercer les plus habiles maîtres. Ce ne ſont que des idées que je propoſe, auxquels chacun peut ajoûter les ſiennes, & que je ſuis même prêt d'abandonner, pour prendre un ſentiment plus plauſible.

OBSER-

OBSERVATION

Sur une amputation extraordinaire, par M. MARTEAU DE GRANDVILLIERS, *médecin à Aumale.*

La matrice eſt-elle un viſcere ſi peu eſſentiel à la vie, qu'on puiſſe l'amputer ſans inconvénient ? Tulpius fait bien mention de l'extirpation d'un ſkirre malin de l'*utérus* ; mais aucun auteur, que je ſçache, avant M. Caillé, n'a parlé de l'amputation de ce viſcere. Son obſervation paroît ne laiſſer aucun doute ſur la poſſibilité de cette opération. Celle que j'y vais joindre, me ſemble donner de nouvelles forces à la vérité qu'il veut établir. Mais avant toutes choſes, eſt-il bien sûr que ce ſoit la matrice que nous ayons l'un & l'autre fait amputer ? Cette opération pourroit-elle manquer de produire des ſymptomes graves, que nous n'avons eſſuyés dans l'un ni dans l'autre cas ? Pour moi j'avoue que, ſéduit par les apparences, & par l'idée d'un événement extraordinaire, j'ai cru d'abord avoir fait emporter la matrice ; mais les réflexions de M. Boullon, médecin d'Abbeville, qui voulut bien m'accompagner chez la malade, ſix jours après l'opération, m'ont fait ſentir

la précipitation de mon jugement. Je doute: L'objet de nos opérations me paroît équivoque. Ne ſeroit-cepas un polipe que nous aurions fait extirper ? Peut-être M. Caillé douteroit-il avec moi ?

Le premier Janvier dernier, la femme du ſieur Ficheux de Bouafle âgée d'environ trente ans, & groſſe à-peu-près de deux mois & demi, fit une chûte ſur le ventre. Depuis elle ſentit une douleur ſourde à la matrice. Son ventre s'éleva plus que dans les groſſeſſes précédentes. Elle ne pouvoit ſe baiſſer, ſans un vif ſentiment de douleur à la région hypogaſtrique. Elle fit ſa couche à terme, le 10 Juillet. Sa ſage-femme a prétendu depuis, avoir ſenti, avant l'enfant, un autre corps ſe préſenter, mais que l'enfant l'avoit écarté. Quoi qu'il en ſoit, l'accouchement fut heureux; mais les douleurs de la matrice devinrent ſi-tôt après très-aigues; le ventre demeura auſſi élevé & auſſi dur, comme s'il y avoit eu un ſecond enfant à délivrer. Cependant les vuidanges couloient très-bien. Le vendredi 14 Juillet, ſur les ſix heures du matin, cette femme étant un genou en terre, & jettant les cris les plus ameres, ſentit un corps d'un volume conſidérable, ſe préſenter à l'orifice externe de la matrice, & s'engager dans le vagin. Elle eſſuya une ſyncope ſi violente, qu'on craignit qu'elle n'expirât

dans la minutte. M. Rougemas l'aîné, chirurgien de Villers, arriva peu d'heures après. Exercé dans l'art des accouchemens, il convint qu'il n'avoit rien vu de pareil à ce qui ſe préſentoit à ſes yeux. J'étois dans un village voiſin. Je vis la malade ſur les deux heures après-midi. Je trouvai un corps piriforme, long d'environ neuf à dix pouces, gros comme la tête d'un homme, portant environ vingt pouces de circonférence à ſon milieu. Je jugeai à l'inſtant que c'étoit un renverſement de la matrice. Deux angles ſaillans formant de chaque côté une eſpece d'entonnoir, me confirmerent dans cette idée. Je les pris pour les trompes de fallope, dont ils occupoient à-peu-près la place, dans une matrice diſtendue. Ils étoient environ à trois pouces du fond. Cette maſſe étoit dure, ſolide, froide, couverte de lambeaux mollaſſes, noirs & livides, qui s'enlevoient au moindre effort. Toute la ſurface étoit gangréneuſe, à l'exception de la face ſupérieure, qui depuis la vulve juſqu'à ſon milieu, étoit fraîche & vermeille, & paroiſſoit du moins à l'œil, conſerver un reſte de vie. Cette maſſe charnue exhaloit l'odeur la plus inſoutenable, & fourniſſoit un ſuintement des plus abondans, demi-ſanieux, & demi-ſanguinolent. Les urines couloient involontairement. Le malade éprouvoit les douleurs de reins les plus horribles,

& de fréquentes ſyncopes. Le pouls étoit foible, chancelant, petit, fugitif. La langue demeuroit humide, & même froide, & cependant la ſoif étoit inextinguible. La face étoit hippocratique, la peau froide & couverte d'une ſueur graſſe. Les yeux ſeuls conſervoient leur état naturel. Une toux ſeche, & de tems en tems des hoquets augmentoient la férocité des douleurs. J'opinai ſur le champ pour l'amputation. Je ſentois & l'impoſſibilité de la réduction d'un viſcere tout gangréneux, & d'une ſi énorme groſſeur, & le danger du retard dans une gangrene qui alloit intéreſſer de ſi près tous les viſceres du bas-ventre, par la communication la plus rapide : mais je ſentois auſſi combien peu la malade étoit en état de ſoutenir l'opération. La mort paroiſſoit prochaine. Il falloit tenter de ranimer les forces vitales. C'étoit même l'unique moyen de retarder les progrès de la mortification. Je me ſervis du ſeul cordial que j'avois ſous la main, le vin pur ; mais comme la ſoif l'engageoit à boire beaucoup, je lui fis enſuite donner de l'eau rougie. Je conſeillai auſſi un gobelet de décoction de quinquina, de contrayerva & de ſerpentaire de virginie, de quatre heures en quatre heures. Je fis appliquer ſur la partie la même décoction aiguiſée d'eau-de-vie, fortement camphrée. Le lendemain, ſur les ſept heures du matin,

je trouvai la malade plus forte, le pouls plus développé, & moins rapide. Le tiraillement des lombes étoit ſupportable. Je propoſai l'opération. On appella pour la pratiquer, M. Rabineau, chirurgien de Senarpont, qui la commença le dimanche matin; mais un hémorragie abondante, malgré la ligature, & une ſyncope, ſuite naturelle des tiraillemens & de l'effuſion du ſang, l'empêcherent de l'achever. Il n'emporta que les deux tiers de la maſſe, & eut bien de la peine à arrêter avec l'agaric de chêne, le ſang que fourniſſoient douze ou quinze gros vaiſſeaux. Je n'aſſiſtai pas à cette opération. Je ne revis la malade que le mardi 18. Je trouvai tout le réſidu, gangréneux & même ſphacelé en pluſieurs endroits. L'odeur étoit ſi cadavereuſe, qu'il ne me ſouvient pas d'avoir rien ſenti de pareil. Le cas étoit urgent. Il n'y avoit point d'eſpérance de ſéparation de l'eſcarre. La mortification alloit gagner l'intérieur. M. Tempé, chirurgien de Sarcus, fit la ligature & acheva ſur le champ l'extirpation, ſans la moindre démonſtration de douleur de la part de la malade. J'examinai cette piece, toute informe qu'elle étoit depuis la premiere opération. J'y retrouvai les deux orifices, que j'avois pris pour les trompes de fallope. Ils pouvoient aiſément recevoir le tuyau d'une plume à écrire. J'y inſinuai le petit doigt

avec un peu de réſiſtance. Ces orifices, comme je l'ai dit, repréſentoient un entonnoir dont les bourrelets ou bords ſupérieurs formoient à chaque côté l'angle dont j'ai parlé. La continuité du canal avoit été détruite à la premiere opération. Le plan des fibres me parut longitudinal. Je donnai quelques coups de biſtouri dans le corps de cette maſſe. J'apperçus à la ſurface un tiſſu charnu, de plus d'un pouce d'épaiſſeur, ſous lequel étoit une ſubſtance blanche dure & compacte, comme la ſubſtance médullaire des reins. La portion charnue étoit parſemée de très-gros vaiſſeaux remplis d'un ſang noir aſſez fluide. Tout mon regret eſt de n'avoir pas conſervé ce morceau, que ſon infection engagea à jetter à la riviere. Un examen moins ſuperficiel, auroit ſans doute répandu un plus grand jour ſur ſa nature; mais j'étois loin de chez moi : je manquois d'eau-de-vie & de vaſe, pour le tranſporter.

Nous n'eumes pas à cette fois l'inconvénient d'une hémorragie. On fit le panſement avec des plumaceaux imbibés de teinture de myrrhe & d'aloës fortement camphrée. Dès le lendemain la contraction naturelle de la partie fit gliſſer la ligature. Pour lors on ſe contenta d'injecter le vin tiéde avec égale quantité de la teinture. On continua la décoction de quinquina un jour ou deux. L'opération avoit été le terme des douleurs;

mais non celui de la fiévre. Elle ſe ſoutint pendant huit jours avec bouffiſſure, & toux ſeche des plus fatiguantes. Je revis la malade ſix jours après l'opération avec M. Boullon. Ces ſymptomes nous parurent menacer d'une péripneumonie. Nous conſeillames la ſaignée au bras. La toux ceſſa comme par enchantement; la fiévre baiſſa, & finit deux jours après: mais le lait étoit tari. Il cauſa des inquiétudes dans les jambes & les cuiſſes, & des douleurs ſur-tout aux gras de jambes. Peut-être auſſi ces accidens étoient-ils le réſultat de l'épuiſement, comme il arrive à la ſuite des diarrhées violentes. Nous fumes ſurpris de trouver le ventre plat & mollet, ſans douleur. Il n'eſt pas moins étonnant que la plaie n'ait fourni aucune ſuppuration, & qu'on n'ait apperçu aucun lambeau d'eſcarre; quoiqu'il ſoit très-ſûr que ce qui étoit demeuré au-deſſous de la ligature, fût parfaitement gangréné. M. Rabineau qui a ſuivi les panſemens, a ſeulement obſervé qu'une heure ou deux après l'injection, il découloit de la vulve une eſpece de ſanie ſemblable à de la lie de vin, de couleur & de conſiſtence totalement différente de l'injection, mais ſans mauvaiſe odeur. Etoit-ce une colliquation des réſidus gangréneux que la chaleur & l'humidité du lieu pouvoient fondre, ſans qu'il ſe ſoit établi de ſuppuration? C'eſt ce que je laiſſe à décider. Au reſte cet écoule-

ment ceſſa avec la fiévre. Il ne reſta que les inquiétudes dont j'ai fait mention, & la bouffiſſure. Ils céderent aux ſeuls bouillons de creſſon & cerfeuil. La malade ſe trouva parfaitement guérie au bout de trois ſemaines, à un peu de foibleſſe près.

Ce corps étoit-il la matrice ? étoit-ce un polipe ? S'il avoit été emporté d'une ſeule opération, on y auroit cherché les trompes, les ligamens, une cavité quelconque qui auroit démontré ſi c'étoit une matrice renverſée. Mais tout étoit délabré. Il ne reſtoit que la moitié des canaux, qu'on pouvoit ſoupçonner être les trompes. Les pavillons en étoient ſéparés. Que peut-on ſtatuer ſur des indices ſi inſuffiſans ? Concluerai-je ſur la figure ? Mais c'étoit auſſi bien celle d'un polipe que d'une matrice renverſée. Me fondrai-je ſur l'obſervation que je fis faire à M. Rougemas qui, gliſſant le doigt autour du pédicule, auſſi loin qu'il put pénétrer dans le vagin, m'aſſura rencontrer par-tout un bourrelet concave, ou ſi l'on veut, une rainure qui l'arrêtoit ? Ne peut-il pas ſe faire que le ſerrement de ces parties, & ſur-tout l'attraction de l'orifice externe par le poids de la maſſe, en ait impoſé au chirurgien, qui ne ſondoit qu'avec beaucoup de peine une femme qui ſouffroit les douleurs les plus vives ? Enfin du volume dont étoit ce corps, ſi c'eut été la matrice, ſes parois auroient-ils

ou trois pouces d'épaiſſeur ? Eſt-il à préſumer qu'elle auroit pu ſe reſſerrer ? Peut-on croire que l'enfant eût pu vivre & arriver à terme, renfermé dans une matrice obſtruée, dure, racornie ? Ne ſeroit-il pas du moins foible & languiſſant ? Il ſe porte très-bien. L'inflammation du bas-ventre n'auroit-elle pas dû être une ſuite & du déchirement des ligamens, & de l'avulſion des trompes, & de l'extirpation même ? Enfin la matrice eſt une maſſe ſpongieuſe, un lacis de fibres membraneuſes, de nerfs, de veines & d'arteres. Toute ſa ſubſtance eſt d'une contexture uniforme. Ici nous rencontrons une ſubſtance charnue, & une médullaire très-compacte. Je ſuis très-porté à croire que c'étoit un monſtrueux polipe cauſé par la chûte du premier Janvier. Les ſuites de cette opération pourront éclaircir la queſtion. On ne pourra regarder la ſtérilité comme une preuve évidente de la caſtration ; mais la fécondité démontrera qu'on n'aura pas touché à la matrice. Le retour des regles ne ſera pas à ſon tour une preuve qu'on n'ait pas amputé ce viſcere. Les vaiſſeaux du vagin peuvent y ſuppléer. Il y a eu ici une femme qui voyoit juſqu'au ſeptieme mois de chaque groſſeſſe. C'étoit par le vagin que ſe faiſoit cet écoulement, puiſque ſes enfans vivent, & ſont les hommes les plus forts de notre ville. Mais de la ceſſation entiere des regles, il ſemble

qu'on ſera en droit d'inférer que la matrice a été extirpée. *Il ſeroit à ſouhaiter qu'à la mort de cette femme, les parens fuſſent obligés ſous peine d'amende, d'en faire faire l'ouverture.* Ce ſeroit le moyen de conſtater tôt ou tard une vérité des plus importantes. Elle conduiroit à juger juſqu'à quel point eſt praticable l'opération céſarienne.

GUERISON D'UNE BLESSURE

Qui a paſſé par la temple droite de la tête juſqu'au cerveau, par M. SCHUTTE, chirurgien à Cleves.

Gerrie van Kaſtren, demeurant à Cleves, ſe battit le matin du 12 Août 1756, avec deux ſoldats, auprès de la Thuilerie. Un d'eux le ſaiſit par la tête, & l'autre lui déchargea par derriere un coup de ſabre ſur le côté droit de la tête, à environ un pouce au-deſſus de l'oreille droite, & lui fit une bleſſure longue de quatre pouces. Il coupa le muſcle crotaphite, la ſuture écailleuſe, l'os des temples, la dure & la pie-mere, enſorte qu'on pouvoit voir diſtinctement le battement des arteres dans le cerveau, & que le bleſſé rendit une grande quantité de ſang par les branches coupées de l'artere carotide & de la veine jugulaire externe

& interne, dont il fut conſidérablement affoibli.

Le premier chirurgien qu'on avoit appellé, ne voulut pas entreprendre cette cure, diſant que le bleſſé ne vivroit pas juſqu'au ſoir; il lui donna une poignée de charpie pour la fourrer lui-même dans la plaie, afin d'arrêter le ſang. Le bleſſé fut ſoigné de même juſqu'au troiſieme jour, & perdit beaucoup de ſes forces. On appella enfin un autre chirurgien qui ſe chargea de la guériſon, conjointement avec moi. Nous trouvâmes le bleſſé fort affoibli par la perte de ſang, & au reſte dans l'état que je viens de décrire. Joignez à cela, qu'il ne pouvoit pas fermer la bouche, ni rien mâcher: ainſi il lui étoit impoſſible de prendre autre choſe que du liquide avec une cuiller. Il ne pouvoit pas non plus parler, parceque au mouvement de la mâchoire inférieure, les parties bleſſées du crâne & de l'os des temples, craquoient & enjamboient les unes ſur les autres.

On continua le panſement juſqu'au cinquieme jour, avec de la charpie ſeche & une fomentation de plantes réſolutives, & d'autres ſemblables, bouillies dans du vin, dans lequel on trempoit un morceau d'étoffe de laine bien égouté & preſſé, qu'on appliquoit chaudement par-deſſus. Enſuite on mit dans la plaie des tentes imbibées d'eſſence, de

ſuccin, & on la panſoit ainſi deux fois par jour, ſçavoir, le matin & le ſoir.

Le ſixieme jour, le bleſſé fut ſaiſi d'une fiévre violente, & d'un délire qui continua juſqu'au neuvieme jour, mais qui enſuite diminua peu-à-peu.

Le ſeptieme jour, nous tirâmes de la plaie, un gros morceau de la portion ſupérieure de l'os écailleux; & le douzieme jour, trois morceaux plus petits de l'os des temples, il continua d'en ſortir deux ou trois morceaux tous les deux ou trois jours, & de cette façon, nous en tirâmes en tout juſqu'à treize.

Comme le muſcle des temples étoit coupé, & que le bleſſé ne pouvoit pas mâcher, il fut obligé de ſe fourrer lui-même dans le goſier avec ſon doigt, du pain écraſé & de la viande coupée par petits morceaux, & de l'avaler de cette maniere.

Le quatorzieme jour, il ſortit de ſa maiſon, & alla lui-même chez le chirurgien pour ſe faire panſer, & il fut totalement guéri dans le cours de cinq ſemaines. Il eſt maintenant auſſi ſain & auſſi fort qu'auparavant; il mâche & mange comme un autre, & ne ſent point de mal de tête: mais lorſqu'il ſe baiſſe en avant, il ſent ſa tête peſante, enſorte que c'eſt comme s'il alloit tomber. Au changement de tems, il ſent

du côté bleſſé, une eſpece de bruit & de tintement d'oreille.

Remarques ſur le cas précédent.

Quoique des bleſſures légeres du muſcle de la temple ne ſoient pas abſolument mortelles, & qu'elles ayent même été guéries par d'habiles chirurgiens ; quoique de cette bleſſure il n'arriva, par rapport au muſcle temporal coupé, qu'une forte convulſion des muſcles antagoniſtes, qui tirerent la bouche du côté bien portant : d'où il s'enſuivit que la mâchoire d'en-bas, ne pouvoit pas ſe mouvoir vers en haut, & que le patient ne pouvoit ni manger, ni parler ; il faut néanmoins convenir que ces plaies ſont beaucoup plus difficiles à guérir, que d'autres bleſſures ordinaires de la tête, à cauſe du mouvement continuel de la. mâchoire inférieure, chaque fois qu'on ouvre la bouche.

Lorſque cependant les bleſſures du muſcle ſont longues & profondes, qu'elles paſſent ſur l'os écailleux, ou le haut de l'os des temples, & que ce muſcle eſt coupé, alors ces bleſſures ſont ſujettes à beaucoup de danger, par rapport à l'artere temporale bleſſée, & à la veine jugulaire externe, aux gros nerfs & au péricrane, & cela d'autant plus que l'os des temples eſt par en haut

fort tendre & mince, & que la bleſſure eſt tres-proche du cerveau. De-là il arrive ſouvent des hémorragies très-violentes, des convulſions, des délires, des fiévres violentes, des vomiſſemens, des diarrhées qui emportent communément le bleſſé, ſinon plutôt, au moins le dixieme jour, comme l'obſerve très-bien Jonſton (in Hippocrat. Coac. Prænot. Aphor. 498 in not.) Hippocrate lui-même dit : *Tempora namque ob cerebri viciniam promptè convulſiones & reliquas noxias ſentiunt*, (libr. de vuln.)

La mort ſuit ordinairement d'autant plus ſûrement & plus promptement ces grandes bleſſures, qu'on ne peut pas arrêter ces fortes hémorrhagies, dont Braſavole (*in Comment. ad Hippocr. Aphor.* 9. *lib. VII.*) & Scrauterman (*in Shed. renunciat. ſect.* 2. *cap.* 7. rapportent des exemples. Cependant ſi le ſang ne pouſſe pas trop fortement, & que dans ſon tems on puiſſe l'arrêter, ſi d'ailleurs la conſtitution du bleſſé eſt ſaine & forte, qu'en panſant la plaie, on ait ſoin d'en tirer le ſang, les éclats & la matiere, & qu'il ne ſurvienne pas d'accidens mortels, on parvient à guérir ces ſortes de bleſſures dangereuſes.

Mais le cas le plus fâcheux eſt lorſque la bleſſure à la temple paſſe, non ſeulement en dehors par le muſcle temporal, par l'artere

carotide, par la veine jugulaire externe & les nerfs, mais *même par l'os temporal, par l'artere carotide, par la veine jugulaire interne, par la dure & pie-mere, juſqu'au cerveau, & qu'avec cela il eſt entré beaucoup d'éclats ou morceaux de l'os de temples dans la plaie*, comme il eſt arrivé dans le cas en queſtion, où il a fallu beaucoup plus de peine pour arrêter à tems l'hémorragie qui étoit trop forte.

Il arrive même quelquefois qu'on ne ſçauroit arrêter le ſang par aucun moyen, auquel cas il s'enſuit des convulſions, & enfin la mort.

Ces éclats ou ces morceaux de l'os des temples & du crâne ſont ſouvent entrés ſi avant dans la plaie, qu'on ne ſçauroit les voir ni les trouver, & qu'ils ne peuvent être expulſés que par la nature même. Cependant ſi ces éclats ou morceaux ſont entrés dans le cerveau même, & qu'on ne puiſſe les en tirer ſubitement, ils y occaſionnent une putréfaction ou corruption conſidérable, qui doit néceſſairement être ſuivie de la mort.

Il eſt aiſé de comprendre de tout ceci, pourquoi ces ſortes de bleſſures profondes dans les temples ſont ſi difficilement & ſi rarement guéries, & que Celſe a raiſon de dire, *In capitis vulneribus interdùm quaſi miracula fiunt*. On apprend par-là auſſi, qu'at-

tendu que certaines bleſſures de tête qui paroiſſoient preſqu'incurables, ont été néanmoins guéries, contre toute eſpérance, il ne faut jamais abandonner les bleſſés, quelque griévement qu'ils ſoient attaqués, ni déſeſpérer de leur guériſon.

DESCRIPTION

D'un mal de gorge épidémique qui a regné dans un canton de la nouvelle Marche, près de Francfort ſur l'Oder; par M. DE BERGENNE, *docteur en médecine.*

La relation ſuivante m'a été communiquée par M. Rielites, homme reſpectable, & miniſtre de la principale égliſe du canton. Je ne fais autre choſe que rendre ſes propres paroles.

Depuis le mois de Juillet, juſqu'au mois de Novembre de l'année 1755, notre canton qui contient plus de cent mille ames, a été ſujet à une épidémie, qui attaquoit tous les enfans, depuis l'âge de deux ou trois mois, juſqu'à l'âge de douze ou treize ans, dont ils ſont morts. La maladie s'y annonçoit par une eſpece d'eſquinancie, ou par des douleurs du bas-ventre; cette derniere eſpece cédoit aiſément au plus léger remede; mais le mal de gorge augmentant, avec difficulté

ficulté d'avaler, la luette la voûte du palais, & toutes les parties circonvoiſines ſe tuméfioient, ce qui enfin ſuffoquoit les malades. Sitôt que la reſpiration devenoit difficile, & ne ſe faiſoit qu'en ſiflant, & que les malades rejettoient par le nez leur boiſſon, c'étoit un ſigne certain d'une mort prochaine; il n'y avoit aucun moyen de ſecourir les enfans à la mammelle; pour ceux qui étoient plus âgés, quand ils pouvoient gagner le neuvieme jour, il crevoit un abſcès; ſans doute on en eût échapé un plus grand nombre, ſi au lieu de ces charlartans qui font les médecins à la campagne, on avoit eu des médecins habiles; mais enfin, tel eſt le ſort des gens relégués dans les villages; la ſuffiſance fait tout le mérite de ceux qui ſe chargent de leur ſanté, & la crédulité du peuple en fait autant de victimes.

Ceux d'entre ces malheureux qui en échappoient, étoient pendant ſix ſemaines, deux mois, à parler du nez, ou à avoir la parotide gonflée, ou la vue égarée; tous ces accidens étoient plus ou moins longs, ſuivant que le malade avoit du froid, ou s'étoit expoſé à l'air froid. Ceux de ces enfans qui n'avoient point eu des maux de gorge, étoient attaqués de tumeurs aux parties génitales, leſquelles tumeurs aboutiſſoient en abſcès. Je me ſouviens que dans une

maiſon, un enfant malade périſſoit d'un abſcès pareil, tandis que ſa ſœur ſuccomboit à l'eſquinancie. Il n'y eut point trois jeunes gens dans cet endroit, qui n'eurent les pieds enflés & douloureux. Toutes les perſonnes au-deſſus de vingt ans, étoient à l'abri de cette maladie. Je ne me ſouviens que d'une femme qui en ait été attaquée, & qui ait ſuccombé, encore étoit-elle naturellement hétique. J'ai vu deux autres jeunes mariés, ſe tirer de cette maladie, tandis que deux jeunes enfans qu'ils avoient, y ont ſuccombé. La terreur panique s'eſt emparée de tous les eſprits, & les queſtions ſur la nature de cette maladie, ſe ſont multipliées. Pour moi, voici au juſte, ce que j'en penſe. Cette année a été extrêmement pluvieuſe, la plûpart des grains ont été pourris, & à peine s'eſt-il trouvé une ſource dont l'eau fut pure, parce que les différentes eaux avoient ſéjourné trop long-tems, avant de s'écouler. J'eus occaſion de faire cette remarque ſur une infuſion antiſpaſmodique, que mon épouſe préparoit. J'y remarquai ſenſiblement un ver qui devoit ſa naiſſance à ces eaux croupies. Ce ſont donc ces différens vermiſſeaux, qui, ſuivant moi, ſe ſont attachés à la gorge des enfans, & y ont cauſé la maladie que nous avons décrite.

Les différens remedes dont on a fait uſage, ſont les gargariſmes de miel ou les rob

de ſureau, dont les adultes ſe trouvoient mieux que les enfans auxquels on faiſoit des injections avec du lait & de la camomille; on appliquoit des fomentations de grande conſoude ou de fleurs de ſureau; on préſervoit les malades de l'air froid, & on ne leur faiſoit boire que des liqueurs chaudes; lorſqu'ils en réchappoient, on terminoit par un minoratif: les mêmes remedes employés en forme de bain, ſoulageoient ceux dont les pieds étoient enflés, & on leur recommandoit, ſur toutes choſes, de ne pas aller nuds pieds.

PROBLÊME DE MEDECINE,

Réſolu par M. BERNARD, docteur & profeſſeur en médecine, à Douai.

M. Bernard, docteur & profeſſeur royal en l'univerſité de Douai, vient de réſoudre lui-même le grand problême phyſiologique, qu'il propoſa l'année derniere.

Ce problême eſt un des plus compliqués qui aient paru juſqu'à ce jour en médecine: en voici un abbrégé.

Un pouls égal & ſain étant donné, ainſi qu'une reſpiration libre & aiſée, ſoit vitale, ſoit animale, en outre la quantité de ſang que le cœur jette dans l'aorte, lorſqu'il ſe contracte.

Déterminer, eu égard à cette quantité ; 1°. la maſſe qui, à chaque ſyſtole & à chaque diaſtole du cœur, traverſe différentes ſections, qu'on imagine couper de diſtance en diſtance, tous les vaiſſeaux, pris enſemble non ſeulement du ſyſtême général commun à toutes les parties organiques, c'eſt-à-dire, de l'aorte & des veines qui rapportent le ſang au ventricule droit du cœur, mais auſſi du ſyſtême de l'artere & des veines pulmonaires.

2°. Déterminer la maſſe reſpective qui remplit ces vaiſſeaux, c'eſt-à-dire, l'augmentation, ou la diminution, ou l'égalité permanente de la maſſe particuliere qui remplit différentes portions, interceptées entre deux ſections déterminées, ſoit dans le tems de la ſyſtole du cœur, ſoit dans le tems de la diaſtole.

Il faut déterminer ces différentes maſſes traverſantes & rempliſſantes, pendant la durée d'une reſpiration entiere donnée ci-deſſus, & enſuite pendant le tems de l'inſpiration, & pendant le tems de l'expiration, ces deux tems étant pris ſéparément.

On voit la ſolution de ce problême dans une table figurative, avec ſon explication qui ſe vend chez Willerval, imprimeur, rue des Ecoles, à Douai.

Il faut remarquer que l'auteur ſuppoſe que

la quantité de ſang qui ſort du ventricule gauche du cœur pendant ſa ſyſtole, eſt de deux onces. La ſeule difficulté que trouveront dans la table figurative, les curieux qui en voudront comprendre le contenu, c'eſt de déterminer l'endroit des ſections que l'auteur laiſſe à deviner, & donne pour ſecond problême.

Voici cette difficulté levée.

L'auteur admet deux ſortes de ſections; les unes qu'il appelle *principales*, marquées par des chiffres romains; les autres, qu'il nomme *intermédiaires*, déſignées par des lettres alphabétiques. Il ne détermine point celle-ci, quant au lieu, mais ſeulement quant à la maſſe: celles-là au contraire ſont déterminées, & quant à la maſſe traverſante, & quant au lieu.

La premiere des ſections principales, eſt l'orifice de l'aorte; la ſeconde coupe toutes les petites arteres dans l'endroit où elles ceſſent de battre. On a remarqué qu'elles ceſſoient de battre dans l'endroit où leur diametre n'eſt que de la ſixieme partie d'une ligne; la troiſieme s'éloigne encore plus de l'orifice de l'aorte; elle coupe toutes les artérioles dans l'endroit où elles finiſſent d'être arteres; cependant avant qu'elles n'ayent donné leurs vaiſſeaux ſecrétoires ou lymphatiques. La quatrieme embraſſe

tous les commencemens des veines, tant ſanguines que lymphatiques, qui aboutiſſent au ſyſtême des veines caves. La cinquieme coupe toutes les veines dans l'endroit où elles deviennent excurrentes. La ſixieme ſe trouve à la réunion des deux caves, ou ſi l'on veut, n'eſt autre choſe que l'embouchure des deux veines caves dans l'oreillette droite, priſe dans le ſens de M. Winſlow. La ſeptieme eſt l'orifice auriculaire du ventricule droit. La huitieme eſt l'orifice arteriel du même ventricule droit. La neuvieme coupe les troncs de l'artere pulmonaire dans l'endroit où ils ſe plongent dans les poumons. L'auteur ne dit rien de la dixieme; il s'y fait de trop grands changemens pour les ſpécifier dans la table figurative. Cette ſection ſe trouve à la jonction des arteres, aux veines pulmonaires. La onzieme coupe les veines pulmonaires dans l'endroit où elles deviennent excurrentes. La douzieme ſe trouve à l'embouchure des quatre troncs veineux pulmonaires dans l'oreillette gauche, priſe dans le ſens de M. Winſlow. La treizieme enfin eſt l'orifice auriculaire du ventricule gauche.

M. Bernard fait voir les changemens que la reſpiration produit dans la circulation, & détermine avec une préciſion très-exacte, la quantité de ſang qui paſſe par toutes les

différentes ſections qui viennent d'être rapportées.

Pour ce qui eſt des ſections intermédiaires, la lecture de l'explication de la table, beaucoup d'étude & beaucoup d'attention pourront les rendre intelligibles.

PROBLÊME A RESOUDRE.

SÇAVOIR, ſi l'on doit ſaigner dans les indigeſtions, principalement celles qui ſont compliquées avec les convulſions.

On deſireroit que cette queſtion fût diſcutée en cinq ou ſix pages d'impreſſion au plus, & qu'on y fit entrer plus d'obſervation, que de théorie.

LIVRES NOUVEAUX.

Traité des corps ſolides, & des fluides du corps humain, ou examen du mouvement des liqueurs animales, dans leurs vaiſſeaux, par M. *Malouin*, docteur aggrégé à la faculté de médecine de l'univerſité de Caën. Nouvelle édition augmentée d'un traité de l'Uſage des Langues dans les ſciences. A Paris, chez d'*Houry*, Imprimeur-Libraire, rue de la vieille Bouclerie, vol. *in*-12. Prix rel. 36 ſ.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

AOUT. 1758.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin	A midi.	A 10. h. du ſoir.	pouces.	lignes.	parties		
1	13	20½	17	27 28	11 0	0 ½	O. méd.	Beauc. de nuages.
2	15				1	0	*Idem.*	Peu de nua.
3		22	18½		3		N. médiocre.	*Idem.*
4	15	23	20		1		N-E. *id.*	*Id.* Quelq. gout. de pl. à 8 h. du ſ.
5	18	24	18				S. au N-O. *id.*	*Id.* orag. tonn. écl. & pluie méd. à 3 h. du ſ. & à 5 h. ſoir.
6	17	22	18		2		O. méd.	Couvert. quelq. gout. de pl. le mat. & le ſoir.
7	15	21	17			½	S-E. méd.	Peu de nua.
8	17	22	17		1		S. méd.	*Id.* Quelq. gout. de pl. à 8 h. du ſ.
9	15	22	17			0	S-O. méd.	Beaucoup de nua. pet.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du ſoir.	pouces.	lignes.	parties.		
								pl. & tonn. à 7 h. du ſ. plus forte à minuit.
10	14	20	15	28	1	$\frac{1}{2}$	*Idem.*	Beauc. de nuag. petite pl. le ſoir.
11	14	17	15		2		*Idem.*	Couvert. pet. pl. par inter. le mat.
12	12	16	13				*Idem.*	Beauc. de nuages.
13	13	20	15			0	*Idem.*	Peu de nua.
14	14	20$\frac{1}{2}$	16			$\frac{1}{2}$	O. méd.	Couv. pet. pl. le mat.
15	15	21	17				E. méd.	Beauc. de nuages.
16	15	20$\frac{1}{2}$	16$\frac{1}{2}$				E. au O. méd.	*Id.* Quelq. gout. de pl. & un coup de tonn. à 6 h. du ſ.
17	14	20	16		3	$\frac{1}{3}$	O. méd.	Beauc. de nuages.
18	12	19	15			0	*Idem.*	*Id.* Pet. pl. preſque tout le ſoir.
19	12	18	13$\frac{1}{2}$		6		*Idem.*	Peu de nua.
20	12	19	16				O. au S.	*Id.* Couv. le ſoir.
21	14	19$\frac{1}{2}$	15$\frac{1}{2}$		2		E. méd.	Peu de nua.
22	13	23	19		0	$\frac{2}{3}$	*Idem.*	*Idem.*
23	16	18	16		3	0	O. méd.	Couvert.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	A midi.	A 10 h. du ſoir.	pouces.	lignes.	parties.		
								pet. pluie le matin.
24	15	$20\frac{1}{2}$	18	28	1	0	E au S-E. méd.	Beauc. de nuag. quelq. gout. de pl. & écl. le ſ.
25	15						S-S-O. médiocre.	Couvert petite pluie le matin.
26							E. méd.	Beauc. de nuages. pet. pl. le ſoir.
27		19	15		0	$\frac{1}{2}$	O. méd.	*Id.* Pet. pl. le matin.
28	12	16	$12\frac{1}{2}$		0	0	S-S-O. méd.	*Id.* Petite pl. par inter. le mat. le ſ.
29	12	16	13	27 28	11 0	$\frac{1}{2}$ 0	*Idem.*	Couv. pl. pet. par int. tout le jour.
30	11	17	13				*Idem.*	*Idem.*
31	12	18	$15\frac{1}{2}$	27	11		N. à l'E. méd.	*Idem.*

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois, a été de 24 dégrés au-deſſus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 11 dégrés : la différence entre ces deux termes eſt de 13 dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre, a été de 28 pouces 6 lignes ; & ſon plus grand abbaiſſement de 27 pouces 11 lignes : la différence entre ces deux termes eſt de 7 lignes.

Le vent a ſoufflé 2 fois du N.
1 fois du N-E.
7 fois E.
2 fois du S-E.
3 fois du S.
9 fois du S-O.
11 fois de l'O.
1 fois du N-O.

Il y a eu 23 jours de tems nuageux.
8 jours de couvert.
19 jours de pluie.
2 jours d'éclairs.
3 jours de tonnere.

Les hygrometres n'ont marqué de l'humidité que vers la fin de ce mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'Août de cette année, par M. VANDERMONDE.

Les fiévres éréſypelateuſes qui s'étoient déclarées pendant le mois dernier, ont continué juſqu'au 15 de celui-ci, mais avec moins de violence. Dans la plûpart des ſujets, la matiere ſe portoit à la tête; mais quelques ſaignées au pied, avec beaucoup de boiſſon, arrêtoient les progrès du mal. On a obſervé que la fiévre n'étoit pas ſi forte qu'elle a coutume de l'être dans ces ſortes de maux. Cette maladie a fait place à quelques fiévres rouges, qui regnoient ſur-tout parmi les enfans, dont la peau paroiſſoit toute couverte de taches d'un rouge très-vif, accompagnées d'une fiévre violente, & d'une toux qui reſſembloit à une coqueluche. Pluſieurs que l'on a traités par les cordiaux, préſumant que ce pouvoit être quelque maladie éruptive, en ſont

morts. Le petit lait, les boiſſons nitreuſes, le nitre, uni aux abſorbans & au ſel ſédatif, calmoient la chaleur intérieure de la fiévre, & rendoient les ſymptomes moins violens. Les rougeoles ont été aſſez communes parmi les enfans ; la plûpart commençoient par une fiévre très-aigue, par une toux ſeche, & ſur-tout par un gonflement extraordinaire des paupieres, ſans aucun larmoiement. On a obſervé que ces ſortes de rougeoles n'avoient point une marche reglée, & que l'éruption paroiſſoit & ſe diſſipoit en très-peu de tems. Il reſtoit une toux opiniâtre, qui ne cédoit qu'aux abſorbans ſuivis des purgatifs, & précédés des vomitifs.

Les perſonnes ſujettes à l'aſthme humide, en ont reſſenti des attaques plus vives & plus fréquentes, & qui ont même réſiſté plus long-tems aux remedes ordinaires.

Il a regné auſſi quelques fiévres tierces qui ont été très-opiniâtres, quand on a voulu les traiter par les purgatifs & le quinquina. Il paroiſſoit que la voie des urines étoit plus favorable : nous avons vu deux ſujets attaqués de ces ſortes de fiévres, qui après avoir pris des purgatifs & du quinquina, n'en étoient que plus mal ; les tiſannes apéritives ſeules ont opéré leur guériſon.

Obſervations Météorologiques faites à Lille pendant le mois de Juillet 1758, par M. Boucher médecin.

La ſéchereſſe, qui avoit regné dans les mois précédens, au grand préjudice de nos campagnes, ceſſa lorſque l'on n'avoit plus beſoin de pluie. Il ne s'eſt preſque point paſſé de jours qu'il n'en ait tombé, quoique les vents ayent aſſez varié, & elle a été forte & continue, près de la moitié du mois. Le barometre cependant, ſi l'on excepte trois jours, n'a pas deſcendu plus bas que 27 pouces, 7 lignes.

Il n'y a eu aucun jour de ce mois marqué par des chaleurs vives, le thermometre n'ayant point monté au-deſſus de 18 dégrés; le tems a été néanmoins aſſez orageux.

La plus grande chaleur, marquée par le thermometre pendant ce mois, a été de 18 $\frac{1}{2}$ dégrés au-deſſus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 8 dégrés: la différence entre ces deux termes eſt de 10 $\frac{1}{2}$ dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces $\frac{1}{2}$ lignes, & ſon plus grand abbaiſſement de 27 pouces 4 lignes: la différence entre ces deux termes eſt de 8 $\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a ſoufflé 2 fois du Nord.
2 fois du Nord vers l'E.
1 fois de l'Eſt.
1 fois du Sud-Eſt.
7 fois du Sud.
15 fois du Sud vers l'Ou.
7 fois de l'Oueſt.
11 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 29 jours de tems nuageux.
28 jours de pluie.
1 jours de grêle.
2 jours de tonnerre.

Les hygrometres n'ont marqué de la ſécheresſe que deux à trois jours au commencement du mois, & autant vers la fin.

Maladies qui ont régné à Lille en Juillet.

La fiévre putride-maligne-exanthémateuſe a continué parmi le peuple, & particuliérement la fiévre miliaire rouge ; je n'ai vu perſonne ce mois dans le cas du pourpre blanc. Cette fiévre a paru dans quelques ſujets, plus inflammatoire que de coutume : elle a été de cette nature dans un jeune homme mort dans mon hôpital de S. Sauveur, en qui j'ai trouvé le foie & les reins durcis & augmentés de volume par l'état inflammatoire, & tout le lobe gauche du poumon fondu par la ſuppuration. En général les émétiques, & ſur-tout les antimoniaux ont paru dangereux, principalement

lorſque la maladie étoit un peu avancée, d'autant plus que le gonflement douloureux du bas-ventre ſe mettoit ſouvent alors de la partie : l'irritation du genre nerveux portée à un haut point, a ſemblé s'accommoder moins auſſi du ſel cauſtique des cantharides. On s'eſt mieux trouvé d'une méthode curative, analogue à celle que propoſe Hoffmann pour ces ſortes de fiévres, & qui a conſiſté dans l'uſage des mixtures faites avec les abſorbans nitreux, le camphre, le vinaigre prophilactique, & les eaux diſtilées tempérantes & antiſeptiques, de décoctions de corne de cerf, de ſcorſonnere & de chien-dent, rendues aigrelettes, ſoit avec le même vinaigre, ſoit avec l'eſprit de ſel dulcifié, des lavemens émolliens, du petit lait, & des apozêmes de tamarins ; le tout précédé de quelques ſaignées.

J'ai vu, au commencement du mois, un homme dans le cas de la vraie fiévre écarlate, ayant eu pendant trois ou quatre jours toute l'étendue de la peau, depuis le ſommet de la tête, juſqu'à la plante des pieds, rouge comme de la chair écorchée ; enſuite de quoi l'épiderme ſe ſépara par écailles. Après deux ſaignées faites d'abord, l'on s'en tint aux boiſſons délayantes, anodines, nitrées, acidules, entremêlées d'apozêmes, légerement laxatifs & de diaphorétiques doux.

Il y a eu encore ce mois des pleuro-pneu-

monies très-aigues, caractériſées par les ſymptomes de l'inflammation vive, mais qui ſe trouvant auſſi compliquées de ceux de la fiévre putride, ont exigé dans la cure ou des potions émétiques mitigées après un nombre ſuffiſant de ſaignées, ou des apozêmes compoſés de laxatifs aigrelets.

La quinte-toux, autrement dit la coqueluche, a vexé un grand nombre d'enfans, tant à la campagne qu'à la ville : les adultes n'en ont pas été exempts. Il y a eu auſſi des fluxions rhumatiſmales en diverſes parties du corps, ainſi que des diarrhées bilieuſes & des coliques partie inflammatoires ou d'engorgement, partie bilieuſes.

Fautes à corriger dans le Journal d'Août.

PAge 186, ligne 18, au-deſſous, *liſez*, au-deſſus.
Ibid. lig. 25, obſervé à 13 dégrés, *liſ.* 23 dégrés.
Pag. 187, ligne 5, 2 ½ dégrés, *liſ.* 20 ½ dégrés.
Pag. 188, ligne 3, enrouement à la gorge, *liſ.* enrouement, douleur à la gorge.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois d'Octobre. A Paris, ce 23 Septembre 1758.

BARON.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, *Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, Profeſſeur en Chirurgie Françoiſe, Cenſeur Royal, & Membre de l'Inſtitut de Bologne.*

. . . . Artem experientia fecit,
Exemplo monſtrante viam. . . . . . .

Marc. Manil. Aſtronom. lib. 1. *v.* 63. 64.

NOVEMBRE 1758.

TOME IX.

A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

NOVEMBRE 1758.

A methodical ſynopſis of mineral Waters, &c. c'eſt-à-dire, *Hiſtoire abbrégée & méthodique des Eaux minérales, contenant l'hiſtoire des eaux les plus célebres, ſoit chaudes, ſoit froides de la Grande-Bretagne, de l'Irlande, de la France, de l'Allemagne, de l'Italie, & de pluſieurs autres parties du monde; dans laquelle, après avoir décrit les minéraux dont elles ſont impregnées, & indiqué leur caractere, on ramene chaque eau à ſon genre, on donne ſon analyſe, on indique ſes vertus & ſes uſages, & on avertit des abus qu'on en peut faire; le tout diſpoſé dans un ordre entiérement nouveau. On y a*

joint des tables capables de jetter quelque jour ſur un objet auſſi embrouillé, avec l'extrait des principaux auteurs qui ont traité des eaux minérales, & des différens morceaux qui ſe trouvent diſperſés dans les Mémoires de toutes les Académies de l'Europe ; par M. RUTTY, *D. M. à Londres, chez* Guillaume Johnſton, 1757, *vol.* in-4°. *de* 660 *pages, ſans y comprendre la Préface qui en a* 15, *& deux Tables, l'une des eaux minérales, l'autre, des maladies. A Paris, chez* Cavelier, *Libraire, rue S. Jacques.*

QUOIQU'IL y ait peu de ſujets ſur leſquels on ait tant écrit, que ſur les eaux minérales, nous oſerions preſque dire qu'il n'y a point, dans la matiere médicale, d'objet moins connu. Le peu d'attention que les chymiſtes paroiſſent y avoir donné, & la témérité avec laquelle des gens entiérement étrangers dans leur art, ont entrepris d'en faire l'examen, y ont jetté une telle confuſion, qu'on ne doit eſpérer d'avoir de connoiſſance exacte ſur un objet ſi intéreſſant, que lorſque des perſonnes munies des lumieres néceſſaires, ſe chargeront de les examiner de nouveau, & de rectifier par de nombreuſes expériences, ce qu'il y a de défectueux dans les premiers examens.

M. *Senac*, toujours porté à favoriſer les progrès d'un art qu'il exerce avec tant de ſuccès, étoit ſans doute pénetré de cette vérité, lorſqu'il a entrepris de faire faire de nouvelles analyſes du grand nombre d'eaux minérales qu'on trouve en France : les perſonnes qu'il s'eſt aſſociées dans une ſi noble entrepriſe, nous donnent lieu d'attendre une hiſtoire exacte de cette partie du regne minéral.

Celle que M. Rutty vient de publier en Anglois, & que nous annonçons aujourd'hui, eſt le fruit de beaucoup de lectures, & le réſultat d'un grand nombre d'expériences, mais elle peche, comme tout ce que nous avons ſur cette matiere, par l'endroit le plus eſſentiel. Il paroît que ce médecin, qui d'ailleurs peut poſſéder très-parfaitement toutes les autres parties de ſon art, n'avoit, lorſqu'il a entrepris ſon ouvrage, que des notions très-vagues des ſubſtances qu'il dit avoir trouvées dans les eaux dont il a fait l'examen, & qu'il ne connoiſſoit que très-imparfaitement les agens chymiques qu'il y a employés. Son livre ne peut donc être regardé que comme un vaſte recueil d'expériences, le plus ſouvent incapables de jetter le moindre jour ſur l'objet qu'il traite.

Pour donner une idée de ſon travail, nous allons rapporter l'ordre qu'il a ſuivi pour la

diſtribution des eaux minérales ; enſuite nous examinerons les expériences auxquelles il les a ſoumiſes, pour en connoître la nature, & nous finirons par donner l'hiſtoire particuliere d'une de ces eaux, pour faire connoître plus particuliérement la maniere dont il traite ſon ſujet.

Conſidérant que les ſubſtances qu'on trouve le plus ordinairement dans les eaux minérales, ſont 1°. un ſel cathartique amer, (qu'il appelle *nitre calcaire*, & avec lequel il paroît avoir confondu pluſieurs autres ſels, tel que le ſel de glauber, dont il ne fait nulle mention, quoiqu'on le trouve dans pluſieurs eaux) ; 2°. le natrum, ou l'alkali-minéral ; 3°. le ſel marin ; 4°. l'alun ; 5°. les vitriols de mars & de cuivre ; 6°. une terre le plus ſouvent calcaire & abſorbante ; 7°. du fer ; 8°. du cuivre ; 9°. du ſoufre. Il a diviſé ſon ouvrage en neuf livres, qui contiennent chacun une claſſe particuliere d'eaux. Le premier livre, par exemple, traite des eaux de pluie, de neige, de la roſée, de l'eau de riviere & de fontaine, & des eaux qu'on appelle communément des eaux crues ou dures. Le ſecond, des eaux nitreuſes, c'eſt-à-dire, des eaux qui contiennent un ſel cathartique amer. Le troiſieme, des eaux ſalées, ou qui ſont impregnées de ſel marin. Le quatrieme, des eaux martiales, & des eaux vitrioliques. Le cinquieme,

des eaux alkalines. Le ſixieme & le ſeptieme, des eaux qui contiennent une terre calcaire, en particulier des eaux pétrifiantes & des eaux bitumineuſes. Le huitieme, des eaux ſulphureuſes. Le neuvieme, des bains ou des eaux chaudes ou tiedes. On trouve à la tête de chacun de ces livres, une eſpece de diſſertation, où l'auteur fait l'hiſtoire de la ſubſtance ou du minéral qui fait la baſe des eaux dont il va traiter. Les idées qu'il en donne, ſont ſouvent fauſſes, toujours incomplettes, & décelent par-tout un homme entiérement étranger à la matiere qu'il traite.

Outre la diviſion générale que nous venons de rapporter, chaque claſſe particuliere eſt ſubdiviſée, ſelon que les eaux qu'elle comprend, contiennent, avec la ſubſtance qui détermine la claſſe à laquelle elles appartiennent, & qui eſt toujours la plus abondante, d'autres matieres minérales qui contribuent à leur vertu, mais qui y ſont en plus petite quantité. C'eſt ainſi qu'il ſubdiviſe ſes eaux nitreuſes, en eaux nitreuſes ſimples, ou qui ne contiennent que du ſel cathartique amer; en nitro-martiales, qui participent de ce ſel & du vitriol de mars; en nitro-ſulphureuſes, en nitro-ſalines, qui contiennent & du ſel cathartique amer & du ſel marin. De même il ſubdiviſe les eaux ſalées, en eaux légerement ſalées, en eaux ſalées ſimples, en eaux ſalino-nitreuſes, qu

contiennent du ſel marin & du nitre calcaire, ou du ſel cathartique amer, mais beaucoup moins de celui-ci que du ſel marin ; en eaux ſalino-martiales, en eaux ſalino-ſulphureuſes, & ainſi des autres claſſes.

On ne peut pas nier que cette diviſion ne ſoit très-méthodique ; mais il n'eſt perſonne qui ne voie combien il faut de préciſion & d'exactitude, dans les expériences qu'on eſt obligé de faire pour conſtater la nature de chaque eau minérale. Voyons ſi celles de M. Rutty ſont ſuffiſantes, & ſi les concluſions qu'il en tire, ſont bien exactes. Nous allons tranſcrire ici le plan de ces expériences, ſous la forme de queſtions, ſous laquelle il les propoſe lui-même dans ſa préface : nous y joindrons nos réflexions ; mais auparavant nous rappellerons certaines vérités néceſſaires pour l'intelligence de ce que nous avons à dire.

Il n'eſt pas encore démontré que les terres, les ſubſtances métalliques, le ſoufre, les bitumes qu'on trouve dans les eaux minérales, puiſſent être tenus en diſſolution dans une eau parfaitement pure, ſans en troubler la tranſparence ; on les trouve toujours mêlés à quelque matiere ſaline, qui paroît leur ſervir d'intermede, & les rendre ſolubles dans l'eau. On ſçait que ſous le nom de ſel, on comprend communément des ſubſtances très-differentes, qu'on peut

ranger ſous trois claſſes, les acides, les alkalis, & les ſels neutres. Ce n'eſt point ici le lieu d'expliquer ce qu'on entend par acide, ni par alkali; ce ſont des notions que nous devons ſuppoſer dans nos lecteurs : il n'en eſt pas de même des ſels neutres. Le grand jour que M. *Rouelle* a jetté ſur cette matiere dans différens mémoires qu'il a lus à l'Académie, & dans les leçons particulieres qu'il fait chez lui, nous oblige à préſenter en racourci ſes idées, qui peuvent n'être pas encore venues à la connoiſſance du plus grand nombre de nos lecteurs. Ce ſçavant chymiſte entend donc par ſel neutre, un acide quelconque (qu'on ſçait être toujours fluide quand il eſt pur), rendu capable de prendre une forme concrette par ſon union, avec une ſubſtance quelconque : ainſi la diſſolution d'un métal, d'une terre, d'un alkali dans un acide, formera un ſel neutre. Il prétend que les acides peuvent s'unir à une plus ou moins grande quantité d'une même ſubſtance; ce qui lui a fait diſtinguer les ſels neutres, en ſels avec excès d'acide, en ſels neutres parfaits, & en ſels avec le moins d'acide poſſible. Dans les premiers de ces ſels, l'acide jouit de toutes ſes propriétés : ils ſont déliqueſcens, c'eſt-à-dire, qu'il eſt très-difficile de leur faire prendre une forme concrette, & de les conſerver ſous cette forme; ils ſont efferveſcence avec les alkalis; ils rou-

giſſent la teinture bleue des végétaux, &c. au contraire dans les ſels qui ont le moins d'acide qu'il eſt poſſible, c'eſt la baze qui conſerve ſes propriétés; ces ſels demandent une très-grande quantité d'eau pour être diſſous, ils font efferveſcence avec les acides; ils verdiſſent les teintures bleues, &c. dans les ſels neutres parfaits, l'acide ni la baze ne conſervent plus aucune de leurs propriétés, elles paroiſſent abſolument détruites. Tout cela eſt ſujet à pluſieurs exceptions & limitations, mais qui ne ſont point de notre ſujet.

Entreprendre de faire l'analyſe d'une eau minérale, c'eſt chercher à connoître quelles ſont les ſubſtances qui y ſont contenues, & quelle eſt la forme ſous laquelle elles y ſont contenues; ſi c'eſt une ſubſtance ſaline, quelle eſt l'eſpece de ſel qu'elle forme, ce qui ſuppoſe la connoiſſance de l'acide & de la baze qui lui eſt unie. Pour parvenir à cette connoiſſance, on a eu recours juſqu'à préſent à certains réactifs qui, par les décompoſitions & les nouvelles combinaiſons qu'ils forment, ſuffiſent ſouvent pour indiquer la nature des êtres qu'on examine. Afin de mieux comprendre leur action, il eſt bon de ſe rappeller que c'eſt une vérité reconnue en chymie, que les acides ont plus ou moins de rapport avec les différentes ſubſtances auxquelles ils peuvent être unis.

C'eſt ainſi qu'en général ils ont plus de rapport avec les alkalis fixes, qu'avec les alkalis volatils, avec ceux-ci, qu'avec les terres, avec les terres, qu'avec les ſubſtances métalliques. Il n'eſt pas moins vrai qu'une même ſubſtance, capable de s'unir aux acides, a plus de rapport avec un acide, qu'avec l'autre. C'eſt ainſi que les métaux ſolaires ou colorés, l'or, le fer, le cuivre & le mercure ont plus de rapport avec l'acide vitriolique, qu'avec l'acide du ſel marin, avec l'acide du ſel marin, qu'avec l'acide nitreux; que les métaux lunaires, ou les métaux blancs & les demi-métaux ont plus de rapport avec l'acide du ſel marin, qu'avec l'acide vitriolique, avec l'acide vitriolique, qu'avec l'acide nitreux, &c. Il réſulte de-là que ſi l'on préſente à une ſubſtance quelconque un acide avec lequel elle ait plus de rapport qu'avec celui auquel elle eſt unie, ou à un acide, une ſubſtance avec laquelle il ait plus de rapport qu'avec celle qu'il tient en diſſolution : dans le premier cas, le nouvel acide chaſſera l'autre, & s'unira à ſa baze; dans le ſecond, la ſubſtance que l'acide tenoit en diſſolution, ſera dégagée, & l'acide s'unira à celle avec laquelle il a plus de rapport. Ces vérités établies, paſſons aux expériences de M. *Rutty*.

Expériences ſur les eaux conſidérées en elles-mêmes.

1°. *Quelle eſt la couleur, la conſiſtence, le goût, l'odeur de l'eau qu'on examine ?*

2°. *Quelle eſt ſa peſanteur ſpécifique ?*

3°. *Si elle blanchit, fait un coagulum, ou conſerve ſa limpidité, lorſqu'on y verſe un alkali, comme l'huile de tartre par* deliquium, *l'eſprit de ſel ammoniac, ou celui de corne de cerf? Si l'eau ſe trouble & qu'elle dépoſe un ſediment ?* M. Rutty *en conclut qu'elle contient une matiere terreuſe ; au contraire ſi elle reſte claire, c'eſt une preuve qu'elle ne contient point ou preſque point de matiere terreuſe.*

Les alkalis ayant plus de rapport avec les acides, que toutes les autres ſubſtances qui peuvent leur être unies, ils doivent décompoſer tous les ſels dont ils ne ſont pas la baſe ; ainſi les dépôts qui ſe ſont lorſqu'on verſe un alkali ſur une diſſolution ſaline, n'indiquent pas ſeulement une matiere terreuſe, comme le veut M. *Rutty* ; mais en général, une baſe terreuſe ou métallique. Il eſt vrai que les baſes métalliques ſont

aſſez ſouvent colorées ; ainſi à cet égard, on pourroit les diſtinguer. Les alkalis ont encore la propriété, au moins celui du tartre, de dégager tous les ſels neutres, & les terres pures qui peuvent être en diſſolution dans l'eau. Ainſi pour pouvoir conclure quelque choſe de cette expérience, il faut examiner à part, ce dépôt, & le ſel qui reſte en diſſolution dans la liqueur.

4°. *Si elle blanchit, ou donne quelque précipité, en y verſant une diſſolution d'argent, une ſolution de ſucre de ſaturne, d'alun ou de l'eau de chaux ? Il prétend que l'eau blanchit plus ou moins, à proportion de la quantité de matiere terreuſe qui y eſt*

Rien n'eſt plus équivoque que l'épreuve de la diſſolution d'argent, & de la ſolution du ſel de ſaturne ; car les alkalis & les terres ayant plus de rapport avec l'acide nitreux, que l'argent, ſi l'une ou l'autre de ces ſubſtances ſe trouve dans l'eau, qu'on examine,

contenue ; que la diſſolution d'argent, outre cette matiere terreuſe, démontre encore la préſence du ſel marin, dont le plus petit atome ſe manifeſte dans cette expérience.

l'argent ſera précipité ſous la forme d'une poudre blanche. De plus, l'acide nitreux ayant moins de rapport avec l'argent, que l'acide vitriolique, & l'acide du ſel marin, ſi l'eau contient quelque ſel qui ſoit formé par l'unde ces acides, le ſel formé par la combinaiſon de l'acide nitreux & de l'argent, ſera décompoſé ; mais comme les nouveaux ſels qui réſulteront de la combinaiſon de l'acide vitriolique, ou de l'acide du ſel marin avec l'argent, ſont preſque inſolubles, ils tomberont au fond de la liqueur, ſous la forme d'une poudre blanche. Que conclure donc de ce dépôt, ſi on ne l'examine pas en particulier ? On en peut dire autant

de la ſolution du ſel de ſaturne.

5°. Si elle fait efferveſcence avec les acides ? Ce qui indiqueroit, ſelon l'auteur, une terre abſorbante, ou un alkali.

L'efferveſcence avec les acides, indiqueroit auſſi un ſel, avec le moins d'acide qu'il eſt poſſible.

6°. Si elle coagule le lait, le blanc d'œuf, le ſang ou ſa ſeroſité, la ſalive ? Les eaux vitrioliques, alumineuſes, celles qui ſont impregnées de nitre calcaire, ou de ſel marin coagulent le lait.

Les acides, les alkalis, ſoit fixes, ſoit volatils, coagulent également le lait & la lymphe animale; ainſi on ne peut rien conclure de cette expérience.

7°. Si elle décompoſe le ſavon ? ce qui indique très-sûrement un acide.

Non ſeulement les acides purs, mais tous les ſels neutres qui n'ont pas pour baſe l'alkali végétal, décompoſent le ſavon; on ne peut donc tirer aucune lumiere de cette expérience, ſi on n'examine pas le ſel qui reſte en diſſolution dans la liqueur.

8°. *Si elle donne une couleur rouge au bœuf ou au mouton, qu'on y laiſſe tremper, ou qu'on y fait bouillir? Preuve de l'exiſtence du nitre, ſoit calcaire, ſoit du natrum.*

Tout le monde ſçait que le ſalpêtre rougit les viandes ſur leſquelles on le met; ce n'eſt donc pas une propriété particuliere au nitre calcaire, & au natrum.

9°. *Quelle eſt la teinture qu'elle tire de la noix de galle, du bois de campêche, du bois de breſil, de la rhubarbe, du ſyrop de violette, &c. Selon M.* Rutty, *ſi elle donne une couleur rouge, pourpre, ou noire avec la noix de galle, ou une couleur bleue avec le bois de campêche, c'eſt une preuve qu'elle eſt martiale, ſi les noix de galle font du bleu, elle eſt vitriolique.*

Il ne paroît pas que juſqu'à préſent on ait trouvé d'autre ſubſtance que le fer, capable de faire du noir avec l'infuſion de la noix de galle; mais les teintures du bois de campêche, du bois de breſil, de la rhubarbe, & le ſyrop de violette, ne peuvent rien indiquer de ſûr; car pour ne parler que du dernier, il rougit avec les acides purs, & les ſels avec excès d'acide, & verdit avec les terres abſorbantes, les alkalis purs, les ſels avec le moins d'acide poſſi-

ble, & même avec l'eau-mere de vitriol, qui eſt éminemment acide. On peut voir dans le tome 4 des *Miſcellanea Berolinenſia*, un mémoire de M. *Neuman*, ſur l'inſuffiſence du ſyrop de violette, pour démontrer la préſence d'un acide, & d'un alkali.

10°. *Quelle eſt la couleur qu'elle donne à l'or ou à l'argent qu'on y plonge, ou avec une diſſolution d'argent, de plomb, ou de cuivre qu'on y verſe ; ſi elle fait prendre une couleur rougeâtre ou noire à l'argent & aux diſſolutions d'argent, de plomb ou de cuivre, ou qu'elle exhalte la couleur du cuivre ou de l'or, c'eſt une preuve qu'elle contient du ſoufre.*

Non ſeulement le ſoufre, mais toutes les ſubſtances qui exhalent une odeur forte, ſont capables de faire prendre diverſes couleurs à l'argent, & même de le noircir ; c'eſt ce qu'on éprouve ſouvent auprès des latrines, ſurtout dans le tems qu'on les vuide.

Sur l'analyſe des eaux.

1°. *Qu'elles ſont les parties qui ſe ſéparent de l'eau naturellement ?*

2°. *Quelle eſt la quantité de ſediment que donne par l'évaporation, une quantité donnée d'eau ?*

3°. *Quelle eſt la couleur, le goût, l'odeur & la conſiſtence de ce ſediment ?*

4°. *Fait il effervescence avec les acides, ou avec les alkalis ?* M. Rutty *dit que la plûpart de ces ſedimens font effervescence avec les acides, parce qu'ils contiennent une terre abſorbante; il n'y a que ceux des eaux vitrioliques, qui quelquefois font efferveſcence avec les alkalis.*

On peut dire de l'efferveſcence que fait ce réſidu avec les acides ou les alkalis, ce que nous avons dit de celle que fait l'eau.

5°. *Attire-t-il*

Le ſel marin n'eſt

l'humidité de l'air ? Ce que l'auteur regarde comme une preuve de l'exiſtence du ſel marin.

pas le ſeul ſel capable d'attirer l'humidité de l'air, preſque tous les ſels avec excès d'acide ; ceux qui ſont formés par l'acide du ſel marin, ou l'acide nitreux, unis à une baſe terreuſe, ſont déliqueſcens.

6°. *Quelle couleur fait-il prendre au ſyrop de violette ?*

Voyez ci-deſſus, ce qu'il faut penſer de cette épreuve.

7°. *Quels phénomenes préſente-t-il quand on le met ſur un fer rouge, ou ſur des charbons embraſés ?*

Ces phénomenes ne ſont pas moins équivoques que tous les autres.

8°. *Contient-il quelque choſe d'attirable par l'aimant, avant ou après la calcination ?*

Sur le ſel ſéparé de la matiere terreuſe.

1°. *Quelle eſt ſa couleur, ſon goût, & ſa conſiſtence ?*

2°. *Fait-il effer-*

L'acide du ſel ma-

veſcence avec les acides ou les alkalis? s'en éleve-t-il une vapeur acide, quand on on y verſe de l'huile de vitriol? Ce qui indiqueroit du ſel marin.

rin n'eſt pas le ſeul que l'acide vitriolique puiſſe dégager de ſa baſe, il dégage auſſi l'acide nitreux, & tous les acides végétaux, il dégage même l'acide ſulfureux volatil.

3°. *Attire-t-il l'humidité de l'air? C'eſt encore une preuve de l'exiſtence du ſel marin.*

Voyez ci-deſſus la remarque ſur la cinquieme queſtion ſur l'analyſe des eaux.

4°. *Coagule-t-il le lait avec lequel on le fait bouillir, dans la proportion d'un gros par chopine de lait? Ce qui démontre un nitre calcaire, du vitriol, ou de l'alun.*

Voyez encore la remarque de la ſixieme queſtion ſur les eaux.

5°. *Verdit-il le ſyrop de violette? C'eſt une preuve qu'il eſt alkali.*

Nous renverons encore une fois à la remarque ſur la neuvieme queſtion ſur les eaux examinées en elles-mêmes.

6°. *Une diſſolution faite d'un demi gros de ce ſel, dans une*

Nous nous ſommes aſſez étendus ci-deſſus, ſur ces différens

demi-chopine d'eau diſtilée, fait-elle un coagulum avec la diſſolution de ſel de tartre, l'eſprit de ſel ammoniac, la diſſolution de cuivre, ou celle d'argent, ou la ſolution d'alun? Le coagulum produit par l'alkali, indique le plus ſouvent un nitre calcaire: ſi la liqueur ne ſe trouble point en y verſant une diſſolution d'alun ou de cuivre, c'eſt une preuve qu'elle contient un acide vitriolique ou alumineux; un coagulum épais, produit par la diſſolution d'argent, indique du ſel marin.

réactifs; nous nous contenterons donc ici de faire remarquer que lorſqu'on veut faire quelque expérience ſur cette diſſolution ſaline, il faut charger l'eau de ſel, autant qu'il eſt poſſible; l'eau ſurabondante ne fait qu'allonger l'expérience, & ſouvent l'empêche de réuſſir.

7°. *Rend-il une odeur urineuſe quand on le broye avec le ſel ammoniac, ou fait-il prendre une couleur jaune à la diſſolution du ſublimé corroſif?*

Les terres calcaires produiſent les mêmes effets.

C'eſt un alkali naturel, ou du natrum.

8°. *Exhale-t-il une odeur urineuſe ou piquante, lorſqu'on le broye avec du ſel de tartre? Cela indique encore le natrum, ou le nitre des anciens.*

9°. *Quelle eſt la quantité d'eau qu'il faut pour le diſſoudre?*

10°. *Rougit-il le bœuf ou le mouton? C'eſt un nitre calcaire, ou du natrum.*

11°. *Quels phénomenes préſente-t-il, quand on le met ſur un fer rouge? Le nitre calcaire ſe bourſoufle comme l'alun, le ſel marin décrépite, le ſoufre brûle, & donne une flamme bleue, celle du bitume eſt blanche.*

Preſque tous les ſels ſe gonflent plus ou moins, avant de fondre, & il y en a pluſieurs qui décrépitent.

12°. *Quelle eſt la figure de ſes cryſtaux?* M. Rutty *donne deux*

La cryſtalliſation eſt certainement la voie la plus sûre pour

regles pour l'évaporation : la premiere, d'évaporer très-lentement ; la ſeconde, de mettre les ſels à cryſtalliſer, plutôt dans un lieu chaud, que froid.

connoître la nature d'un ſel ; mais pour cela, il faut bien connoître la figure que prend chaque ſel, & la maniere dont ſes cryſtaux ſe groupent. Quant aux regles propoſées par M. *Rutty*, quoiqu'elles ſoient très-bonnes dans bien des cas ; il y a cependant des ſels qui y ſont exception ; le ſel de Glauber, par exemple, donne ſes cryſtaux les plus réguliers à l'évaporation rapide, & dans le refroidiſſement le plus prompt.

Sur la matiere indiſſoluble ſéparée du ſel.

1°. Quelle eſt ſa proportion au ſel ?

2°. Quelle eſt ſa couleur, ſon goût, ſon odeur & ſa conſiſtence ?

3°. Fait-elle efferveſcence avec les acides, ou avec les alkalis ?

4°. Quelle eſt la couleur qu'elle donne au ſyrop de violette ?

5°. Petille-t-elle, ou s'enflamme-t-elle, lorſqu'on la met ſur un fer rouge ; répand-elle de l'odeur, & quelle odeur ?

6°. Quels changemens éprouve-t-elle, quand on la fait rougir dans un creuſet : prend-elle une couleur rouge, ou devient-elle blanche ? Dans le premier cas, elle contient du fer : dans le ſecond, c'eſt une terre calcaire.

Nous choiſirons pour l'exemple, que nous voulons donner, de l'hiſtoire d'une eau particuliere, celle des eaux de *Nevil-holt*, dans le comté de *Leiceſter*, entre *Market-harboroug* & *Uppingham*. M. Rutty les a miſes dans la claſſe des eaux vitrioliques, les regardant comme nitro-alumineuſes.

Ces eaux ſont limpides, d'un goût auſtere, douceâtre & un peu acide, laiſſant de la ſechereſſe dans la bouche, quand on les a bues. Elles n'ont point d'odeur à leur ſource, mais gardées pendant quelque tems, elles acquierent une odeur ſulphureuſe, qu'elles perdent en les échauffant, ſans perdre aucune de leurs qualités. Elles peſent 29 grains par pinte, de plus que l'eau commune.

Elles décompoſent le ſavon, dépoſent un ſédiment blanc très épais, quand on y verſe de l'huile de tartre ; le ſédiment eſt moins abondant avec l'eſprit de ſel ammoniac ; mais ni l'un ni l'autre ne fait effervеſcence avec elles : la diſſolution d'argent leur fait

prendre une couleur, & y produit un dépôt jaunâtre; la ſolution de ſucre de ſaturne, les rend laiteuſes, & leur fait dépoſer un petit ſédiment. L'eau de chaux y produit un dépôt blanc; la ſolution d'alun, & celle de vitriol de mars, n'y ont fait aucun changement.

M. Rutty conclut de ces expériences, qu'elles contiennent un nitre calcaire & de l'alun; la préſence de ce dernier, lui paroiſſant ſuffiſamment prouvée par leur goût acide, & par la tranſparence qu'elles conſervent, en y verſant une ſolution d'alun.

L'huile de vitriol, l'eſprit de vitriol, & l'eſprit de ſel, ne font point efferveſcence avec ces eaux; elles coagulent le lait qu'on fait bouillir avec elles; mais elles n'agiſſent preſque pas ſur la lymphe: le bœuf qu'on y fait tremper & bouillir, devient quelquefois rouge, cela ne réuſſit cependant pas toujours.

La noix de galle leur fait prendre une couleur bleuâtre, qui devient verte au bout de trois ou quatre jours; le ſumac les rend d'un verd jaune, ce qui indique un nitre calcaire. M. Short prétend avoir obſervé, qu'elles ne changeoient point la couleur du ſyrop de violette; mais M. Rutty qui n'a examiné ces eaux, que long-tems après qu'elles avoient été priſes à la fontaine, aſſure qu'elles le verdirent. Les bornes que nous ſommes

forcés de nous preſcrire, ne nous permettent pas de nous étendre ſur les autres teintures ; nous allons donc paſſer à l'analyſe de ces eaux.

Lorſque le réſervoir reſte long-tems plein en hiver, elles dépoſent un matiere gelatineuſe, qui a une odeur inſupportable.

Trois pintes & demi de phlegme, que M. Rutty en tira par la diſtillation, qui paroiſſoient inſipides, ſans odeur, & qui mouſſoient très-bien avec le ſavon, évaporées dans un vaiſſeau de cuivre, répandirent une odeur ſemblable à celle qu'exhale l'urine, lorſqu'on l'évapore.

Dans l'évaporation, la ſurface de ces eaux ſe couvre d'une pellicule, & elles dépoſent ſur les parois du vaiſſeau, une matiere qui a l'air d'une eſpece de pate verte, & ſur le fond, une ſubſtance friable & blanche ; elles ont l'une & l'autre le même goût amer, acide & auſtere.

La quantité du réſidu n'a pas toujours été la même ; mais en général, il paroît qu'elles ſont très-chargées : ce réſidu a une odeur particuliere très-forte, il a le même goût acide, auſtere & amer, que l'eau elle-même. Dans une expérience, ce réſidu fit effervеſcence avec l'alkali volatil ; mais cela ne réuſſit pas toujours. Les phénomenes qu'il préſente avec les acides, n'ont pas paru plus conſtans ; car l'huile de vitriol en faiſoit

élever une vapeur acide dans quelques expériences ; dans d'autres, il ne faiſoit pas même d'effervescence. Demi-livre de ce ſel, ſix onces d'eau, & quatre onces d'huile de vitriol, diſtillées enſemble à la retorte, donnerent un eſprit acide très-pénétrant. Ce réſidu mêlé au ſyrop de violette, le fit paroître d'abord rouge, & enſuite verd; dans une autre occaſion, il verdit d'abord, & conſerva conſtamment la même couleur.

Le rapport du ſel contenu dans ce réſidu, à la matiere terreuſe à laquelle il eſt mêlé, a été trouvé très-différent dans les différentes expériences, ayant varié depuis cinq à un, juſqu'à dix-ſept à un. Ce ſel eſt jaunâtre, brun ou blanchâtre, & d'un goût acide, auſtere & amer; il paroît cependant moins acide que l'eau : il ne fait pas toujours effervescence avec les alkalis : avec l'huile de vitriol, il a préſenté les mêmes phénomenes que le réſidu entier : il coagule le lait, mais il n'agit preſque point ſur les liqueurs animales.

Vingt fois ſon poids d'eau ne diſſolvit qu'une partie de ce réſidu, ayant mis de nouvelle eau ſur ce qui reſtoit, on eut deux diſſolutions différentes ; la premiere étoit acide, rougit le papier bleu, & donna une couleur cramoiſie avec le bois de campêche, ce qui caractériſoit l'alun; la ſeconde avoit un goût amer & nauſeabonde, ne

rougit point le papier bleu, & donna une couleur bleue avec le bois de campêche, ce qui paroît indiquer que cette ſeconde diſſolution ne contenoit qu'un nitre calcaire.

Le ſel ſéparé de la partie terreuſe, mis ſur un fer rouge, ne décrépita point, mais il forma de groſſes bulles comme l'alun; expoſé dans un fourneau de verrerie, il ſe fondit, puis s'enflamma avec violence, répandant d'abord un flamme bleue, qui devint enſuite blanche: mis dans un creuſet, & pouſſé à grand feu, il pénetre & s'échappe tout entier. Il lui faut un peu plus de huit fois ſon poids d'eau pour le tenir en diſſolution, il verdit le ſyrop de violette. Diſſous dans l'eau diſtillée, évaporé lentement & mis à cryſtalliſer, il a donné, au bout d'un mois, des cryſtaux ſemblables à ceux du nitre; les plus diſtincts, étoient des colonnes à quatre faces, preſqu'égales & paralleles; elles étoient terminées par deux plans quadrilateres, paralleles entr'eux; il y en avoit quelques-uns de triangulaires, ils ne tombent point en effloreſcence à l'air. M. Short prétend avoir retiré de véritables cryſtaux d'alun, après ceux du nitre; mais dans des expériences poſtérieures, il n'a retrouvé que des cryſtaux de nitre calcaire.

La matiere terreuſe paroît d'un blanc bleuâtre, le papier du filtre ſur lequel on l'avoit ſechée, ayant été brûlé, donna une

flamme d'un bleu très-foncé. Cette terre ne fit preſque point d'efferveſcence avec les acides, elle petilla beaucoup lorſqu'on la mit ſur un fer rouge. Un gros perdit la moitié de ſon poids, en ſept heures de calcination; elle devint blanche, & teignit les doigts comme de la craie, elle donna une couleur jaune à l'eſprit de ſel, l'aimant parut en attirer quelque choſe. Cette opération ne lui donna point le goût de chaux, & elle ne précipita point en jaune, la diſſolution du ſublimé corroſſif, ce qui fait ſoupçonner à M. Rutty, que c'eſt plutôt une terre bolaire, qu'une terre alkaline.

De toutes ces expériences, il conclut que ces eaux ſont impregnées d'une grande quantité de nitre calcaire, ou de ſel cathartique amer, d'une petite quantité de ſel acide, auſtere, ſemblable à l'alun, d'une terre argilleuſe ou bolaire, d'un ſoufre caché, & d'une très-petite portion d'ocre. Nos lecteurs pourront juger ſi ces concluſions ſont bien exactes. Nous allons terminer cet extrait, qui n'eſt déja que trop long, en diſant un mot des vertus de cette eau.

Elle eſt excellente, appliquée extérieurement dans les plaies fraîches, dans les vieux ulceres, pour détruire les chairs bayeuſes, dans les ophtalmies rebelles & dans les autres maladies dee yeux, qui viennent de relâchement; données intérieurement, elles

produiſent différens effets, ſelon la quantité à laquelle on les prend. On s'en ſert à petites doſes, pour rafraîchir, fortifier & reſſerrer; à plus grandes doſes, elles purgent & même quelquefois font vomir les perſonnes foibles & délicates; mais on peut aiſément prévenir cet inconvénient: elles pouſſent auſſi par les urines, & quelquefois par les ſueurs. Il eſt aiſé de voir par-là les maladies auxquelles elles peuvent convenir.

Une qualité bien ſinguliere du ſel qu'elles contiennent, c'eſt qu'il paroît par les expériences de M. Short, qu'il n'y a point d'antiſeptique plus fort, ayant conſervé par ſon moyen de la bile, de la chair de bœuf & du ſang, pendant un tems très-conſidérable, ſans qu'ils ayent donné le moindre ſigne de putréfaction, tandis que ces mêmes matieres miſes avec d'autres ſels, ſe ſont toutes putréfiées au bout d'un certain tems, même celles auxquelles il avoit joint de l'alkali volatil, le grand antiſeptique du docteur Pringle.

OBSERVATION

Sur une quantité prodigieuſe de Vers ſortis du nez ; par M. RAZOUX, médecin de l'Hôtel-Dieu de Nîmes, de l'Académie royale de la même ville.

Je fus appellé il y a quelque tems, pour voir la N. Del. . . . . . qui depuis trois ou quatre jours étoit malade. Je lui trouvai le pouls fort & plein, la peau du corps ſeche, aride, brûlante, le viſage extrêmement rouge, & les yeux enflammés : elle avoit une fiévre ardente des plus vives, elle ſe plaignoit depuis le premier inſtant de ſa maladie, d'un mal de tête affreux, qui malgré les remedes, avoit toujours augmenté ; la douleur ſe faiſoit ſentir vivement au front, elle étoit preſqu'inſupportable ; il n'y avoit pas cependant d'indices marqués de pourriture, la langue n'étoit point chargée, ni la bouche mauvaiſe, l'eſtomac & la poitrine paroiſſoient être en bon état.

Quoi qu'on eût déja fait trois ſaignées à la malade, & qu'on lui eût même ouvert la ſaphene ; comme le mal ne cédoit point, je lui en fis faire deux autres aſſez copieuſes, l'une au bras, l'autre au pied : je réitérai les purgations, je lui preſcrivis des anodins,

des narcotiques, & ſur-tout des tiſannes rafraîchiſſantes, nitreuſes, pour modérer cette grande ardeur du ſang, cette raréfaction extraordinaire, que je croyois être la principale cauſe de ſon mal, tous ces remedes furent en vain employés, ils ne produiſirent aucun bon effet.

Avant de mettre en œuvre de nouveaux ſecours, je fus bien aiſe de faire voir cette malade à M. Baux mon confrere (1), qui jouit dans cette ville d'une réputation juſtement méritée. Nous diſſertâmes enſemble ſur la maladie, & le réſultat de notre conſultation, fut d'ordonner une potion émétique, pour vuider les premieres voies des mauvais ſucs qui pouvoient encore y être contenus, & qui ſans doute avoient éludé l'action des purgatifs.

On ſuivit exactement nos vues : la malade fit uſage du tartre émétique, ce remede produiſit dans elle un effet ſurprenant, & auquel nous ne nous ſerions jamais attendus; elle vomit très-peu, & ne fut point purgée; mais à meſure qu'elle faiſoit des efforts pour vomir, elle éternuoit, & à chaque éternument, elle rendoit par le nez, deux, trois, quatre petits vers : nous fumes les témoins de ce fait ſingulier; cette femme en rendit devant nous plus de dix, nous en prîmes

(1) Membre de l'Académie royale de Nîmes, correſpondant des Académies des ſciences de Paris & de Montpellier.

quelques-uns

quelques-uns pour les conſidérer à loiſir. A meſure que ces vers ſortoient, le mal diminuoit ſenſiblement, la malade ſe ſentoit ſoulagée & la tête plus libre : enfin dans cette matinée, on compta ſoixante-douze de ces vers, qui furent rejettés tous par la même voie ; le mal de tête, la fiévre, tous les autres ſymptomes diſparurent preſqu'auſſitôt, & la malade fut entiérement guérie.

Ces vers étoient blancs, leurs corps étoient composés de pluſieurs anneaux, ils avoient 7 à 8 lignes de long, ſur 3 ou 4 de large : en un mot, ils étoient parfaitement ſemblables à ceux qu'on trouve dans la tête des moutons, & que M. de Réaumur a décrit dans le 4e tome de l'hiſtoire des inſectes, pag. 555. Je dis plus, c'étoient les mêmes vers, & on n'aura pas de peine à le croire, lorſqu'on ſçaura que cette femme, la veille de ſon indiſpoſition, s'étant trouvée à la campagne, fut preſſée de la ſoif la plus vive ; elle chercha de tous côtés de l'eau pour étancher ſa ſoif ; après bien des recherches, elle découvrit une eſpece de petite mare, quoique l'eau fût un peu bourbeuſe, elle ne laiſſa pas d'en boire à deux différentes repriſes. Peu de momens auparavant, un berger avoit abbreuvé ſon troupeau à la même ſource, les moutons avoient proba-

blement ſali l'eau & l'avoient infectée de ces petits vers qui leur ſortent par le nez.

Mais comment, nous demandera-t-on, ces vers avoient-ils pu s'inſinuer dans les parties internes du nez, ſans que la malade s'en apperçut ? Cela paroît, au premier coup d'œil, difficile à comprendre; cependant ſi l'on fait attention que cette femme, pour boire plus à ſon aiſe, s'étant couchée par terre, avoit pu facilement tirer de l'eau par le nez, on jugera que les vers étant extrêmement petits, auront ſuivi néceſſairement la même route, qu'enſuite ils auront paſſé plus avant, ſans produire des ſenſations douloureuſes, à raiſon de leur petiteſſe & de leur engourdiſſement, qu'ils auront même pu pénétrer juſqu'aux ſinus frontaux où étoit le ſiége du mal, & qu'ayant trouvé-là une nourriture convenable, ils auront bientôt pris une nouvelle vie, & des accroiſſemens conſidérables : l'humeur viſqueuſe & gluante que les glandes de la membrane pituitaire fourniſſent, étant à-peu-près analogue à celle qui ſe ſépare des glandesde la même eſpece dans la tête des moutons.

La quantité de vers que cette femme rendit, paroît encore quelque choſe de bien ſurprenant. M. de Réaumur dit qu'on trouve deux vers ou trois tout au plus, dans la tête de chaque mouton, & notre malade en a

rejetté plus de ſoixante-dix, il falloit par conſéquent que l'eau dont elle but, fût extrêmement chargée de ces inſectes : encore n'eſt-ce-là qu'une petite partie de ceux qui nageoient dans cette eau; car le plus grand nombre a dû néceſſairement paſſer dans l'eſtomac, & ſortir par les ſelles que les purgatifs occaſionnerent.

Il reſte à préſent à examiner comment ces vers ont pu produire la fiévre, le mal violent à la tête, & les autres ſymptomes qu'avoit notre malade. Ces vers ſont armés de petites épines rougeâtres, de crochets & de cornes (hiſt. des inſ. pag. 556.) ils ne reſtent point tranquilles, ils ſont agiles, & toujours en mouvement, en changeant ſouvent de ſituation, en pinçant les parties qui ſe trouvoient à leur portée, en les ſuçant, en les irritant, ils devoient néceſſairement produire des ſenſations très-douloureuſes, agiſſant ſur-tout ſur un organe ſi ſuſceptible d'irritation, puiſqu'il eſt certain que les nerfs, de quelque partie du corps que ce ſoit, ne ſont plus découverts ni ſi délicats, que ceux de la membrane pituitaire (2). La douleur que produiſoient ces nerfs tiraillés, devoit donc être très-vive; cette douleur perſiſtant, cauſoit une irritation violente & continue dans tout le genre nerveux : de-là

(2) Heiſt. pag. 729.

naiſſoit la fiévre, & de celle-ci, la chaleur, la rougeur, & tous les autres ſymptomes.

Si l'on fait attention à ce que dit M. de Réaumur, à l'endroit que j'ai déja cité, on ſera convaincu de la poſſibilité des conjectures que j'avance. Voici les propres paroles de cet illuſtre académicien, dont nous regretterons long-tems la perte : « Il peut arriver ſouvent à ces vers (dit-il) de n'être » pas tranquilles dans les ſinus frontaux des » moutons, d'y vouloir changer de place » & d'agir trop fortement contre des membranes ſenſibles, ſoit avec leurs épines, » ſoit avec leurs crochets : alors ils doivent » faire ſentir au mouton, des douleurs vives » qui ſont la cauſe la plus probable, à laquelle on puiſſe attribuer ces eſpeces d'accès de vertige ou de phrénéſie, auxquels » eſt ſujet un animal ſi doux & ſi pacifique; » c'eſt ſans doute alors qu'on voit les moutons bondir, & aller heurter leur tête à » diverſes repriſes, contre les corps les plus » dures, contre les arbres, contre les pierres, &c. » Puiſque ces vers par leur action occaſionnent des accès de vertige & de phrénéſie aux moutons, on ne doit pas être ſurpris de tous les maux qu'ils firent ſouffrir à la malade, qui fait le ſujet de cette obſervation.

Si dès le commencement on avoit pu

ſçavoir, ou du moins ſoupçonner qu'elle étoit la véritable cauſe de ce mal, on auroit ſur le champ ſoulagé la malade, en introduiſant, dans l'intérieur du nez, une barbe de plume, imbibée d'huile, ou en lui faiſant inſpirer de l'ellebore, ou quelqu'autre ſternutatoire violent; ces remedes auroient agi ſur la partie lézée, la malade auroit éternué fréquemment, & par-là elle ſe ſeroit dégagée dans un inſtant, de ce qui la tourmenta pendant pluſieurs jours : mais nous ne fûmes inſtruits de toutes les circonſtances que j'ai rapportées, qu'après la ſortie des vers; tant il eſt vrai qu'on connoît ſouvent trop tard la véritable cauſe des maladies, funeſte ſource de bien des erreurs contre leſquelles nous devons être toujours en garde, & que nous devons éviter avec le plus grand ſoin.

EXTRAIT

D'UNE *Lettre de* M. DUMOLIN, *médecin à Cluny par Mâcon, ſur une fille noyée, rappellée à la vie par l'application des cendres des végétaux.*

En 1745, la nommée Claire *** fille âgée de dix-huit ans, domeſtique de M. d'Hauteville, marchand de drap, tomba de la hauteur de quinze pieds, dans un bras de la Grône qui traverſe Cluny, en culbutant pardeſſus le parapet d'une terraſſe qui domine ſur cette riviere, au couchant de la maiſon de ſon maître. Le torrent la précipita ſous une caſcade; elle fut enſuite entraînée par les eaux ſous des maiſons, à la diſtance d'environ 150 pas, juſqu'à une tannerie, où un pieu planté ſur le rivage, devint l'inſtrument du ſalut de ce cadavre flottant. Claire y fut arrêtée par ſes jupes: on ignore le tems de ſa chûte, & conſéquemment celui qu'elle demeura attachée à ce pieu ſecourable. Le maître de la tannerie, rappellé dans cet endroit par ſon travail ordinaire, l'ayant apperçue, s'avanca, & la retira de l'eau: il la porta auſſi-tôt dans la place voiſine, & l'expoſa aux yeux du public, pour être reconnue. Pendant ce

tems, la maîtreſſe de Claire qui la cherchoit & la demandoit de tous côtés dans le voiſinage, fatiguée de l'inutilité des perquiſitions qu'elle faiſoit depuis plus de deux heures, alla la chercher chez ſa mere, qui aſſura de ne l'avoir point vue de ce jour. Comme elles revenoient enſemble, elles entendirent parler d'une fille noyée : la curioſité les attira à l'endroit où elle étoit expoſée : elles conſidérerent quelque tems le cadavre qui étoit fort défiguré, ſans le reconnoître ; mais un jupon qu'elle reconnut, la frappa enfin, & lui rappella l'idée de ſon infortunée domeſtique. Elle la fit tranſporter auſſi-tôt chez elle, où d'abord on la déshabilla, & on l'étendit auprès du feu. Je paſſois, dit M. Dumolin, dans ce moment devant la maiſon : l'accident m'arrêta, j'y entrai ſans y être appellé : je repréſentai que l'action du feu alloit jetter dans une atonie complette, les vaiſſeaux de tout le corps, affaiſſés par le poids de l'eau, & que ce ſecours apparent détruiroit toutes les eſpérances, s'il en reſtoit encore quelques-unes.

La noyée étoit ſans mouvement, glacée, inſenſible, les yeux fermés, la bouche béante, le teint livide, le viſage bouffi, tout le corps enflé, chargé d'eau, & ſans pouls. Je demandai des cendres qui n'euſſent point ſervi à la leſſive : il avoit plû tout le matin, & l'air étoit encore humide. Je fis mettre ces

cendres dans de grandes chaudieres ſur le feu, pour leur ôter le menſtrue qui tenoit leurs ſels diſſous & flottans; enſuite j'en fis étendre ſur un lit, de l'épaiſſeur de quatre doigts: tout étant ainſi préparé, des femmes, ſuivant mes ordres, y coucherent la noyée toute nue, & la couvrirent d'une pareille quantité de cendres. Je lui fis garnir le col & la tête, d'un bas & d'un bonnet auſſi pleins de cendres, & on étendit ſur elle, le drap & la couverture: une demi-heure étoit à peine écoulée, que le pouls de la noyée ſe rendit ſenſible, ſa voix revint, des ſons inarticulés & confus devinrent peu-à-peu plus diſtincts, & firent d'abord entendre ces mots: *Je gele, je gele*. Je fis prendre à la malade, une cuillerée d'eau clairette, & je la laiſſai enſevelie dans la cendre pendant près de huit heures. Après ce tems, elle en ſortit rétablie entiérement, ſi ce n'eſt qu'il lui reſtoit une laſſitude qui ſe diſſipa le troiſieme jour. Toutes les eaux s'écoulerent par la voie des urines, & l'évacuation en fut ſi abondante, qu'elles percerent le lit, & inonderent la chambre. Cette fille depuis cet accident, a été mariée, & eſt mere de trois enfans.

L'éthiologie de ce phénomene ne doit point ſe chercher ailleurs, que dans les parties ſéreuſes & ſalines de la cendre. La ſurface du corps eſt criblée d'une infinité de

tuyaux perſpiratoires, de filieres, & de pores abſorbans. Chacun de ces tuyaux, ou la plus grande partie, offroit à l'enveloppe ſaline de la cendre, leurs orifices entr'ouverts ſur la colonne des liqueurs dont ils étoient engorgés, les maſſes ſalines diſſoutes par ce menſtrue, & portées par le mouvement du fluide, contre les membranes nerveuſes des tuyaux qui étoient dilatés, leur rendirent par leur aiguillon, le reſſort néceſſaire pour leur contraction. Il eſt vrai que ce mouvement étoit foible dans chaque tuyau ſéparément; mais comme il agiſſoit ſur tous à la fois, & dans toute la ſurface du corps, en multipliant le ſtimulus, & par conſéquent la contraction; il fut enfin capable de faire refouler ſur les reins, les eaux qui s'y frayerent une route pour s'écouler: la partie terreuſe de la cendre, propre à deſſécher la peau, & à lui donner un point d'appui, concourut encore à faciliter l'action des ſels.

Voici la façon dont s'y eſt pris M. Dumolin, pour découvrir la propriété qu'ont les cendres pour faire revivre les noyés.

Dans mon cours de phyſique, dit cet habile praticien, mille expériences réitérées m'avoient inſtruit que les inſectes noyés, juſqu'au point de paroître ſans mouvement, enſevelis enſuite ſous la cendre, ou dans

le ſel, y recouvroient promptement la vie. J'avois obſervé que de pluſieurs mouches noyées, les unes miſes ſous la cendre, ou dans le ſel, les autres abandonnées en même tems à l'air ſans ſecours : les premieres, dans l'intervalle de quatre à cinq minutes, étoient rappellées à la vie, tandis que les autres (après avoir répété l'expérience ſur cent) périſſoient conſtamment. Sçachant bien qu'il y a une analogie parfaite entre les corps humains, & ceux de tous les êtres animés, les uns & les autres, quant à la matiere, n'étant qu'une machine compoſée de tuyaux & de liqueurs, il étoit conſéquent de conclure que ce qui agiſſoit ſur l'un par la voie des pores, devoit agir ſur l'autre, en raiſon du nombre & de la dilatation de ces mêmes voies. Ce raiſonnement m'ouvrit la route au ſalut de Claire: le remede eſt facile, peu diſpendieux; mais toutes les nations ne brûlent point des végétaux, des charbons de terre; des terres bitumineuſes, des fientes deſſéchées, ſuppléent à leur défaut. Souvent une même province voit ſes différens cantons ſoumis à partager cette dure néceſſité. L'Afrique brûlante prive ſes habitans de ces tas de cendres, que les froids du nord accumulent dans nos climats : de-là naît une double difficulté contre le remede en queſtion. 1°. La

nature du ſel tiré des cendres formées par la combuſtion des terres ou matieres bitumineuſes, ſera-t-elle analogue à celle du ſel ſixe, dont la cendre des végétaux eſt enrichie ? 2°. Comment faire uſage de la cendre, dans une des plus vaſtes parties de la terre, où cent foyers en fourniroient à peine vingt livres ? La réponſe réſoudra les deux objections. La cendre agit par un ſel fixe de la nature du ſel marin : or, comme tous les habitans de notre globe font uſage du ſel marin, il eſt évident que toutes les nations peuvent tirer du ſecours de cette découverte. (En Comté, on ne ſe ſert pas de cendre :) un lit de ſel réduit en poudre, doit même agir avec plus d'efficacité que la cendre ; & je doute qu'un Juif noyé, conſerva-t-il le jugement en ſortant des eaux, eut de la répugnance à avaller ce ſel, par autant de bouches, qu'il auroit de pores ſur la peau.

Nota. *Nous nous ſommes hâtés d'annoncer cette obſervation, comme une des plus intéreſſantes que l'on ait faites depuis long-tems. Elle paroîtroit même hors de vraiſemblance, ſi elle n'étoit publiée par un homme dont les talens & la probité ſont à l'abri de tout ſoupçon. M. Dumolin qui en eſt l'auteur, eſt trop ami de l'humanité, pour ne pas s'empreſſer de faire part au public de cette découverte importante, & pour ne pas nous*

envoyer inceſſamment des détails plus circonſtanciés d'un fait auſſi merveilleux qui intéreſſe de ſi près la vie des hommes, & qui pourroit conduire à ſauver à l'Etat tant de citoyens qui périſſent tous les jours, faute de ſecours, & qui ne ſortent le plus ſouvent de l'eau, que pour rentrer dans la terre.

OBSERVATION

SUR une maladie particuliere, par M. de SEVELINGES, *docteur en médecine, à S. Etienne en Forez.*

Je fus appellé, il y a quelques années, pour voir la femme du nommé Bourgois, maître Coutellier de cette Ville, retenu dans le lit depuis cinq à ſix jours, par la maladie dont je vais donner la deſcription.

Je trouvai cette femme dans ſon lit, ayant les yeux & la bouche à demi-ouverts, ſans pouvoir fermer ni l'un ni l'autre, ni les ouvrir davantage; elle articuloit très-difficilement, la reſpiration étoit froide, & il lui ſembloit que c'étoit un glaçon qui ſortoit de la poitrine, les mains étoient engourdies, & tout ce qu'elle touchoit, lui donnoit la même ſenſation de froid que le marbre, les cuiſſes & les jambes étoient ſans mouvement & inſenſibles, le pouls très-foible,

accompagné d'inſomnies, & par intervalle, de défaillances.

A l'aſpect de ces ſymptomes, je croyois que la malade touchoit à ſon dernier moment; cependant je ne voulus pas l'abandonner à ſon malheureux ſort : le tems preſſoit, je cherchai inutilement à découvrir les cauſes éloignées de cette maladie : je m'attachai à combattre les ſymptomes, à rétablir la circulation preſqu'interrompue, & rendre aux ſolides, leur élaſticité naturelle preſqu'anéantie : j'ordonnai pour cet effet, une potion cordiale & anti-hiſtérique, avec les eaux de bourrache, de chardon bénit, de méliſſe, les confections cordiales, le ſyrop d'œillet, la teinture de caſtor, le lilium de paraſelſe, la potion fut réitérée pendant trois jours, ce qui ranima la circulation, détruiſit peu à peu l'engourdiſſement, & rétablit les forces; je ſoutins ces remedes par la boiſſon d'une légere tiſanne faite avec les bois ſudorifiques, la racine de ſcorſonnaire, la raclure de corne de cerf; enfin après ſix jours, la malade fut dans une parfaite convaleſcence, & s'eſt rétablie.

OBSERVATION

SUR trente-ſix ou trente-ſept ſoldats empoiſonnés, pour avoir mangé de la racine d'Oenanthe, par M. ROCHARD, *chirurgien-major de l'hôpital militaire, & correſpondant de l'académie de chirurgie, à Belle-Iſle en mer.*

Au mois de Juin dernier, pluſieurs ſoldats du régiment de Berry, infanterie, en ſe promenant dans les prairies de cette iſle, mangerent de la racine d'Oenanthe, qu'ils prirent pour de la carotte; ceux qui en mangerent les premiers, furent ſaiſis très-vivement de tous les ſymptomes qui accompagnent les poiſons les plus violens, cela n'empêcha pas les autres d'y retourner, juſqu'à trois fois. Le premier qui vint à l'hôpital, continua long-tems après ſa promenade, & fut fort gai; mais ſur les huit heures & demi, il ſe ſentit fort incommodé, on le tranſporta auſſi-tôt dans l'hôpital, dans l'état le plus violent, il faiſoit des efforts incroyables pour vomir, & il étoit dans un état convulſif des plus violens, les yeux, la face, les mâchoires étoient ſi fort contractées, qu'on ne put lui rien faire avaler, il mourut au bout de trois quarts-d'heure, dans

une vraie attaque d'épilepſie : les autres ne furent pas ſi malheureux, quoique tourmentés des ſymptomes les plus effrayans ; on vint à bout de leur écarter les mâchoires, & on leur donna l'émétique en avage (*a*), & les potions, les lavemens firent auſſi de très-bons effets ; néanmoins il reſtoit toujours des éblouiſſemens, des maux de cœur & des vomiſſemens fréquens, des cardialgies, des ſyncopes. Tous ceux que j'ai queſtionnés ſur leur état, à la ſuite de leur accès, m'ont toujours dit qu'ils avoient reſſenti des douleurs inouies au cœur, & à l'orifice ſupérieur de l'eſtomac. Par l'uſage ſuivi de l'émétique, des lavemens émolliens, & des autres remedes, je ſuis venu about de les ſauver tous, à l'exception du premier qui périt, comme je l'ai dit, en très-peu de tems : je dois ces ſuccès autant à l'intelligence de M. Gerard, chirurgien-major du régiment de Berry, qu'à mes ſoins & aux bons effets des remedes.

Comme j'étois curieux de ſçavoir ſur quelle partie préciſément cette plante vénéneuſe portoit ſon action, je fis l'ouverture

(*a*) N'auroit-il pas été plus à propos, dans un état épileptique auſſi marqué, de donner des huileux, des laiteux ou des mucilagineux, pour empâter les parties virulentes de la racine d'oenanthe, que d'avoir recours à l'émétique, qui devoit augmenter les convulſions ? Quoi qu'il en ſoit, il paroît que M. Rochard a réuſſi par cette méthode, quoiqu'elle ne ſoit pas tout-à-fait indiquée.

du cadavre du premier ſoldat qui en mourut : je ne m'attachai qu'aux organes de la digeſtion, où s'étoit paſſée probablement cette ſcene : le bas-ventre fut ouvert, ou étoient préſens MM. Gerard, chirurgien-major de Barvick, & Royer, chirurgien, aide-major de cet hôpital, qui m'aidoit. Après avoir enlevé le péritoine, l'épiploon nous parut dans la ſituation & l'état ordinaire : nous le levâmes pour voir la ſurface externe des autres viſceres. J'oubliois à dire, qu'à l'extérieur, l'eſtomac étoit dans l'état ordinaire, au lieu qu'à la ſurface externe les inteſtins grêles, étoient d'un rouge pourpre gangréneux, parſemés de diſtance en diſtance, de taches ſpacelées, les gros au contraire, étoient de couleur ordinaire, mais tachés ſeulement de place en place, de marques gangréneuſes. Nous ouvrîmes l'eſtomac qui étoit exactement vuide, ſans apparence de corroſions, ni de taches relatives à celles qu'on avoit remarquées aux inteſtins, qui étoient enduits par ſillons, & d'une façon ondée de ce lait virulent, jaune, telle que la racine de cette plante le renferme, & la filtre quand on la coupe. La véſicule étoit flaſque & vuide, nous n'apperçûmes rien d'extraordinaire dans le reſte des viſceres, les gros vaiſſeaux artériels & veineux, les oreillettes, & les ventricules du cœur, étoient,

étoient, pour ainſi dire, vuides, le poumon n'en étoit cependant pas plus engorgé : il nous a paru que ce poiſon n'a produit ſes accidens, que par irritation, & que le ſyſtême nerveux a été le plus offenſé, ſans apparence de cauſticité. Nous n'avons pas pouſſé plus loin nos recherches, celles-ci étant très-ſuffiſantes pour nous convaincre que ce poiſon agit principalement ſur les parties nerveuſes & les premieres voies : d'ailleurs l'endroit peu commode où nous faiſions ces opérations, ne nous permettoit pas de prendre le tems de la faire plus étendue.

Comme on pourroit riſquer de ſe méprendre par la ſuite au ſujet de l'Oenanthe, j'ai cru devoir inſérer ici les caracteres de cette plante, d'après M. Lemery, & tranſcrire mot à mot ce qu'il dit de ce poiſon.

Cette plante a beaucoup de rapport & de reſſemblance avec la cigue : elle croît à la hauteur d'environ trois pieds : il ſort de ſa racine pluſieurs tiges aſſez éparſes, rondes, rameuſes, portant des feuilles qui reſſemblent à celles du cerfeuil, de couleur verte-brune ou noirâtre, d'un goût âcre & ingrat, remplies d'un ſuc qui eſt au commencement laiteux, mais qui jaunit enſuite & devient virulent, puant, venimeux, & ulcérant : ſes fleurs ſont diſpoſées en ombelles, comme dans la cigue ; chacune d'elles eſt compoſée de pluſieurs feuilles rangées

en roſe ou en fleur de lys ; elles laiſſent après qu'elles ſont tombées, un petit fruit composé de deux ſemences oblongues, canelées : ſes racines des navets comme celles de l'aſphodele, blancs, attachés immédiatement à leur tête, ſans qu'aucune fibre les ſuſpende, remplis du même ſuc que la plante : elle ne croît guères que dans les pays froids & ſeptentrionaux ; on en trouve en Angleterre, le long des ruiſſeaux & des autres lieux aquatiques.

C'eſt un poiſon mortel, ſi l'on a eu le malheur d'en avoir avalé ; il cauſe dans le ventricule une ardeur très-douloureuſe; il fait tomber dans des convulſions fortes qui renverſent les yeux, qui ôtent le ſentiment, qui reſſerrent les machoires; il excite des hoquets fréquens, des envies & des efforts inutiles de vomir, des hémorragies par les oreilles, des contractions, une tenſion conſidérable vers la région de l'eſtomac : tous ces mauvais accidens font connoître que cette plante par ſon acrimonie ronge & cautériſe la tunique nerveuſe de l'eſtomac. Les remedes qu'on y doit faire, ſont les mêmes qu'aux poiſons de l'arſenic & du ſublimé : faire boire au malade beaucoup d'huile, de graiſſe ou de beure fondus, de lait, & d'autres liqueurs onctueuſes qui puiſſent lier, embarraſſer, & adoucir les ſels âcres & rongeans, que les ſucs de la plante commu-

niquent aux viſceres, & les évacuer par haut & par bas.

HISTOIRE

D'un accouchement extraordinaire, par M. MONRO, docteur & profeſſeur en médecine, à Edinbourg.

Au mois d'Avril 1746, *Elspet Grant*, de la paroiſſe de *Moy*, près de *Mackinſton* en Ecoſſe, commença à ſentir les premieres douleurs de l'enfantement, ces douleurs durerent trois jours; au bout de ce tems, on entendit auprès de la malade, à deux différentes repriſes, un bruit ſemblable à celui qu'auroit pu faire une ſolive en ſe caſſant; c'étoit ſon ventre qui s'étoit ouvert au-deſſous du nombril, la fente s'étendoit en en bas vers le côté gauche, juſqu'auprès de l'os des iſles. L'enfant ſortit par cette ouverture, par laquelle on tira le placenta, & on apperçut les inteſtins. La plaie fut guérie ſans autre application qu'un peu de beure brûlé avec du ſucre; & la cicatrice avoit l'air d'une égratignure faite avec une groſſe épingle.

OBSERVATION

Sur un renverſement de matrice dans l'accouchement, laquelle a été atteinte de gangrene, avant d'être réduite, & qui depuis ſa réduction, a été guérie par ſuppuration, & exfoliation de ſes tuniques intérieures; par M. CAMPARDON l'aîné, maître en chirurgie de la ville de Maſſeube, au diocèſe d'Auch.

Marie Labat, du lieu de Parnaſſac en Gaſcogne, boiteuſe, mais d'ailleurs d'un aſſez bon tempérament, fut mariée vers ſa trente-cinquieme année. Elle devint groſſe bientôt après; elle accoucha fort heureuſement, & ſes couches ne furent ſuivies d'aucun fâcheux accident. Elle allaita ſon enfant, enſuite elle devint encore enceinte. Vers le quatrieme mois de cette ſeconde groſſeſſe, elle ſentit dans ſa vulve, une maſſe qui, tombant peu à peu & par dégrés, devint fort conſidérable, & pendoit entre les cuiſſes. Elle ſupporta cette fâcheuſe incommodité pendant le reſte de ſa groſſeſſe, ſans reclamer aucun ſecours; elle ſe contenta de garder ſa maiſon, & de ſe priver des plus rudes exercices de la vie champêtre. Elle porta ſon enfant à terme, & ſon heureux

accouchement la délivra de cette maladie. Elle en fut entiérement exempte juſqu'au cinquieme mois d'une troiſieme groſſeſſe. Ce fut dans cette circonſtance que je fus requis au commencement de Juin 1756, pour lui donner mon ſecours. Après avoir appris de la malade même, le petit détail que je viens de faire, j'examinai bien attentivement la maſſe en queſtion : elle étoit groſſe comme le poing, d'une figure ovale, & rouge ſans être enflammée ni deſſéchée. L'application de mes doigts me la fit trouver ſouple & facile à rentrer. Je reconnus par leur introduction dans le vagin, que l'orifice de la matrice étoit dans ſa ſituation & ſon état naturel, & que la tumeur en queſtion, étoit formée par une eſpece de deſcente, ou hernie de la partie ſupérieure du vagin, qui répond au col de la veſſie, & à l'uretre. Comme cette maſſe rentroit preſque d'elle-même, lorſque cette femme étoit couchée, & qu'elle demeuroit réduite tandis qu'elle étoit dans ſon lit; je l'exhortai à le garder pendant le reſte de ſa groſſeſſe, pour prévenir les dangereux inconvéniens qui pourroient réſulter de cette omiſſion; mais ſa fortune ne lui permettant pas de ſuivre exactement ce conſeil, elle fit uſage d'un peſſaire de cire, qui contint la deſcente du vagin. Elle parvint heureuſement au terme de ſon accouchement. Elle me fit

appeller pour lui donner mon ſecours dans ce moment critique, le 18 Octobre 1756. Je me trouvai malheureuſement abſent. Elle n'eut pour toute reſſource, qu'une ſage-femme peu habile, qui ne ſçachant prendre aucune précaution, en tirant un enfant mort, qui reſta long-tems ſur le paſſage, entraîna la matrice qui demeura renverſée, & pendante entre les cuiſſes de la malade. Dans ce triſte état, elle me fit rappeller deux jours après ſon accouchement; je me rendis bientôt auprès d'elle. Au premier aſpect de cette maſſe, je fus ſaiſi d'horreur & de compaſſion. Elle étoit groſſe comme la tête d'un enfant, deſſéchée, raboteuſe & noire, ſur-tout dans les points qui avoient reçu les attaches du placenta: elle étoit d'une conſiſtance dure, gonflée & très-engorgée. Dans cette poſition, je me trouvai fort embarraſſé ſur le parti que j'avois à prendre. La premiere indication qui s'offrit à mon eſprit, fut de tenter la réduction de la matrice, mais ce moyen me préſentoit de grandes difficultés: ſon gonflement, ſa dureté, & ſon engorgement exceſſif, me paroiſſoient y oppoſer des obſtacles preſque invincibles. On ne pouvoit y réuſſir que par une manœuvre très-violente, qui pouvoit conſommer la gangrene qui attaquoit déja ce viſcere: mais quand même on auroit pu ſe flatter de pouvoir réduire la matrice dans

ſa place naturelle, ne devoit-il pas paroître dangereux de renfermer dans le bas-ventre, une partie gangrénée, dont la corruption par ſes progrès, pouvoit infecter tout le corps, & faire périr la malade? N'auroit-il pas été plus prudent de laiſſer au-dehors de la capacité, un viſcere atteint déja de putréfaction, & d'attendre que la nature victorieuſe, achevat l'opération qu'elle ſembloit préparer? Ou bien n'étoit-il pas plus convenable de faire l'amputation de cet organe? Le ſuccès qu'elle a eu en nombre d'occaſions, ſelon le témoignage de pluſieurs auteurs célebres, pouvoit m'encourager à prendre ce parti; mais je n'aurois ſçu m'y déterminer qu'en derniere reſſource, & ſans m'être muni de l'avis & des ſuffrages de quelques maîtres de l'art. Agité par toutes ces réflexions, preſſé pour aller ſecourir un autre malade, & dépourvu de remedes convenables, je me contentai de faire fomenter cette matrice, avec du vin rouge, où j'avois fait bouillir des fleurs de roſes, en attendant que je revinſſe auprès de cette malheureuſe femme, pour prendre à ſon égard un parti déciſif, & ultérieur; mais à peine fus-je éloigné d'elle, qu'une ſage-femme du voiſinage, entreprit de faire la réduction de la matrice: plus hardie que je ne l'avois été, elle n'héſita pas, malgré l'état effroyable où étoit cet organe, de le

froiſſer, & de le comprimer en tout ſens, & ſans aucun ménagement; & par cette violente & longue manœuvre, elle parvint enfin à le faire rentrer dans ſa place naturelle. Elle lui appliqua de plus un cataplaſme nervin & hyſtérique, ſur toute la région hypogaſtrique. J'arrivai bientôt après ces opérations : j'avouerai même que je fus charmé qu'elles m'euſſent tiré de l'embarras où j'étois, à tous ces égards. Je trouvai la malade ſans fiévre : elle en avoit été même exempte pendant tout le cours de ce dernier accident. Peu de tems après la réduction, elle avoit uriné, ce qu'elle n'avoit pu faire depuis ſon accouchement : la ſoif ardente qui la dévoroit, s'appaiſa, auſſi-bien que ſes inquiétudes : la douleur qu'elle ſentoit dans ſon hypogaſtre, n'étoit pas violente, mais ſeulement gravative : cette peſanteur étoit bien indiquée par le volume, & la dureté que cette région avoit acquiſe par la rentrée de la matrice : le bas-ventre étoit au contraire fort plat & déprimé, tandis que ce viſcere demeura hors de ſa capacité. Dans cet état, je n'oſai pas encore regarder la malade hors de péril : je ne pouvois pas perdre de vue la mortification que j'avois obſervée ; cette femme repoſa, & dormit la nuit ſuivante. Dès le lendemain 21 Octobre, la matrice fournit un écoulement ſanieux & fétide, qui augmenta

les jours ſuivans. Il entraîna pluſieurs eſcarres conſidérables, qui n'étoient vraiſemblablement que les débris, ou les exfoliations des tuniques internes de la matrice: cet écoulement fut abondant, & dura neuf à dix jours. Pendant tout ce tems-là, la région hypogaſtrique ſe ramollit, & ſe déſenfla parfaitement. Cette femme fut en état d'aller à l'égliſe, dix-huit jours après ſon accouchement. Elle reprit bientôt toute ſa ſanté. Elle devint groſſe quelque tems après, pour la quatrieme fois. Elle n'éprouva dans ſa groſſeſſe, d'autre incommodité que la deſcente ou hernie du vagin, qui lui ſurvint vers le quatrieme mois. Elle a accouché très-heureuſement d'un enfant qu'elle nourrit.

GUERISON

D'un accident rare & douloureux dans les deux mammelles d'une femme, cauſé par la peur, par M. FUUN, *docteur en médecine, à Harlem.*

Je fus mandé, il y a quelques années, par le ſieur A. W. au ſujet d'une incommodité douloureuſe dans les deux mammelles de ſa femme, cauſée un an auparavant par une frayeur ſubite, occaſionnée au milieu

de la nuit, par un incendie arrivé chez un de ſes voiſins.

Quoique dans le tems on eut pris toutes les précautions imaginables pour prévenir le mauvais effet de cette frayeur, il ſe forma néanmoins des douleurs continuelles & très-vives, dans les deux mammelles de la malade. Elle étoit d'un tempérament phlegmatique, âgée d'environ quarante ans, & tirant en quelque façon à la mélancolie. On avoit déja conſulté pluſieurs habiles gens ſur cet accident, & l'on avoit en vain appliqué différens remedes externes. On apprit d'elle-même, qu'elle ſentoit le plus de ſoulagement dans ſa douleur, lorſqu'elle préſentoit un charbon ardent, au-deſſous ou devant les mammelles, & qu'elle les faiſoit enſuite frotter doucement par quelqu'une de ſes femmes avec la main, juſqu'à ce qu'il ſortit des boutons de ſes mammelles, une matiere viſqueuſe tirant vers le jaune, opération qu'elle étoit obligée de ſe faire répéter jour & nuit, toutes les fois que les douleurs redoubloient. Les mammelles étoient douces au toucher, ſans la moindre tenſion, ni marque d'enflure ou d'inflammation : en ſorte que les obſtructions ſembloient réſider dans les vaiſſeaux lactés, dont les liqueurs ayant contracté quelque épaiſſiſſement ou viſcoſité,

on arrêtoient le mouvement, & cauſoient par-là la douleur. La malade ne pouvant ſe ſoulager dans ſa douleur, que par une chaleur & un frottement continuel, comme je viens de le dire, il eſt évident que par ces deux opérations, une partie de la matiere a été atténuée, diſpoſée de façon qu'elle pût s'écouler par les boutons, & faire par ce moyen, ceſſer la douleur en quelque façon pour deux ou trois heures; mais de répéter ces frictions jour & nuit, toutes les fois que la douleur devenoit inſupportable, c'étoit en effet une occupation trop pénible. La malade ne trouvant enfin aucune guériſon dans l'uſage des remedes qu'on lui avoit ordonnés; elle s'imagina d'avoir le cancer dans les deux mammelles, d'autant plus que ſa mere étoit morte préciſément de cette maladie, & elle perſiſta toujours dans ce ſentiment, nonobſtant que tous les habiles gens qu'elle avoit conſultés, euſſent tâché de la perſuader du contraire. Je fus donc appellé pour guérir ſon eſprit, auſſi-bien que ſon mal, c'eſt-à-dire, pour diſſiper ſes idées chimériques ſur le cancer, & pour porter remede à ſon accident extraordinaire; & j'eus le bonheur de réuſſir dans l'un & dans l'autre.

Comme il falloit appliquer ici des remedes pénétrans ſans feu, je me ſuis d'abord ſervi de cinquante, ſoixante ou ſoixante-dix

gouttes d'huile de culilawan, mêlées avec une once d'eſprit de matricaire, & j'en ai fait frotter les mammelles, pour voir juſqu'à quel point la peau pourroit le ſupporter, ſans en être bleſſée. Ce remede ayant été appliqué pendant quelques jours, même avec aſſez de ſuccès, & la peau reſtant intacte, ne me ſatisfit point à la longue, & j'ai été obligé d'ordonner une friction de ſoixante gouttes d'huile *caiepoeli* (*a*), avec une once d'eſprit de vin rectifié. Mes expériences m'avoient fait trouver ces deux huiles aſiatiques fort aromatiques, anodines & réſolutives. Comme c'étoit en hiver, je trouvai à propos d'appliquer aux deux mammelles un emplâtre baſilicum. Par ce moyen les accès n'étoient plus ſi violens, & la malade étoit tranquille, parce qu'ayant ce remede ſous la main, elle pouvoit ſur le champ faire ceſſer la douleur, en ſe frottant elle-même.

Cependant je ne fus pas auſſi tranquille que ma malade, & je ne voulus la quitter, qu'après l'avoir guérie radicalement. Je conçus d'abord que je ne pourrois y parvenir, qu'en lui faiſant prendre intérieurement des mercuriaux bien doux. Je jugeai d'abord que l'æthiops minéral devoit être le remede

(*a*) Nous ignorons ce que c'eſt que cette huile qui vient des Indes, & dont on ne fait preſque jamais uſage dans ce pays-ci.

le plus doux, le moins dangereux pour le corps, & le plus sûr dans le cas préſent, pour inciſer cette matiere viſqueuſe, & pour la préparer à ſa circulation requiſe. J'ai donc réduit l'æthiops minéral en forme de pillules, en y ajoûtant de la racine de gayac, & du mucilage de gomme adraganth; en ſorte qu'elle prit le matin & le ſoir, un ſcrupule d'æthiops, & après en avoir pris ainſi pendant quelques ſemaines, elle fut parfaitement guérie, ſans avoir eu beſoin d'autres remedes. Il eſt remarquable que l'année ſuivante, ayant été ſaiſie d'une pareille frayeur, elle s'eſt retrouvée dans les mêmes circonſtances fâcheuſes, dont je l'ai rétablie parfaitement & en peu de tems, par les mêmes remedes; de ſorte qu'elle ſe porte bien aujourd'hui.

OBSERVATION

*Sur un vomiſſement d'un kiſte, dans lequel a été trouvée une vingtaine de petits vers en vie, par M. CAUSSE, docteur en médecine à *** (a).*

Le ſieur Imbert, chirurgien, fut attaqué au mois de Mars dernier, d'une fiévre putride inflammatoire, accompagnée de tous les ſymptomes d'une pleuropneumonie. M. Vergnes ſon médecin, combattit cette maladie par la ſaignée, les catarctico-émétiques, les minoratifs, les bechiques, & les calmans : la maladie parcourut ſes types avec une grande rapidité, & malgré toute la ſagacité du ſage praticien qui en dirigeoit le traitement, le malade fut dans l'eſpace de huit jours, dans un danger urgent.

M. Vergnes chargé des affaires de la communauté, en qualité de Maire, fut obligé de ſe rendre à Nîmes : il vint avant ſon départ, me prier de viſiter les malades de l'hôpital, & ceux qu'il pouvoit avoir en ville, ajoûtant qu'il quittoit le ſieur Imbert, avec d'autant moins de regret, qu'il le regardoit comme perdu ſans reſſource. Je me rendis chez les malades que mon confrere m'avoit confiés, je trouvai le ſieur Imbert dans un redoublement des plus violens,

(a) Nous n'avons pu lire le nom de la Ville.

ſon pouls étoit dur, plein, ondulant ou redoublé, appellé, par l'obſervateur des recherches ſur le pouls, *pouls pectoral compliqué*; ſa reſpiration étoit ſi gênée, que ſon mécaniſme ne pouvoit ſe faire avec un peu d'aiſance, que lorſque le malade étoit aſſis ſur ſon lit, & ſoutenu par des carreaux; une toux violente, & preſque convulſive, l'inquiétoit ſi fort, qu'à peine pouvoit-il avaler goutte à goutte quelque peu de tiſanne, & quelques cueillerées de bouillon; il avoit la parole entrecoupée, les fonctions de l'ame dérangées par un délire continuel, les eſprits vitaux dans le trouble, & dans l'agitation par des ſubreſauts, & des mouvemens convulſifs aux parties tendineuſes, la langue ſeche, raboteuſe, avec un ſédiment jaunâtre au milieu, le peau étoit brûlante, & les urines fort rouges.

Convaincu par ſes ſymptomes de l'état de phlogoſe qui occupoit pluſieurs viſceres, j'ordonnai qu'on tira de l'un des bras, ſix onces de ſang, ce que le chirurgien n'exécuta qu'avec peine, dans la crainte, diſoit-il, que le malade ne périt ſous la lancette: mais bien loin que cette petite ſaignée, relative à l'état du malade, augmenta la violence des ſymptomes, elle les rendit au contraire moins conſidérables, puiſque j'eus la ſatisfaction de voir boire en ma préſence

un bouillon, ſans que le malade fut tourmenté par la toux & l'oppreſſion. Je fis ouvrir le ſoir la ſaphêne avec le même ſuccès. Je preſcrivis les antiſpaſmodiques, les rafraîchiſſans, mariés avec les bechiques, les anodins, & autres remedes indiqués, comme le *dilutum* de caſſe, des lavemens émolliens & purgatifs. Ces remedes produiſirent l'effet que je pouvois deſirer : les redoublemens ſe calmerent ; il ne fut plus queſtion ni de toux, ni d'oppreſſion, le malade alla de mieux en mieux, & ſe trouva bientôt dans une convaleſcence qui préſageoit une prompte ſanté : mais ce malade moins excuſable qu'un autre, s'endormit ſur le danger d'une rechûte, il tranſgreſſa les regles que je lui avois preſcrites pour ſon régime de vivre : la fiévre le reprit, de même que l'oppreſſion, & une toux convulſive. Je fus appellé de rechef, je dreſſai les mêmes bateries pour combattre la rechûte ; mais voyant que le malade ne pouvoit ſe coucher ſur aucun côté, & qu'il ſe plaignoit d'une douleur ſourde dans l'intérieur de la poitrine, avec une ſenſation conſidérable au côté droit, qui ſe manifeſtoit lorſqu'il vouloit ſe repoſer ſur le côté oppoſé : je ſoupçonnai un empyeme, ou une vomique, & ce qui me confirma dans mon diagnoſtic, furent la fiévre lente & le maraſme qui affligeoient le malade. J'eus

recours

recours au lait d'âneſſe, aux bouillons de tortues avec un jeune poulet, & les plantes bechiques : bientôt mes ſoupçons ſe vérifierent, le malade ayant été tourmenté pendant deux heures conſécutives, d'une toux violente, vomit tout à coup une poche ou kiſte, que je fis ouvrir, & dans lequel je trouvai une vingtaine de vers nageans dans le pus dont il étoit rempli.

EXPERIENCES

Chymiques ſur l'étain, par M. MARGGRAF, docteur en médecine.

J'ai promis, dans une autre occaſion, que j'examinerois plus au long, & d'une maniere plus directe, les relations de l'étain avec les autres corps ; mais le tems & les circonſtances où je me ſuis trouvé depuis, ne m'ont pas permis juſqu'à préſent d'effectuer entiérement mon deſſein, & de dégager ma promeſſe. Je vais donc commencer à le faire, en tirant du Journal de mes opérations chymiques, le récit de quelques eſſais que j'ai déja faits ſur l'étain ; & je les continuerai dans la ſuite, pour parvenir à découvrir, s'il eſt poſſible, les parties conſtitutives de ce métal.

II. Il arrive ſouvent, dans la fuſion des

métaux, lorſqu'elle ſe fait à un feu véhément dans des vaiſſeaux ouverts, ou légérement fermés, que les parties déliées, ſur leſquelles celui qui travaille voudroit faire des recherches ultérieures, s'échapent, & qu'on ne ſçauroit les recueillir, tant qu'on ne prend pas d'autres arrangemens. La même choſe arrive à l'égard de l'étain, ſur-tout quand on le calcine à découvert. C'eſt ce qui m'a fait prendre la réſolution d'eſſayer une fois la fuſion continuée pluſieurs heures de ce métal, dans des vaiſſeaux exactement fermés. Pour cet effet donc, je pris une retorte de terre bien garnie, qui pouvoit contenir environ douze onces d'eau; j'y mis deux onces de l'étain d'Angleterre, le plus pur & le plus fin rapé; j'y appliquai un récipient, & après avoir bien placé mon vaiſſeau dans le fourneau dont je me ſers pour la diſtillation du phoſphore, & auquel je puis donner le dégré le plus véhément de feu; je conduiſis ce feu par dégrés juſqu'à l'incandeſcence, je l'augmentai enſuite juſqu'à ce qu'il eût atteint ſa plus grande force, & je le fis durer trois heures de ſuite, après quoi je laiſſai réfroidir les vaiſſeaux. Je trouvai, après le réfroidiſſement, dans le cou de la retorte un ſublimé blanc qui s'y étoit attaché; mais il y en avoit trop peu pour qu'on pût le ſoumettre à aucune épreuve. Mon étain dans la retorte paroiſſoit

fort beau & brillant, & s'étoit fondu en une maſſe qui s'étoit affaiſſée au milieu, où il y avoit un creux profond. Mais je remarquai aux côtés, une matiere vitreſcente, d'une couleur d'hyacinthe un peu obſcure, qui entouroit le bord de l'étain réuni par la fuſion. Là-deſſus ayant peſé mon étain, je trouvai qu'il me rendoit une once, ſept dragmes, & deux ſcrupules; de ſorte que dans le travail précédent il avoit ſouffert vingtquatre grains de perte. Quant au ſublimé dont j'ai fait mention, j'eſtime juſqu'à préſent qu'il étoit arſenical: & pour ce qui regarde ces ſcories, couleur d'hyacinthe, elles me paroiſſent venir des particules déliées de fer qui ſe ſont trouvées dans l'étain.

III. Je recommençai le même travail de fuſion, avec deux onces de mon étain d'Angleterre, mais en m'y prenant d'une autre maniere. Je mis l'étain dans un creuſet ordinaire à fondre de Heſſe proportionné; je le couvris avec un autre creuſet ſemblable qui s'y ajuſtoit exactement; & ayant bouché le mieux qu'il étoit poſſible toutes les ouvertures, je mis le tout dans un fourneau de fuſion, auquel je pouvois donner le feu le plus véhément. J'entretins ce feu pendant la durée de trois heures. Quand enſuite le creuſet fut réfroidi, & que je l'eus briſé, je trouvai mon étain tout à fait au même état

où il étoit reſté dans l'opération précédente, & ayant le bord pareillement entouré d'une matiere vitreſcente. Le déchet étoit auſſi le même; mais je ne pus rien remarquer qui ſe fut attaché au creuſet ſupérieur.

IV. Là-deſſus je mêlai une once de la limaille d'étain ſuſdite bien nette, avec parties égales de charbon pilé; je mis enſuite ce mélange dans une retorte d'argile bien garnie, & dont le cou étoit très-exactement nettoyé; & quant au reſte, je procédai tout comme dans le § II. avec l'étain pur, ayant auſſi donné au feu la même véhémence & la même durée. Mais de cette maniere je ne trouvai aucun ſublimé dans le cou de la retorte; & pour l'étain, malgré la violence du feu, il ne s'étoit point fondu, mais il paroiſſoit noir & pulvériſé. En ayant lavé le charbon, je trouvai mon étain réduit en fort petits grains.

V. Je pris encore une once de l'étain net ſuſdit, & je le mis dans un creuſet de Heſſe, qui pouvoit contenir environ quatre onces d'eau; je poſai deſſus une plaque de cuivre parfaitement polie, & taillée tout exprès pour s'ajuſter au creuſet, de façon qu'elle ne touchât point l'étain en fuſion, en étant environ à un pouce de diſtance. Là-deſſus je couvris le creuſet avec un autre qui s'y ajuſtoit exactement, & ayant bien luté toutes les ouvertures, je plaçai le tout ſur un pied

d'eſtal, dans un fourneau de fuſion, & je le couvris avec des charbons, en ſorte pourtant que le creuſet de deſſus n'en étoit pas touché. Aprés cela je donnai pendant environ une heure ou une heure & demie, un feu modéré, afin qu'il pût cuire l'étain, ſans fondre la plaque de cuivre. Ayant enſuite laiſſé réfroidir les vaiſſeaux, & ôté le creuſet, je n'y trouvai point de ſublimé. La plaque de cuivre n'avoit été enduite d'écume nulle part, & je n'y remarquai aucun endroit qui eut commencé à ſe diſpoſer à la fuſion, excepté qu'il ne parut plus auſſi poli. Cependant, après l'avoir écurée avec du ſable, je ne vis rien de blanc, comme je m'y étois attendu, à cauſe de l'arſenic contenu dans l'étain, & que le feu devoit néceſſairement avoir fait monter en vapeurs; mais toutes les apparences de cuivre étoient demeurées les mêmes. Néanmoins, ſous cette plaque d'étain, ſe trouva une pellicule blanche, friable, & tout à fait ſemblable aux fleurs de zinc, qui couvroit l'étain, & qui n'étoit peut-être autre choſe en effet que des fleurs de zinc. C'eſt ce que je ne ſçaurois pourtant encore décider, juſqu'à ce que je m'en ſois parfaitement convaincu, en continuant mes expériences ſur l'étain. En attendant, je ne crois pas que ce ſoit l'arſenic ſorti de l'étain, parce que

1. Cette matiere ſoutient un feu aſſez fort ;

2. Son tiſſu ſemblable à de la laine, témoigne plus de chaux que de zinc ; &

3. Elle ne blanchit pas le cuivre, comme le fait fort aiſément l'arſenic. Qui ſçait au juſte quelle ſorte de produit ce peut être ? Des travaux ultérieurs & de nouvelles obſervations pourront nous le faire mieux connoître.

VI. Les raiſons que je viens d'alléguer dans le § précédent, ne ſont pas les ſeules qui m'engagent à prendre cette matiere pour analogue au zinc ; car le célebre M. *Henckel*, dont l'habileté eſt ſuffiſamment connue, dans ſa *Pyritologie*, imprimée à Leipſic en 1725, pag. 574, dit déja de l'étain, qu'on peut ſans aucun mêlange, en tirer du zinc, & qu'en rompant les fourneaux où l'étain a été en fuſion, on y trouve une matiere de zinc ; & dès la page 272, il témoigne qu'il avoit là-deſſus des expériences ſuffiſantes. Je ne manquerai pas pourtant de m'attacher dans la ſuite, à conduire cette aſſertion à une plus grande certitude.

VII. L'eſpece de bruit que fait l'étain le plus pur, lorſqu'on le plie, étant quelque choſe de particulier, qui, autant que je le ſçache, ne convient pas aux autres métaux ; je n'ai pas balané à l'attribuer à l'arſenic

qui y eſt encore caché, & aux parties martiales qui ont été fondues enſemble. Cela m'a engagé à chercher s'il n'y auroit point quelque moyen d'ôter à ce métal cette propriété. J'ai pris deux onces de mon étain pur d'Angleterre, & deux onces de ſel de tartre bien net, (l'on pourroit mettre à la place de ce ſel, tout autre alkali bien purifié); j'ai arrangé le ſel & l'étain par couches dans un creuſet à fondre, ſpacieux, que j'ai couvert avec un autre qui s'y ajuſtoit; je les ai ſoigneuſement lutés, puis je les ai mis dans un fourneau de fuſion, & j'ai donné un feu violent pendant une heure. J'ai enſuite laiſſé réfroidir le tout, & ayant briſé le creuſet inférieur, j'y ai trouvé mon étain d'un beau brillant, & couvert par-deſſus de ſcories d'un blanc verdâtre. J'ai ſéparé ces ſcories; j'ai fondu encore une fois mon étain doucement, & je l'ai verſé dans une lingottiere. Cet étain peſoit encore une once, cinq dragmes, & quinze grains, ayant ainſi perdu deux dragmes & cinquante-ſept grains. Ce métal n'étoit pas à la vérité dépouillé du bruit, ou frémiſſement, dont nous avons parlé; cependant, en le rompant, il paroiſſoit avoir ſouffert un changement conſidérable.

Je ne manquerai pas de donner la continuation de ces expériences ſur l'étain, me trouvant à préſent dans une ſituation aſſez

favorable pour m'y remettre avec une nouvelle force.

OBSERVATION

Sur une maladie épidémique qui a regné à Linieres-la-Doucelle, au bas-Maine, depuis Avril 1756, juſqu'à préſent, par M. KEUZE, docteur en médecine, & aggrégé au college des médecins du Mans.

J'ai été envoyé par les ordres de Monſeigneur l'intendant de la généralité de Tours, avec un de mes confreres, au mois de Juin dernier, à Linieres, pour ſuivre & traiter une maladie épidémique qui regne, & ſe ſoutient en cette paroiſſe, depuis le mois d'Avril 1756, ſans aucune intermiſſion, & qui a attaqué plus de huit cens cinquante perſonnes de tout âge & ſexe, à laquelle plus de cent ſoixante ont ſuccombé; je crois devoir en publier ici le détail.

Ce mal eſt une fiévre maligne vermineuſe, & contagieuſe, caractériſée par les ſymptomes qui ſuivent. Les malades rendent tous des vers lombricaux par haut & par bas, & éprouvent des accidens fort ſinguliers, tels que des douleurs d'épaule accablantes; chez les uns, des déchiremens douloureux & cruels ſous la plante des pieds, qui diminuent ſenſiblement en cet

endroit dans le progrès du mal; l'humeur ſe jette enſuite par metaſtaſe, ou ſur la gorge, occaſionne les accidens de l'angine, ou pénétrant l'intérieur de la tête, avec une ſenſation très-douloureuſe dans cette partie, excite ſouvent du délire, quelquefois l'aſſoupiſſement qui ne cede qu'aux ſaignées au pied réitérées.

Chez les autres, ce ſont des éruptions pourprées & milliaires, confondues aſſez ſouvent, quelquefois ſéparées.

Cette maladie ſe renouvelle avec plus de force & de vigueur, dans les tems froids & inconſtans, que dans la ſérénité & la chaleur, ce qui paroît être l'effet d'une tranſpiration, ſupprimée, ou ſenſiblement diminuée.

Dans les filles en âge de puberté, ce ſont des hémorragies utérines, ſi prodigieuſes dans quelques ſujets, que dans vingt-quatre à trente-ſix heures, la majeure partie périt, à moins qu'on oppoſe à la violence de l'évacuation, l'eau de rabel que l'on a employée avec un heureux ſuccès; ce flux n'eſt pas le ſeul qui tourmente les malades; le cours de ventre continue ſouvent avec tant d'opiniâtreté, que lorſqu'il n'eſt pas ſecouru dans le principe, il ne devient pas moins funeſte que le flux de ſang, mais ſur-tout lorſque les malades ont été ſaignés dans cette évacuation.

J'ai penſé qu'il pouvoit être intéreſſant pour le public, de caractériſer, & de faire connoître la méthode curative que nous avons miſe en uſage pendant notre ſéjour en cette paroiſſe, où nous avons vu & traité plus de ſoixante perſonnes attaquées de cette conſtitution épidémique.

Dans le premier période de la maladie, après une ſaignée au bras, nous avons répandu libéralement le ſang des vaiſſeaux inférieurs, par deux ou trois ſaignées au pied, ſuivant l'âge, la force, & le tempérament du ſujet; quatre heures après, on a excité le vomiſſement par une doſe convenable de tartre ſtibié ou d'ipecacuanha, lorſque le ſujet étoit phlegmatique, ou qu'il étoit tourmenté par un léger cours de ventre.

Cette premiere indication remplie, on a procuré la liberté du ventre, eſſentielle en cette maladie, par des purgatifs minoratifs, ſous forme de potions, ou de décoctions chicoracées, où on a fait entrer la manne, les tamarins, avec quelques plantes potageres rafraîchiſſantes, altérées de quelque ſel, comme celui de ſeignette, ou de glauber, mais conſtamment la racine de fougere mâle, ſoit en tiſannes, ſoit en purgatifs, ſouvent auſſi la poudre de coraline, comme excellent vermifuge, ne perdant pas de vue l'u-

ſage des lavemens ſimples & purgatifs, dans les cas où l'évacuation étoit ſupprimée, ou conſidérablement diminuée, ſur-tout dans les embarras de tête, ſans pourtant omettre la ſaignée au pied, ſi les forces le permettoient, & qu'il n'y eut point de contre-indication, auquel cas les véſicatoires réuſſiſſoient parfaitement.

Dans les éruptions, nous avons fait uſage des cordiaux & ſudorifiques légers, comme la thériaque, la racine de bardanne, la ſcorſonaire, mais toujours par préférence, l'éliҳir thériacal, comme très-bon alexipharmaque, dans les cas où il paroiſſoit du feu, de la chaleur, de la fiévre, & de l'éretiſme, dans laquelle circonſtance nous avons eu recours à la liqueur anodine minérale, qui a opéré des merveilles, mêlée à la doſe de deux gros par chaque pinte de tiſanne, quelquefois le nitre purifié, qui eſt un excellent antiphlogiſtique, lorſqu'il ne paroiſſoit que très-peu ou point du tout d'éruption.

Lorſque la tête devenoit peſante, avec aſſoupiſſement, nous faiſions uſage des véſicatoires, en obſervant toujours les effets du dévoiement pour l'entretenir, dans les cas où les malades en paroiſſoient ſoulagés, ou le diminuer s'il épuiſoit, ou ſi l'indication étoit de l'arrêter, nous mettions en uſage le diaſcordium, la confection d'hya-

cinthe, avec la poudre de rhubarbe; le tout proportionné au ſujet, & à la violence de l'évacuation.

Nous avons tenu les malades dans un régime de vie exacte, leur ayant preſcrit une tiſanne, avec les acides végétaux, mariée à la racine de fougere mâle, ſi eſſentielle dans les cas vermineux, ſur la fin des cathartiques, pour bien nétoyer les premieres voies, pour empêcher les rechûtes toujours dangereuſes, qui ſont ſouvent arrivées aux perſonnes qui les avoient négligées pendant le cours du mal, & dont la plûpart ont langui dans la ſtupeur & l'imbécillité, des mois entiers.

Les malades qui n'ont pas été ſecourus, ni par les ſaignées, ni par les émétiques, ont toujours conſervé un pouls petit, concentré & tendu juſqu'au 16, 17, & même juſqu'au 21 de la maladie, (ce qui dénote beaucoup d'altération dans les liquides & peut-être même dans les ſolides) & ne ſe ſont trouvés un peu ſoulagés que par le tranſport, ou la metaſtaſe de l'humeur morbifique ſur l'oreille intérieure, ou ſur les parties extérieures du viſage, en occaſionnant la ſurdité, ou le gonflement œdémateux de cette derniere partie.

Ceux qui ont été attaqués de cette épidémie, l'an paſſé, dans le printems & l'été,

& qui ont été aſſez malheureux pour y retomber l'hiver dernier, ſont preſque tous morts, cette maladie étant bien plus dangereuſe dans le froid que dans le chaud.

Il y a eu trois femmes enceintes, attaquées vers le ſeptieme ou huitieme mois de leur groſſeſſe, dont une a été travaillée par des convulſions violentes, mais toutes les trois ont eu le délire pendant quelques jours, ſont accouchées heureuſement & à terme, & leurs enfans vivent.

Un jeune homme de dix-ſept à dix-huit ans a rendu, par les ſelles, un ver rond, de la longueur de ſept à huit pouces, (différent des terreſtres, quoiqu'il en ſoit une eſpece), par des interſections globuleuſes, & noires, ſemblables à des grains de chapelet.

EXTRAIT DE THESE.

Tentamen medicum, &c. *Eſſai ſur les différentes eſpeces de calculs biliaires, & les différentes maladies qui en dépendent. Diſſertation en forme de Theſe ſoutenue aux écoles de médecine de Montpellier, par M. Sabattier, maître ès-arts, étudiant en médecine, ſous la préſidence de M. Imbert, conſeiller, médecin du Roi, profeſſeur de la faculté de Montpellier, de la ſociété royale des ſciences de la même ville, inſpecteur général des hôpitaux de Provence, de Languedoc, & de Rouſſillon.*

S'il eſt des theſes, qui par l'indifférence ou la frivolité de leurs queſtions, ſont négligées, & méritent de l'être, il en eſt auſſi, qui par l'importance & l'utilité de leur ſujet, deviennent très-dignes de notre attention; telle eſt celle que nous venons d'annoncer. M. Sabattier, dans ſa préface, témoigne ſon étonnement, de n'avoir trouvé dans les auteurs, que des obſervations iſolées, ſur une maladie fréquente & cruelle. Ne ſe bornant point aux regrets de la théorie ſur cette matiere, il entreprend de ſuppléer à ce défaut, mais c'eſt en s'impoſant la loi de rejetter

toute opinion hypothétique, la vraie médecine n'ayant que l'expérience pour guide, notre candidat n'en a pas ſuivi d'autre. Il a parcouru un nombre infini d'auteurs, a diſcuté leurs obſervations, les a comparées avec celles que lui a fourni le préſident de cette theſe, M. Imbert, dont les lumieres ſont connues en médecine, ainſi que ſon émulation pour les progrès de cet art. Ce profeſſeur ne s'eſt point contenté d'enrichir cette theſe par des obſervations, il en a augmenté l'intérêt par beaucoup de réflexions, & d'expériences utiles; nous ſuivrons l'ordre dans lequel les matieres ſont traitées; mais nous avouons qu'elles le ſont d'une maniere ſi préciſe, qu'elles ne deviennent ſuſceptibles d'extrait, qu'en perdant beaucoup de cette utilité, qui nous a engagé à en faire mention. L'auteur commence par expoſer les obſervations de M. Imbert; on les trouvera à la fin de cet extrait, & comme plus analogues à l'objet de ce Journal, on les donnera moins ſuccinctement, que la partie théorique de cet ouvrage. Après les obſervations, l'auteur établit la fréquence des calculs biliaires dans le corps humain. Il ne faut que parcourir avec lui, les nombreuſes citations des anatomiſtes & des praticiens renommés, qui en ont fait mention, pour convenir de cette vérité.

De-là, l'auteur paſſe aux ſignes caracté-

riſtiques de ces calculs ; ils ſe réduiſent à trois, leur matiere bilieuſe, la légereté de leur poids reſpective aux autres, & leur inflammabilité. M. Morgagni refuſe cette derniere propriété aux calculs noirâtres ; M. Haller n'en a trouvé aucun, & M. Imbert, très-peu qui ne la poſſedaſſent. Rien n'eſt omis dans ce traité, les qualités accidentelles à ces mêmes calculs, leur couleur, leur ſuperficie, leur épaiſſeur & leur figure donnent lieu à des diſcuſſions qui méritent d'être lues. Il eſt important pour la pratique, de diſtinguer les calculs des inteſtins, d'avec les vrais calculs biliaires ; l'exiſtence de ceux-là eſt démontrée dans cet ouvrage, & la connoiſſance des ſymptomes qui leur appartiennent, dépend beaucoup de celle des ſymptomes propres à ceux-ci. L'auteur ne paſſe point ſous ſilence la pétrification des calculs biliaires, il rejette les opinions connues de Bergerus, de Sylvius d'Eleboë, & des alchymiſtes.

La bile peut s'amaſſer, s'épaiſſir en forme de pulpe, dans la véſicule, mais cela ne ſuffit point pour la formation du calcul ; il faut de plus un principe lapidifique conformément à l'obſevation de M. Imbert ; ce ſçavant profeſſeur recevant les rayons du ſoleil, au travers de la ſubſtance de ces pierres, reconnut qu'elles étoient compoſées de couches lamineuſes concentriquement poſées ;

ces

ces lames étoient elles-mêmes formées de lignes concentriques. M. Imbert a réuſſi à placer des fils de ſoie dans les intervalles de ces couches, ce qui démontre cette conſtruction.

L'auteur termine ſon ouvrage, par l'hiſtoire détaillée des maladies que les calculs biliaires peuvent cauſer d'après leur ſituation; s'ils occupent le fond de la véſicule du fiel, il en naît le plus fréquemment, 1°. l'hydropiſie bilieuſe de cette partie, 2°. ſon inflammation, 3°. la rupture de ſes membranes, l'ictere univerſel en eſt auſſi une ſuite très-ordinaire. Si les calculs ſe trouvent dans le col de la véſicule, dans le conduit cyſtique, ou dans le canal cholédoque, ils produiſent alors les mêmes maladies, mais l'inflammation qui en réſulte, mérite une nouvelle conſidération: en effet, celle que les calculs biliaires peuvent faire naître dans le fond de la véſicule, eſt accompagnée de douleurs beaucoup moins graves, qu'on caractériſe de fauſſe colique hépatique, c'eſt l'inflammation des conduits dont nous venons de parler, qui conſtitue la vraie; cette cruelle colique naît à l'abord des calculs dans ces conduits, & dure tant que le ſentiment exquis de leur parois en eſt offenſé; ſi la nature victorieuſe les expulſe de ces parties, ils tombent dans les inteſtins. L'auteur les ſuit

dans ce nouveau trajet ; le plus ſouvent, dit-il, une diarrhée bilieuſe, ſuite ordinaire de la colique hépatique, les entraîne hors du corps, ils s'arrêtent néanmoins quelquefois dans les inteſtins, leur ſéjour dans les grêles eſt rare ; c'eſt la cavité du cæcum, ce ſont les célulles du colon, qui leur ſervent le plus communément de receptacle ; le détail des maladies qui réſultent des différentes poſitions de ces calculs, les ſymptomes qui leur appartiennent, la cure qui leur eſt propre ; tous ces articles ſe trouvent dans ce petit ouvrage, ſçavamment diſcutés, & toujours étayés de l'obſervation.

L'auteur, comme nous l'avons dit, a fait un chapitre entier des obſervations que lui a communiqué M. Imbert. Les deux premieres ont pour objet l'ouverture de deux cadavres de femmes mortes, l'une avec douze calculs biliaires dans l'inteſtin duodenum, l'autre avec deux pierres dans la véſicule du fiel, & une dans le conduit cyſtique. Les bornes de ce Journal ne nous permettent pas de rapporter les autres circonſtances de ces deux obſervations, qui ſont auſſi très-dignes de remarque.

III. Obſervation par le même.

Une femme ſexagenaire fut attaquée, à Montpellier, le 14 du mois d'Août 1755,

d'une paſſion iliaque des plus cruelles, elle étoit tourmentée des douleurs de ventre les plus atroces, elle vomiſſoit tout ce qu'elle prennoit, & de la bile verte, mêlée avec des excrémens; les déjections étoient totalement ſupprimées, les forces abbattues, & le pouls miſérable, l'ictere noir, la colique hépatique, à laquelle elle étoit ſujette par intervalle, avoient précédé le triſte état, de même qu'une douleur fixe depuis trois ou quatre mois, vers la région du cæcum, laquelle augmenta avec la paſſion iliaque. M. Imbert fut appellé le même jour au matin, réuniſſant tous les ſymptomes, faiſant ſur-tout attention à la douleur dont nous venons de parler: il accuſa un corps étranger d'être la cauſe de la maladie actuelle & des précédentes; c'étoit ſur un calcul biliaire que ſes ſoupçons ſe portoient le plus volontiers; il ſe repréſentoit ce calcul obſtruant le cæcum, tiraillant ſes membranes; de-là devoient naître les douleurs, l'amas des matieres, & leur reflux vers l'eſtomac. Ce diagnoſtic établi, fournit les indications curatives. M. Imbert s'appliqua d'abord à réveiller les forces & le pouls languiſſant de la malade, de même qu'à calmer les douleurs, il obtint ce premier ſuccès, par un mêlange judicieux des cordiaux & des narcotiques. Dès le ſoir du même jour, les émolliens, les huileux, & les calmans furent

prodigués en boiſſons, en fomentations, & en lavemens : par ces ſecours réunis, le 28 du même mois, les évacuations du ventre devinrent copieuſes, & elles entraînerent un calcul biliaire ; ce calcul fut reconnu dans l'examen qui fut fait des matieres, devant les parens de la malade, auxquels M. Imbert avoit fait part de ſes ſoupçons. Cette pierre de couleur jaune, d'une ſurface polie, égaloit la groſſeur d'un œuf de poule. M. Imbert le porta le même jour à l'académie royale des ſciences de Montpellier, & l'envoya enſuite à M. de Senac. Tous les accidens ceſſerent après cette évacuation, & par le moyen de quelques potions cathartiques, la malade acquit la meilleure ſanté, dont elle jouit depuis.

IV Obſervation par le même.

Un jeune homme dont le tein étoit bilieux, ſubiſſoit les frictions mercurielles ſous la direction de M. Imbert. Le malade fut inopinément ſaiſi à la huitieme, d'une douleur des plus aigues dans l'hypocondre droit. M. Imbert ayant ordonné en vain le laudanum, les topiques anodins, & les ſaignées, ſe douta que le paſſage de quelque calcul biliaire, dans le conduit cyſtique & cholédoque, cauſoit cette colique hépatique. Il ordonna en conſéquence de cette idée, les huileux, les minoratifs, une ample boiſſon d'adouciſſans :

le quatrieme jour de leur uſage, le malade rendit par les ſelles, ſix calculs biliaires anguleux, verds à l'extérieur, noirs intérieurement ; après leur expulſion, les frictions furent heureuſement terminées, & le malade acquit avec une bonne ſanté, un tein fleuri, & les plus belles couleurs, abſolument nouvelles pour lui.

V Obſervation par le même.

Une pauvre femme de Montpellier, fut traitée & guérie, il y a environ trois ans, par M. Imbert, d'un ictere & d'une colique hépatique, auxquels elle étoit ſujette par intervalle ; cette cure fut commencée par les cathartiques convenables, continuée par une douzaine de bouillons apéritifs, & terminée par l'uſage des eaux de Vals. Par leur ſecours, cette femme rendit de petites pierres biliaires en ſi grande quantité, qu'il eût été abſurde de penſer que la véſicule du fiel eut pu les contenir. Cette femme avoua que trois mois auparavant, elle en avoit apperçu de ſemblables dans ſes déjections. M. Imbert la revit, trois mois après ſa cure, très-bien portante.

VI Obſervation par le même.

Au commencement de Février 1756, M. Imbert fut appellé chez un Evêque, attaqué d'une fiévre putride, & d'une inflam-

mation de bas-ventre. Cette maladie traitée ſelon l'art, la fiévre ceſſa; mais aprês les deux premiers jours de convaleſcence, les douleurs de ventre & la fiévre reparurent plus fortes, les cathartiques furent employés de nouveau, le malade rendit par leur ſecours, un globe formé de filamens bilieux, deſſéchés & repliés ſur eux-mêmes, & paroiſſant avoir toutes les diſpoſitions lapidifiques.

QUESTION

De Médecine propoſée par l'Académie de Dijon, pour le prix de 1761.

Quels ſont les moyens de diſtinguer le caractere des différentes maladies épidémiques, & quelles ſont les regles de conduite qu'on doit ſuivre dans leur traitement?

Ce ſujet utile autant qu'intéreſſant, avoit déja été propoſé pour cette année; mais l'Académie n'ayant pas eu lieu d'être ſatisfaite des ouvrages qui lui ont été adreſſés, a cru devoir le propoſer de nouveau; & pour donner le tems de faire les recherches qu'il exige, elle a renvoyé la diſtribution du prix, qui conſiſte en une medaille d'or, de la valeur de trois cens livres, à l'année 1761.

Pour répondre aux vues de l'Académie,

les auteurs doivent particuliérement s'attacher, d'après les obſervations qui nous ont été tranſmiſes des différentes maladies épidémiques, à réduire ces mêmes maladies à certains genres, & les genres aux eſpeces qu'ils comprennent, à indiquer avec préciſion les moyens de reconnoître chaque genre & chaque eſpece, à tracer la route qu'on doit ſuivre juſqu'à ce qu'on puiſſe les diſtinguer; enfin à établir les indications curatives qu'offrent chacune d'elles.

Il ſera libre d'écrire en latin ou en françois, & de donner aux ouvrages toute l'étendue que le ſujet pourra requérir. On obſervera d'écrire liſiblement, & de citer avec exactitude les ſources où l'on puiſera.

Les mémoires, francs de port, ſeront adreſſés à M. *Petit*, rue du vieux Marchef à Dijon, avant le premier Avril 1761, paſſé lequel tems, ils ne ſeront plus admis au concours: on mettra au bas de chaque ouvrage, une deviſe ou ſentence, qui ſera rejetté ſur une feuille de papier, pliée en pluſieurs doubles & cachetée, qui contiendra le nom & l'adreſſe de l'auteur.

LIVRES NOUVEAUX.

Michaelis Maieri Cantilenæ intellectuales de Phœnice redivivo ; ou Chanſons intellectuelles ſur la réſurrection du Phénix, par *Michel Maier*, *&c.* traduites en françois ſur l'original latin, par *M. L. L. M.* Le prix eſt de 3 liv. broché. A Paris, chez *Debure* l'ainé, Quai des Auguſtins, à l'image S. Paul 1758.

De tous les médecins qui ont écrit ſur la philoſophie hermetique, *Maier* eſt regardé comme un des plus ſçavans. Tous les ouvrages qu'il a compoſés en ce genre, ſont généralement eſtimés. Celui-ci eſt un des plus rares & des plus intéreſſans. Il fut d'abord imprimé à Rome en 1622, & réimprimé à Roſtoch l'année ſuivante, & depuis ce tems, il eſt devenu très-rare. On prétend qu'il a valu juſqu'à *ſoixante livres.* C'eſt une nouvelle édition de cet ouvrage, que M. *Debure* donne aujourd'hui au public, avec une traduction françoiſe, qui nous a paru auſſi correcte, qu'on pouvoit le deſirer dans un ſujet ſi obſcur. *Maier* y préſente ſous le voile de différentes allégories toutes fort ingénieuſes & très-variées, le ſecret & la clef de ce qu'il y a de plus myſtérieux & de plus caché dans le grand œuvre. Ce livre eſt écrit en vers rimés dont la cadence flatte l'oreille, & eſt très-harmonieuſe. L'ouvrage eſt diviſé

en neuf triades, ſur la Réſurrection du Phenix. Comme on voit, tout ceci eſt allégorique.

Tableau de la petite vérole, par M. *Cantwell*, docteur, régent de la faculté de médecine de Paris, profeſſeur de chirurgie françoiſe déſigné, & membre de la ſociété royale de Londres, vol. *in*-12. Prix rel. 2 liv. 10 ſ. A Paris, chez *Heriſſant*, Libraire, rue S. Jacques.

Codex medicamentarius, ſeu pharmacopæa Pariſienſis, editio quinta. Pariſiis, apud Petrum-Guillelmum Cavelier, *via San-Jacobea*, Prix relié, 9 liv. 5 ſols.

Deux Mémoires ſur la formation des os, fondés ſur des expériences, par M. *Alb. de Haller*, préſident de la ſociété royale des ſciences de Gottingue, membre de l'académie royale des ſciences de Paris, de celles de Londres, de Berlin, &c. A Lauſanne, chez *Marc-Michel Bouſquet, & compagnie.* A Paris, chez *Vincent*, rue Saint Severin, 1 vol. *in*-12. Prix broché, 1. liv. 4 ſols.

OBSERVATIONS
MÉTÉOROLOGIQUES.
SEPTEMBRE. 1758.

Jours du mois.	*Thermometre.*			*Barometre.*			*Vents.*	*Etat du ciel.*
	A 6 h. du matin	*A midi.*	*A 10. h. du ſoir.*	*pouces.*	*lignes.*	*parties*		
1	14	18	15	28	0	0	S. méd.	Couv. pet. pl. le mat.
2	13	18	12		4		O. *id.*	*Idem.*
3	9	16	14		2		S. *idem.*	Peu de nua.
4	13	18	14		0		S-O. *id.*	Couvert. petite pluie le mat. & le ſoir.
5	12 $\frac{1}{2}$	18	15		2		N-O. *id.*	Peu de nua.
6	14	18	14			$\frac{1}{2}$	O. au S-O. *id.*	Couv. pet. pl. le matin & le ſoir.
7	12	18	14 $\frac{1}{2}$		3	0	S-O. *id.*	Beauc. de nuages.
8	11		14		1		E. *idem.*	*Id.* Pet. pl. le ſoir.
9	12	18	13		3		O. au N-O. *id.*	*Idem.*
10	10 $\frac{1}{2}$	17	12		4	$\frac{1}{2}$	N-O. *id.*	Beauc. de nuages.
[illegible]	10	17	12		3	0	N-E. foib.	Peu de nuages.
12	[illegible]	17 $\frac{1}{2}$	13				N. méd.	*Idem.*

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	*A midi.*	*A 10 h. du ſoir.*	*pouces.*	*lignes.*	*parties.*		
13	10	$17\frac{1}{2}$	14	28	3	0	O. *id.*	*Idem.*
14	12	15	12			$\frac{1}{3}$	S. *id.*	Couvert.
15	11	16	11		2	0	N-E. fort.	Beauc. de nuages.
16	9	18	15	27	11		E. méd.	*Id.* Quelq. goutt. de pl. le ſoir.
17	14	19	13	28	0		E. au S. & à l'O.	Couvert. pl. méd. le ſoir.
18	11	14	10		1		O. méd.	Beauc. de nuages.
19	7	15	10	27	11		N-O. au N-E. *id.*	*Idem.*
20	8	11	8		0		N-E. fort.	*Idem.*
21	$6\frac{1}{2}$	$12\frac{1}{2}$	$8\frac{1}{2}$	28		$\frac{1}{3}$	N-O au N. *id.*	*Idem.*
22	6	12	18		1	$\frac{1}{2}$	N. *idem.*	*Idem.*
23	6	$12\frac{1}{2}$	9		3	0	N-O. au N. *idem.*	*Id.* pet. pl. le ſoir.
24	7	$12\frac{1}{2}$	9		4		N-O. médiocre.	Peu de nuages.
25	7	10	8		5		O. au N-O. *idem.*	Couv. pet. pl. le ſoir.
26	$6\frac{1}{2}$	11	8				*Idem.*	*Idem.*
27	5	12	$9\frac{1}{2}$		7		N. médiocre.	Beaucoup de nuages.
28	8	$12\frac{1}{2}$			7		N-O. à l'E. méd.	Beauc. de nuages.
29	$6\frac{1}{2}$	15	10		8	$\frac{1}{2}$	N. à l'O. *idem.*	*Idem.*
30	10	14	$11\frac{1}{2}$		7	$\frac{1}{3}$	O. méd.	Couve

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois, a été de 19 dégrés au-deſſus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 5 dégrés: la différence entre ces deux termes eſt de 14 dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre, a été de 28 pouces 8 ½ lignes; & ſon plus grand abbaiſſement de 27 pouces 11 lignes: la différence entre ces deux termes eſt de 9 ½ lignes.

Le vent a ſoufflé 6 fois du N.
4 fois du N-E.
4 fois E.
4 fois du S.
3 fois du S-O.
10 fois de l'O.
10 fois du N-O.

Il y a eu 21 jours de tems nuageux.
9 jours de couvert.
11 jours de pluie.

Les hygrometres ont marqué de la ſécheresſe pendant tout ce mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Septembre de cette année, par M. VANDERMONDE.

Les maladies ont été moins communes, & moins funeſtes pendant ce mois, qu'auparavant. Quelques fiévres continues avec redoublemens, ſe ſont déclarées dans le commencement, avec ſechereſſe à la bouche, des urines rouges, & une conſtipation [illegible]ez conſtante; elles ont cedé aux ſaignées, [illegible]tout aux lavemens & aux purgatifs

répétés. Il y a eu quelques apoplexies ſérieuſes, qui pour la plûpart n'ont pas été funeſtes, & qu'on eſt venu à bout de combattre victorieuſement avec les émétiques, les légers cordiaux, & les purgatifs aſſociés aux ſudorifiques.

Les fiévres intermittentes n'ont pas été opiniâtres, & n'ont eu aucune ſuite fâcheuſe, pourvu cependant qu'on ne donnât pas le quinquina ni trop tôt, ni trop long-tems : les tiſanes apéritives ont produit un très-bon effet, & ont fait dépoſer aux malades, une quantité conſidérable de matieres glaireuſes.

Les douleurs ſcorbutiques ſe ſont fait ſentir vers le milieu du mois, & les délayans ſuivis des anti-ſcorbutiques, les ont diſſipées. Les affections rhumatiſantes n'ont pas été plus rebelles, & elles ont été détruites par les légers cordiaux, avec une diéte analeptique, & un exercice modéré.

Il y a eu quelques rougeoles parmi les enfans, qui ſe ſont paſſées preſque ſans remede, & qui ne duroient que deux ou trois jours au plus.

Obſervations Météorologiques faites à Lille pendant le mois d'Août 1758, par M. BOUCHER médecin.

Le tems a continué à être pluvieux, au point que l'on a eu de la peine à achever la moiſſon. Les variations du barometre ont été peu conſidérables ; il y en a eu plus dans les vents.

Il n'y a pas eu ce mois de chaleurs vives, le thermometre n'ayant pas monté au-deſſus de 20 dégrés, ſi ce n'eſt le 22 & le 24, qu'il a été obſervé au terme de 22 dégrés : l'air a été néanmoins couvert de nuées orageuſes.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 2 lignes, & ſon plus grand abbaiſſement de 27 pouces 8 lignes : la différence entre ces deux termes eſt de 6 lignes.

La plus grande chaleur, marquée par le thermometre pendant ce mois, a été de 22 dégrés au-deſſus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 9 ½ dégrés : la différence entre ces deux termes eſt de 12 ½ dégrés.

Le vent a ſoufflé 3 fois du Nord.
3 fois du Nord vers l'E.
3 fois de l'Eſt.

2 fois du Sud-Eſt.
6 fois du Sud.
8 fois du Sud vers l'Ou.
10 fois de l'Oueſt.
7 fois du Nord vers l'O.

Il y a eu 26 jours de tems nuageux.
15 jours de pluie.
2 jours de brouillards.
4 jours de tonnerre.
3 jours d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité pendant la plus grande partie du mois.

Maladies qui ont régné à Lille en Août.

La fiévre putride-maligne a été ce mois plus répandue à la campagne qu'à la ville, quoique bornée à certains cantons. C'étoit auſſi plutôt à la campagne que l'éruption miliaire avoit lieu, & toujours rouge. Cette éruption ſoutenue dans l'état de la maladie, avec une ſueur modérée par tout le corps, étoit le ſigne le plus poſitif d'un heureux retour : je l'ai vue ſe maintenir dans une femme de trente ans, d'un tempérament robuſte, depuis le cinquieme de la maladie, juſqu'au vingt-unieme, où la fiévre ceſſa, & la deſquamation de la peau eut lieu. En général, on s'eſt bien trouvé po[illegible] la cure, de la méthode déſignée dans le J[illegible]r-nal précédent. La fiévre paroiſſant ſo[illegible]ent

dans ſon progrès, prendre le type de la double-tierce, on a employé avec ſuccès, enſuite de l'allégement des principaux ſymptomes, les apozêmes de quinquina rendus laxatifs.

Il y a eu encore ce mois, parmi le peuple ſur-tout, des pleuropneumonies, qui ne paroiſſoient dans l'invaſion de la maladie, porter que l'empreinte des maladies inflammatoires, & qui néanmoins participoient plus ou moins de la fiévre bilieuſe ou putride, ayant dû être traitées en conſéquence. Nous avons eu auſſi beaucoup de rhumes de poitrine, & des angines, dont quelques-unes ont été le prélude de la fiévre putride ou bilieuſe, ou qui tenoient du caractere de cette fiévre.

De plus, il y a eu des diarrhées bilieuſes, avec ſenſibilité au bas-ventre, embarras dans le pouls, & même avec de la fiévre, circonſtances qui ont exigé de la circonſpection dans la cure, la ſaignée & un uſage ſoutenu des boiſſons anodines ou parégoriques, ayant dû précéder les purgatifs avec la rhubarbe.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Novembre. A Paris, ce 23 Octobre 1758.

BARON.

JOURNAL
DE MEDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

Dédié à S. A. S. Mgr le Comte de CLERMONT, Prince du Sang.

Par M. VANDERMONDE, *Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, Profeſſeur en Chirurgie Françoiſe, Cenſeur Royal, & Membre de l'Inſtitut de Bologne.*

. . . . Artem experientia fecit,
Exemplo monſtrante viam. . . . .

Marc. Manil. Aſtronom. lib. 1. v. 63. 64.

DECEMBRE 1758.

TOME IX.

A PARIS,
Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire de Mgr le Duc de BOURGOGNE, rue S. Severin.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

// JOURNAL
DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

DECEMBRE 1758.

Tableau de la petite vérole, par M. CANTWELL, *docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, profeſſeur déſigné de chirurgie en langue Françoiſe, & membre de la ſociété royale de Londres. A Paris, chez* Hériſſant, *rue S. Jacques, à S. Paul & à S. Hilaire, vol.* in-12. *Prix rel.* 2 *l.* 10 *ſ.*

CET ouvrage peut ſe diviſer en deux parties. La premiere renferme quatorze chapitres, dans leſquels l'auteur s'attache à prouver par toutes ſortes de [illegible]ſons, l'inutilité & le danger de l'inoculation, & mettre en évidence qu'elle n'eſt nullem[ent]

avantageuſe ni pour les particuliers, ni pour le public.

La ſeconde partie ne contient que deux chapitres, mais d'une juſte étendue & ſolides, qui ſervent de confirmation à ce qui a été avancé dans les précédens; ce ſont des faits multipliés & atteſtés par des médecins, chirurgiens & apothicaires, & par des eccléſiaſtiques. A ces ſeize chapitres ſont ajoûtées quatre queſtions importantes propoſées par M. Haen, médecin, qui établit de même par la raiſon & par les faits, ce que prétend démontrer notre auteur.

La petite vérole, dit M. Cantwell, eſt toujours contagieuſe, & ne dépend jamais des influences de l'air, que lorſque la contagion propre à cette maladie, y eſt mêlée. Elle eſt endémique en Ethiopie, & parut en Arabie pour la premiere fois, la même année que naquît Mahomet. Les Arabes la porterent dans la Terre-Sainte, & dans les pays circonvoiſins. Les Croiſades la transmirent de l'Aſie en Europe, & les Européens l'introduiſirent dans l'Amérique. Elle fut donc inconnue en Aſie juſqu'à l'année 572 de J. C. & par conſéquent aux anciens médecins Grecques & Latins. Aaron d'Alexandrie, qui pratiquoit la médecine ſous Mahomet en l'année 622, eſt le premier qui l'ait décrite. Jean-Jacques Reiske a trouvé

l'époque de ſa naiſſance, dans un vieux manuſcrit Arabe de la bibliotheque de Leyde. Le célebre M. Mead l'a publié, & c'eſt de lui que notre auteur a emprunté cette hiſtoire, dont il tire des conſéquences qui détruiſent le ſyſtême du *germe*, qu'admettent les inoculateurs.

A l'occaſion de la petite vérole, M. Cantwell donne l'hiſtoire de la peſte qui regne chaque année en Egypte, & attribue la cauſe de l'une & de l'autre maladie, à une *putréfaction animale*. Il diviſe, ainſi que la plûpart des autres auteurs, la petite vérole en diſcrette & en confluente, & en diſtingue les périodes d'une maniere claire & préciſe qui ne laiſſe rien à déſirer. Les peintures en ſont ſi frappantes, qu'elles répondent parfaitement au titre de l'ouvrage. L'auteur n'a rien oublié, ni dans le diagnoſtic, ni dans le prognoſtic, de ce qui peut ſervir à l'inſtruction des jeunes médecins, dont il s'eſt propoſé particuliérement les avantages dans cet écrit. Il a ajoûté de plus pour leur utilité, un chapitre d'obſervations particulieres ſur cette maladie.

Enſuite il paſſe à l'examen du remede de M. Lobb, propoſé par ce médecin, comme un excelient préſervatif contre les effets de la contagion variolique. Boerrhaave avoit recommandé la recherche d'un tel remede dès l'année 1713, & croyoit qu'il pouvoit

ſe trouver dans le mercure & l'antimoine ; qu'il diſoit avoir été employés autrefois en pareil cas avec ſuccès. En 1733, il donna de grands éloges au livre de M. Lobb, & à ſes remedes, qu'il regardoit comme très-avantageux au genre humain. M. Mead aſſuroit au contraire que l'idée de M. Lobb étoit entiérement oppoſée au deſſein de la nature, que l'uſage de ſon remede devoit empêcher la criſe de la petite vérole, & donner lieu à des rechûtes. Auſſi a-t-on prétendu qu'on avoit vu une perſonne en Angleterre, à qui ce ſecours n'avoit occaſionné qu'une petite vérole diſcrette & benigne, & qui en avoit eu dans la ſuite une confluente accidentellement ? D'où M. Mead, & les inoculateurs concluent que ce remede affoiblit la nature, l'empêche de ſéparer tout le germe variolique du ſang, & s'oppoſe à la criſe totale du ferment par la peau.

M. Cantwell fait voir tout le foible de ce raiſonnement, & fait ſentir que ce reproche doit plutôt tomber ſur l'inoculation, que ſur le remede de M. Lobb ; que l'inoculation eſt quelquefois ſuivie de rechûtes, que l'éruption variolique eſt ſouvent très-peu de choſe dans cette opération, & manque même quelquefois entiérement ; que le deſſein de M. Lobb ne pouvoit pas être d'empêcher la rechûte, ce qui eſt impoſſible ;

mais que ſon unique objet étoit de prévenir, ou d'affoiblir l'infection. Auſſi M. Cantwell ſoupçonne-t-il que quelque particules de la matiere varioleuſe, reſtent cantonnées dans les eſpaces de la membrane cellulaire, où elles acquierent quelquefois un nouveau dégré d'acrimonie, & rallument ſouvent la maladie dont on ſe croyoit quitte pour toujours, par le moyen de l'inſertion?

Il obſerve que M. Jurin poſe pour premier principe, qu'on ne doit jamais inoculer que des ſujets de bonne conſtitution ou de bon tempérament, & qu'il ne ſuffit pas qu'ils ſe portent bien en apparence, qu'il faut outre cela qu'ils n'aient aucun vice caché, de peur qu'on n'ait tout à la fois à combattre avec la petite vérole, & le vice particulier, ou celui d'une mauvaiſe conſtitution, ou peut-être une autre maladie qui exigeroit des remedes tout oppoſés à ceux que demande la contagion variolique: accidens fâcheux, dit le même M. Jurin, dont on a vu pluſieurs exemples funeſtes.

Or ſi les inoculateurs n'admettent point à leur opération les ſujets qui ſont d'un tempérament foible & délicat, ou qui ont la maſſe du ſang viciée par quelque ſemence de maladie cachée, ils en trouveront bien peu à qui ils puiſſent adminiſtrer l'inoculation.

Pour rendre tout ceci encore plus clair,

H[illegible]

M. Cantwel donne en ſix chapitres, la théorie de la pléthore, l'hiſtoire des tempéramens, & des vices accidentels du ſang. Les étudians, & les jeunes médecins y trouveront de nouvelles lumieres, & des regles ſûres pour ſe conduire dans la pratique.

L'auteur diſtingue la pléthore cachée, & la pléthore viſible. La pléthore vraie, appellée des Latins, *plethora ad vires*, eſt celle qu'il nomme pléthore cachée. La pléthore déclarée ou apparente, dite en latin, *plethora ad vaſa*, eſt celle qu'il appelle pléthore viſible. Ces définitions ſont ſuivies de quelques éclairciſſemens anatomiques très-ſenſibles; & il nous paroît qu'elles donnent des idées plus nettes que celles qu'on a eues juſqu'ici, qu'elles quadrent parfaitement avec l'explication qu'en donne l'auteur, & qu'elles ſuggerent des indications juſtes & utiles, non ſeulement pour le traitement de la petite vérole, mais encore pour bien des cas particuliers, qu'on néglige juſqu'à ce qu'on ne ſoit plus en état d'y porter remede.

Tout le monde eſt d'accord, dit M. Cantwell, qu'il faut bien connoître le tempérament d'un malade, pour le traiter convenablement; mais ce terme, quoique ſi fort uſité, eſt ſi peu entendu, que la plûpart ſero[illegible]t dans un grand embarras, ſi on leur en de[illegible]doit l'explication.

Co[illegible]oître, pourſuit-il, le tempérament

d'une perſonne, c'eſt ſçavoir au juſte quel eſt l'état de ſes vaiſſeaux, & de ſes fibres, quelle eſt la nature & la conſiſtence de ſes humeurs, ſi ſes fibres ſont fortes, élaſtiques, tendues, roides, ou ſi elles ſont foibles, lâches ou flaſques, ſi elle a plus de ſang rouge, à proportion du véhicule blanc, ſi les globules rouges ſont denſes, ſerrés ou compactes, ou ſi la quantité de la partie rouge eſt moindre en proportion que la partie blanche, & ſi les globules rouges ſont légers ou viſcides, ou peu ſerrés & lâches, ſi les autres humeurs ſont aqueuſes, ou viſqueuſes, ou ſi elles ne le ſont pas; c'eſt cette connoiſſance qui fournit diverſes indications pour différentes perſonnes de même âge, & attaquées de la même maladie.

Celui à qui la nature a donné des fibres bien tendues & flexibles à proportion, a le meilleur tempérament de tous. Plus elles s'éloignent de cette proportion, plus le tempérament peche, en prenant depuis le juſte milieu juſqu'à l'extrême roideur d'un côté, ou juſqu'à la derniere molleſſe de l'autre.

Quand on rencontre ce juſte milieu, il eſt facile de ſatisfaire aux indications qui ſe préſentent; mais quand la nature s'en écarte de part & d'autre, la choſe eſt beaucoup plus délicate, & demande une grande attention pour proportionner les ſecours aux

beſoins ; car le plus ou le moins eſt toujours nuiſible, & ſouvent funeſte.

Ce ſont auſſi ces écarts qui conſtituent la diverſité des tempéramens, & chaque tempérament a ſes maladies particulieres, dont toute autre maladie accidentelle participe toujours plus ou moins.

On ſçait que les vaiſſeaux forts & élaſtiques occaſionnent ordinairement des maladies inflammatoires. Si les perſonnes en qui ſe trouvent de tels vaiſſeaux, ſont attaquées de la petite vérole, d'une fluxion de poitrine, d'une pleureſie, ou telle autre maladie inflammatoire, il faut néceſſairement multiplier les ſaignées, à proportion de la maladie accidentelle, & de celle du tempérament qui lui eſt jointe, encore n'eſt-on pas toujours ſûr de réuſſir.

On ſçait au contraire que des fibres lâches donnent des vaiſſeaux trop foibles pour ſoutenir la circulation dans une vigueur ſuffiſante, pour bien mêler enſemble les différentes parties des fluides, former un ſang louable & naturel, & empêcher les concrétions, les ſtagnations, la diſſolution des humeurs, & la pourriture.

La maladie de cette eſpece de tempérament étant un défaut de mouvement, une petite fiévre qui augmentera ce mouvement, ne demande que peu de ſaignées, ou n'en

demande point du tout. Si à un ſujet de ce tempérament, il ſurvient une maladie inflammatoire, il faut bien ſe donner garde de la traiter comme on le feroit dans ceux qui ont les vaiſſeaux forts & élaſtiques. Nous paſſerions les bornes d'un extrait, ſi nous voulions ſuivre l'auteur dans tout ce qu'il rapporte touchant la doctrine des tempéramens. On peut voir dans ſon dixieme chapitre, tout ce qu'il dit pour les développer, avec les conſéquences qu'il en tire contre la méthode de l'inoculation. Nous ajoûterons ſeulement que cette matiere nous paroît traitée à fond, quoiqu'avec beaucoup de préciſion, dans le livre de M. Cantwell, & qu'on ne peut pas s'expliquer avec autant de netteté & d'érudition, ſans être bien au fait d'un pareil ſujet, qui eſt de la plus grande conſéquence, & contre lequel on peche tous les jours.

Parmi les vices des humeurs, qui donnent lieu aux petites véroles confluentes, malignes & mortelles, il en eſt tant de ſi difficiles à corriger, qu'on ne ſçauroit ſe flatter de trouver beaucoup de ſujets propres à l'inoculation, ſur-tout dans les grandes villes.

On verra dans le chapitre douze, quelques-uns de ces vices bien décrits, le ſcorbutique, & le gangréneux, l'alkaleſcence, l'acrimonie en général, & ſes cauſes qui fourniſſent des argumens ſans nombre à

l'auteur, contre l'inoculation. Ce chapitre mérite d'être lu avec attention par tous ceux qui auroient envie de ſe faire inoculer.

M. Cantwell, après avoir fourni des preuves de toute eſpece, contre l'inſertion de la petite vérole, rapporte dans le treizieme chapitre, les différentes manieres de faire cette opération. On voit comment y procedent les Chinois, les Turcs, les Italiens, les Anglois, & les Irlandois. Il cite enſuite les déciſions & avis de quelques inoculateurs, & en découvre la futilité.

Dans le quatorzieme chapitre, il répond aux objections qu'on a faites contre ſa diſſertation, dans les écrits qui ont paru ſous ce titre : *Lettres de M. Cantwell.*

Dans le quinzieme chapitre, il détruit tous les préjugés en faveur de l'inoculation, & prouve par des faits, que la plus grande partie des hommes ne naît point avec la ſemence de la petite vérole, que la petite vérole artificielle n'eſt pas toujours bénigne, qu'elle défigure ſouvent, & eſt même quelquefois mortelle ; enfin qu'il eſt très-faux qu'elle mette à l'abri des rechutes. Cette aſſertion eſt prouvée par quelques certificats & témoignages de médecins célebres & dignes de foi, qui avoient été eux-mêmes zélés partiſans de l'inoculation, & l'avoient pratiquée durant pluſieurs années. Nous n'en citerons que deux, MM. Makenſi

& Laugier, le premier très-connu en Angleterre, l'autre actuellement médecin de leurs Majeſtés Impériales.

Il montre enſuite par des faits, qu'on peut communiquer les écrouelles ou la groſſe vérole, en inſérant la petite; qu'on peut mourir de la petite vérole naturelle, longtems après avoir ſubi l'artificielle; que l'inoculation étend & multiplie l'infection variolique, de ſorte qu'elle devient plus meurtriere que ne ſçauroit jamais l'être la petite vérole priſe naturellement, & qu'un million d'inoculés coûteront toujours à l'Etat un million vingt-cinq mille ſujets, quand même il ne périroit pas un ſeul inoculé.

Il conclut donc qu'on doit en honneur & en conſcience renoncer à la pratique de l'inoculation, ſuivant les conditions même établies par M. Jurin, le premier de tous les médecins Anglois qui ait écrit en faveur de cette opération, & qui l'a protégée avec tant de chaleur.

Voici les paroles de ce médecin, & les conditions qu'il propoſe pour admettre ou rejetter cette méthode, pag. 7 & 8 *de ſa relation des ſuccès de l'inſertion de la petite vérole.*

» 1°. On demande ſi la petite vérole com-
» muniquée par l'inoculation, eſt un moyen
» ſuffiſant pour garantir celui à [illegible] on la

» donne, & s'il n'eſt pas en danger de
» l'avoir une ſeconde fois par la voie natu-
» relle.

» 2°. Si le péril que l'on riſque dans l'ino-
» culation, eſt beaucoup moindre que celui
» que l'on court, lorſqu'on a naturellement
» la petite vérole.

» Si une fois on peut prouver que l'une
» ou l'autre de ces deux propoſitions eſt
» fauſſe, il faut abſolument renoncer à la
» pratique de l'inoculation.

La premiere propoſition eſt ſi fauſſe, ſuivant M. Cantwell, que non ſeulement on peut avoir la petite vérole naturelle, longtems après l'inoculation, mais que même on en peut mourir.

De plus, il en meurt pluſieurs de l'inoculation; le péril eſt donc auſſi grand dans cette opération que dans la petite vérole naturelle. Mais quand même il ne mourroit perſonne de l'inoculation, il ſuffit, pour la proſcrire, qu'elle étende & multiplie les petites véroles naturelles, au point de faire périr plus de ſujets qu'elle n'en ſauve.

PHARMACOPÉE.

Codex medicamentarius, ſeu pharmacopæa Pariſienſis, &c. c'eſt-à-dire, *La pharmacopée de Paris, imprimée par ordre de la faculté de médecine de Paris, ſous le décanat de Mᵉ* JEAN-BAPTISTE BOYER, *chevalier des ordres du Roi, conſeiller médecin du Roi dans ſon parlement, inſpecteur des hôpitaux, cenſeur royal, & de la ſociété royale de Londres. Cinquieme édition*, 1 *vol.* in-4°. *A Paris,* chez Cavelier, *Libraire, rue S. Jacques. Prix rel.* 9 *liv.* 5. *ſols.*

Il n'eſt point d'ouvrages qui ſoient plus ſuſceptibles de correction, de changement, & de ſimplification, que les pharmacopées; elles arrivent rarement à une perfection prompte & conſtante. Les pharmacopées de Londres & d'Edinbourg, nous en fourniſſent des exemples. Ce défaut ne vient pas, comme on peut le croire, de l'incapacité, ou de la négligence de ceux qui ſont chargés de l'exécution d'ouvrages auſſi utiles. Ce ſeroit ſe rendre mépriſable, que de penſer ainſi. La faculté de Paris eſt un de corps les plus illuſtres, & qui abondent le plus en hommes ſçavans en tout genre, &

des lumieres deſquels on ne peut raiſonnablement pas douter. Il y a donc d'autres raiſons qui traverſent cette entrepriſe, & qui empêchent de la conduire d'abord à une entiere perfection.

Le but de cette pharmacopée eſt de préſenter aux apothicaires de cette Ville, un tableau exact des différentes compoſitions qui ſont le plus en uſage dans l'exercice de la médecine, un détail des drogues qui y entrent, & une expoſition claire, conciſe, ſçavante & judicieuſe des manipulations les plus ſimples, & les plus approuvées des grands artiſtes. Tous ces objets ſont difficiles à remplir auſſi parfaitement qu'on pourroit le deſirer. Les remedes les mieux famés ſe diſcréditent tous les jours, ſoit parce qu'ils ne répondent point à toutes les vues qu'on ſe propoſe, ou qu'ils n'ont qu'une partie des vertus qu'on leur attribue, ou ſoit qu'on ait trouvé des nouveaux remedes qui leur ſont préférables. Les découvertes que l'on fait tous les jours en chimie, font abandonner des compoſitions célebrées par les anciens, dans leſquelles il y a des mélanges bizarres ou ridicules, quelquefois même incompatibles. L'eſprit humain qui ne parvient pas tout d'un coup à la perfection, dans les différens objets qu'il embraſſe, ſe réforme inſenſiblement, & acquiert par le tems, ce qu'il lui étoit impoſſible d'appercevoir

d'appercevoir ſur le champ. Les artiſtes qui ſont occupés à la chymie, ont appris par des travaux continuels, des tours de main avantageux, des procédés plus ſimples, & des mêlanges mieux combinés; enfin on reſpectoit certaines compoſitions, par égard pour l'antiquité, ou parce qu'on leur reconnoiſſoit des vertus dans la pratique, qu'on croyoit qu'elles n'auroient plus, ſi elles étoient différemment conſtruites & arrangées. On eſt revenu de ces ſaintes terreurs, & plus éclairé aujourd'hui, on ne regarde comme bon & utile, que ce que la raiſon & les connoiſſances, jointes à une expérience lumineuſe, autoriſent.

Il étoit donc indiſpenſable de réformer ce *codex*, qui néceſſairement devoit être défectueux par les différentes raiſons que nous venons de faire remarquer. La faculté de Paris, a chargé de cette réviſion importante, M. Boyer, M. Baron, ancien doyen, ci-devant premier médecin des armées du Roi en Allemagne & en Italie, frere de l'éditeur de la chimie de Lemery, & M. Macquer, de l'académie royale des ſciences. La multiplicité d'affaires, & le chaos de la pratique, qui entraînent journellement ceux de cette compagnie, qui auroient pu concourir à l'amélioration de cet ouvrage, les a empêchés de s'y porter, comme leur de[voir] & leur zele leur commandoient.

On a rejetté dans cette nouvelle édition, pluſieurs compoſitions entiérement diſcréditées, ou dont on faiſoit très-peu uſage dans la pratique, comme le ſyrop émétique, le ſyrop de jujubes, de cochléaria, les tablettes ſtibiées, les pilules fétides majeures, l'huile par infuſion du momordica, l'eau de canelle orgée, l'eau d'écorce de ſaſſafras, l'eau de bellegarde, l'eau ſeconde de chaux, l'eſprit, l'huile & le ſel volatil d'urine, & l'on a tâché, autant qu'il a été poſſible, de ramener tout à la ſimplicité.

On en a ajoûté beaucoup d'autres, comme le vin ſcillitique, le ſyrop de corail, le looch verd avec les piſtaches, l'emplâtre de melilot compoſé, l'eſprit de ſel ammoniac, avec le ſel de tartre, l'æther vitriolique, le ſel des plantes préparé à la méthode de Tachenius, l'æthiops martial, &c. Les principaux changemens qu'on a faits, ſont dans la poudre antiſpaſmodique & dans celle de guttete, dont on a ôté le crane humain & les feuilles d'or. La confection d'hyacinthe eſt abbrégée de plus des trois quarts.

On a, comme dit l'auteur de la préface, conſervé religieuſement l'ordre, l'arrangement, les doſes, les proportions, le mélange de certaines compoſitions, par égard pour l'antiquité, quoique d'ailleurs on n'en conçoive pas trop les effets qui en doivent réſulter. La thériaque, le mithridate ſont

dans ce cas. Les eaux diſtillées ne ſont preſque le plus ſouvent que de l'eau pure, ſurtout lorſque les plantes d'où on les tire, ſont ſans odeur ; cependant on ne les a pas retranchées, on a cru ſeulement devoir avertir de les renouveller ſouvent.

Il y a en outre des préparations qui, quoique mal combinées, ont cependant acquis dans le peuple une ſi grande réputation, qu'on peut difficilement s'en paſſer ; & comme elles tomberoient entre les mains des charlatans, qui pourroient pécher par ignorance ou par mauvaiſe foi, on a cru devoir les laiſſer ſubſiſter dans le *Codex* de la faculté de Paris, afin qu'on pût les trouver chez les apothicaires, & que ſi on n'eſt pas bien sûr de leur effet, on fût du moins pleinement tranquille ſur la maniere dont elles ſont faites ; d'autant plus que le moyen le plus prompt pour faire tomber dans l'oubli tous ces remedes, c'eſt de les rendre publiques. Au reſte, il eſt plus aiſé de critiquer un ouvrage de cette nature, & d'exercer ſa cenſure contre toutes les compoſitions qu'il contient, que de les rectifier, quand elles peuvent en avoir beſoin.

La faculté n'a point refuſé les avis des apothicaires, & des bons artiſtes qui ont voulu lui en donner ; elle a même profité avec plaiſir de leurs travaux, & elle s'eſt réformée, quand elle a cru devoir le faire.

Elle n'a donc rien à craindre des critiques ni de l'envie, ſur-tout en faiſant voir publiquement, qu'en compoſant cet ouvrage, elle a eu moins à cœur de maintenir ſa réputation, & d'augmenter ſa gloire, que de travailler pour l'utilité publique, & de concourir au ſalut du genre humain.

OBSERVATION

Sur le danger de la répercuſſion du lait des nourrices, par M. MARTEAU DE GRANDVILLIERS, médecin à Aumale.

Toute répercuſſion du dehors à l'intérieur, eſt preſque toujours de la plus dangereuſe conſéquence. Celle de la tranſpiration eſt une des cauſes les plus communes des maladies aigues. Le refoulement des éruptions fébriles engendre les ſymptomes les plus terribles. La répercuſſion des éruptions cutanées produit un iliade de maladies, ſoit aigues, ſoit chroniques. Celle du lait enfante quelquefois les accidens les plus graves, & les phénomenes les plus funeſtes. Les moindres ſont des épanchemens, des leucophlegmaties, des diarrhées opiniâtres, des aſthmes, des tubercules aux poumons, des dépôts laiteux, des aſcites, des convulſions,

des fiévres cachectiques, des furoncles, &c. L'obſervation ſuivante fournit en ce genre, une fiévre d'une eſpece unique.

Madame de Ruville, de Sailli-Bouafle, âgée d'environ quarante ans, tomba malade le 2 Juillet dernier. Tout le matin, ce ne furent que douleurs d'entrailles; ſur le midi, un friſſon médiocre fut ſuivi d'une groſſe fiévre; cependant le lundi, la malade prit ſur elle de donner ſes ſoins à un enfant de trois mois qu'elle allaitoit, & qui mourut la nuit ſuivante du mal de gorge gangréneux, après vingt-quatre heures ſeulement de maladie. Cette nuit-là même, la dame ſe trouva fort agitée; une oppreſſion violente, ſur les trois heures du matin, ſe termina par un grand vomiſſement bilieux. La nouvelle inconſidérée de la mort d'un enfant chéri, renouvella l'oppreſſion. On répercuta le lait par l'application de l'argile détrempée de vinaigre, nouvelle ſource d'étouffement. L'oppreſſion ſubſiſtant, on la ſaigna au bras ſur le midi, elle ſe trouva mieux, & dormit la nuit; l'oppreſſion ſe régénérant le mercredi, on la ſaigna de nouveau; le jeudi, l'haleine étoit forte, le chirurgien la purgea; après de grandes évacuations par les ſelles, elle vomit beaucoup de bile, & fut ſoulagée, la nuit fut tranquille; l'évacuation ſe répéta cinq fois le vendredi, à cela près, la malade paroiſſoit bien juſques vers la

heures du ſoir, qu'elle eſſuya une nouvelle oppreſſion très-violente ; ſur les neuf heures parut une ſueur conſidérable, avec agitation qui dura toute la nuit. * Je fus appellé le ſamedi matin, je trouvai le pouls convulſif, preſqu'imperceptible, d'une rapidité extraordinaire le fond du teint jaune, la langue humide, mais chargée d'une craſſe blanche, la poitrine travaillée par des quintes d'une toux ſeche, du reſte l'oppreſſion étoit diſſipée, la tête libre, le ventre & l'eſtomac mollets, la peau fraîche, plus d'altération ni d'anxiétés, les urines libres, légerement orangées, ſe troublant en peu de tems, & dépoſant promptement deux ſédimens, celui du fond grumeleux, d'un blanc ſale, le ſupérieur briqueté & bien uni. J'avoue que je ne ſçus à quelle claſſe rapporter cette maladie, ni quel pronoſtic former. La rémiſſion entiere des accidens, & la parfaite

* Cette ſueur avoit tous les caracteres d'une ſueur ſymptomatique. 1°. Elle ne ſe faiſoit pas à jour critique ; 2°. elle ne diminuoit pas la fiévre ; 3°. elle étoit trop copieuſe ; 4°. elle aggravoit les ſymptomes. Ceci eſt conforme à la doctrine d'Hippocrate. On ne l'oublie que trop dans la pratique, quand on s'applaudit, ou tout haut, ou en ſecret, ſur l'apparition de ces ſueurs qui conduiſent le malade au tombeau. On s'apperçoit, mais trop tard, que toute ſueur n'eſt pas ſalutaire.

Febricanti ſi ſudor accidit febre non deficiente malum. Hipp. aph. 56. ſect. 4. *Sudores etiam in diebus criticis oborientes vehementes & veloces periculoſi . . . . neceſſe enim eſt talem ſudorem prodire cum violentiâ, laboris exceſſu, & expreſſione diuturnâ.* Idem. aph. 5. ſect.

coction des urines ſembloient annoncer une maladie jugée ; cependant le pouls étoit naturel. Je ne pus diſſimuler que cet état n'étoit pas ſuffiſant pour me faire craindre quelque cataſtrophe imprévue ; au reſte l'indication la plus claire me parut l'évacuation des impuretés de l'eſtomac. Je conſeillai un minoratif pour le lendemain, la journée ſe paſſa des mieux, la nuit fut tranquille, mais le dimanche ſur les quatre heures du matin, nouvelle ſcene ; des anxiétés précordiales, l'oppreſſion, la paréſie du bras gauche, la diſtorſion de la bouche du côté droit, & la paralyſie de la langue ne frapperent qu'un ſeul & même coup. Je fus rappellé, j'arrivai ſur les neuf heures, quelques vomiſſemens avoient diminué ces accidens, la convulſion du pouls s'étoit convertie en intermittence, les urines étoient les mêmes que la veille, & n'ont pas varié depuis, non plus que le pouls. Le malade ayant les pieds dans l'eau, & la ligature aux deux pieds, je fis tirer du bras, huit onces d'un ſang vermeil, mais un peu diſſous, ce qui me donna lieu d'obſerver que les chairs étoient flaſques & mollaſſes. Une heure après je plaçai en lavage, un vomitif dont l'opération fut lente, mais copieuſe, l'évacuation par haut fut au moins d'une pinte, meſure de Paris, de bile pure, le remede n'opéra qu'une fois par le bas. Je voulus l'aider d'un lavement émollient, il

cauſa des tranchées très-violentes, une ſyncope, & fut rendu, la malade ſe trouva mieux, la langue devint plus libre, & le bras incomparablement moins engourdi, elle recommençoit à s'en ſervir. Le ſoir, pour diminuer l'érétiſme qu'avoient dû produire les efforts de ſept vomiſſemens laborieux, je fis prendre un julep antiſpaſmodique, dans lequel entroient quatre gouttes anodines de ſydenham, elle dormit toute la nuit, s'éveilla ſur les ſix heures, avec les apparences de la ſanté; mais quelle perfidie de la part de l'humeur morbifique! où attendre ſa malignité? Sur les ſept heures du matin ſurvient une affection comateuſe qui dure toute la matinée, avec mouvemens convulſifs dans les muſcles de la joue droite, & nouvelle ſtupeur du bras gauche. J'accuſois preſque les gouttes anodines de la naiſſance de ces nouveaux accidens; mais conſidérant la petite quantité d'opium qu'elles pouvoient contenir, ce qu'on peut évaluer à un tiers & même un quart de grain, je me raſſurai à cet égard, d'autant mieux qu'il étoit bien plus naturel de les imputer à la malignité de l'humeur inſidieuſe, qui avoit déja emprunté tant de maſques, & donné tant de fauſſes tréves pour aſſaillir plus ſûrement & plus inopinément la malade. Au reſte allarmé par ces incidens, j'appliquai ſur le midi, un véſicatoire à la

nuque. Les picottemens qu'il cauſa, emporterent la diſpoſition ſoporeuſe. Le ſoir, un grand tremblement, avec froid glacial & vomiſſement, cauſa de nouvelles allarmes; le pouls étoit concentré, & preſqu'éteint, la reſpiration tremblante, les anxiétés & les lipothymies étranges; le tremblement dura demi-heure, & le froid, deux heures & demie; ce ne fut qu'à force de linges chauds qu'on le diſſipa, la fiévre s'alluma, le vomiſſement s'opiniâtrant, je fis prendre la potion ſédative de Riviere, il ceſſa ſur les deux heures de la nuit, le ſommeil fut tranquille juſqu'au matin, la journée ſe paſſa ſans accident.

Je fis prendre le quinquina pour prévenir le retour d'un auſſi violent accès. Je m'y déterminai avec d'autant plus de confiance, que le type de la fiévre avoit été juſqu'alors intermittent anomale. Ce ne fut pas ſans un ſuccès apparent. Une ſuppuration abondante & très-infecte s'établit le ſoir aux véſicatoires, & continua les jours ſuivans. Le pus étoit verdâtre, la nuit fut des meilleures, & la matinée du mercredi; ſur le midi, les oppreſſions recommencerent par petits paroxiſmes ſuivis d'une pente invincible au ſommeil. Ces alternatives ſe répéterent cinq à ſix fois; le ſoir une oppreſſion conſidérable, avec froid au nez, au bras droit, aux deux genoux & aux pieds, fut

le prélude du retour de la fiévre. Un gros de quinquina avec un verre de vin, & quelques ſerviettes chaudes prévinrent la grandeur du froid & le tremblement, le front & les mains ſe couvrirent d'une ſueur collante, les étouffemens ne durerent qu'une demi-heure, & furent ſuivis d'un ſommeil tranquille une partie de la nuit. Le jeudi matin, les oppreſſions ne furent que paſſageres, quelques borborigmes ou quelques rots les diſſipoient. Le retour des oppreſſions me détermina à faire tirer deux poëlettes ſeulement de ſang à la ſaphene, ç'en fut aſſez pour ſoulager la malade, le reſte de la journée ſe paſſa de maniere à la croire en ſûreté, ſi tant de ſurpriſes ne m'avoient appris combien il falloit me tenir ſur mes gardes; d'ailleurs comment aurois-je pu ne pas me défier ? Je n'avois pas encore obtenu de criſe, & le pouls étoit toujours intermittent, c'étoit-là ma pierre de touche; la ſuppuration fut abondante ſur-tout le ſoir, la malade fit une ſelle liée, la nuit fut tranquille. Le vendredi toute la matinée ſe paſſa en cris importuns, arrachés par la douleur que cauſoit l'eſcarre du véſicatoire, en oppreſſions ſuivies de ſommeils courts & légers; la ſuppuration fut exceſſive, le ventre n'étoit pas libre, on ſervit deux petits lavemens de me[illegible], aux tiers de la ſeringue ſeulement, [illegible] calme ſe rétablit, la nuit fut telle

qu'on n'en pouvoit deſirer une meilleure. La malade ſe fatiguant des apozêmes de quinquina, j'y ſubſtituai l'extrait, il n'eut pas le même ſuccès ; car dès le ſamedi la ſuppuration commença à diminuer ; cependant la nuit ſe paſſa très-bien ; le ſoir nous eumes un accès ſans friſſon, la nuit fut agitée, avec oppreſſion d'eſtomac, rots flatulens, & plus d'altération que de coutume. Je ſubſtituai à l'eau rougie, une limonade minérale préparée avec le ſucre, & égales parties de nître, & d'eſprit de vin, *ad gratam aciditatem.* Sur les ſix heures du matin, il y eut du repos. Le dimanche, lundi & mardi ſe paſſerent bien, à quelques légeres oppreſſions près ; le mercredi, je laiſſai la malade ayant bon appétit, ſans fiévre depuis quatre jours, & preſque ſans ſuppuration. Je fis prendre avant mon départ, un minoratif qui, quoique revomi ſur le champ, ne laiſſa pas de procurer encore huit ſelles bilieuſes. Je fis ceſſer l'uſage de l'extrait de quinquina, dont la malade ſe rebutoit, & que je crus inutile. Pour cette fois je fus dupe des apparences d'un retour parfait à la ſanté ; cependant devois-je tant y compter ? point de criſe, point de ſalut, point de changement dans le pouls, ni dans les urines. Ne devois-je pas redouter la délireſcence de l'humeur ? Je partis dans la plus entiere ſécurité. Il ne ſe paſſa rien d'extraordinaire juſqu'au je[...]au

ſoir. Je ſus rappellé le vendredi 21 de grand matin ; la nuit avoit été horriblement agitée par une oppreſſion ſuffocante, avec crachats pituiteux, couleur de roſe, preſque ſans toux. Je trouvai l'oppreſſion encore aſſez forte par accès, le pouls foible & déprimé, les urines à l'ordinaire, la même intermittence dans le pouls, la peau fraîche, les jambes œdémateuſes, le ventre libre, les déjections liées, & très-louables. Je voulus tenter la ſaignée au pied que la malade demandoit avec les plus vives inſtances, s'en promettant autant de ſoulagement que de la premiere ; elle fut abſolument impoſſible. J'eus recours à celle au bras, déterminé par la ſeule conſidération des crachats qui dénotoient une inflammation profonde de quelque lobe des poumons, elle ne diminua ni l'intermittence du pouls, ni la continuité des cris plaintifs de la malade, ni la ſanguinolence de l'expectoration, la reſpiration ſeulement parut moins gênée. Couchée ſur le côté gauche, la malade ſe plaignoit de ſe ſentir les côtes comme briſées & douloureuſes, le nez & les levres étoient preſque toujours froids. J'appellai à mon ſecours M. Boullon, médecin d'Abbeville, dont les lumieres m'étoient néceſſaires. Ce ne fut qu'à ſon arrivée le ſamedi 22, qu'on avoua qu'on avoit répercuté le lait avec l'argile, & le vin[illegible] de vin. Nous fimes répeter la ſaignée,

avec les apparences d'un ſoulagement ſi marqué, que la malade pria qu'on lui ouvrit la veine. Il parut pendant quelques heures, qu'on n'avoit pas à s'en repentir; cependant tout le fruit que nous en tirâmes, fut la ceſſation de la ſanguinolence des crachats, la nuit fut mauvaiſe. Le dimanche, elle prit un lait de gomme ammoniac, diſſoute dans l'eau d'hyſſope, & quelques cueillerées d'un julep, dans lequel entroit l'oxymel ſcillitique; elle parut s'en trouver bien, elle eut un peu de repos la nuit, & moins d'oppreſſion; mais le moment approchoit où devoit ſe faire le dénouement d'une tragédie, dont les ſcenes avoient été ſi variées. Le lundi matin, une douleur du côté gauche lui arracha les cris les plus aigus, elle étoit entrecoupée de foibleſſes, accompagnée d'un froid univerſel, de la concentration du pouls, de ſueurs collantes, & de gargouillement dans la gorge, les ouvertures des ſaignées au pied étoient livides, l'ancienne même s'étoit rouverte, la ſeule eſcarre qui reſta du véſicatoire, large comme une piece de douze ſols, étoit gangréneuſe; tout étoit déſeſpéré; je m'épargnai le déplaiſir d'être ſpectateur d'une cataſtrophe ſi funeſte; cependant elle vécut encore juſqu'au mercredi matin.

L'hiſtoire de cette maladie nous apprend combien eſt dangereuſe la répercuſſion du

lait des nourrices. Eſt-il bien ſûr, me dira-t-on, que ce ſoit lui qu'on doive accuſer de cette multitude d'accidens ſi terribles & ſi répétés ? Cette dame n'étoit-elle pas malade avant la ſuppreſſion ? d'accord. Mais pourrai-je imaginer qu'il n'ait prêté de nouvelles forces à la maladie primitive, qu'il ne ſe ſoit fait une combinaiſon d'humeurs morbifiques, & qu'il n'en ait dû réſulter des ſymptomes nouveaux & plus dangereux. Le pourrois-je imaginer, ſur-tout dans une femme tellement inondée de lait, qu'elle étoit obligée de nourrir ſes enfans; quoiqu'un préjugé pervers ait depuis long-tems décidé, qu'il eſt indécent aux femmes de ſon état de prendre elles-mêmes ce ſoin. Il eſt donc impoſſible que le refoulement du lait n'ait été la principale cauſe de tant de déſordres. N'ai-je pas à regréter qu'on l'ait diſſimulé juſqu'au vingtieme jour ? D'autres indications réſultoient naturellement de cette connoiſſance, & auroient peut-être conduit par un chemin plus ſûr à la guériſon. J'aurois plus inſiſté ſur les évacuans, ils auroient détourné le lait de la tête & de la poitrine; les eaux de caſſe, avec le tartre vitriolé, *alternis diebus*, les apozêmes de quinquina, toutes les après-midi, auroient entraîné une partie des ſaburres laiteuſes, & corrigé le reſte. Que ſçais-je, ſi je n'ai pas également à me reprocher la complaiſance avec laquelle j'ai

conſenti à la ceſſation des apozêmes de quinquina ; car c'eſt de ce moment que date la diminution ſubite & conſidérable de la ſuppuration. C'étoit un égoût ſalutaire de l'humeur la plus infecte. N'eſt-il pas naturel de préſumer, qu'à la fin les reſtes de l'humeur deſtinée à cette évacuation n'ont pu que porter les déſordres les plus affreux dans l'économie animale. L'expérience a convaincu tous les praticiens attentifs, que jamais le malade n'eſt plus en ſureté que quand les véſicatoires fourniſſent, je ne dis pas un ſuintement ichoreux, mais une ſuppuration abondante, & qu'ils n'ont jamais plus à craindre que quand cette ſuppuration ceſſe ou diminue ſubitement, avant l'expulſion morbifique, par toute autre voie qui ſoit dans l'ordre de la nature. Or c'étoit ici le quinquina qui procuroit l'abondance de la ſuppuration ; elle a commencé, & elle ceſſe avec lui. Il étoit donc un remede eſſentiel, & j'ai eu tort de me laiſſer vaincre par les importunités de la malade, pour y ſubſtituer un extrait qui n'avoit pas les mêmes vertus.

Je tire de cette obſervation une autre vérité plus importante dans la pratique des maladies aigues. On voit les ſymptomes ſe relâcher, s'éclipſer même preſque totalement ; on voit les ſignes de la ſanté reparoître, le ſommeil, la tranquillité de l'eſprit & du corps, l'appétit renaître, on

apperçoit des ſignes de coction, qui ne paroiſſent pas équivoques. On ſe félicite. Ce bien-être dure cinq à ſix jours. On chante victoire ; mais que le repentir ſuit de près un pronoſtic trop hazardé. Il reſtoit quelques ſymptomes dont on ne ſe défioit pas aſſez : ici, par exemple, c'étoit l'intermittence du pouls, & la continuité de la turbulence des urines. C'eſt un feu mal éteint qui va cauſer un nouvel embraſement. * Il faut donc, pour s'aſſurer ſur la criſe, qu'elle ſoit entiere, que l'humeur ſoit totalement évacuée par les voies convenables aux deſſeins de la nature : il faut en un mot réunir le concours de tous les ſignes de coction, voir l'expulſion de l'humeur, & l'extinction de tous les ſymptomes ; ſans cela, ce n'eſt qu'une fauſſe paix. C'eſt ſur-tout dans les fiévres malignes que ces regles trouvent leur application. Ce n'eſt qu'à force d'avoir été trompé par les plus flatteuſes eſpérances, qu'on apprend à ne l'être plus.

* *Quæ poſt criſim relinquuntur, recidivos morbos facere conſueverunt.* Hipp. aph. 12. ſect. 2.

OBSERVATION

Sur une cécité ſubite ſurvenue à une Demoiſelle âgée de dix-huit ans, par M. BERTRAND, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris.

Mademoiſelle G... âgée de dix-huit ans, d'un tempérament aſſez fort, fut priſe de ſes regles le 23 Février 1758, tems auquel elles avoient coutume de paroître; elle fut ſaiſie en même tems d'un friſſon qui fut ſuivi de chaleur, & qui ſe termina par une ſueur. Le 24 elle ſentit un peu de mal-être, ſans cependant avoir de fiévre. Le 25, le friſſon reprit à la même heure, la chaleur ſuccéda, l'un & l'autre furent plus marqués & plus forts, & la ſueur fut plus abondante. Le 26 ſe paſſa ſans fiévre; cependant avec plus de mal-être que le 24.

La malade étoit pour lors à la campagne, on la fit revenir, & je fus mandé le 27 pour la voir; le friſſon ne lui avoit point encore pris, le pouls étoit lourd, plein, plus fréquent qu'il ne doit être, ſans cependant de fiévre marquée. On me dit que les regles couloient encore tant ſoit peu, & qu'elles avoient été moins abondantes que de coutume. Le friſſon prit à la même heure que

le 25; mais il fut plus fort, & la chaleur ſuccéda plus vive que dans les accès précédens. Je fis faire alors une ſaignée au pied, tant à cauſe d'une légere douleur de tête que reſſentoit la malade, que par rapport à la diminution que l'on avoit remarquée dans les regles, la nuit fut aſſez calme. Le 28 au matin, je fis réitérer la ſaignée au pied, & le pouls étant dur & plein, le même jour au ſoir, j'en fis faire une troiſieme; pendant ce tems la malade obſervoit la diette la plus exacte, étoit au bouillon léger, à une tiſanne délayante, & un peu inciſive, & prenoit des lavemens toutes les trois heures. Le ſang qu'on lui avoit tiré, étoit ſec, abondant en partie rouge. Le premier Mars, le friſſon prit à huit heures du matin, dura juſqu'à onze heures, la chaleur ſurvint enſuite, mais moins violente que le 27. La malade s'endormit un demi-quart-d'heure vers deux heures, & fut fort étonnée, en s'éveillant, de ne plus voir, quoique les yeux ouverts; la pupille étoit alors fort dilatée, elle avoit un mouvement ſenſible de contraction & de dilatation; mais la malade n'avoit aucune ſenſation, quoique l'on approchât la lumiere aſſez près de ſes yeux, pour qu'elle ſentît la chaleur de la bougie. Le chagrin de perdre la vue, lui concentra alors le pouls, à peu-près comme on le remarque chez les femmes qui ont un accès violent de vapeur. Je la

raſſurai, fondé ſur le mouvement ſenſible que je remarquai dans la pupille. La tranquillité que lui donna la promeſſe que je lui fis, qu'elle ne reſteroit point aveugle, développa ſon pouls, & la fiévre reprit avec plus de violence qu'elle ne l'avoit encore eue. A ſix heures, la fiévre baiſſa, & la vue revint par dégrés, au lieu qu'elle s'étoit perdue tout à coup. Les lavemens firent beaucoup d'effet dans la nuit. Le 2 au matin, je lui fis prendre quatre grains de tartre ſtibié, dans deux gobelets d'eau, ils exciterent cinq ou ſix vomiſſemens; lorſqu'ils furent paſſés, & que l'eſtomac fut raſſuré, je lui fis donner deux onces de manne, l'évacuation fut abondante, & la nuit calme. Le 3, le friſſon reprit, mais beaucoup plus léger, la chaleur succéda, mais moins vive & moins longue; il y eut encore une petite altération dans la vue, mais peu ſenſible, & qui dura peu. Le 4, je la mis à l'uſage du quinquina purgatif. Le 5, il y eut encore un petit reſſentiment de fiévre; mais l'uſage du quinquina purgatif, pluſieurs purgations, & un opiat fébrifuge & un peu purgatif, ont mis la malade en état de ſortir le 11 ou 12 Mars; je lui ai cependant fait continuer juſqu'au 24, le quinquina avec la rhubarbe & un peu de limaille d'acier, tant pour purifier le levain de la fiévre, que pour le détruire, & réparer la foibleſſe que lui avoient

occaſionné les différens remedes que j'avois cru devoir employer : mon intention en même tems étoit de faire venir les regles au tems marqué. Tout a réuſſi, comme je l'eſpérois ; les regles ont paru le 23, & la malade a repris ſes forces & ſon embonpoint ; elle jouit maintenant de la plus parfaite ſanté.

OBSERVATION

Sur une rupture du cœur, par M. HAZON, *docteur-regent de la faculté de médecine de Paris.*

Un homme âgé de ſoixante ans, d'un tempérament robuſte, ayant ſouffert pendant trois mois des douleurs très-vives à la région lombaire, que l'on ſoupçonnoit être néphrétiques, mourut ſubitement pendant la nuit, ſans agonie.

On l'ouvrit, on apperçut une très-grande quantité de ſang épanché dans la cavité de la poitrine ; ayant examiné le cœur, il fut trouvé d'une groſſeur double de l'ordinaire ; il égaloit la groſſeur d'un cœur de bœuf ; l'ouverture étoit au ventricule droit, & fort large. Il eſt ſans doute étonnant que cette rupture ne ſe ſoit pas faite beaucoup plutôt, & que ce cœur ait ſoutenu ſi long-tems ces mouvemens de ſyſtole & de diaſtole; les fibres

de toute ſa ſubſtance étoient molles, & n'avoient pas plus de conſiſtence que de la charpie ou de la filaſſe. Le malade n'avoit jamais eu de palpitation ni d'intermittence dans le pouls; on ne trouva point non plus de concrétion polipeuſe; on ne peut attribuer cette dilatation du cœur à quelque effort de vomiſſement, le malade n'en avoit fait aucun dans cette maladie. Soupçonneroit-on la raréfaction du ſang que l'on avoit occaſionnée par la grande quantité d'opium que l'on avoit été forcé de donner au malade? La douleur de la région lombaire à la premiere vertebre, devenoit tous les ſoirs ſi inſupportable, & augmentoit à un tel dégré pendant la nuit, qu'on n'avoit trouvé de reſſource pour la calmer, que dans l'opium, que l'on étoit contraint d'augmenter tous les ſoirs: le malade étoit à ſa cent cinquante-ſixieme goutte de laudanum liquide, lorſqu'il eſt mort.

Les reins que l'on avoit ſoupçonnés être malades, à cauſe de la ſituation fixe de la douleur, étoient très ſains: les ſymptomes de la néphrétique n'étoient point univoques, & dans les conſultations, on étoit aſſez d'accord que la cauſe néphrétique étoit fort équivoque: on trouva la cauſe de la douleur, dans une carie de la premiere vertebre lombaire, carie que je ne peux pas décrire, parce que, comme il y a fort long-tems que cette obſervation eſt

paſſée, je ne l'ai plus aſſez préſente à l'eſprit.

Pluſieurs ont prétendu qu'une cauſe vérolique ancienne mal guérie, auroit pu faire cette impreſſion ſur le cœur de cet homme, auſſi-bien que ſur la vertebre, par le vice des liqueurs.

OBSERVATION

Anatomique ſur un eſtomac trouvé dans la poitrine, par M. MARÇELLIN BONNET, chirurgien patenté de la royale univerſité de Turin, démonſtrateur d'anatomie, & chirurgien juré à Limoux en Languedoc.

Le vingt-huitieme Mars 1758, Catherine Calvet, ſœur converſe chez les Dames religieuſes Hoſpitalieres de Limoux, mourut d'une fiévre inflammatoire, qui paroiſſant devenir épidémique, détermina MM. Douſten, & Captier, docteurs en médecine de Montpellier, à faire l'ouverture de ce cadavre, pour découvrir la maladie & les parties affectées. Je fus mandé pour faire ladite ouverture, que je fis. Je ſéparai les tégumens, les muſcles, & le péritoine, pour viſiter exactement les inteſtins, & les autres viſceres. Nous vimes d'abord que le foie

s'étendoit juſqu'à l'hypochondre gauche ; en ſoulevant le petit lobe, nous fumes ſurpris de ne pas voir le ventricule, mais ſeulement un petit inteſtin qui traverſoit le diaphragme, à l'endroit de l'orifice ſupérieur de l'eſtomac. Je ſoulevai le ſternum, après les inciſions ordinaires. Nous fumes ſurpris de voir ſortir une grande quantité de ſang ; ce ſang venoit du cœur que j'avois coupé avec le ſcapel, parce qu'il étoit adhérent par le pericarde, au ſternum, & ſoutenu dans cette ſituation, par un ſac membraneux, & en partie charnu, qui formoit un cylindre d'environ huit pouces de long, ſur quatre de diametre, poſé tranſverſalement ſur le diaphragme, traverſant le mediaſtin, & ſe terminant à chaque bout par deux eſpeces de demi-globes, appuyés de chaque côté ſur le poumon ; c'étoit l'eſtomac. L'æſophage étoit poſé directement au centre de ce corps, & étoit perpendiculaire au petit inteſtin que j'ai nommé, qui traverſoit le diaphragme, & qui faiſoit l'office de pilore. Ce petit inteſtin avoit auprès du diaphragme, un muſcle orbiculaire, un ſphincter bien marqué ; la bile étoit portée dans le duodenum, qui étoit au centre de l'abdomen, par le canal cholédoque qui étoit beaucoup plus long que dans l'état naturel, le pancréas au contraire ne fourniſſoit aucun conduit qui [illegible]

ſaillie, il étoit adhérent à cet inteſtin. Le peu de tems que nous mîmes à viſiter ce cadavre, ne pouvant faire autrement, a fait qu'il nous eſt échapé beacoup de circonſtances que nous aurions pu rapporter.

Ces défauts de conformation n'avoient aucun rapport à la maladie dont cette ſœur converſe eſt morte; mais cela lui cauſoit depuis quinze ans, un défaut de reſpiration après le repas, & ſouvent des vomiſſemens, parce que le poumon, le diaphragme, & l'eſtomac étoient réciproquement gênés dans leurs fonctions.

LETTRE A M. VANDERMONDE,

Par M. LOUIS, chirurgien-major-adjoint de l'hôpital de la Charité de Paris, ſur la guériſon d'un homme qui s'eſt coupé tout ce qui caractériſoit ſon ſexe.

Bien des gens ont ſçu, Monſieur, l'avanture d'un garçon ſerrurier qui s'eſt mutilé complettement, à Arnouville, le deux Juillet de cette année, & qu'on apporta le ſurlendemain à l'hôpital de la Charité, où je l'ai traité. Avant que de vous communiquer ce fait, que vous jugez intéreſſant, j'ai cru devoir relire avec attention les obſervations les plus récentes, ſur des cas à-peu-près ſemblables, afin de profiter des vues de ceux qui en ont donné l'hiſtoire. J'ai été ſurpris de la prolixité avec laquelle ils diſſertent ſur la cauſe morale de l'événement, & de leur briéveté ſur les conſidérations chirurgicales. On penſe n'avoir pas manqué le point frappant de l'obſervation, en diſant que la plaie a été guérie par les ſecours ordinaires, & qu'il n'eſt ſurvenu aucun accident : mais peut-on ſe réſoudre à écrire un fait en trois lignes ? Il faut, à quelque prix que ce ſoit, donner un peu d'étendue

à la narration, & l'on trouve une reſſource à raiſonnemens, dans le motif qui a porté ces hommes à armer leurs propres mains contr'eux-mêmes. Plutôt que de ſe répandre en moralités ſur le cas particulier, & d'allonger le récit par des lieux communs; on auroit pu rappeller les motifs qui ont porté différens hommes à ſe retrancher eux-mêmes les organes de la virilité. Les auteurs anciens & modernes en donnent des exemples, & c'eſt un chapitre à faire dans l'hiſtoire de l'eſprit de l'homme; que les extravagances qu'il eſt capable de faire par emportement, ou de méditer de ſens froid, ſous des prétextes qu'il croit plauſibles. Les uns ſe ſont dégradés de l'humanité par un eſprit de dévotion, comme *Origene*, dans la penſée de ſe rendre plus agréables à Dieu, & plus capables de travailler à leur ſalut. Votre Journal a rapporté quelques faits pareils, qui ſont des monumens de la fauſſeté, & de la foibleſſe de l'eſprit humain.

La prudence, ou plutôt la fauſſe apparence de cette vertu, a porté des hommes au même excès. Lucien nous apprend qu'un jeune homme d'une beauté peu commune, obligé d'accompagner la reine Stratonice dans un long voyage, prévoyant le danger de ſa ſituation, & dans la crainte de donner priſe à la médiſance, eut la précaution de ſe couper les parties, qui pouvoient ſervir

de fondement aux ſoupçons : il les mit dans une boëte cachetée, qu'il pria le Roi de lui garder juſqu'à ſon retour, en diſant qu'il lui confioit le dépôt de ce qu'il avoit de plus précieux. L'événement juſtifia la précaution qu'il avoit priſe. Lucien ajoûte que les amis intimes de ce jeune homme, voulurent partager avec lui cette diſgrace, & que pour le conſoler, ils ſe rendirent volontairement les compagnons de ſon infortune ; cette marque d'attachement & d'amitié reſſemble fort à une fable.

On lit dans Montagne, l'hiſtoire d'un homme qui s'eſt fait eunuque, par un motif dont la cauſe n'a peut-être pas produit une ſeconde fois un effet auſſi fâcheux. Un jeune gentilhomme étoit parvenu à ſéduire ſa maîtreſſe ; mais il ne put profiter de ſa conquête. Mortifié de cette avanture, il ſe mutila en arrivant chez lui, & envoya à ſa maîtreſſe, les parties qui lui avoient déſobéi dans ſes deſirs, comme une victime ſanglante, capable d'expier l'offenſe qu'il croyoit lui avoir faite. Le même auteur raconte l'action d'un payſan de ſon voiſinage, qui ſe fit eunuque, par une raiſon bien différente ; ſa femme étoit extrêmement jalouſe de lui. Laſſé du mauvais accueil qu'elle lui faiſoit ordinairement, il ſe coupa, avec une ſerpe, les parties qui lui donnoient de l'ombrage, & les lui jetta au nez. Voilà une femme bien

punie ! Ces exemples, & pluſieurs autres tirés de *Zuingerus*, dans l'excellent ouvrage qu'il a intitulé : *Theatrum vitæ humanæ*, ont été recueillies par feu M. Ancillon, miniſtre François proteſtant, refugié à Berlin, dans ſon traité des eunuques, imprimé en 1707.

Le garçon ſerrurier d'Arnouville, n'a à ſe reprocher aucun des motifs que je viens d'alléguer. Quelques jours avant ſon accident, il s'étoit donné un coup à la tête, dans une chûte de ſa hauteur, en deſcendant un eſcalier. La commotion du cerveau ne fut pas aſſez forte pour lui faire perdre la connoiſſance ; mais il en devint triſte, rêveur, fuyant ſes camarades : ſon imagination les lui repréſentoit toujours prêts, ou à ſe moquer de lui, ou à lui jouer quelques tours. Ils l'abandonnerent à ſa manie : ſeul dans la chambre, pendant qu'ils étoient à ſe divertir le dimanche, deux de Juillet, à ſept heures du ſoir ; ce garçon en ſe promenant, apperçut un raſoir ſur une planche, il le prend & l'ouvre, ſans ſçavoir ce qu'il alloit faire ; un inſtant après, il ſe coupa d'un ſeul coup, & très-exactement, au niveau du ventre, tout ce qui caractériſe la virilité. Il fit encore quelques tours dans la chambre, ſans aucune réflexion. Le ſang qu'il perdoit e[illegible] quantité, l'affoibliſſoit inſenſiblement : [illegible]ntoit ſa tête ſe débarraſſer, & les idées redevenoient nettes, à meſure que le ſang

couloit. La raiſon lui revint avant que d'avoir perdu toutes ſes forces : il ſe jetta ſur ſon lit ; quelqu'un entra preſqu'au même inſtant, & appella du ſecours. Un chirurgien arrêta le ſang aſſez facilement, par un appareil ſimple ; l'hémorragie étoit déja fort diminuée par les cauſes naturelles. On tranſporta ce bleſſé le troiſieme jour, à l'hôpital de la Charité. Il jouiſſoit du ſens & de la raiſon, & me parut avoir plus de honte, que de regret de ſon état. Son pouls étoit tranquille ; il n'y eut pas la plus légere inflammation, ni le moindre mouvement de fiévre. La plaie avoit à peine le diametre d'un écu de ſix livres, dans les premiers jours : elle ne préſentoit pas d'autre indication que les plaies ſuperficielles où la déperdition de ſubſtance n'eſt qu'à la peau : la ſuppuration fut aſſez légere, & la cicatrice ſe fit ſans obſtacle : la guériſon fut parfaite en ſix ſemaines.

Ce fait peut donner lieu à pluſieurs réflexions utiles. On ne propoſera certainement pas cette opération contre les vertiges & les accidens des commotions du cerveau ; mais cette obſervation montre l'utilité de la ſaignée dans ce cas ; & ce que l'on n'obtient point de pluſieurs ſaignées ordinaires, ſeroit peut-être le fruit d'une ſeule ſaignée très abondante, comme on les pratiquoit du tems d'Hippocrate, juſqu'à la ſyncope. Cet

exemple, joint à ceux qu'on a déja ſur cet objet, ſervira à perfectionner l'opération de la caſtration. On ſçait qu'elle eſt ſouvent ſuivie d'accidens formidables dans l'homme, & qu'elle réuſſit preſque toujours ſur les animaux. On ne peut attribuer ces convulſions affreuſes, qui attirent l'inflammation & la gangrene, après avoir troublé l'œconomie animale, par l'inſomnie, la fiévre, le délire, &c. On ne peut, dis-je, attribuer ces accidens qu'à la ſenſibilité des parties nerveuſes, irritées par la ligature qu'on fait au cordon des vaiſſeaux ſpermatiques, pour arrêter l'hémorragie; cette ligature eſt inutile, & dès qu'on peut s'en paſſer, il ne reſte plus de raiſons pour la pratiquer; je m'en ſuis abſtenu plus d'une fois ſans aucun inconvénient : l'os pubis offriroit un point d'appui ſuffiſant pour arrêter, par compreſſion, l'hémorragie d'un artere plus conſidérable que l'artere ſpermatique.

L'amputation de la verge, & la cure que cette opération exige, ſe préſentent ſous un point de vue plus ſimple, d'après les réflexions que ce fait m'a fournies. Scultet, qui avoit connu à Padoue un homme à qui l'on avoit coupé le membre viril avec ſuccès, fit cette opération en 1635, à un bourgeois de la ville d'Ulm, à l'occaſion de la gangrene dont cette partie étoit attaquée. Il coupa dans le vif avec un biſtouri, arrêta

l'hémorragie avec le fer ardent, & mit une cannulle dans le canal de l'uretre, pendant la cure qui a été heureuſe & de peu de durée. La chirurgie de nos jours, devenue plus douce dans ſes moyens, rejettera d'abord l'uſage du feu dans ce cas, à moins que la mortification n'ait fait des progrès au-delà de la partie qu'on peut amputer; mais alors ce ne ſera point dans la crainte de l'hémorragie qu'on employeroit ce moyen, mais pour brûler des chairs gangréneuſes & empêcher le progrès de la pourriture.

Ruiſch parle dans la trentieme de ſes obſervations anatomiques & chirurgicales, de l'amputation de la verge, à un payſan qui y avoit un cancer ulcéré, de la groſſeur du poing. On introduiſit une ſonde par l'uretre dans la veſſie; on lia fortement le membre viril au-deſſus du mal, avec un cordon aſſez mince, mais très-fort; cette ligature fut très-douloureuſe: le lendemain on fit une ſeconde ligature, pour avancer la mortification de la partie affectée. On ne fit l'amputation que le cinquieme jour, lorſque la partie fut tombée tout-à-fait en ſphacele. On laiſſa la ſonde dans la veſſie encore pendant un ou deux jours. Après la guériſon, on a donné à cet homme un tuyau d'ivoire, qu'il ajuſtoit au bas du ventre, lorſqu'il vouloit rendre ſon urine, de peur de mouiller ſes habits.

L'opération de Ruiſch a été fort longue,

& fort douloureuſe ; la ſection avec un inſtrument tranchant, eſt l'affaire d'un clin d'œil. La méthode de Scultet eſt donc préférable, & l'on ne voit pas ſur quelles raiſons Ruiſch a pu fonder le procédé qu'il a tenu. Il a été ſuivi en 1743, à l'hôpital de Florence par M. Philippe *del Riccio*, dans un cas où la néceſſité de l'amputation n'étoit pas trop prouvée. Quoi qu'il en ſoit, on ſe détermina à lier la partie ſur une cannulle d'argent, les douleurs furent fort vives ; la partie ne tomba que le neuvieme jour. Le malade fut parfaitement guéri le vingt-troiſieme. M. Pallucci qui donne ce fait dans ſes obſervations, dit qu'on ait ſoin de conſerver l'extrémité de l'uretre avec un petit bourdonnet un peu dur, de figure conique. Ruiſch a ſupprimé la ſonde deux jours après la chûte des chairs gangrénées ; elle étoit abſolument néceſſaire dans l'uſage de la ligature, qui a étranglé la partie pendant cinq jours. Pendant la cure, il s'eſt paſſé de la cannulle. Scultet s'en eſt ſervi ; j'ai auſſi employé une cannulle dans les premiers jours ; le malade foible & tranquille, n'en étoit point incommodé ; mais lorſque les forces furent un peu rétablies, le jet de l'urine chaſſoit la cannulle : je l'ai ſupprimée le huitieme jour ; le malade levoit l'appareil quand il vouloit uriner, & il n'y a eu aucun inconvénient de cette part. Fabrice d'Aquapen-

d'Aquapendente recommande d'engager un petit tuyau de plomb dans le conduit de l'urine, après l'amputation de la verge. J'ai reconnu que cette précaution étoit ſuperflue; c'eſt ſeulement dans les derniers jours de la cure, qu'il eſt à propos de mettre une petite bougie dans l'orifice, pour qu'il ne ſe fronce pas; le jet de l'urine en ſeroit dardée plus loin; mais il y a de l'inconvénient à laiſſer diminuer le diametre du canal à ſon extrémité. A l'égard du tuyau d'yvoire, que M. Ruiſch a conſeillé à ſon malade, après la guériſon; il eſt de l'invention d'Ambroiſe Paré, qui en donne la figure & la deſcription, au chapitre IX de ſon 23e livre. J'ai vu faire à l'hôpital militaire de Metz, l'amputation de la verge, près du ventre, par mon pere, il y a plus de vingt-cinq ans, à un tambour du régiment de Lyonnois. On lui fit faire une cannulle de cuivre, comme celle de Paré; c'étoit un aqueduque dont il ſe ſervit pour piſſer dans les rues. Paré ne la propoſe même que pour cette circonſtance, en diſant que ceux qui ont entiérement perdu la verge juſqu'au ventre, ſont en peine lorſqu'ils veulent uriner, & ſont contraints de s'accroupir comme les femmes. Cette néceſſité n'eſt pas démontrée. Le canal de l'uretre n'a point d'action pour chaſſer l'urine. L'amputation de la

verge ne retranche aucune des parties qui ſervent à l'expulſion de ce liquide. Auſſi le garçon ſerrurier piſſe-t-il en jet à une aſſez grande diſtance du corps : il eſt ſeulement obligé d'eſſuyer les dernieres gouttes ; inconvénient dont la cannulle ne le diſpenſeroit pas.

J'ai l'honneur d'être, &c.

EXAMEN CHYMIQUE

Du ſel, auquel on a voulu donner le nom de véritable ſel alcali fixe de Rhinoceros, par M. MARGGRAF, docteur en médecine.

I. Il n'y a pas long-tems que l'on m'a remis un petit vaſe de verre, plein d'une certaine poudre ſaline, ſur lequel celui qui l'avoit envoyée, avoit écrit : *Sel alcali fixe de Rhinoceros.* On me chargea de ſoumettre à un examen chymique la nature de ce ſel, dont on diſoit beaucoup de merveilles dans un petit écrit qui y étoit joint, l'auteur aſſurant qu'il l'avoit tiré de l'urine de ce Rhinoceros, dont il étoit le conducteur & le maître. Je me mis donc en devoir de faire à ce ſujet les eſſais convenables, afin d'en préſenter enſuite mon rapport au public.

II. D'abord le nom que l'auteur donne à ce ſel, m'a engagé à en prendre une portion que j'ai exactement pilée dans un mortier de verre, avec la moitié de ſel ammoniac, en humectant un peu ce mêlange avec de l'eau chaude, pour découvrir s'il en ſortiroit une humeur volatile; mais mes narines n'ont pas ſaiſi le moindre indice d'odeur urineuſe. Cette ſeule expérience m'a ſuffiſamment convaincu que ce ſel ne pouvoit porter en aucune maniere le nom de ſel alcali fixe. Je n'ai point pu y trouver non plus de ſel ammoniac, ni rien d'ammoniacal, puiſque l'ayant pilé avec un ſel alcali fixe pure, il n'a pas donné le moindre indice d'urineux; & même dans toutes les autres épreuves il n'a rien du tout fait voir d'alcalin.

III. Au contraire il a montré manifeſtement une diſpoſition acide. Ayant diſſous une quantité de ce ſel dans de l'eau diſtillée, & l'ayant filtrée, cette ſolution, en y verſant de la ſolution de ſel alcali fixe, a non ſeulement conçu de l'efferveſcence; mais même, en laiſſant tomber une ſeule goutte de ladite ſolution ſur du fer poli, elle l'a manifeſtement rongé, & y a laiſſé une tache cuivreuſe, quoique fort petite; & même ce ſel, mêlé avec le ſel alcali volatil, a produ[it] une efferveſcence.

IV. Il s'agiſſoit donc préſentement de rechercher de quelle nature étoit cet acide. Pour cet effet je mis deux dragmes de ce ſel dans une petite retorte de verre garnie; après quoi y ayant adapté un récipient, & luté les ouvertures, j'en ai entrepris la diſtillation par dégrés à un feu découvert. Les vaiſſeaux étant enſuite réfroidis, j'ai trouvé dans le récipient environ vingt grains d'un eſprit qui ſentoit fortement le ſoufre. Cet eſprit entroit dans une efferveſcence manifeſte avec la ſolution du ſel alcali fixe; & l'ayant mêlé avec un ſel alcali fixe diſſous dans de l'eau, juſqu'à une ſaturation complette, j'y verſai encore un peu d'eau, je procurai l'évaporation, je le diſpoſai à la cryſtalliſation, & j'obtins un tartre vitriolé ordinaire. Cela faiſoit voir bien clairement qu'il y avoit dans ce ſel un acide vitriolique.

V. Mais, comme de la maniere ſuſdite tout l'acide ne me paroiſſoit pas avoir paſſé par la diſtillation; après avoir briſé la retorte, j'en tirai le réſidu qui y étoit contenu, fort compact & tout-à-fait blanc, peſant quatre ſcrupules, & dix grains. Ayant premiérement pilé ce réſidu dans un mortier de verre, je le fis diſſoudre dans de l'eau diſtillée, & je filtrai la ſolution,

qui laiſſa dans le filtre une très-petite quantité de terre blanche ; j'employai l'évaporation pour diſpoſer cette ſolution filtrée à la cryſtalliſation, & il ſe forma des cryſtaux, en partie tirant ſur le blanc, & en plus grande partie un peu ſur le verd, leſquels à la vue & au goût me parurent être d'une nature aluminoſo-vitriolique.

VI. Je fis diſſoudre de nouveau entiérement ces cryſtaux dans l'eau, & ſur cette ſolution j'en verſai peu à peu une de ſel alcali fixe : alors il ſe fit une forte effervefcence ; & une quantité médiocre de terre jaunâtre, en ſe précipitant, gagna le fond. Ce mélange parfaitement ſaoulé de ſel alcali fixe, fut filtré ; & la terre qui reſta dans le filtre, ayant été édulcorée, j'obſervai qu'elle étoit manifeſtement martiale. Je fis évaporer la leſſive claire qui avoit été filtrée pour la diſpoſer à la cryſtalliſation ; ce qui étant fait, j'obtins de nouveau un tartre vitriolé ordinaire. Cette expérience fournit un nouvel indice que ce ſel, quoiqu'on l'expoſe à l'action d'un feu couvert, conſerve encore un acide vitriolique.

VII. De plus, je mêlai une dragme de ce ſel, avec partie égale de nître dépuré

pur ; j'ai mis ce mixte dans une retorte garnie, & y ayant adapté le récipient, je conduiſis la diſtillation par dégrés juſqu'à l'incandeſcence. Depuis le commencement juſqu'à la fin de la diſtillation, il s'éleva des vapeurs rouges. Tout étant réfroidi, je trouvai dans le récipient un eſprit acide de nître, dégagé du nître par le prétendu ſel de Rhinoceros. Cet eſprit ſaoulé d'une leſſive de ſel alcali fixe ſe mit d'abord en cryſtaux, qui étoient ſemblables au plus beau nître. Je fis diſſoudre dans de l'eau diſtillée chaude la maſſe ſaline, d'un brun tirant ſur le rouge, qui étoit reſté dans la retorte; je fis évaporer cette ſolution auparavant filtrée, & je la diſpoſai à la cryſtalliſation : alors il ſe forma des cryſtaux, qui étoient parfaitement ſemblables à ce ſel qu'on nomme chez les apothicaires, *arcanum duplicatum*, & qui eſt préparé du *caput mortuum* de l'eau-forte.

VIII. Qu'il y aît un acide vitriolique mêlé au prétendu ſel de Rhinoceros ; c'eſt ce que démontre encore le mêlange de ce ſel, diſſous dans l'eau, avec les terres calcaires miſes en ſolution dans d'autres acides. La ſolution de craie, par exemple, faite dans l'acide du nître, ſi l'on y verſe la ſolution du ſel de Rhinoceros, ſe pré-

cipite dans un moment, & fournit un magiſtere ſelénitique ; ce que produiſent pareillement tous les ſels moyens, dans leſquels ſe trouve un acide vitriolique. La ſolution du ſel de Rhinoceros précipite auſſi ſur le champ la ſolution de Saturne ; mais je n'ai pu obſerver aucune précipitation ſenſible dans la ſolution d'argent & de mercure.

IX. Enfin, j'ai mêlé la ſolution du ſel ſuſdit avec cette leſſive qu'on prépare du ſel alcali fixe, & du ſang deſſéché par voie de calcination, & qu'on emploie pour faire le bleu de Berlin : ce qui étant fait, j'ai remarqué que, cette leſſive étant verſée, il tomboit auſſi-tôt au fond du vaſe un beau précipité bleu ; indice manifeſte qu'il y a du fer mêlé dans notre ſel.

X. Tout ce qui vient d'être rapporté au ſujet de ce qu'on a voulu nommer ſel alcali fixe de Rhinoceros, & les différentes épreuves auxquelles il a été ſoumis, découvrent aſſez à tous ceux qui ſont verſés dans la chimie, ce que c'eſt que ce ſel merveilleux & tant vanté, de quelles parties eſſentielles il eſt compoſé, & quel effet il eſt capable de produire ſur le corps humain. Il ſera en même tems très-facile de comprendre que ce ſel n'a dû en aucune façon être nommé

ſel alcali fixe, & qu'il eſt impoſſible qu'il ait été préparé de l'urine de Rhinoceros; à moins qu'il ne ſe trouvât quelqu'un qui oſe ſoutenir que l'alun & le vitriol de Mars chargé de quelques particules de cuivre, forment un ſel alcali fixe, & que des ſels de cette nature peuvent exiſter dans le corps d'un ſemblable animal; ce qui, autant que je puis en juger, ſeroit tout-à-fait difficile à démontrer.

CONSTITUTION ÉPIDEMIQUE

Qui a regné à Taraſcon en Provence, pendant le printems de 1758, par M. MOUBLET, bachelier de la faculté de Paris, & médecin de la faculté de Montpellier.

Hippocrate, perſuadé de l'action & de la puiſſance de l'atmoſphere ſur le corps humain, attribuoit toutes les maladies au vice de l'air. Il reconnoiſſoit dans ſa pureté, le principe & l'intégrité du mouvement animal, & dans ſes altérations, la cauſe & le germe de ſes dérangemens, & de ſon extinction. Ce grand homme étoit ſi attentif à la variété des tems, & à l'intempérie des ſaiſons, qu'il prétendoit prédire toutes les maladies populaires, leur nature, leurs phénomenes, leur durée, & les iſſues qu'elles doivent avoir.

Il ne ſuffit pas cependant de remarquer les maladies qui arrivent dans un pays; on doit encore les comparer avec celles qui ont paru dans des régions éloignées, obſerver leur caractere, leur type, les rapports qu'elles conſervent entr'elles, les circonſtances des tems qui les ont procurées, les accidens qui les ont accompagnées, pour leur appliquer la méthode curative la plus appropriée.

Car quoiqu'il y ait une température propre & naturelle à chaque climat, tant de cauſes peuvent contribuer à rendre les ſaiſons inégales & dérangées, qu'il peut arriver en un même ou différens tems, une telle conſtitution d'air, dans les pays les plus éloignés, qu'elle y produiſe les mêmes maladies.

C'eſt ainſi que cette contrée de la baſſe-Provence, a été cruellement affligée à la fin de l'hiver paſſé, & durant le printems, d'une épidémie à-peu-près ſembable à celle qu'Hippocrate nous décrit dans le troiſieme ch. du premier livre des épidémies, qui ſurvint dans l'iſle de Thaſſo, après un hiver extrêmement ſec, & très-rigoureux.

Cette ville (Taraſcon) aſſez conſidérable, eſt dans une poſition heureuſe, elle eſt fort aërée, ſous un ciel pur & ſerein, expoſée au ſoleil, ſouvent battue par les vents du Nord, & fournie de bonnes eaux. La chaleur des étés ſemble répondre au froid ordinaire des hivers. Elle eſt environnée d'une vaſte & fertile plaine, ceinte de deux montagnes, & de l'autre, ſes murs ſont baignés par le Rhône. Ses habitans ſont d'un tempéramment compoſé du bilieux, & du pituiux. Ils ont un teint vif, une couleur brune, génie actif & ardent, & ſont forts, roſtes, laborieux, & appliqués.

Les maladies qui y regnent communément,

ſont relatives à ces diſpoſitions de l'air, & à celles des tempéramens, & ſont dépendantes d'un vice de plethore & de cacochymie. Une réflexion néceſſaire dans la pratique, & que j'ai eue occaſion de faire ſouvent, c'eſt que les maladies inflammatoires eſſentielles ſont ici moins rares que Sydenham ne le préſume, & qu'il ne l'a obſervé.

Le froid que nous avons eſſuyé le dernier hiver, a commencé de très-bonne heure, & a été encore plus remarquable par ſa longue durée, que par ſa violence exceſſive. Le thermometre gradué, ſelon M. de Réaumur, a reſté long-tems, & eſt revenu après de petits intervalles, à huit dégrés au-deſſous du terme de la glace. Le mercure dans le barometre a été en ſes variations le plus ſouvent à la hauteur à-peu-près de 28 pouces. Il eſt monté pendant de longs intervalles au-deſſus, & il s'en eſt fallu toujours de quelques lignes, qu'il ne deſcendît juſqu'à 27 pouces & demi.

Ainſi la ſéchereſſe a été ſi grande depuis un an, que la campagne aride par les longues gelées, & deſſéchée par l'impétuoſité des vents du Nord, a été preſque ſtérile. La récolte du bled a été très-petite, & a manqué en pluſieurs endroits. Nous avons eu dans le printems des vents du Sud des jours ſombres & nébuleux qui s'écouloient ſans pluie, & auxquels ſuccédoient

des vents du Nord qui diſſipoient tous les nuages. Sur la fin d'Avril, il a fait quelques petites pluies, & les ardeurs du ſoleil ont mûri & hâté la moiſſon, qui a été interrompue, gâtée & pourrie dans les provinces circonvoiſines méridionales, par l'abondance des eaux qui y ſont tombées, & qui nous ont procuré dans l'été, des débordemens affreux de riviere, dont on n'avoit point entendu parler de mémoire d'hommes.

Ces viciſſitudes ſurprenantes & alternatives de froid & de peſanteur de l'atmoſphere, ont été funeſtes aux animaux mêmes, & ſurtout aux vers à ſoie, qui n'ont point réuſſi cette année, & ne pouvoient que produire des maladies d'un génie particulier, qui ont commencé à ſe déclarer ſur la fin de Février. Nous liſons dans l'hiſtoire épidémique d'Allemagne, que la glace & la neige qui y tomba dans le mois d'Avril, y cauſerent une petite vérole qui fut extrêmement mortelle.

Il a encore regné des rhumes très-opiniâtres, des toux ſeches, âcres & convulſives, quelques eſquinancies, des coliques, des douleurs d'entrailles exceſſives, des néphrétiques, des ſynoques putrides, des fiévres tierces, des quartes, des doubles-tierces, pour leſquelles le quinquina a eu peu de ſuccès, & des maladies congénerées, auxquelles la maladie regnante que je vais

expoſer, a communiqué ſon mauvais caractere.

Cette terrible maladie, à qui je puis donner le nom de fiévre maligne, s'eſt annoncée différemment, a eu différens ſymptomes, & différentes criſes, ſuivant la foibleſſe du tempérament, le dépôt, le ſiége de la maladie, & le progrès de l'épidémie. Dans les uns, elle s'eſt manifeſtée par des ſignes avant-coureurs, chez les autres, elle n'a point eu de commencement, & a paru tout à coup dans le plus haut dégré de ſon état. Elle a eu encore des ſymptomes communs qui réſultoient de ſa nature, & des propres qui dépendoient de la partie où ſe décidoit l'engorgement.

Dans le prélude, les malades eſſuyoient des friſſons vagues & irréguliers, qui continuoient le premier & le ſecond jour; ils ſe plaignoient d'une laſſitude ſpontanée, d'une courbature, la tête étoit appéſantie, le corps engourdi, & dans un affaiſſement général, les malades touſſoient par intervalles, preſque ſans douleur, crachoient ſans peine, ils paroiſſoient légérement enrhumés, & ſentoient un malaiſe, ſans que les fonctions fuſſent notablement dérangées.

Ces progrès étoient prompts, le ſecond ou le troiſieme jour la fiévre s'allumoit, le pouls étoit dur, vîte & fréquent chez les jeunes gens, & fort inégal chez les autres,

la poitrine ou le cerveau commençoient à s'embarraſſer, toutes les fonctions étoient lézées, le malade étoit triſte, inquiet, & effrayé, il s'agitoit dans ſon lit, il paſſoit des nuits tumultueuſes, la langue étoit ſeche, blanchâtre, peu chargée, la ſoif conſidérable, il avoit des nauſées, des envies de vomir, des maux de cœur, faiſoit des vents par le bas, ſuoit par intervalles, les urines étoient troubles, graſſes, & devenoient tenues, les déjections puantes, liquides, en petite quantité, & mêlées au commencement de l'épidémie ſeulement, de vers qui ſortoient vivans, & à pelottons, ſemblables à ceux qu'on trouve dans le ſein de la terre.

Après que ces ſymptomes avoient ſévi pendant deux ou trois jours, ils ſe calmoient, & ont ceſſé entiérement à quelques-uns; la maladie paroiſſoit devoir être jugée par les évacuations qui avoient déja précédé; mais elle reprenoit la nuit, ou le jour ſuivant avec plus de violence. Il arrivoit des défaillances, les forces étoient abbattues & épuiſées, le pouls concentré, fort petit, & vermiculaire, les extrémités froides, le viſage pâle & cadavereux; le malade cependant paroiſſoit tranquille & raſſuré, il répondoit avec connoiſſance, le ſentiment s'éteignoit tout d'un coup, & il ſe faiſoit quelquefois un grand relâchement dans les ſecrétoires,

qu'il rendoit avant la mort des déjections conſidérables.

Parmi ceux en qui le cerveau a été engorgé, quelques-uns dès le premier inſtant de la maladie, ſont tombés dans un délire phrénétique furieux, qui a duré ſans interruption, & ſans diminution, juſqu'après l'état de la maladie; le pouls étoit plein, dur & fréquent, il ſurvenoit des convulſions extraordinaires, des diſtorſions dans les membres, des ſoubreſauts de tendons, la langue, ſuivant le dégré d'alcaleſcence du ſang, étoit acide & aduſte, les levres riſſolées & crouteuſes, la ſoif ardente, le viſage enflammé, les yeux égarés & étincellans, les urines rouges, avec un ſédiment épais, & les excrémens abondans, & d'une puanteur inſupportable.

La maladie dans le plus grand nombre, a porté à la poitrine les premiers jours; la douleur de côté le plus ſouvent fixe, toujours vive & aigue, occupoit les vraies côtes, & s'étendoit derriere l'épaule; les crachats étoient de ſang pur, peu à peu ils devenoient rouillés, jaunâtres, clairs, & enſuite ichoreux, l'expectoration ſe faiſoit avec peine, la toux étoit preſſante, la chaleur de la poitrine forte, & la reſpiration très difficile, petite & fréquente, la douleur ne ſe faiſoit ſentir que d'un ſeul côté; cependant la plûpart des malades étoient obligés

de reſter aſſis ſur le lit, les autres ne ſe tenoient courbés que ſur le dos, tant la reſpiration étoit gênée, accompagnée de ſiflement, & ménacée de ſuffocation, le pouls étoit vîte, plein & tendu, la fiévre ſe ſoutenoit forte & violente durant tout le cours de la maladie, & ne tomboit qu'à l'extrémité, la peau étoit moëte, les déjections claires & abondantes, l'oppreſſion de la poitrine augmentoit, le malade ne pouvoit parler, & ne reſpiroit qu'avec peine, il étoit obligé même de ne prendre que peu de boiſſon à la fois, l'expectoration ſe ſupprimoit le 6 & le 7, & la tête s'embarraſſoit légérement, ſans que l'engorgement de la poitrine, ni la douleur ſe diſſipaſſent; pluſieurs cependant ont été exempts de délire, qui n'étoit que par intervalles, & paſſager chez les autres; cet état étoit court, il ſurvenoit un râle long aux perſonnes foibles & pituiteuſes, & qui ne précédoit dans les autres la mort que de quelques heures, la voix s'éteignoit, le malade avoit des yeux livides, le tein plombé, la face cadavereuſe, & la gangrene ſe manifeſtoit par le reſſerrement & la petiteſſe du pouls, & la ceſſation de la douleur, de la chaleur, de la ſenſibilité, & de tous les ſymptomes.

La douleur de côté n'étoit pas toujours fixe; les premiers jours elle étoit recurrente & vague, chez pluſieurs elle changeoit de ſiége,

ſiége, ſur-tout entre les ſaignées, & ſe faiſoit ſentir par intervalles, tantôt en devant de la poitrine, tantôt derriere l'épaule, elle deſcendoit juſqu'aux fauſſes côtes, venoit ſe placer *in ſcrobiculo cordis*, & occupoit le lobe antérieur du foie; le bas-ventre étoit alors tendu & enflammé, le malade ſe plaignoit beaucoup de la région lombaire, le météoriſme du bas-ventre occaſionnoit plutôt le délire; la toux, la difficulté de reſpirer & d'expectorer, étoient les mêmes & ſe terminoient à-peu-près de la même maniere.

Cette maladie pourroit paroître différente de la fiévre lente nerveuſe de M. Huxam, de l'épidémie que traita Sydenham en 1686, aprés des révolutions ſemblables de ſaiſons, & de celle d'Hippocrate. Ce n'eſt que dans ceux qui ont ſouffert au commencement un engorgement au cerveau avec délire, en qui j'ai reconnu des *ſubſultus tendinum*, & un mouvement convulſif & ſpaſmodique dans les nerfs: le tranſport au cerveau n'a point produit d'aſſoupiſſement, ni d'affection léthargique.

Il ne s'eſt formé aucun dépôt externe, aucune tumeur ni aux parotides, ni aux maxillaires, ni aux aînes, comme il arriva à celles qu'a décrit Sydenham. J'ai vu ſeulemen deux malades, qui ont guéri, qui eurent à fin de leur maladie une ſurdité qui ſe diſſip dans peu de jours.

Elle n'a point été accompagnée non plus d'exanthêmes ſur la peau, il n'a paru ni efflorence milliaire, ni puſtules, ni pétéchies d'aucune ſorte, comme le marque Hippocrate dans la troiſieme conſtitution du premier livre de ſes épidémies. Je m'apperçus ſeulement que le devant de la poitrine d'un de mes malades, ſe couvrit le dernier jour de ſa maladie de taches brunes reſſemblantes à celles des ſcorbutiques, & il y eut encore le corps d'un homme de trente ans, qui après la mort noircit, & fut parſemé de points noirs, qui ne s'étoient point montré pendant le cours de la maladie

Ainſi peut-être que ces différences ne conſtituent que des dégrés, ou des diverſités d'intenſité, de pourriture, d'acrimonie & de malignité, & que ces phénomenes ſinguliers arrivent plutôt, ſelon que les nerfs ſont plus affectés, ou que le vice eſt plus concentré dans l'intérieur, qu'il attaque davantage les viſceres, que les matieres morbifiques ſont plus abondantes, plus épaiſſes, ou plus tenues, ou que la circulation plus ou moins libre & rapide, les entraîne plus facilement vers la peau.

Il ſemble qu'il y avoit quelque choſe de contagieux dans cette fiévre, qui a également ravagé la campagne, comme la ville. Il y a des familles qui ont perdu pluſieurs perſonnes. J'ai ſçu qu'il en eſt mort quatre

dans une maiſon, & que la mortalité y avoit commencé par les animaux. Il eſt des perſonnes en qui elle a fait des progrès ſourds, & ſi conſidérables, qu'elle a été terminée en deux ou trois jours, & dès qu'elles ſe ſont plaintes, elles étoient déja hors de tout ſecours.

Ces triſtes événemens nous pourroient faire ſoupçonner qu'il y a dans l'air une matiere déliée & corruptible, dont l'eſſence eſt de vivifier nos humeurs & d'animer nos organes. Cette matiere ſubtile, æthérée, électrique, que nous pourrions regarder comme l'ame de la nature, & qui circule dans tous les corps, eſt-elle le principal aliment de notre ſubſtance, & le premier agent de ſon méchaniſme ?

Ces particules primitives & homogenes de l'air, diviſées ſous une forme élémentaire, tant qu'elles ſont dépouillées de toutes parties groſſieres & hétérogenes, roulent dans nos humeurs, gardent l'équilibre avec l'air extérieur, modifient les eſprits, donnent aux ſolides de notre corps leur vibratilité, & leur reſſort, & conſervent la conſiſtence, le mouvement inteſtin, & la circulation des fluides; mais dès qu'elles ſont altérées, & perverties par le mêlange des matieres putrides, elles perdent leur vertu & leur force vitale.

Seroit-ce ſur ces idées que Duret dit, que

nos eſprits, & nos humeurs changent, & ſont toujours telles, qu'elles réſultent des qualités eſſentielles, actuelles & variables de l'air que nous reſpirons, & qui nous environne, *in temporum, & tempeſtatum defectione*, (pag. 147. 38.) *fit, ut qualis inſpiretur aer, & circumfuſus tranſpiretur, tales omninò ſint mortalium ſpiritus, atque humores;* & que Borelli penſe que la vertu vibratile & élaſtique de l'air, eſt une puiſſance qui regle le mouvement animal, comme le pendule détermine celui d'un horloge.

En effet la force du corps eſt limitée, & ne peut ſupporter les défauts extrêmes de l'atmoſphere; & de tous ces excès, Hippocrate a obſervé avec raiſon, que la ſechereſſe eſt le plus nuiſible, le froid étant joint avec elle, a fermé le ſein de la terre, & nous avons été privés des exhalaiſons végétales, benignes & naturelles qui embaument, & qui purifient l'air : elle ne nous a fourni que des vapeurs corrompues, ſalines & ſulphureuſes, peu diſſoutes, & mal-ſaines, qui ſe ſont mêlées avec celles que les vents impétueux nous envoyoient des environs.

Ainſi la tranſpiration a été long-tems interceptée, la reſpiration lézée, la circulation comme concentrée dans l'intérieur. La denſité, la gravité, l'hétérogénéité de l'air

ont gêné les fonctions, condenſé les liqueurs, retardé leur marche : elles faiſoient ſur le corps des compreſſions fortes, & lorſque les fibres étoient obligées d'exercer des mouvemens oſcillatoires, violens & irréguliers, que tout le ſyſtême vaſculeux étoit dans un état phlogiſtique, & dans une conſtriction ſpaſmodique ; tout-à-coup les tems nébuleux, quoique ſe diſſipant le plus ſouvent ſans pluie, répandoient une certaine humidité, lui faiſoient prendre une modification différente ; les liqueurs éprouvoient une raréfaction forcée, les ſolides un relâchement ſubit, & ſur-tout les fibrilles nerveuſes, qui avoient ſouffert auparavant des criſpations & des reſſerremens ; les exhalaiſons malignes qui étoient arrêtées & ſuſpendues dans l'atmoſphere par les gelées, ſe dilatoient & ſe développoient, & leurs miaſmes putrides inſpirés, & paſſant dans le corps, par toute ſorte de voies, comme un poiſon ſubtil, infectoient la maſſe du ſang, détruiſoient le baume, & le mucilage fin, qui en lie les globules, & par leur action immédiate y excitoient une fermentation, & une alkaleſcence putride, qui en décompoſoient le tiſſu.

Cette diſſolution du ſang a été ſi forte, qu'un malade jeune & vigoureux, qui avo[it] eſſuyé des ſaignées abondantes, indiqué[es] par la roideur du pouls, les forces &

l'intenſité des ſymptomes, vomit après la mort une grande quantité de ſang noir, pourri, & qu'il lui prit une hémorragie ſi conſidérable par le nez, que la chambre en étoit inondée, & infectée.

Par ces déſordres mortels, le ton des vaiſſeaux forcé, & leur jeu affoibli, les liqueurs croupiſſantes, & dégénérant en une corruption ſphaceleuſe, propre à porter le trouble par tout, obſtruoient les capillaires, interrompoient les ſécrétions, vitioient les eſprits, empêchoient leur diſtribution dans tout le ſyſtême nerveux; la circulation rallentie, les forces vitales ont été ſuffoquées & détruites, elles n'ont pu animer la machine, & ont produit un ſentiment de puanteur, un affaiſſement général, des défaillances, & tous les ſymptomes cruels qui ont ſuivi.

Les metaſtaſes & les dépôts ont été décidés par la force de la circulation, par la débilité, la ſtructure des organes, & peut-être par l'affinité que les lévains des matieres morbifiques pouvoient avoir avec la liqueur qui s'y ſépare. Les maladies qui viennent de l'air, devoient plus facilement avoir leur ſiége dans le poumon, & y produire des engorgemens dangereux; parce que ſon extenſion eſt plus difficile dans le froid, que ce viſcere eſt d'une texture molle & lâche, qu'il reçoit tout le ſang, qu'il eſt plus expoſé

à prendre les funeſtes impreſſions de ces vapeurs contagieuſes, qui, en contractant ſes véſicules ſi ſuſceptibles de tenſion & d'irritabilité, y cauſent des étranglemens, & des criſpations, & figent & alterent le ſang, en pénétrant à travers les minces membranes de ſes vaiſſeaux.

Ces cauſes qui paroiſſoient aſſez établies, & les effets qu'elles ont produit, nous forcent de reconnoître un état d'érétiſme, & d'inflammation dans les ſolides, & une acrimonie putride, & une putréfaction gangréneuſe dans le ſang, que Baillou exprime en ces termes : *Extranea quædam putredo, & qualitas maligna ordinariam putredinem ſuâ malignitate ſuperans*, (pag. 175.)

Cette maladie eſt une eſpece d'inflammation *morte*. Elle a eu tout à la fois les ſignes de la plus vive inflammation, & ceux de la gangrene, ce qui a précipité le cours, & les périodes de la maladie, & varié les accidens.

Le prognoſtic ne pouvoit être que très-fâcheux. Beaucoup de malades en ſont morts ; quelques-uns le deux & le trois, le plus grand nombre, le ſix, le ſept & le neuf, ſuivant l'intenſité & le progrès du mal. On avoit beaucoup à eſpérer, quand le malade paſſoit le douze. Les convaleſcences de ceux qui ont eu le bonheur d'échapper, ont été longues.

Hippocrate, & Sydenham, dans les

épidémies que j'ai citées, qui furent des plus mortelles, remarquent, comme je l'ai obſervé dans celle-ci, que les jeunes gens, & les perſonnes d'un tempérament robuſte & athlétique, périrent plutôt; que ceux en qui la fiévre, la douleur, & les autres ſymptomes ceſſoient le trois, le quatre, & reprenoient enſuite avec fureur, moururent tous; que les ſueurs, & les déjections liquides & copieuſes qui ont duré tout le tems de leur maladie, épuiſoient & enlevoient les malades, & que les flux d'urines avec un ſédiment épais, les hémorragies du nez, les dévoiemens bilieux, & les ſelles abondantes, avec des ſignes de coction, furent ſalutaires.

Hippocrate rapporte qu'il arriva des ſueurs avantageuſes à ceux qui eurent des éruptions & des exanthêmes ſur la peau. Sydenham dit que les tumeurs aux parotides & les abſcès aux aînes, en ſauverent beaucoup. Je n'ai point éprouvé ces dernieres criſes en aucun de mes malades, qui ont été en aſſez grand nombre, & tous ceux, en qui les engorgemens du cerveau & de la poitrine ne ſe ſont point diſſipés par la voie de la réſolution, ont péri de la grangrene. Les criſes ſont relatives au caractere des maladies, & à la conſtitution des tems & des corps.

J'ai remarqué au commencement de

l'épidémie, que ceux qui, avec des déjections abondantes ont rendu des vers, qu'on pouvoit ſoupçonner dans les jeunes gens par un pouls ferme, mais changeant & inconſtant, que Baglivi donne pour un ſigne univoque de leur préſence, ont guéri, parce qu'alors la putréfaction étoit modérée, puiſqu'elle a permis aux vers d'éclore.

Ceux qui ont eu le cerveau engorgé, avec un délire phrénétique, dès le premier tems de la maladie, ont preſque tous péri; & le plus grand nombre de ceux qui ont eu la poitrine affectée, ſont morts. Quand il ſe formoit après le ſept & le huit, une metaſtaſe & un tranſport de la poitrine à la tête, la mort ſuivoit de près. Les embarras du cerveau ſe ſont jugés heureuſement plus par des dévoiemens abondans, que par les ſueurs; ceux de la poitrine, plus par les ſueurs critiques que par les dévoiemens; une ſeule de ces excrétions n'a pas ſuffi, l'une & l'autre étoient néceſſaires.

Les déjections crues, écumeuſes, flattueuſes, qui étoient ſans ceſſe accompagnées de vents qui tourmentoient le malade, les crachats ichoreux, les urines pâles & tenues, étoient très-mauvaiſes; les ſueurs, les déjections continuelles & ſymptomatiques qui ne procuroient aucun ſoulagement étoient des ſignes funeſtes, elles appauvriſſoient le ſang, le mettoient à ſec, &

augmentoient les arrêts inflammatoires ; ces évacuations n'étoient utiles que ſur la fin de la maladie.

Le ſang qu'on tiroit des veines, dès qu'il avoit repoſé, étoit denſe, ferme, coéneux, quelquefois écumeux, dans d'autres d'un rouge noir, faiſant le champignon, & abondoit en une ſéroſité jaunâtre.

Les ſaignées abondantes ont été les remedes déciſifs pour ceux en qui les matieres morbifiques ont formé des ſtaſes & des congeſtions inflammatoires dans le cerveau : elles n'ont pas été ſi heureuſes, quand les poumons étoient engorgés, quoiqu'elles fuſſent, ce ſemble, plus preſſantes, & néceſſaires par l'oppreſſion, la douleur & la difficulté de reſpirer.

On doit dans les épidémies, ſelon le conſeil de Sydenham, tirer les indications curatoires des qualités mêmes de l'air ; il eſt à préſumer que dans les conſtitutions froides & ſeches, les délayans & les remedes chauds doivent le plus convenir.

Il eſt difficile de tracer le proceſſus curatif qu'a exigé cette maladie ſi terrible, & ſi compliquée. Le traitement a varié, ſuivant que les ſignes d'inflammation & d'alcaleſcence, ou ceux de putréfaction & de malignité prédominoient, ſelon les tems, les progrès de l'épidémie, les forces du malade, & la violence des ſymptomes.

Les indications générales étoient 1°. de diminuer l'irritation & la roideur des ſolides, de calmer l'effervеſcence & l'acrimonie alcaline des humeurs, de diſſiper les diſpoſitions inflammatoires par les relâchans, les adouciſſans, les huileux, les narcotiques, & les antiphlogiſtiques.

2°. De s'oppoſer à la putréfaction gangréneuſe du ſang par les acides, les nitreux, les antiſeptiques nervins, les inciſifs, les cordiaux.

3°. De vuider les liqueurs corrompues qui ſéjournoient dans les vaiſſeaux, par les évacuans, les émétiques, les purgatifs, & les ſudorifiques.

Il étoit très important de conſulter à propos ces indications, dans une maladie qui ſe terminoit avec tant de célérité; & le ſalut des malades dépendoit des premiers remedes qu'on employoit, & du tems de la maladie dans lequel on étoit appellé.

Quelque néceſſaire que fut la ſaignée pour aſſouplir les fibres, & déſemplir les vaiſſeaux, il falloit la ceſſer, dès qu'on comprenoit que la putréfaction étoit avancée. Elle étoit au commencement très-indiquée, les forces étoient opprimées, & non pa[s] épuiſées; & d'ailleurs en hiver le corps e[st] pléthorique. Les premieres ſaignées dév[e]loppoient le pouls, & l'on voyoit que da[ns] pluſieurs elles redoubloient la fiévre, & que

les autres ſymptomes changeoient, parce que les parois des vaiſſeaux auparavant trop diſtendus, déſormais plus libres, ſe rapprochoient davantage de leur axe, faiſoient des oſcillations plus fortes, fouettoient davantage les liqueurs, & le torrent de la circulation diſſipoit les arrêts, & les dépôts que la matiere morbifique avoit formés, & l'entraînoit dans d'autres parties.

Ramaſini, dans ſes conſtitutions épidémiques, dit que les ſaignées furent très-utiles dans l'année 1691 qui fut très-ſeche; & Baillou conſeille, & preſſe fort de les répéter ſouvent dans les fiévres épidémiques, où les éruptions ont tant de peine à paroître.

Quand on étoit appellé à tems, on faiſoit quatre, cinq, ſix ſaignées au plus, qui ont ſuffi dans le plus grand nombre, à raiſon de la foibleſſe du pouls, & de la malignité; qu'il falloit bien diſtinguer de cet état, où la tenſion du pouls, la véhémence de la fiévre, la vigueur des forces, la douleur du côté, la gêne de la reſpiration, & le ſang pur & vif des crachats, obligeoient de faire de petites & fréquentes ſaignées, que j'ai pouſſées avec ſuccès & circonſpection, dans pluſieurs malades forts & pléthoriques, qui ſe trouvoient dans cette triſte & violente ſituation, juſqu'à douze & quatorze.

La ſaignée a été avantageuſement pratiquée dans le délire; je l'ai fait heureuſement

répéter dans ce cas, cinq & ſix fois, & ſuivre de l'émétique le troiſieme ou le quatrieme jour, dès qu'on avoit procuré une détente ſuffiſante, & que l'érétiſme & les ſymptomes conſidérables étoient appaiſés. L'émétique donné en lavage dans une pinte d'eau, ou dans un dilutum de caſſe, où l'eau de tamarins produiſoit des grandes évacuations, & en briſant le ſang par les rudes ſecouſſes, & les ébranlemens du genre nerveux, réſolvoient les embarras du cerveau.

Lorſqu'il y avoit un état phlogiſtique dans le bas-ventre, qu'il étoit contrindiqué par le feu, & l'irritation de la poitrine, & qu'il y avoit à craindre qu'il ne ramena de nouveaux déſordres, je commençois par les minoratifs, & je preſcrivois enſuite les purgatifs moyens, que je répétois de deux en deux jours.

Après les premieres évacuations, j'ajoutois le kermès minéral aux potions huileuſes; pour diviſer les humeurs, & conſerver les iſſues libres aux matieres. Car Baillou penſe qu'on doit aider dans ces épidémies, toutes ſortes d'excrétions, qu'il regarde comme autant d'efforts que fait la nature pour ſe délivrer de la matiere morbifique qui opprime ſes forces, & rapporte que dans l'épidémie de 1570, les malades ſouffrirent des déjections abondantes ſymptomatiques, qui énervoient le corps, & qui à la vérité, donnerent

la mort à pluſieurs, mais qu'elles en ſauverent quelques-uns.

Je ne négligeai point durant tout le traitement, de détremper beaucoup le ſang, & de recommander aux malades, de boire beaucoup de leurs tiſannes, qui étoient faites ſelon les circonſtances, avec l'orge, le chiendent, la bourrache, le ris, l'eau de poulet, & je tenois le ventre libre par de fréquens lavemens.

Pour faciliter l'expectoration, & diminuer l'âcreté de l'humeur bronchique, je preſcrivis les loochs blancs, les potions huileuſes, avec le blanc de baleine, les gommes, les mucilagineux, les bechiques fondans, les émulſions parégoriques, & les juleps anodins, que j'aiguiſai par des légers atténuans, dans des eaux diſtillées diaphorétiques, & j'ordonnai des fomentations émollientes ſur le bas-ventre, & des linimens ſur le côté, avec le baume tranquille, & l'onguent d'althéa.

Je ne me ſuis ſervi qu'avec beaucoup de réſerve, des narcotiques, pour appaiſer les inſomnies; ils auroient ſupprimé l'expectoration, & favoriſé les ſueurs ſymptomatiques, que la conſtitution ſeche de l'air, en l'eſſerrant, & en bouchant les pores de la peau, avoit dû rendre plus difficiles; mais la raréfaction & la ténacité du ſang étoient ſi fortes, qu'il formoit par tout des arrêts dans

l'intérieur des viſceres, que la ſéroſité l'abandonnoit, & dérivoit vers les excrétoires cutanés, où les réſiſtances étoient moindres.

Les véſicatoires n'ont pas produit tout le bien qu'on auroit dû en attendre. Sydenham, à qui ils furent d'un grand ſecours en 1685, avance qu'ils furent nuiſibles l'année ſuivante, pendant laquelle il fit beaucoup d'uſage de la ſaignée. Il ſemble en effet que dans cette épidémie, les humeurs étoient dans une alcaleſcence extrême, dans une fonte & une diſſolution acrimonieuſe; & les véſicatoires ne conviennent que dans les fiévres malignes *à coagulo*, avec un pouls foible & abbattu, aſſoupiſſement, relâchement dans les ſolides, & épaiſiſſement dans les liqueurs.

Je me ſuis ſervi au commencement de la maladie, pour éteindre l'ardeur du ſang, des ſédatifs, des tempérans, des antiputrides acides, végétaux & minéraux. Quand la putréfaction étoit conſidérable, & la gangrene dans le ſang imminente, j'avois recours aux antiſeptiques nervins. Pour combattre la pourriture, j'ai employé fréquemment le camphre, qu'Hoffman recommande ſi fort, & que j'aurois ſouhaité trouver plus efficace. Je le mêlois avec le nitre, ou je l'ordonnai dans les potions huileuſes, comme le conſeille M. Sylva.

Lorſqu'il falloit ſoutenir en même tems les forces, je mariois le benzoin, le ſuccin,

ou le caſtor & le ſaffran avec les décoctions, & les cordiaux appropriés, qui procurerent des ſuccès ſi favorables à Ramaſini en 1690.

Quand ces ſueurs critiques ſe déclaroient après des grandes évacuations, je les aidois par une boiſſon relâchante un peu chaude, & par des légers ſudorifiques, à petite doſe, le ſel de vipere, l'antimoine diaphorétique, le ſang de bouctin dans les eaux de bourrache, ou de chardon bénit. Ils augmentoient ſans fougue le mouvement de la circulation, briſoient le viſqueux, & achevoient la dépuration du ſang.

Sur la fin de la maladie, les mercuriaux, les amers, le ſel d'abſinthe, de quinquina, l'extrait de geniévre, ont trouvé place, & ont ſervi utilement pour fortifier les ſécrétoires, & rétablir l'eſtomac.

LIVRES

LIVRES NOUVEAUX.

Eſſai ſur les maladies Vénériennes, où l'on expoſe la méthode de feu M. *Petit* dans leur traitement; avec pluſieurs conſultations du même auteur ſur ces maladies. Par M. *Fabre*, maître en chirurgie, conſeiller du Comité de l'Académie royale de Chirurgie. A Paris, chez *Cavelier*, Libraire, rue S. Jacques, au Lys d'Or. Et chez *Giffart*, Libraire, rue S. Jacques, à Sainte Thereſe. Vol. *in*-12. Prix rel. 2 livres 10 ſols.

Sur la Formation du Cœur dans le Poulet; ſur l'Œil, ſur la Structure du Jaune, &c. Premier Mémoire. Expoſé des Faits. Par M. de *Haller*, Préſident de la Société royale des Sciences de Gottingue, Membre de l'Académie des Sciences de Paris, de celle de Chirurgie, de la Société royale de Londres, &c. A Lauſanne, chez *Bouſquet & Compagnie*. Et à Paris, chez *Vincent*, Imprimeur-Libraire, rue Saint Severin, vol. *in*-12. Prix rel. 2 liv. 10. ſols.

Sur la Formation du Cœur dans le Poulet; Sur l'Œil, ſur la Structure du Jaune, &c. Second Mémoire. Précis des Obſervations; ſuivi de réflexions ſur le develópement: avec un Mémoire ſur pluſieurs Phénomenes de la Reſpiration. Par M. *Haller*. A Lauſanne, chez *Bouſquet & Compagnie*. Et à Paris, chez *Vincent*, Impr. Libraire, rue S. Severin, vol. *in*-12. Prix rel. 2 liv. 10 ſols.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

OCTOBRE. 1758.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin	A midi.	A 10. h. du ſoir.	pouces.	lignes.	parties.		
1	11	13½	11	28	7	0	N. méd.	Beauc. de nuages.
2	8	13	10½		5		*Idem.*	Couvert.
3	9	13	9		3		E-N-E. *idem.*	Beaucoup de nuages.
4	5½	13½	9				N. *idem.*	Peu de nuages.
5	8	13½	10½				S-E. au O. *idem.*	Beauc. de nuages.
6	9	13	10½			½	O. *idem.*	*Idem.*
7	10	12	10½		1		S-O. *id.*	Couvert.
8	10	15	14	27	9	0	S. impétueux à 9 h. du ſ.	*Idem.*
9	13½	11	9		6	½	*Idem.*	*Id.* Pet. pl. par interv. preſque tout le jour.
10	5	10	7	28	1		O. méd.	Peu de nuages.
11	2½	11½	8				S. au N. *idem.*	*Id.* Pet. pl. la nuit.
12	5	7		27	11	0	E. *idem.*	Couv. pet.

Jours du mois.	*Thermometre.* *A 6 h. du matin.*	*A midi.*	*A 10 h. du ſoir.*	*Barometre.* *pouces.*	*lignes.*	*parties.*	*Vents.*	*Etat du ciel.*
								pluie tout le jour.
13	4½	9	6	28	3	0	O. au N-E. foible.	Peu de nuages.
14	5	9	8		1	½	N-E. méd.	Couvert.
15	6	11½	11		3	0	N. *id.*	Beauc. de nuages.
16	2	5	4		7		E. fort.	Serein.
17	1	6	4		3		N. médiocre.	Peu de nuages.
18	2½	5	4		1	½	E. foible.	Couvert.
19	2½	6	5		1	0	N. *idem.*	Beauc. de nuages.
20	4	9	5		3		O. à l'E. méd.	Brouillard épa. le mat. Serein à 10 heures.
21	2	9½	6		0		E. *id.*	Peu de nua.
22	5	9	8	27	10		S-E. *id.*	Brouillard épa. & brui. le mat. juſqu'à 10 h.
23	5	10	10		7		S. *id.*	Couvert. Bruine à 10 h. mat. pl. méd. à 3 h. ſ.
24	7	9	8½				S-O. *id.*	Couvert. pet. pluie le ſoir.
25	7	9	6	2	11		S-O. *Id.*	Couvert. Bruine le m. pet. pluie le ſoir.

Jours du mois.	Thermometre.			Barometre.			Vents.	Etat du ciel.
	A 6 h. du matin.	*A midi.*	*A 10 h. du ſoir.*	*pouces.*	*lignes.*	*parties.*		
26	4	6	6	28	1	0	E. *idem.*	Couvert. petite pluie tout le jour.
27	3	$5\frac{1}{2}$	4		3		O. à l'E. & au S. *id.*	Brouil. ép. Couvert.
28	2	9	9	27			S-E. fort.	Peu de pet. nuages.
29	8	10	8		9		*Id.* méd.	Couvert. petite pluie preſque tout le jour.
30	8	10	8		11	$\frac{1}{2}$	S-E. au S-O. *id.*	*Id.* le mat. beaucoup de nuag. le ſ.
31	$6\frac{1}{2}$					0	S-S-E. *idem.*	Beauc. de nuages. pet. pl. preſque tout le jour.

La plus grande chaleur marquée par le thermometre pendant ce mois, a été de 13 $\frac{1}{2}$ dég. au-deſſus du terme de la congélation de l'eau; & la moindre chaleur a été de 1 dégr. la différence entre ces deux termes eſt de 12 $\frac{1}{2}$ dégrés.

La plus grande hauteur du mercure dans le barometre, a été de 28 pouces 7 lignes; & ſon plus grand abbaiſſement de 27 pouces 5 lignes: la différence entre ces deux termes eſt de 14 lignes.

Le vent a ſoufflé 7 fois du N.
3 fois du N-E.
7 fois E.

6 fois du S-E.
5 fois du S.
4 fois du S-O.
6 fois O.

Il y a eu 1 jour de tems ſerein.
14 jours de nuageux
13 jours de couvert.
3 jours de brouillard.
3 jours de bruine.
10 jours de pluie.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité vers la fin du mois.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de Novembre de cette année, par M. VANDERMONDE.

Il y a eu pendant ce mois des fiévres malignes de deux eſpeces ; les unes eſſentielles, les autres accidentelles. Les premieres s'annonçoient par un pouls petit, concentré, & légerement fiévreux, par une bouche ſeche, une douleur fixe au-devant de la tête, & un abbattement univerſel. Les urines étoient belles & en aſſez grande quantité, les évacuations étoient bilieuſes, & ne portoient aucun caractere de fétidité. Les ſaignées que l'on faiſoit, étoient très-peu profitables, & quand on les multiplioit, elles devenoient funeſtes ; les lavemens, les émétiques, les légers laxatifs paroiſſoient donner quelque ſoulagement ; cependant les forces diminuoient tous les jours, les urines ſe trou-

bloient, les ſelles devenoient d'une odeur inſupportable, la tête s'embarraſſoit, & les malades périſſoient dans un délire léger, avec très-peu de fiévre, & dans un épuiſement conſidérable, accompagné de mouvemens convulſifs dans les tendons & dans les muſcles de la mâchoire. Les remedes qui ſembloient le mieux réuſſir, étoient les lavemens, les légers diaphorétiques précédés des émétiques, des apozêmes apéritifs & laxatifs, des poudres abſorbantes, nîtreuſes & tempérantes; dans le commencement, une ou tout au plus deux ſaignées paroiſſoient ſuffire pour préparer au reſte du traitement.

La ſeconde eſpece de fiévres malignes, étoient factices. C'étoit des fiévres bilieuſes, des fiévres putrides qui devenoient malignes par le mauvais traitement, c'eſt-à-dire, par les ſaignées répétées, les émétiques, les véſicatoires, &c. Il en réſultoit une combinaiſon de ſymptomes extraordinaires, comme une foibleſſe exceſſive, des douleurs inouies dans le bas-ventre & la tête, des éruptions miliaires, des taches exanthémateuſes, des convulſions & un pouls lent & mol. Les évacuans étoient les ſeuls remedes qui donnoient du ſoulagement quand ils étoient mariés avec les corroborans & les légers diaphorétiques. Sur la fin de la maladie, on a obſervé de plus des fiévres putrides, des continues, avec redoublemens, qui n'ont exigé que le traitement ordinaire.

Obſervations Météorologiques faites à Lille pendant le mois de Septembre 1758, par M. BOUCHER médecin.

Il y a eu ce mois des alternatives de pluie & de beau tems, quoiqu'il n'y ait pas eu de grandes variations dans le barometre, qui a été plus ſouvent obſervé au-deſſus de 28 pouces qu'au-deſſous de ce terme. Quelques beaux jours continués vers le milieu du mois, ont permis d'achever la moiſſon des avoines, & de préparer les terres pour les ſemailles, & pour la plantation des colſats.

La température de l'air a été douce juſqu'au 18; enſuite de quoi les matinées & les ſoirées ont été froides. Les vents juſqu'à ce jour ont varié du Nord au Sud; & depuis ils ont toujours été au Nord ou aux environs.

La plus grande chaleur, marquée par le thermometre pendant ce mois, a été de 18 dégrés au-deſſus du terme de la glace; & la moindre chaleur a été de $4\frac{1}{2}$ dégrés: la différence entre ces deux termes eſt de $13\frac{1}{2}$ dégrés.

La plus grande élévation du mercure dans le barometre a été de 28 pouces 6 lignes & ſon plus grand abbaiſſement de 27 pou-

ces $8\frac{1}{2}$ lignes : la différence entre ces deux termes eſt de $9\frac{1}{2}$ lignes.

Le vent a ſoufflé 3 fois du Nord.
6 fois du Nord-Eſt.
3 fois du Sud-Eſt.
3 fois du Sud.
5 fois du Sud-Oueſt.
9 fois de l'Oueſt.
4 fois du Nord-Oueſt.

Il y a eu 25 jours de tems couvert ou nuageux.
15 jours de pluie.
4 jours de brouillards.
1 jours de tonnerre & d'éclairs.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité preſque tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille en Septembre.

Les diarrhées bilieuſes, qui avoient régné ſur-tout dans la derniere moitié du mois d'Août, ont perſiſté une partie du mois de Septembre.

La plûpart des fiévres que j'ai vu ce mois, quoique toujours de l'eſpece putride & vermineuſe, prenoient vers l'état de la maladie, le type de la fiévre double-tierce, ayant des redoublemens alternativement plus vifs un jour que l'autre, & qui étoient même aſſez ſouvent precédés d'un friſſon : la même

circonſtance a été obſervée en quelques ſujets, au commencement & dans le progrès de la maladie ; de façon que ces fiévres ont cédé aſſez aiſément aux apozêmes de quinquina, rendus laxatifs & adminiſtrés dans le tems où la langue & les urines donnoient des marques de coction. Pluſieurs ſujets ſont néanmoins parvenus à la guériſon par la méthode curative indiquée ci-devant.

Le rafraîchiſſement ſubit de l'air, amené par les vents du Nord, a cauſé de vraies pleuropneumonies, dont quelques-unes ont été fâcheuſes : leur criſe a eu plutôt lieu par les urines & par les ſelles, que par les ſueurs & les crachats. Un émétique donné d'abord, & après avoir déſempli ſuffiſamment les vaiſſeaux ſanguins, a procuré, même dans le cas de crachats ſanguinolens, un ſoulagement marqué dans quelques ſujets.

Nous avons eu auſſi beaucoup de gros rhumes, & des fluxions catharrales, portant à la tête, à la gorge & à la poitrine, les unes avec fiévre, & d'autres ſans fiévre.

Fin du Tome IX.

TABLE
GENERALE
DES MATIERES
Contenues dans les ſix derniers mois de 1758.

EXTRAITS DE LIVRES NOUVEAUX.

MÉDECINE.

TRAITÉ-Pratique de la cure des fievres ; traduit de l'Anglois de Théophile Lobb, docteur en médecine, &c. Page 3

Collection académique composée des Mémoires, Actes ou Journaux des plus célebres Academ. 107

Le Manuel des Dames de charité, &c. 195

Obſervations rares de médecine, d'anatomie & de chirurgie, traduites du latin de Vander-Wiel. Par M. Planque, docteur en médecine. 300

Tableau de la petite vérole, par M. Cantwell, doct. rég. de la faculté de méd. de Par. &c. 483

CHIRURGIE.

Traité des maladies des Os, par feu M. Petit de de l'académie royale des ſciences, &c. 12

CHYMIE, PHARMACIE, HIST. NAT.

Suite de l'Hiſtoire naturelle des animaux. Par MM. Arnault de Nobleville & Salerne, médecins à Orléans. 16

Recherches hiſtor. ſur le Refroidiſſ. des liqueurs. 99

La Pharmacopée des pauvres, &c. Par le docteur W *** membre du college royal des médecins de Londres, 199

Chymie métallurgique, &c. Par M. Geller. 291

Hiſtoire abbrégée & méthodique des Eaux minérales, &c. Par M. Rutty, docteur-médecin à Londres. 387

Codex medicamentarius, ſeu pharm. Pariſienſis. 495

OBSERVATIONS.

MEDECINE.

Expériences faites avec l'Opium ſur des animaux vivans. Par M. With, profeſſeur en médecine à Edimbourg. 25

Obſervation ſur les vertus du quinquina. Par M. Saint-Donat, docteur en médecine. 44

Obſervation ſur le même ſujet. Par M. Pellicot, chirurgien à Aix en Provence. 45

Obſervation ſur une hydropiſie. Par M. Huon de Maxey, chirurgien à Vaucouleur. 47

Obſervation ſur une Momie vivante. Par M. Marteau de Grandvilliers, médecin de l'hôpital, à Aumale. 49

Obſervation ſur des Hydatides. Par M. Dardignac, docteur en médecine, à Trie, en Gaſcogne. 54

Obſervation ſur une Mélancholie. Par M. Nicolau, médecin à Marennes en Saintonge. 114

Guériſon de la Goutte par le muſc. Par M. Pringle, écuyer, chirurgien, &c. 133

Obſervation ſur une douleur d'oreille. Par M. Farjon, médecin de la Charité, à Montpellier. 1[illegible]6

Obſervations Hiſtorico-Phyſico-Medico-Morales. Par M. *** 208

Obſervations ſur les Maladies malignes. Par M. Le Nicolais du-Sauſſay, doct. en méd. 217

Obſervation ſur des Vers, &c. Par M. Gout, chirurgien à Gaillefontaine en Brai. 231

Projet ſur le rétabliſſement des Regles, &c. Par M. Hamilton, médecin à Edinbourg. 232
Obſervation ſur un ſpécifique antiépileptique. Par M. Weiſman l'aîné, doct. en méd. à Erlang. 276
Gangrene ſurvenue à la ſuite de la goutte, &c. Par M. Roſſignoly, docteur en médecine, à Graſſe en Provence. 307
Obſervation ſur une eſpece de fiévre gangréneuſe. Par M. Sumeire, doct. en méd. à Marignane. 320
Obſerv. ſur une Paralyſie de la moitié de la tête, &c. Par M. Ballay le jeune, chirur. à Orléans. 325
Obſervation ſur la guériſon d'une hydropiſie de poitrine, &c. Par M. Baudot, doct. en méd. 330
Obſervation ſur des Vers ſortis du nez. Par M. Razoux, médecin de l'Hôtel-Dieu de Nîmes, de l'académie royale de la même ville. 415
Extrait d'une Lettre de M. Dumolin, médecin à Cluny, *ſur une fille noyée.* 422
Obſ. ſur une maladie particuliere. Par M. de Sevelinges, doct. en méd. à S. Etienne en Foretz. 428
Obſervation ſur trente-ſix ou trente-ſept ſoldats empoiſonnés, &c. Par M. Rochard, chirurgien-major de l'hôpital militaire de Belle-Iſle. 430
Obſervation ſur le danger de la répercuſſion du lait des nourrices. Par M. Marteau de Grandvilliers, médecin à Aumale. 500
Obſervation ſur une cécité ſubite, &c. Par M. Bertrand, docteur-régent de la faculté de Paris. 513
Obſervation ſur une rupture du cœur. Par M. Hazon, médecin de la faculté de Paris. 516
Obſervation ſur un accouchement. Par M. Gottlob, doct. en méd. à Treptow, en Poméranie. 275

ANATOM. CHIR. OUV. DE CADAV.

Obſervation ſur des Pierres ſorties du ſcrotum. Par M. Gibier, docteur en médecine, à Montbard, en Bourgogne, &c. 64
Autre Obſerv. du même ſur le même ſujet. 65

Ouverture d'un Cadavre. Par M. Fauret, chirurgien à Paris. 66
Obſervation ſur une portion conſidérable d'inteſtin rendue par les ſelles. Par M. Monro le pere, profeſſeur d'anatomie, à Edinbourg. 70
Obſervation ſur un enfant tiré de la matrice par le crochet. Par M. Campardon l'aîné, maître en chirurgie. 72
Obſervation ſur une gangrene particuliere. Par M. Lecordier, chir. à Crevecœur, en Auge. 77
Obſervat. ſur un enfant qui a reſté quatre ans dans le ventre de ſa mere. Par M. Collin, médecin à Cuſſet. 142
Obſervation ſur des Pierres biliaires. Par M. Hubert, chirurgien à Paris. 148
Obſervation ſur un accouchement où le col de la matrice étoit tombé. Par M. Chemin, chirurgien à Evaux. 149
Deſcription d'un Bandage. Par M. Lechandelier, apothicaire à Rouen. 152
Obſervation ſur une Caſtration. Par M. Laugier, docteur en médecine, réſident à Paris. 235
Ouverture de Cadavre. Par M. Marteau de Grandvilliers, médecin de l'hôpital, à Aumale. 240
Mémoire ſur des Vers ſortis des reins, &c. Par M. Moublet, lieutenant de M. le premier chirurgien du Roi, &c. 244
Obſervation ſur une Suppreſſion d'urine, &c. Par M. Leautaud, chir. juré de la ville d'Arles. 261
Obſervation ſur une Rétention d'urine, &c. Par M. Icart, chirurgien à Moiſſac. 263
Hiſtoire d'un enfant tombé dans le ventre de ſa mere, &c. Par M. Monro le pere, profeſſeur d'anatomie, à Edinbourg. 335
Suite du Mémoire ſur des vers ſortis des reins, &c. Par M. Moublet, lieutenant de M. le premier chirurgien du Roi, &c. 337

Obſervation ſur une amputation extraordinaire. Par M. Marteau de Grandvilliers, médecin à Aumale. 353
Guériſ. d'une bleſſure à la temple. Par M. Schutte, chirurgien à Cleves. 362
Hiſtoire d'un accouchement extraordinaire. Par M. Monro, doct. en méd. à Edinbourg. 435
Obſervation ſur un renverſement de matrice dans l'accouchement. Par M. Campardon l'ainé, maître en chirurgie, &c. 436
Guériſon d'un accident dans les deux mammelles. Par M. Fuun, doct. en méd. à Harlem. 441
Obſervation ſur un vomiſſement d'un kiſte. Par M. Cauſſe, docteur en médecine. 446
Obſervation anatomique ſur un eſtomac trouvé dans la poitrine. Par M. Marcellin Bonnet, chirurgien patenté, &c. 518
Obſervation ſur une caſtration volontaire. Par M. Louis, chirurgien-major de l'hôpital de la Charité de Paris. 521

CHYMIE.

Deſcription d'une Terre ſaline nouvelle. Par M. Bianchi, prem. méd. du roi de Sard. &c. 58
Deſcription des Eaux minérales à Polzinie en Poméranie. Par M. Gottlob, doct. en méd. 265
Experiences chymiques ſur l'étain. Par M. Marggraf, docteur en médecine. 449
Examen chymique du ſel dit de Rhinoceros. Par M. Marggraf, docteur en médecine. 530

MALADIES ÉPIDEMIQUES.

Maladies épidémiq. qui ont regné à Bois-Commun pendant les mois de Février & Mars. Par M. de la Buxiere, docteur en médecine. 81
Conſtitution épidémique à Marignane, *&c.* Par M. Sumeire, docteur en médecine 155
Détail d'une Maladie épidémique à Lambeſc. Par M. Rouſtan, méd. 269

Deſcription d'un mal de gorge épidémique, près Francf. Par M. de Bergenne, doct. en méd. 368
Obſervation ſur une maladie épidémique, à Linieres. Par M. Keuze, doct. en méd. &c. 456
Conſtitution épidemique qui a regné à Taraſcon en Provence, &c. Par M. Moublet, docteur en médecine de la faculté de Montpellier. 537

LIVRES NOUVEAUX.

Livres nouveaux. 87
Livres nouveaux. 279
Livres nouveaux. 375
Livres nouveaux. 472
Livres nouveaux. 561

OBSERV. MÉTÉOR. FAITES A PARIS.

Obſervations météorologiques, Mai 1758. 88
Obſervations météorologiques, Juin 1758. 182
Obſervations météorologiques, Juillet 1758. 280
Obſervations météorologiques, Août 1758. 376
Obſervations météorolog. Septembre 1758. 474
Obſervations météorolog. Octobre 1758. 562

MALADIES REGNANTES A PARIS.

Maladies qui ont regné à Paris pendant le mois de Mai 1758. Par M. Vandermonde. 91
Maladies qui ont regné à Paris pendant le mois de Juin 1758. Par M. Vandermonde. 185
Maladies qui ont regné à Paris pendant le mois de Juillet 1758. Par M. Vandermonde. 283
Maladies qui ont regné à Paris pendant le mois d'Août 1758. Par M. Vandermonde. 379
Maladies qui ont regné à Paris pendant le mois de Septembre 1758. Par M. Vandermonde. 476
Maladies qui ont regné à Paris pendant le mois d'Octobre 1758. Par M. Vandermonde. 565

OBS. MÉTÉOR. FAITES A LILLE.

Obſervations météorologiques faites à Lille pendant le mois d'Avril 1758. Par M. Boucher, méd. 92
Obſervations météorologiques faites à Lille pend. le mois de Mai 1758. Par M. Boucher méd. 186

Obſervations météorologiques faites à Lille pendant le mois de Juin 1758. Par M. Boucher, médecin. 285

Obſervations météor. faites à Lille pendant le mois de Juillet 1758. Par M. Boucher, méd. 381

Obſervations météor. faites à Lille pendant le mois d'Août 1758. Par M. Boucher, méd. 478

Obſerv. météor. faites à Lille pendant le mois de Septembre 1758. Par M. Boucher, méd. 567

MALADIES DE LILLE.

Maladies qui ont regné à Lille en Avril. 94

Maladies qui ont regné à Lille en Mai. 187

Maladies qui ont regné à Lille en Juin. 286

Maladies qui ont regné à Lille en Juillet. 382

Maladies qui ont regné à Lille en Août. 479

Maladies qui ont regné à Lille en Septembre. 568

PROBLEMES.

Problême de médecine réſolu. Par M. Bernard, docteur & profeſſeur en méd. à Douai. 371

Problême à réſoudre : Sçavoir, ſi l'on doit ſaigner dans les indigeſtions, &c. 375

ACADEMIES.

Séance publique de l'acad. royale de chirurgie. 179

Prix propoſé par l'académie de Dijon. 470

EXTRAIT DE THESE.

Eſſai ſur les différentes eſpeces de calculs biliaires, &c. Par M. Sabattier, maître ès-arts, étudiant en méd. à Montpellier. 462

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Chancelier, le *Journal de Médecine* du mois de Décembre. A Paris, ce 23 Novembre 1758.

BARON.